JAN. 6 1926

32e Année. N° 24. 15 Décembre 1925.

GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Colette	*La Fin de Chéri.* — I	721
Auguste Laugel	*M. Thiers et les Princes d'Orléans*	752
Victor Bérard	*L'Épos homérique*	781
André Corthis	*La Belle et la Bête.* — II	807
Madame de Staël	*Lettres inédites au comte O'Donnell.* — II	839
E. d'Hauterive	*L'Impôt sur le Capital sous le Directoire*	872
Comte de Fels	*Le Gisement de potasse alsacien*	883
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	903
Paul Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique*	912
Albert Flament	La Quinzaine : *Tableaux de Paris*	923
André Chaumeix	La Politique *Nouveau Ministère et Problème financier*	940

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1925

LA REVUE DE PARIS

qui commence dans ce numéro

La Fin de Chéri, par COLETTE

publiera en 1926 :

L'Escapade, par HENRI DE RÉGNIER; **C'est une Chose finie,** par RENÉ BOYLESVE; **Les vrais Dieux,** par G. DE PORTO-RICHE; **Dialogue sur les Choses divines,** par PAUL VALÉRY, de l'Académie française; **Nouvelles Notes sur Elpénor,** par JEAN GIRAUDOUX; **Siam,** par PAUL MORAND; **Le Temps perdu,** par FRANCIS CARCO; **Damas,** par madame MYRIAM HARRY; **L'Écumeur des Mers,** par JOSEPH CONRAD; **Le Jardin du Diable,** par J. MAXWELL; **La reine Calafia,** par V. BLASCO IBAÑEZ.

Des Romans et Nouvelles de MM. Alexandre Arnoux, Valery Larbaud, E. Henriot, F. de Bondy, de Montherlant, René Bizet, J. Kessel, Pierre Benoit, Jean d'Esme, Jean Mistler, Auguste Dupouy; — de mesdames Marcelle Tinayre, Gérard d'Houville, Comtesse de Noailles, Noëlle Roger.

Autour du Neuf Thermidor

La vérité historique dans le Cromwell de Victor Hugo

par LOUIS BARTHOU, de l'Académie française

Napoléon Ier et Eugène de Beauharnais
par ARTHUR-LÉVY

Batailles manquées
par PAUL CHACK

La reine Victoria et l'unité allemande
par JACQUES BARDOUX

La Correspondance de madame de Staël avec madame Récamier
éditée par les soins du docteur LENORMAND

Une nouvelle suite inédite de lettres de Balzac à l'Étrangère

Des lettres de Richard Wagner à sa femme, Minna Wagner

Les Mémoires du duc de Broglie, du marquis de Montebello, de M. de Montbas

Les Richesses de l'État français, par le comte de FELS

L'état actuel de notre Aviation
par le Général NIESSEL

Les Enseignements de la Guerre et la Réorganisation militaire
par le Général DUVAL

La Situation présente du Maroc
par GUY DE MONTJOU

Des Chroniques de madame Gérard d'Houville, de MM. Henry Bidou, Paul Souday, Albert Flament, Albert-Petit, etc.

LA FIN DE CHÉRI

Chéri referma derrière lui la grille du petit jardin et huma l'air nocturne : « Ah! il fait bon... » Il se reprit aussitôt : « Non, il ne fait pas bon. » Les marronniers pressés pesaient sur la chaleur diurne, prisonnière. Au-dessus du bec de gaz le plus proche vibrait un dôme de verdure roussie. Jusqu'à l'aube, l'avenue Henri-Martin, étouffée de végétation, attendrait le faible flux de fraîcheur qui remonte du Bois.

Tête nue, Chéri contemplait sa maison vide et illuminée. Un bruit de cristaux brutalisés lui parvint, puis la voix d'Edmée, claire, durcie pour la réprimande. Il vit sa femme s'approcher de la baie du hall, au premier étage, et se pencher. Sa robe perlée de blanc perdit sa couleur de neige, capta le rayon verdâtre du bec de gaz, s'enflamma de jaune au contact du rideau de soie lamée qu'elle frôlait.

— C'est toi qui es là sur le trottoir, Fred?

— Qui veux-tu que ce soit?

— Tu n'as donc pas reconduit Filipesco?

— Mais non, il avait déjà filé.

— J'aurais pourtant aimé... Enfin, ça n'a pas d'importance. Tu rentres?

— Pas tout de suite. Trop chaud. Je me promène.

— Mais... Enfin comme tu voudras.

Elle se tut un instant et elle dut rire, car il vit trembler tout le givre de la robe.

— Je vois juste de toi, d'ici, ton plastron blanc et ta figure blanche, suspendus dans du noir... Tu as l'air d'une affiche pour un dancing. Ça fait fatal.

— Comme tu aimes les expressions de ma mère, — dit-il pensivement. — Tu peux laisser monter tout le monde, j'ai ma clef.

Elle agita une main vers lui, et une à une les fenêtres s'éteignirent. Un feu particulier, d'un bleu sourd, avertit Chéri qu'Edmée gagnait par son boudoir la chambre à coucher, ouverte sur le jardin, au revers de l'hôtel.

« Pas d'erreur, songea-t-il. Le boudoir s'appelle à présent cabinet de travail. »

Janson-de-Sailly sonna l'heure et Chéri, la tête levée, recueillit au vol les tintements de cloche comme des gouttes de pluie.

« Minuit. Elle est bien pressée de se coucher... Ah! oui, il faut qu'elle soit à son hôpital à neuf heures, demain matin. »

Il fit quelques pas nerveux, haussa les épaules et se calma.

« C'est comme si j'avais épousé une danseuse classique, en somme. A neuf heures, la leçon : c'est sacré. Ça passe avant tout. »

Il marcha jusqu'à l'entrée du Bois. Le ciel, pâle de poussière suspendue, atténuait la palpitation des étoiles. Un pas égal doubla le pas égal de Chéri qui s'arrêta et attendit : il n'aimait pas qu'on marchât derrière lui.

— Bonsoir, monsieur Peloux, — dit l'homme de la « Vigilante » en touchant sa casquette.

Chéri répondit en levant le doigt à la hauteur de la tempe, avec une condescendance d'officier qu'il avait apprise à fréquenter, pendant la guerre, ses collègues les maréchaux des logis, et dépassa l'homme de la Vigilante, qui pesait de la main sur les portes de fer des jardins clos.

A l'entrée du Bois, un couple d'amoureux, sur un banc, froissait des étoffes, mêlait des paroles étouffées; Chéri écouta un moment le doux bruit d'étrave fendant une eau calme qui montait des corps joints et des bouches invisibles.

« L'homme est un militaire, remarqua-t-il. Je viens d'entendre l'agrafe du ceinturon. »

Tous ses sens veillaient, allégés de pensée. Cette sauvage délicatesse de l'ouïe, elle avait apporté à Chéri, pendant certaines nuits tranquilles de la guerre, des plaisirs compliqués et de sagaces terreurs. Noirs de terre et de crasse humaine,

ses doigts de soldat avaient su palper, à coup sûr, des effigies de médailles et de monnaies, reconnaître la tige et la feuille des plantes dont il ignorait les noms... « Hé, Péloux, dis vouâr é-c'qué c'est qué j'tiens là? » Chéri revit le gars roux qui lui glissait sous les doigts, dans l'obscurité, une taupe morte, un petit serpent, une rainette, un fruit ouvert ou quelque ordure, et qui s'écriait : « Ah! qu'i d'vine ben! » Il sourit sans pitié à ce souvenir, et à ce mort roux. Il le revoyait souvent, son camarade Pierquin, couché sur le dos, dormant à jamais d'un air méfiant; il parlait souvent de lui. Ce soir encore, Edmée avait habilement amené, après le diner, le récit bref, construit avec une gaucherie étudiée, que Chéri savait par cœur et qui finissait par : « Alors Pierquin me dit : « Vieux, » j'ai fait un rêve de chat, et puis j'ai rêvé encore la rivière » ed'chez nous qu'elle était sale dégoûtante... Ça ne pardonne » pas... » C'est à ce moment-là qu'il a été cueilli, et par un simple shrapnell. J'ai voulu l'emporter... On nous a retrouvés, lui sur moi, à cent mètres de là... Je vous en parle parce que c'était un brave type... C'est un peu à cause de lui que j'ai reçu « ça »...

Tout de suite après cette suspension pudique, Chéri baissait les yeux sur son ruban vert et rouge et secouait la cendre de sa cigarette comme par contenance. Il considérait que cela ne regardait personne, si le hasard d'une explosion avait jeté, l'un en travers des épaules de l'autre, Chéri vivant et Pierquin mort. Car il arrive que la vérité, plus ambiguë que le mensonge, étouffe à demi, sous le poids énorme d'un Pierquin soudain immobile, un Chéri vivant, révolté et haineux... Chéri gardait rancune à Pierquin. Et d'ailleurs il méprisait la vérité depuis un jour d'autrefois où elle était sortie de sa bouche comme un hoquet pour souiller et pour nuire...

Mais ce soir-là, chez lui, les commandants américains Atkins et Marsh-Meyer, le lieutenant américain Wood semblaient ne pas l'écouter. Leurs visages de premiers communiants sportifs, leurs yeux clairs, fixes et vides attendaient seulement, avec une anxiété presque douloureuse, l'heure du dancing.

Une humidité odorante, exhalée des berges tondues plutôt

que de l'eau épaissie, ceignait le lac. Comme Chéri s'accotait à un arbre, une ombre féminine le frôla hardiment. « Bonsoir, gosse... » Il tressaillit à cause du dernier mot, proféré par une voix basse et brûlée, la voix de la soif, de la nuit sèche, de la route poudreuse... Il ne répondit rien, et la femme indistincte fit un pas vers lui sur des semelles molles. Mais il flaira une odeur de lainage noir, de linge porté et de chevelure moite, et il reprit à grands pas légers le chemin de sa maison.

La sourde lumière bleue y veillait toujours : Edmée n'avait pas encore quitté le boudoir-cabinet-de-travail. Sans doute elle écrivait, signait des bons de pharmacie et d'articles de pansement, lisait les fiches de la journée et les brefs rapports d'une secrétaire... Elle penchait, sur des papiers, ses cheveux crépelés à reflet roux, son joli front d'institutrice. Chéri tira, de sa poche, la petite clef plate au bout d'une chaînette d'or :

« Allons-y. Elle va encore me faire l'amour avec une règle... »

Il entra sans frapper, à sa manière, dans le boudoir de sa femme. Mais Edmée ne tressaillit pas, et n'interrompit pas sa conversation téléphonique, que Chéri écouta :

— Non, pas demain... Mais vous n'avez pas besoin de moi pour ça. Le général vous connaît très bien. Et au Commerce, nous avons... Comment, j'ai Bouché? Mais pas du tout! Il est charmant, mais... Allô?... Allô?...

Elle rit, montra ses petites dents :

— Oh! voyons, vous exagérez... Bouché est aimable avec toutes les femmes qui ne sont ni borgnes ni boiteuses... Quoi? Oui, il est rentré, justement le voici. Non, non je serai très discrète... Au revoir... à demain...

Un vêtement d'intérieur, tout blanc, glissant, du même blanc que les perles de son collier, découvrait une épaule d'Edmée. Libres, ses fins cheveux de négresse châtaine, un peu raidis par la sécheresse de l'air, suivaient tous les mouvements de sa tête.

— C'était qui?... — demanda Chéri.

Elle le questionna en même temps, pendant qu'elle suspendait les récepteurs :

— Fred, tu me laisses la Rolls, demain matin? Ça fera mieux pour ramener le général ici déjeuner.

— Quel général?

— Le général Haar.

— C'est un boche?

Edmée fronça les sourcils.

— Fred, je t'assure, ce sont des plaisanteries un peu jeunes pour ton âge. Le général Haar visite mon hôpital demain. Il pourra dire en Amérique, à son retour, que mon hôpital ne craint pas la comparaison avec les établissements similaires de là-bas... C'est le colonel Beybert qui le conduit. Ils déjeunent ici après, tous les deux.

Chéri jeta à la volée son smoking sur un meuble.

— M'en fous, je déjeune en ville.

— Comment?... Comment?...

Une violence passagère parut sur le visage d'Edmée, mais elle sourit, ramassa le smoking avec soin, et changea de ton :

— Tu m'as demandé à qui je téléphonais? A ta mère.

Chéri, renversé dans un fauteuil profond, ne dit rien. Il avait sur ses traits son masque le plus beau, et le plus immobile. Une sérénité désapprobatrice reposait sur son front, sur ses paupières baissées, que la trentaine proche bistrait, sur sa bouche qu'il prenait garde de clore sans contraction, doucement, comme dans le sommeil.

— Tu sais, — continua Edmée, — elle veut Bouché, au Commerce, pour une importation de cuirs... Trois bateaux de cuirs qui sont dans le port de Valparaiso... Seulement, Lémery ne donnera pas le permis d'importer... Tu sais combien les Soumabi offrent à ta mère comme commission minimum?

De la main, Chéri balaya les bateaux, les cuirs et la commission.

— Barca, — dit-il simplement.

Edmée n'insista pas, et se rapprocha tendrement de son mari.

— Tu déjeunes ici demain, n'est-ce pas? J'aurai peut-être Gibbs, le reporter d'*Excelsior*, qui prendra des photos de l'hôpital, et ta mère...

Chéri secoua sa tête sans impatience :

— Non, — dit-il. — Le général Hagenbeck...

— Haar...

— ... un colonel — et ma mère avec son uniforme. Sa tunique — comment tu dis? Jaquette? — à petits boutons de cuir... Sa sous-ventrière élastique... Ses pattes d'épaules... Son col officier et son menton par-dessus... Et sa canne. Non, tu sais... Je ne me fais pas plus brave que je ne suis : j'aime mieux m'en aller.

Il riait tout bas, et ne semblait pas gai quand il riait. Edmée posa sur son bras une main qui frémissait déjà d'irritation, mais se faisait légère :

— Tu ne parles pas sérieusement?

— Que si. J'irai déjeuner au Brekekekex... ou ailleurs.

— Avec qui?

— Avec qui je veux.

Il s'assit, secoua ses escarpins sans se pencher. Edmée s'adossa à un meuble de laque noire, et chercha les paroles qui ramèneraient Chéri au bon sens. Le satin blanc respirait sur elle au rythme de son souffle précipité, et elle croisa ses mains derrière son dos comme une martyre. Chéri la contempla avec une déférence dissimulée.

« Elle a vraiment l'air d'une femme bien, pensa-t-il. Les cheveux n'importe comment, en chemise, en peignoir de bain, elle a l'air d'une femme bien. »

Elle abaissa son regard, rencontra celui de Chéri, sourit :

— Tu me taquines, — dit-elle plaintivement.

— Non, — répondit Chéri. — Je ne déjeunerai pas ici, voilà tout.

— Mais pourquoi?

Il se leva, marcha jusqu'au seuil ouvert de leur chambre ténébreuse, parfumée de jardin nocturne, puis revint sur elle.

— Parce que. Si tu me forces à m'expliquer, je parlerai fort, je parlerai mal. Tu pleureras, tu laisseras glisser ton saut-de-lit « dans ton trouble », et... et malheureusement ça ne me fera rien du tout.

La même violence passa sur les traits de la jeune femme. Mais sa longue patience n'était pas à bout. Elle rit et haussa la ronde épaule, nue sous les cheveux.

— Tu peux toujours le dire, que ça ne te fera rien.

Il se promenait, vêtu maintenant de son seul caleçon court

en mailles de soie blanche. Il marchait en éprouvant à chaque pas, soigneusement, l'élasticité du jarret et du cou-de-pied, et il frottait de la main, pour raviver leur bistre qui s'effaçait, deux petites cicatrices jumelles, sous le sein droit. Mince, moins pourvu de chair qu'à vingt ans, mais plus dur et mieux ciselé, il paradait volontiers devant sa femme, en rival plutôt qu'en amant. Il se savait plus beau qu'elle, et appréciait de haut, en connaisseur, la hanche abattue, le sein peu saillant, la grâce à lignes fuyantes qu'Edmée habillait si bien de robes plates et de tuniques glissantes. « T'as fondu, donc? » lui demandait-il parfois, pour le plaisir de la peiner un peu, et de la voir cabrer, irritée, ce corps où la vigueur se dissimulait.

La réplique de sa femme lui déplut. Il la voulait distinguée, et muette, sinon insensible, dans ses bras. Il s'arrêta, abaissa ses sourcils, la toisa.

— Jolies manières, — dit-il. — C'est ton médecin en chef qui te forme? La guerre, madame!

Elle haussa son épaule nue.

— Ce que tu es enfant, mon pauvre Fred! Une chance que nous sommes tout seuls. Me gronder, pour une plaisanterie... qui est un compliment... Me rappeler aux convenances, toi... toi! après sept ans de mariage!

— Où prends-tu que ça fait sept ans?

Il s'assit comme pour une discussion longue, nu, les jambes en V, allongées par ostentation sportive.

— Dame... Dix-neuf cent treize... Dix-neuf cent dix-neuf...

— Pardon, pardon! Nous ne comptons pas sur le même calendrier. Ainsi, moi, je calcule...

Edmée fléchit un genou, se reposa sur une seule jambe, avouant sa fatigue, et Chéri l'interrompit :

— Ça avance à quoi, ce que nous faisons ici? Couchons-nous, va. Tu as ta classe de danse demain à neuf heures, n'est-ce pas?

— Oh! Fred!...

Elle tordit et jeta une rose qui trempait dans un vase noir, et Chéri attisa le feu coléreux, mouillé de pleurs, qui brillait aux yeux d'Edmée.

— C'est comme ça que j'appelle ton solde de blessés, quand je me trompe...

Sans le regarder, elle murmurait, d'une bouche tremblante :

— Un sauvage... un sauvage... un être abominable...

Il ne désarmait pas, et riait.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Pour toi, c'est entendu, tu accomplis une mission sacrée. Mais pour moi?... Tu serais forcée d'être tous les jours à l'Opéra, dans la rotonde du haut, je n'y verrais pas de différence. Ça me laisserait tout aussi... tout aussi à part. Et ceux que j'appelle ton solde, eh bien, c'est des blessés, quoi. Des blessés un peu plus chanceux que d'autres, par hasard. Avec eux non plus je n'ai rien à faire. Avec eux aussi, je suis... à part.

Elle se retourna vers lui, d'un élan qui fit voler sa chevelure :

— Mon chéri! n'aie pas de peine! Tu n'es pas à part, tu es au-dessus de tout!

Il se leva, attiré par une carafe d'eau glacée dont la buée lentement se condensait en larmes azurées. Edmée s'empressa :

— Avec ou sans citron, Fred?

— Sans. Merci.

Il but; elle lui reprit des mains le verre vide, et il s'en alla vers la salle de bains.

— A propos, — dit-il, — la fuite, dans le ciment de la piscine... Il faudrait...

— C'est arrangé. L'homme des mosaïques en pâte de verre est le cousin de Chuche, un de mes blessés. Il ne s'est pas fait appeler deux fois, tu penses.

— Bon.

Il allait disparaître, il se retourna :

— Dis donc, cette affaire des *Ranch*, dont nous parlions hier matin, faut-il vendre, faut-il pas vendre? Si demain matin j'en touchais un mot au père Deutsch?

Edmée éclata d'un rire de pensionnaire :

— Penses-tu que je t'ai attendu! Ce matin ta mère a eu une idée de génie, au moment où nous ramenions la baronne de l'hôpital chez elle...

— La mère La Berche?

— Oui, la baronne... Ta mère lui en a, comme tu dis élégamment, touché un mot. La baronne est actionnaire de la

première heure, et ne quitte pas le président du Conseil d'administration...

— Sauf le temps de s'appuyer un kil de blanc.

— Si tu m'interromps à chaque mot!... Et à deux heures, tout était vendu, mon chéri! Tout! Le petit coup de feu — très éphémère — de l'après-midi nous met, simplement, deux cent seize mille francs en poche, Fred! Ça en paye, ça, de la pharmacie et du pansement! Je ne voulais te l'apprendre que demain, dans un de ces porte-billets étourdissants... Embrasse?...

Il se tenait, blanc et nu, sous les plis d'une portière relevée, et regardait attentivement le visage de sa femme.

— Ben... — dit-il enfin. — Et moi, dans tout ça?

Edmée secoua la tête avec malice.

— Ta procuration marche toujours, mon amour.

« Le droit de vendre, acheter, passer bail en mon nom... », etc., etc. Par exemple, je vais envoyer un souvenir à la baronne!

— Une bouffarde, — dit Chéri, pensif.

— Ne ris pas! Cette brave créature nous est si précieuse!

— Qui, nous?

— Ta mère et moi. La baronne sait parler leur langue à nos hommes... Ils l'adorent!

Un rire bizarre trembla sur le visage de Chéri. Il laissa retomber derrière lui la portière sombre, dont la chute le supprima comme le sommeil efface la création d'un songe. Le long d'un corridor à demi éclairé de bleu, il avançait sans bruit, pareil à une figure flottante dans l'air, car il avait exigé, du haut en bas de sa maison, d'épais tapis. Il aimait toujours le silence et la sournoiserie, et ne frappait jamais à la porte du petit salon que sa femme appelait, depuis la guerre, cabinet de travail. Elle n'en témoignait aucune impatience, devinait la présence de Chéri et ne tressaillait point.

Il se baigna, ne s'attarda pas dans l'eau fraîche, se parfuma distraitement et revint au petit salon.

Il entendait, dans la chambre à coucher voisine, qu'un corps couché froissait les draps, qu'un coupe-papier heurtait une porcelaine sur la table de chevet. Il s'assit, mit son menton sur sa main. A côté de lui, sur une petite table, il lut le menu

du lendemain, préparé tous les jours pour le maître d'hôtel : « Homard thermidor, côtelettes Fulbert-Dumonteil, chaud-froid de canard, salade Charlotte, soufflé au curaçao, allumettes au Chester... » Rien à redire. « Six couverts. » A ça, j'ai quelque chose à redire.

Il corrigea le chiffre, remit son menton sur sa main.

— Fred, tu sais l'heure qu'il est?

Il ne répondit rien à la douce voix, mais il entra dans la chambre et s'assit devant le grand lit. Une épaule nue et l'autre voilée d'un peu de linge blanc, Edmée souriait malgré sa fatigue, elle se savait plus jolie couchée que debout. Mais Chéri, assis, remit son menton sur sa main.

— « Le Penseur », — dit Edmée, pour le forcer à rire ou à bouger.

— Tu ne crois pas si bien dire, — répliqua Chéri, sentencieux.

Il ramassa sur ses jambes les pans de sa robe chinoise et se croisa violemment les bras.

— Qu'est-ce que je fous ici?

Elle ne comprit pas, ou ne voulut pas comprendre.

— Je me le demande, Fred. Il est deux heures, et je me lève à huit. Encore une de ces petites journées, demain... Tu n'es pas gentil de traînasser comme tu le fais. Viens, voilà un peu de vent qui se lève. On va dormir en courant d'air, on croira qu'on couche dans le jardin...

Il faiblit, et n'hésita qu'un instant à jeter loin de lui son vêtement de soie, tandis qu'Edmée éteignait l'unique lampe. Elle se glissa contre lui dans l'obscurité, mais il la retourna adroitement, la prit d'un bras solide par la ceinture, murmura : « Comme ça, ça fait bobsleigh », et s'endormit.

Par la petite fenêtre de la lingerie, où il se tenait caché, il les vit partir, le lendemain matin. L'automobile œuf-de-cane, une autre longue voiture américaine mijotaient à tout petit bruit dans l'avenue, sous les marronniers épais et bas. Une fraîcheur imaginaire émanait du trottoir arrosé et de l'ombre verte; mais Chéri savait qu'une matinée de juin, le mois brûlant de Paris, fanait, de l'autre côté de l'hôtel, le lac de myosotis bleu entre ses margelles de mignardises roses.

Une sorte de crainte agita son cœur, quand il aperçut, allant à la grille de la maison, deux uniformes kaki, des étoiles d'or, un képi liseré de velours grenat.

— En uniforme, naturellement, le schnock!

Chéri nommait ainsi le médecin chef de l'hôpital d'Edmée, et il haïssait, sans le savoir, cet homme blond-roux qui disait à Edmée des mots techniques d'une voix caressante. Il murmura des injures confuses et cordiales à l'adresse du corps médical en particulier, et des porteurs obstinés d'uniforme en temps de paix. Il ricana parce que l'officier américain bedonnait : « Pour une nation de sportifs, qu'est-ce qu'il tient comme bide! » et il se tut au moment où Edmée, vive, de blanc vêtue, de blanc chaussée, parut et tendit sa main gantée de blanc. Elle parlait haut, vite, gaiement. Chéri ne perdit pas un des mots jetés par la bouche rouge qui riait sur de si petites dents. Elle alla jusqu'aux voitures, revint, réclama à un valet de chambre un carnet oublié, l'attendit en bavardant. Elle s'adressait en anglais au colonel américain, et baissait la voix, par déférence involontaire, pour répondre au docteur Arnaud.

Derrière le rideau de tulle, Chéri tenait l'arrêt. L'habitude de la défiance et du mensonge figeaient ses traits dès qu'il cachait un sentiment vif, et il surveillait sa solitude même. Son regard allait d'Edmée au médecin, du colonel américain à Edmée, et elle leva les yeux plusieurs fois vers le premier étage, comme avertie.

— Qu'est-ce qu'ils attendent? — gronda-t-il tout bas. — Ah... c'est vrai... Oh! nom de Dieu!

Charlotte Peloux, dans une torpedo, menée par un jeune chauffeur impersonnel et sans défaut, arrivait. Sanglée de gabardine, elle portait droite sa tête sous un petit chapeau-casquette, et l'on voyait sur sa nuque la frange des cheveux rouges, coupés courts. Elle ne mit pas pied à terre, souffrit qu'on la vînt saluer, reçut le baiser d'Edmée et s'informa sans doute de son fils, car elle leva la tête vers le premier étage, dévoilant ainsi ses yeux magnifiques où errait, comme aux grands yeux des pieuvres, un rêve inhumain et obscur.

— Elle a sa petite casquette, — murmura Chéri.

Il frémit singulièrement, s'en gourmanda, et sourit quand

les trois automobiles démarrèrent. Il attendit patiemment que sa « voiture de garçon » se rangeât, à onze heures, au trottoir, et l'y laissa encore un bon moment. Deux fois il tendit la main vers le téléphone, et la laissa retomber. Sa velléité de convoquer Filipesco tomba vite, puis l'envie lui vint d'aller cueillir le fils Maudru et sa petite amie.

— Ou bien Jean de Touzac, encore... Mais à cette heure-ci, il est encore noir, et il ronfle. Ah! tout ça... tout ça ne vaut pas Desmond, il faut être juste...

Il pensait à Desmond comme à un mort de la guerre; mais avec la pitié qu'il refusait aux morts. Desmond, vivant et perdu pour lui, lui inspirait une mélancolie presque tendre, et le respect jaloux dû à l'homme pourvu d'une « situation ». Desmond dirigeait un dancing, et vendait des antiquités aux Américains. Pâle et sans force pendant une guerre qui l'avait vu porter tout ce qui n'est pas une arme, — paperasses, gamelles, vases souillés des hôpitaux, — Desmond mordait à même la paix avec une fureur guerrière, dont les rapides fruits étonnaient Chéri. Le *Desmond's*, établi à l'étroit dans un hôtel particulier, avenue de l'Alma, abritait sous sa pierre de taille épaisse, sous ses plafonds à hirondelles et à aubépines, entre ses verrières à roseaux et à flamants, les couples frénétiques et muets. On dansait au *Desmond's*, le jour et la nuit, comme on danse au lendemain d'une guerre : les hommes, jeunes et vieux, délivrés du souci de penser et de craindre, vides, innocents, les femmes vouées à un plaisir plus grand que la volupté précise : la compagnie de l'homme, le contact de l'homme, son odeur, sa chaleur roboratives, la certitude, de la tête aux pieds éprouvée, d'être la proie d'un homme tout entier vivant, et d'obéir dans ses bras à un rythme aussi intime que celui du sommeil.

« Desmond s'est couché à trois heures, ou trois heures et demie, calcula Chéri. Il a assez dormi. »

Mais il laissa encore une fois retomber sa main tendue vers le téléphone. Il descendit rapidement, sur la laine élastique et haute qui couvrait tous les parquets de sa maison, regarda avec mansuétude, en passant près de la salle à manger, cinq assiettes blanches, en couronne autour d'une vasque de cristal noir où voguaient des nymphéas roses, du même rose que la

nappe, et ne s'arrêta qu'à la glace qui doublait l'épaisse porte du parloir, au rez-de-chaussée. Il cherchait et redoutait cette glace, qu'une porte-fenêtre trouble et bleue, assombrie encore par les feuillages du jardin, éclairait mal. Un choc léger arrêtait Chéri, chaque fois, contre son image. Il ne comprenait pas pourquoi cette image n'était pas exactement l'image d'un jeune homme de vingt-quatre ans. Il ne discernait pas non plus les points précis où le temps, par touches imperceptibles, marque sur un beau visage l'heure de la perfection, puis l'heure d'une beauté plus évidente qui annonce déjà la majesté d'un déclin.

Il ne pouvait être question, dans la pensée de Chéri, d'un déclin qu'il eût en vain cherché sur ses traits. Il butait simplement contre un Chéri de trente ans, ne le reconnaissait pas tout à fait, et se demandait parfois : « Qu'est-ce que j'ai? » comme s'il se fût senti un peu malade ou habillé de travers. Puis il passait la porte du parloir et n'y pensait plus.

Le *Desmond's*, établissement sérieux ne dormait pas à midi, malgré ses nuits longues. Un concierge lavait à la lance sa cour pavée; un valet poussait hors du perron le tas d'immondices distinguées, poussière fine, papier d'étain, bouchons à calotte de métal, bouts de cigarettes dorés et chalumeaux de paille rompus — qui attestaient quotidiennement la prospérité du *Desmond's*. Chéri franchit d'un saut ce reliquat d'une veille laborieuse, mais l'odeur de la maison lui barra la route comme une corde tendue. Quarante couples, encaqués, y avaient laissé le souvenir de leur linge trempé, refroidi et pénétré de fumée flottante. Chéri reprit courage et s'élança dans l'escalier rétréci par une rampe de chêne massif et ses balustres en cariatides. Desmond n'avait pas gaspillé l'argent à rajeunir le luxe étouffant de 1880. Deux cloisons abattues, une glacière dans le sous-sol, un jazz grassement appointé, il n'en faudrait pas plus pendant une année encore : « Je ferai moderne pour attirer le monde, quand on dansera moins », disait Desmond. Il couchait au second étage, dans une chambre envahie par le liseron peint et la cigogne en verrières; il se baignait dans du zinc émaillé, au long d'une frise de plantes fluviales en céramique, et le vieux chauffe-

bains ronflait comme un bouledogue hors d'âge. Mais le téléphone brillait, ainsi que l'arme quotidiennement exercée, et Chéri, bondissant de quatre marches en quatre marches, trouva son ami qui semblait boire, lèvres au calice, la ténébreuse haleine du récepteur. Il abaissa sur Chéri un regard errant, qui se posa à peine et regagna la corniche de convolvulus. Le pyjama jaune d'or blettissait son visage de veilleur, mais Desmond, grandi par le gain, avait dépassé le souci d'être laid.

— Bonjour, — dit Chéri. — Me voilà. Ça fouette, dans ton escalier. Pire qu'un terrier.

— A douze, vous n'aurez pas le *Desmond's*, — disait Desmond à l'invisible. — Je ne suis pas embarrassé pour avoir Pommery à ce prix-là. Et pour ma cave personnelle, Pommery a du onze sans étiquettes... allo... oui, les étiquettes décollées dans le chambardement... qui fait mon affaire. Allo...

— Tu viens déjeuner, j'ai la bagnole en bas, — dit Chéri.

— Non, et non, — dit Desmond.

— Quoi?

— Non, et non. Allo?... Du sherry? Vous vous foutez de moi. Je ne suis pas une boîte à liqueurs. Le champagne, ou rien. Ne perdez pas votre temps ni le mien. Allo... C'est possible. Seulement pour l'instant j'ai la vogue. Allo... Deux heures exactement. Je vous salue bien, monsieur.

Il s'étira, avant de tendre mollement la main. Il ressemblait toujours à Alphonse XIII, mais la trentaine et la guerre avaient fixé à son sol nourricier cette oscillante graminée. Survivre, ne pas se battre, manger chaque jour, abuser, simuler, autant de victoires dont il sortait affermi et confiant en soi. L'assurance, la poche emplie l'embellissaient, et l'on pouvait compter qu'à soixante ans il donnerait l'illusion d'avoir passé pour un joli homme à grand nez et à grandes jambes. Il regardait Chéri de haut, en face, d'un œil réconcilié, et Chéri détournait la tête.

— Quoi, t'en es là? Viens, mon vieux, il est midi et tu te lèves!

— Premièrement, je suis prêt, — répliqua Desmond en entr'ouvrant son pyjama sur une chemise de soie blanche,

cravatée d'un papillon mordoré. — Deuxièmement, je ne déjeune pas en ville...

— Ça, — dit Chéri, — ça... Je ne trouve pas de mots!...

— ... Mais si tu veux, j'ai deux œufs au plat pour toi, la moitié de mon jambon, la moitié de ma salade, de mon stout et de mes fraises. Un café sans supplément.

Chéri le regarda avec une fureur de faible.

— Pourquoi?

— Affaires, — dit Desmond en nasillant exprès. — Champagne. Tu as bien entendu. Ah! ces marchands de vin! Si on ne leur serrait pas la vis... Mais je suis là.

Il noua ses mains l'une à l'autre, et la fierté commerciale craqua dans ses phalanges :

— C'est non? C'est oui?

— C'est oui, chameau!

Chéri lui jeta son feutre mou à la figure, mais Desmond ramassa le chapeau et l'essuya du coude, pour montrer que les gamineries n'étaient plus de saison. Ils eurent les œufs refroidis, le jambon et la langue, et la bonne bière noire à écume beige. Ils parlaient peu, et Chéri, regardant la cour pavée, s'ennuyait avec déférence.

« Qu'est-ce que je fais ici?... Je fais que je ne suis pas chez moi, devant les côtelettes Fulbert-Dumonteil. » Il imagina Edmée en blanc, le colonel américain poupin, et Arnaud, le médecin en chef devant qui Edmée jouait la fillette docile. Il pensait aux pattes d'épaules de Charlotte Peloux et reportait sur son hôte une sorte de tendresse infructueuse, au moment où celui-ci l'interrogea brusquement :

— Sais-tu combien on a bu de champagne ici cette nuit, entre hier quatre heures et ce matin quatre heures?

— Non, — dit Chéri.

— Et sais-tu combien de bouteilles, entrées pleines, sont sorties vides, du 1er mai au 15 juin?

— Non, — dit Chéri.

— Dis un chiffre.

— Je ne sais pas, — grogna Chéri.

— Mais dis! Dis un chiffre, suppose, voyons! Dis un chiffre!

Chéri gratta la nappe comme à l'examen. Il souffrait de la chaleur et de sa propre inertie.

— Cinq cents, — dit-il avec peine.

Desmond se renversa sur sa chaise et son monocle décocha au passage une blessante flèche solaire dans l'œil de Chéri.

— Cinq cents! Tu me fais rire.

Il se vantait. Il ne savait rire que par une sorte de sanglot des épaules. Il but son café, pour préparer mieux la stupeur de Chéri et reposa sa tasse :

— Trois mille trois cent quatre-vingt-deux, mon petit. Et sais-tu combien me laisse, en poche...

— Non, — interrompit Chéri. — Et je m'en fous. Assez. J'ai ma mère pour ça. Et d'ailleurs...

Il se leva, et ajouta, d'une voix hésitante :

— ... D'ailleurs l'argent... ne m'intéresse pas.

— Drôle, — dit Desmond, blessé. — Drôle. Amusant.

— Si tu veux, — dit Chéri. — Non, figure-toi que l'argent... ne m'intéresse pas... ne m'intéresse plus.

Ces mots simples sortirent péniblement de sa bouche et il ne releva pas le front. Il poussait du pied, sur le tapis, une croûte de biscotte, et l'embarras de sa confession, son regard dérobé, lui rendaient un instant de sa merveilleuse adolescence.

Desmond lui accorda pour la première fois l'attention critique du médecin au malade : « Ai-je affaire à un simulateur?... » Comme un médecin, il usa de paroles confuses et apaisantes :

— Un moment à passer. Tout le monde se sent un peu décollé. On ne se reconnaît plus. Le travail est un magnifique moyen de recouvrer l'équilibre, mon vieux... Ainsi moi...

— Je sais, — interrompit Chéri. — Tu vas me dire que je manque d'occupation.

— C'est que tu le veux bien, — railla Desmond condescendant. — Ah! quel temps béni...

Il allait avouer son exultation de négociant, et se contint à temps.

— C'est aussi affaire d'éducation. Évidemment, aux côtés de Léa, tu n'as pas appris la vie. Le maniement des choses et des gens te manque.

— On le croit, — dit Chéri irrité. — Léa, elle, ne s'y trompait pas. Preuve que je ne mens pas, elle se méfiait

de moi, et elle me parlait toujours avant d'acheter ou de vendre.

Il bomba le poitrail, fier d'un temps passé où méfiance était synonyme de considération.

— Tu n'as qu'a t'y remettre, à l'argent, — conseilla Desmond. — C'est un jeu qui ne passe pas de mode.

— Oui, — acquiesça Chéri, les yeux vagues. — Oui, Bien sûr. J'attends seulement.

— Tu attends quoi?

— J'attends... je veux dire j'attends une occasion... une occasion meilleure...

— Meilleure que quoi?

— Tu m'embêtes. Un prétexte, si tu veux, de reprendre en mains tout ce que la guerre m'a ôté pendant longtemps... Ma fortune, qui est, en somme...

— Assez considérable, — suggéra Desmond.

Avant la guerre il eût dit : « Énorme », et sur un autre ton. Chéri rougit d'une humiliation fugitive.

— Oui... ma fortune, eh bien, la petite, ma femme, elle s'en occupe.

— Oh! — blâma Desmond, choqué.

— Et bien, je t'assure. Deux cent seize mille avant-hier sur le petit coup de fièvre de la Bourse. Alors, je me demande, n'est-ce pas, comment intervenir... Qu'est-ce que je fiche dans tout ça? Quand je veux m'en mêler, elles me disent...

— Qui, elles?

— Eh, ma mère et ma femme... Elles me disent : « Repose-toi. Tu es un guerrier. Veux-tu un verre d'orangeade?... Passe donc chez ton chemisier, il se moque de toi. Et rapporte-moi en passant mon fermoir de collier qui est à la réparation... » Et ci, et ça...

Il s'animait, cachant de son mieux son ressentiment, mais les ailes de son nez remuaient en même temps que ses lèvres.

— Alors, est-ce qu'il faut que je place des autos, que j'élève du lapin angora, que je dirige une industrie de luxe? Faut-il que je m'engage infirmier ou comptable dans le bazar, là, l'hôpital de ma femme...

Il marcha jusqu'à la fenêtre, revint violemment à Desmond.

— ... sous les ordres du docteur Arnaud, médecin en chef,

et que je passe les cuvettes? Faut-il que je prenne un dancing? tu vois la concurrence...

Il rit pour faire rire Desmond, mais Desmond, qui s'ennuyait sans doute, tenait son sérieux.

— Depuis quand est-ce que ça t'a pris de penser à tout ça? Tu n'y pensais pas, ce printemps, ni l'hiver dernier, ni avant ton mariage.

— Je n'avais pas le temps, — répondit Chéri avec naïveté. — On a fait un voyage, on a commencé d'installer l'hôtel, on a acheté des voitures juste pour se les voir réquisitionnées. Tout ça a amené la guerre... Avant la guerre... avant la guerre j'étais... un gosse de riche, — j'étais un riche, quoi.

— A présent aussi.

— A présent aussi, — répéta Chéri.

Il hésita de nouveau, cherchant ses mots :

— A présent, ce n'est plus la même chose. Les types ont la danse de Saint-Guy. Et le travail, et l'activité, et le devoir, et les femmes qui servent le pays... Tu parles, et qui sont folles pour le pèze... Elles sont commerçantes que c'en est à vous dégoûter du commerce. Elles sont travailleuses à vous faire prendre le travail en abomination...

Il leva sur Desmond son regard incertain :

— C'est donc mal, d'être riche et de se laisser vivre?

Desmond jouissait de son rôle, et se payait d'une servitude ancienne. Il posa une main protectrice sur l'épaule de Chéri :

— Mon petit, sois riche, et laisse-toi vivre. Dis-toi que tu incarnes une aristocratie d'autrefois. Les barons féodaux sont tes exemples. Tu es un guerrier.

— ....., — dit Chéri.

— C'est un mot de guerrier. Seulement, laisse travailler les types qui sont des travailleurs.

— Toi, par exemple.

— Moi, par exemple.

— Évidemment, tu ne te laisses pas encombrer par les femmes, toi.

— Non, — dit Desmond sèchement.

Car il cachait à tous un goût pervers pour sa caissière-comptable, une brune douce, un peu duvetée et hommasse

le cheveu tiré, une médaille au col, qui avouait avec un sourire : « Moi, je tuerais pour un sou. Je suis comme ça. »

— Non. Ça non! Tu ne peux donc parler de rien sans y mêler tout de suite « ma femme, les femmes »... et encore : « Du temps de Léa... » Il n'y a donc pas d'autres sujets de conversation en 1919?

Chéri semblait écouter, par delà la voix de Desmond, un autre son, intelligible déjà, encore lointain : « D'autres sujets de conversation? » se répéta-t-il. « Pourquoi y en aurait-il d'autres?... » Il rêva, maté par la lumière, la chaleur croissantes à mesure que le soleil tournait. Desmond parlait, inaccessible à la congestion et couleur de scarole d'hiver. Chéri entendit les mots : « Petites poules... » et écouta.

— Oui, tout un noyau de relations amusantes, que je mets bien entendu à ta disposition... Et quand je dis petites poules, c'est parler légèrement d'une sélection unique, tu entends, unique... Mes habituées, un gibier fin, encore affiné par ces quatre années... Ah! mon vieux, quand les capitaux rappliqueront assez fort, quel restaurant je monterai... Pas plus de dix tables, qu'on s'arrachera... Je couvre la cour... Mon bail me garantit mes travaux, tu penses! Un lino-liège pour la danse, au milieu, des projecteurs... C'est ça, l'avenir, c'est ça!...

Le trafiquant en tangos s'exprimait comme un fondateur de villes, et tendait le bras vers la fenêtre. Le mot « avenir » heurta Chéri, qui se tourna vers le point que visait Desmond, là-haut, au-dessus de la cour... Il ne vit rien, et se sentit las. Le soleil de deux heures, réverbéré, châtiait tristement le petit toit d'ardoises de l'ancienne écurie, où logeait le concierge du *Desmond's*.

— Quel hall, hein, — dit Desmond avec ferveur en montrant la courette pavée. — Ça viendra, et vite!

Chéri regardait profondément celui qui attendait et recevait, de chaque journée, sa manne. « Et moi? » pensa-t-il tout bas, frustré...

— Tiens, mon marchand de vinasse, — s'écria Desmond. — Sauve-toi, je vais le chambrer comme un Corton.

Il serra la main de Chéri dans une main qui avait changé. D'étroite et fondante, elle s'était faite large, exigeante,

camouflée en main probe et un peu dure. « La guerre... » persifla Chéri en lui-même.

— Tu vas...? — demanda Desmond.

Il retenait Chéri sur le perron, le temps d'exhiber au marchand de champagne un client décoratif.

— Par là, — dit Chéri avec un geste.

— Mystère, — murmura Desmond. — Va, grande sultane!

— Oh! non, — dit Chéri. — Tu te trompes.

Il imagina quelque femme, un corps moite, la nudité, une bouche... Il frémit d'antipathie sans objet, répéta doucement : « Tu te trompes », et remonta dans sa voiture.

Il emportait un malaise qu'il connaissait trop bien, l'agacement, la gêne de ne jamais exprimer ce qu'il eût voulu exprimer, de ne jamais rencontrer la personne à qui il devait confier un aveu indéfini, un secret qui eût tout changé et dépouillé de son signe néfaste, par exemple, cet après-midi de pavés blanchis, d'asphalte flasque sous le soleil vertical...

« Seulement deux heures, soupira-t-il. Et il fait jour jusqu'à plus de neuf heures, ce mois-ci... »

Le vent créé par la vitesse lui plaquait au visage le battement d'une sèche serviette chaude; et il aspira à la nuit factice des rideaux bleus, au petit chant, sur trois notes, du jet d'eau au centre de sa margelle italienne, dans le jardin...

« En passant vite par le vestibule, je peux rentrer sans être aperçu. *Ils* en sont au café, là-bas... »

Il évoqua l'odeur attardée du melon, du vin de dessert qu'Edmée faisait verser après les fruits, et vit par avance l'image verdie de Chéri refermant la porte doublée de miroirs...

« Allons-y! »

Deux automobiles, celle de sa femme et la voiture américaine, dormaient sous les feuillages bas, devant la grille, confiées à un seul chauffeur américain endormi. Chéri mena sa voiture jusqu'à la rue de Franqueville déserte, revint jusqu'à sa porte qu'il ouvrit sans bruit, toisa sa sombre image dans le miroir vert et monta légèrement l'escalier de la chambre. Elle était telle qu'il la souhaitait, bleue, odorante, vouée au repos. Tout ce que sa course altérée avait désiré se trouvait là, et bien davantage, car une jeune femme vêtue de blanc poudrait son visage, ordonnait sa coiffure

devant un long panneau de glace. Elle tournait le dos à Chéri et ne l'entendit pas venir; il disposa donc d'un assez long moment pour contempler, dans le miroir, des traits animés d'un singulier caractère de désordre et de triomphe, d'un air d'émotion et de victoire outragée. Au même moment, Edmée aperçut son mari, ne cria point de surprise et se retourna sans hésiter. Elle l'examinait des pieds à la tête, attendant qu'il parlât le premier.

D'en bas monta, par la fenêtre ouverte, la voix de baryton du docteur Arnaud, qui chanta : « *Ay, Mari, ay, Mari...* »

Edmée fit vers cette voix un mouvement de tout son corps, mais se contraignit à ne pas tourner la tête du côté du jardin.

Le courage un peu ivre qui parut dans ses yeux pouvait promettre des paroles graves. Par lâcheté ou par dédain, Chéri réclama le silence en approchant un doigt de ses lèvres, puis il désigna, du même doigt impératif, l'escalier. Edmée obéit, et passa résolument devant lui, sans pouvoir réprimer, au moment où la distance entre eux fut la plus courte, une torsion de rein, une accélération d'allure qui allumèrent en Chéri une éphémère velléité de châtiment. Il se pencha sur la rampe, rasséréné comme le chat au haut de l'arbre, pensa encore à punir, à briser, à fuir, et il attendit qu'un flot jaloux le soulevât. Rien ne vint, qu'une petite honte moyenne, très supportable. Cependant, il se répétait : « Punir, tout casser... il y a mieux à faire... Oui, il y a mieux à faire... » Seulement il ne savait pas quoi.

Chaque jour, éveillé tôt ou tard, il commençait une journée d'attente. Il ne s'était pas méfié d'abord, croyant à la persistance d'une morbide habitude militaire.

En décembre 1918, il prolongeait, dans son lit de civil, une petite convalescence de rotule démise. Il s'étirait à l'aube et souriait : « Je suis bien. J'attends d'être encore mieux. Ça va être quelque chose, la Noël de cette année! »

La Noël venue, mangée la truffe et brûlée la ramille de houx arrosée d'eau-de-vie sur un plat d'argent, devant Edmée immatérielle et conjugale, aux acclamations de Charlotte, de madame de La Berche, d'un personnel infirmier mêlé d'officiers roumains et de colonels d'Amérique athlétiques et

impubères, Chéri attendait : « Ah! qu'ils s'en aillent, ces types! J'attends de dormir, la tête au frais, les pieds au chaud, dans mon bon lit! » Deux heures plus tard il attendait, plat comme un mort, le sommeil, au chant des petites chouettes d'hiver, rieuses dans les branches et qui interpellaient la lumière bleue de la chambre entr'ouverte. Il dormait enfin, mais requis dès le matin par l'attente insatiable, il attendait, en s'essayant tout haut à l'impatience joviale, le petit déjeuner : « Qu'est-ce qu'ils foutent, en bas, avec le jus? » Il ne se rendait pas compte que l'emploi du mot grossier et du vocabulaire dit « poilu » coïncidait toujours chez lui avec un état d'esprit apprêté et une sorte de bonhomie évasive. Il déjeunait, servi par Edmée, mais il lisait dans le geste prompt de sa femme la hâte, l'heure du devoir, et il ne redemandait un toast, un petit pain chaud dont il n'avait plus envie, que par malignité, pour retarder le départ d'Edmée, pour retarder le moment où il recommencerait d'attendre.

Un lieutenant roumain qu'Edmée employait tantôt à quérir des plaques d'ambrine et du coton hydrophile, tantôt à postuler auprès des ministères — « ce que le gouvernement refuse sans ménagement à un Français, un étranger l'obtient toujours! » affirmait-elle — rebattit les oreilles de Chéri, lui vantant les devoirs d'un guerrier, indemme ou peu s'en faut, et la pureté paradisiaque de l'hôpital Coictier. Chéri escorta Edmée, renifla l'odeur antiseptique qui évoque implacablement celle des corruptions masquées, reconnut un camarade parmi les « pieds gelés » et s'assit sur le bord de son lit, en s'efforçant à la cordialité telle qu'on l'enseigne dans les romans de la guerre et les pièces patriotiques. Cependant il sentait bien qu'un homme valide, échappé à la guerre, n'a point de pareils ni d'égaux parmi les mutilés. Il vit le vol blanc des infirmières, la couleur cuite des têtes et des mains sur les draps. Une impotence odieuse pesa sur lui, il se surprit à recourber un de ses bras par scrupule, à traîner un peu la jambe. Mais l'instant d'après c'est malgré lui qu'il dilatait ses poumons et foulait le dallage, entre les momies couchées, d'un pas dansant. Il révéra Edmée avec impatience, à cause de son autorité d'ange gradé et de sa blancheur. Elle traversa une salle et posa sa main en passant

sur l'épaule de Chéri, mais il sut qu'elle voulait, par ce geste de tendresse et de possession délicate, faire rougir d'envie et d'irritation une jeune infirmière brune qui contemplait Chéri avec une candeur de cannibale.

Il s'ennuya et ressentit la lassitude d'un homme qui renâcle, mené au musée, devant des rangs pressés de chefs-d'œuvre. Trop de blanc descendait des plafonds, rejaillissait des dallages, effaçait les angles, et il plaignit les hommes gisants à qui personne ne faisait l'aumône de l'ombre. L'heure de midi impose aux bêtes libres le repos et la retraite, aux oiseaux le silence sous les futaies, mais l'homme civilisé ne connaît plus les lois de l'astre. Chéri fit quelques pas vers sa femme, dans le dessein de lui dire : « Tire les rideaux, installe un pankah, ôte sa pâtée de nouilles à ce pauvre type qui cligne des yeux et qui souffle, tu le feras manger à la nuit tombante... Donne-leur l'ombre, donne-leur une couleur qui ne soit pas ce blanc, et toujours ce blanc... » L'arrivée du docteur Arnaud lui retira le goût de conseiller et de servir.

Le docteur au ventre de toile blanche et aux cheveux d'or rouge n'avait pas fait trois pas dans la salle que l'ange gradé et planant redescendait à une mission d'humble séraphin, rose de foi et de zèle... Alors Chéri se tourna vers Filipesco qui distribuait des cigarettes d'Amérique, le héla dédaigneusement : « Vous venez? » et l'emmena, non sans avoir salué sa femme, le docteur Arnaud, infirmiers et infirmières avec une hauteur affable de visiteur officiel. Il traversa la courette, remonta dans sa voiture, et ne s'accorda pas plus de dix paroles de soliloque : « Le coup est régulier. Le coup du médecin en chef. » Il ne passa plus le seuil de l'hôpital et Edmée ne l'invita désormais que par courtoisie protocolaire, ainsi qu'on offre quand même la bécassine, à table, aux invités végétariens.

Il réfléchissait maintenant, en proie à l'oisiveté, si légère avant la guerre, si variée, sonore comme une coupe vide et sans fêlure. Pendant la guerre aussi, il avait subi la règle militaire de la fainéantise, la fainéantise sauf le froid, la boue, le risque, le guet, même un peu le combat. Entraîné au loisir par sa vie de jeune homme voluptueux, il avait impunément

vu dépérir de mutisme, de solitude et d'impuissance, autour de lui, des compagnons vulnérables et frais. Il avait assisté aux ravages qu'opérait, sur des êtres intelligents, la disette de papier imprimé comparable à la privation d'un toxique quotidien. Alors que, contenté d'une lettre brève, d'une carte postale, d'un colis savamment bourré, il retombait dans le silence et la contemplation comme un chat dans un jardin nocturne, des hommes, dits supérieurs, lui montraient leur délabrement d'affamés. Ainsi il avait appris à renforcer d'orgueil sa patience, qui planait sur deux ou trois idées, sur deux ou trois souvenirs tenaces, hauts en couleur comme les souvenirs des enfants, et sur l'incapacité d'imaginer sa propre mort.

A maintes reprises, pendant la guerre, en sortant d'un long sommeil sans rêves ou d'un repos à chaque minute rompu, il lui était arrivé de s'éveiller hors du présent, dépouillé de son passé le plus récent, rendu à l'enfance, — rendu à Léa. Edmée surgissait un peu après, nette, bien construite, et la résurrection de son image, non moins que son abolition momentanée, mettait Chéri de bonne humeur. « Ça m'en fait deux », constatait-il. Rien ne lui venait de Léa, et il ne lui écrivait pas. Mais il recevait des cartes postales que signaient les doigts déformés de la mère Aldonza, des cigares choisis par la baronne de La Berche. Il rêva quelque temps sur une longue écharpe de laine douce, à cause de sa couleur bleue comme un regard et du très vague parfum qui se levait d'elle aux heures de chaleur et de sommeil. Il aima cette écharpe, se serra contre elle dans l'ombre, puis elle perdit son parfum, sa fraîche nuance de prunelles bleues, et il n'y pensa plus.

Il ne s'inquiéta pas de Léa pendant quatre ans. De vieilles vigies, le cas échéant, eussent enregistré et transmis des événements qu'il n'imaginait guère. Qu'y avait-il de commun entre Léa et la maladie, Léa et le changement?

En 1918, les mots : « Le nouvel appartement de Léa », échappés à la baronne de La Berche, le frappèrent d'incrédulité.

— Elle a déménagé?

— D'où sors-tu? — répliqua la baronne. — Tout le monde le sait. Une belle opération, fichtre, la vente de son hôtel à

des Américains! J'ai vu son nouvel appartement. C'est petit, mais c'est douillet. Quand on s'asseoit, on ne peut plus se lever, là-nedans.

Chéri s'accrocha à ces deux mots : « Petit, mais douillet ». A court d'invention, il bâtit péniblement un décor rose, y jeta la vaste nef d'or et d'acier, le grand lit frété de dentelles; et il suspendit à quelque nuée volante le Chaplin au téton de nacre.

Desmond cherchant un commanditaire pour son dancing, Chéri eut un mouvement d'inquiétude et de vigilance : « Le bougre, il va taper Léa, l'embringuer dans une affaire... Je vais la prévenir par téléphone. » Il n'en fit rien cependant. Car il est plus aventuré de téléphoner à une amie délaissée que de tendre la main dans la rue à un ennemi intimidé qui quête votre regard.

Il attendit encore, après le jour de la surprise devant la glace, après ce délit d'exaltation, de rougeur, de désordre. Il laissa passer le temps, et n'aggrava pas, en la précisant par des paroles, la certitude d'une complicité encore presque chaste entre sa femme et l'homme qui chantait « *Ay Mari!...* » Car il se sentait plus léger, et il oublia pendant plusieurs jours de consulter inutilement son bracelet-montre, ainsi qu'il faisait à l'approche du crépuscule. Il prit l'habitude de s'asseoir au jardin dans un fauteuil de paille, comme s'il arrivait de voyage, et il regarda, étonné, la nuit proche anéantir le bleu des aconits, lui substituer un bleu dans lequel la forme des fleurs fondait, cependant que le vert des feuillages persistait en masses distinctes. La bordure de mignardises roses tournait au violet putride, puis sombrait rapidement, et les étoiles de juillet, jaunes, s'allumaient entre les branches du frêne panaché.

Il goûta chez lui un plaisir de passant assis dans un square, et il ne se demanda pas pour combien de temps il se reposait là, renversé, les mains pendantes. Parfois il pensait à ce qu'il nommait la scène du miroir, à l'atmosphère de la chambre bleue secrètement troublée par le passage, le geste, la fuite d'un homme. Il se disait tout bas, avec une stupidité méthodique et machinale : « Voici un point acquis. C'est ce qu'on

nomme un point-t-acquis », en faisant sonner le *t* de la liaison.

Au début de juillet, il essaya une nouvelle automobile découverte, qu'il nommait sa bagnole de villes d'eaux. Il emmena Filipesco, et Desmond, sur les routes que la sécheresse blanchissait, mais il revenait chaque soir vers Paris, fendant l'air rayé de chaud et de frais et qui perdait ses parfums à mesure de l'approche de la ville.

Un jour, il emmena la baronne de La Berche, virile compagne qui touchait de l'index, aux barrières d'octroi, son petit feutre bien enfoncé. Il la trouva commode, avare de paroles, attentive aux cabarets ombragés de glycine, aux débits villageois qui sentent la cave et le sable mouillé de vin. Immobiles, muets, ils couvrirent quelque trois cents kilomètres, et ne desserrèrent les dents que pour fumer et se repaître. Le lendemain, Chéri invitait en peu de mots Camille de La Berche : « On les met, baronne? » et l'emmenait derechef.

La bonne voiture fonça sur les campagnes vertes, revint le soir vers Paris comme un jouet au bout d'un fil. Ce soir-là, Chéri, sans quitter de l'œil la route, Chéri distinguait à sa droite le profil de la vieille femme à figure d'homme, noble comme un vieux cocher de bonne maison. Il s'étonnait de la trouver respectable parce qu'elle était simple, et il devinait confusément, seul pour la première fois avec elle hors d'une cité, qu'une femme chargée d'une monstruosité sexuelle ne la porte pas sans bravoure et sans une certaine grandeur de condamnée.

Celle-ci ne se servait plus de sa méchanceté, depuis la guerre. L'hôpital l'avait remise en sa place, c'est-à-dire parmi les mâles, parmi des mâles juste assez jeunes, juste assez domptés par la douleur, pour qu'elle pût, au milieu d'eux, vivre sereine, oubliant sa féminité avortée.

A la dérobée, Chéri regardait le grand nez de sa compagne, la lèvre grisonnante et poilue, les petits yeux paysans qui erraient, indifférents, sur les blés mûrs et les prés fauchés.

Pour la première fois, il se sentit porté vers la vieille Camille par un mouvement qui ressemblait à l'amitié, à la compassion émue : « Elle est seule. Quand elle n'est plus avec ses soldats et avec ma mère, elle est seule. Elle aussi... Malgré sa pipe et son verre, elle est seule. »

Ils s'arrêtèrent en revenant vers Paris, à une « hostellerie » où la glace manquait, où des rosiers frits mouraient, liés à des fûts de colonnes et à des fonts baptismaux égaillés sur la pelouse. Un bois proche préservait de la brise ce lieu poudreux, et un petit nuage, chauffé au cerise, se tenait immobile dans le haut du ciel.

La baronne vida, sur l'oreille d'un chèvre-pieds de marbre, sa courte pipe en racine de bruyère.

— Fera chaud sur Paris, cette nuit.

Chéri acquiesça du geste, et leva la tête vers le nuage cerise. Sur ses joues blanches, sur son menton frappé d'une fossette descendirent des reflets roses, distribués comme les touches de poudre rouge qui veloutent un visage de théâtre.

— Oui, — dit-il.

— Oh! tu sais, si ça te tente, ne rentrons que demain matin. Moi, le temps d'acheter un savon et une brosse à dents... Et on téléphonerait à ta femme. Demain matin, on mettrait les voiles sur les quatre heures, à la fraîche...

Chéri se leva avec une précipitation irréfléchie.

— Non, non. Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas? Allons!...

Il vit rire, à ses pieds, les petits yeux d'homme, et les grosses épaules tressaillantes.

— Je ne croyais pas que ça te tenait tant encore que ça, — dit-elle. — Mais du moment que ça te tient...

— Quoi?

Elle s'était remise sur ses pieds, lourde et robuste, et elle lui envoya une forte claque sur l'épaule.

— Oui, oui. Tu vas circuler dans la journée, mais tu rentres à la cagna tous les soirs. Ah! tu es bien tenu!

Il la regarda froidement. Il l'aimait déjà moins.

— On ne peut rien vous cacher, baronne. Je vous avance la voiture et en moins de deux heures nous sommes chez vous.

Chéri n'oublia jamais leur retour nocturne, le rouge triste qui s'attarda longtemps sur l'ouest, l'odeur d'herbages, les papillons plumeux prisonniers dans le rayon des phares. Bloc noir épaissi par la nuit, la baronne veillait à son côté. Il conduisait prudemment; l'air frais de la course devenait, quand il ralentissait aux tournants, un air chaud. Il se fiait

à sa vue perçante, à ses membres attentifs, mais il pensait, malgré lui, à la vieille dame massive et étrangère, immobile contre son flanc droit, et il lui arriva d'éprouver une sorte de frayeur, une irritation des nerfs qui le mena à deux doigts d'une charrette sans lanterne. C'est à cet instant qu'une grosse main se posa légèrement sur son avant-bras.

— Fais attention, petit.

Il n'attendait, certes, ni le geste ni la douceur de l'accent. Mais rien ne justifia l'émotion qui les suivit, et ce nœud, ce fruit dur dans sa gorge. « Je suis idiot, je suis idiot », se répétait-il. Il avança moins vite et il s'amusa des rayons brisés, des zigzags d'or et des plumes de paon qui pendant quelques instants dansèrent, autour des lanternes, dans les larmes qui emplissaient ses yeux.

« Elle m'a dit que ça me tenait, que j'étais bien tenu. Si elle nous voyait, Edmée et moi... Depuis combien de jours dormons-nous comme des frères? » Il essaya de compter : trois semaines, peut-être davantage?... « Ce qu'il y a de plus rigolo là-dedans, c'est qu'Edmée ne réclame rien, et qu'elle est souriante au réveil. » En lui-même, il employait toujours le mot « rigolo » quand il voulait esquiver le mot « triste ». « Un vieux ménage, quoi, un vieux ménage... Madame et son médecin en chef, monsieur et... son auto. Tout de même, la vieille Camille, elle a dit que j'étais tenu. Tenu. Tenu. Si jamais je la remmène, celle-là... »

Il la remmena, car juillet se mit à brûler Paris. Mais ni Edmée ni Chéri ne se plaignaient de la canicule. Chéri rentrait le soir, courtois, distrait, le dessus des mains et le bas du visage au brou de noix. Il se promenait nu entre la salle de bain et le boudoir d'Edmée.

— Vous avez dû cuire aujourd'hui, pauvres gens de Paname! — raillait Chéri.

Un peu pâlie et fondue, Edmée redressait son joli dos d'esclave, niait sa fatigue :

— Eh bien, pas tant que ça, figure-toi. Il y avait plutôt plus d'air qu'hier. Mon bureau est frais, là-bas, tu sais. Et puis on n'a pas eu le temps d'y penser. Mon petit vingt-deux qui allait si bien...

— Ah oui?

— Oui. Le docteur Arnaud n'a pas bonne impression.

Elle n'hésitait jamais à jeter le nom du médecin en chef en avant, comme on engage une pièce décisive sur l'échiquier. Mais Chéri ne sourcillait pas. Alors Edmée suivait du regard l'homme nu, sa nudité verdie délicatement par le reflet des rideaux bleus. Il passait et repassait devant elle, offert, blanc, entraînant sa zone de parfum, et déjà hors de portée. La confiance même de ce corps nu, incomparable, hautain, reléguait Edmée dans une immobilité faiblement vindicative. Ce corps nu, elle ne l'eût réclamé à présent que d'une voix où l'accent, le cri de l'urgence eût manqué, une voix humaine de compagne adoucie. Un bras velu d'or fin, une bouche ardente sous le poil d'or la retenaient maintenant, et elle contemplait Chéri, jalouse, sage, rassurée comme un amant qui convoite une vierge inaccessible à tous.

Ils parlaient encore de villégiatures, de départs, par répliques légères et conventionnelles.

— La guerre n'a pas assez changé Deauville, et quelle cohue... — soupirait Chéri.

— On ne peut plus manger nulle part, et la réorganisation de l'industrie hôtelière est une tâche formidable! — affirmait Edmée.

Vers le quatorze juillet, Charlotte Peloux annonça, en déjeunant, la réussite d'une « affaire de couvertures », et se lamenta bien haut que Léa eût touché la moitié du bénéfice. Chéri, étonné, leva la tête.

— Tu la vois donc encore?

Charlotte Peloux baigna son fils d'un amoureux regard couleur de vieux porto, et appela sa belle-fille en témoignage :

— Il a de ces mots... de ces mots... des mots de gazé. N'est-ce pas? Des mots de gazé. C'en est inquiétant, des fois. Je n'ai jamais cessé de voir Léa, mon chéri. Pourquoi aurais-je cessé de la voir?

— Pourquoi? — répéta Edmée.

Il regardait les deux femmes, et trouvait à leur bienveillance une étrange saveur.

— C'est que tu ne me parlais jamais d'elle... — commença-t-il avec naïveté.

— Moi! — aboya Charlotte. — Écoute, non, écoute... Edmée, vous l'entendez? Enfin, c'est tout à la louange du sentiment qu'il vous porte. Il a si bien oublié tout ce qui n'est pas vous...

Edmée sourit sans répondre, pencha la tête et remonta, en la pinçant entre deux doigts, la dentelle qui bornait le décolletage de sa robe. Son geste guida le regard de Chéri vers son corsage, et il vit qu'au travers du linon jaune paraissaient, comme deux meurtrissures égales, les pointes de ses seins et leur halo mauve. Il frémit et comprit à son frémissement que ce gracieux corps, ses plus impudiques détails, sa grâce correcte, que toute cette jeune femme proche, déloyale, disponible, n'éveillait plus en lui qu'une répugnance précise. « Allons, allons! » Mais il fouettait une bête inerte. Et il écoutait Charlotte, épanchée en ruisseaux nasillards :

— ... Encore avant-hier, je disais devant toi que voiture pour voiture, eh bien, j'aime mieux un taxi, un taxi, tu entends, que la Renault hors d'âge de Léa, et ce n'est pas avant-hier, non, c'est hier que je disais, en parlant de Léa, qu'à tant faire que d'avoir un domestique mâle quand on est une femme seule, autant le prendre beau garçon... Et Camille, donc, qui regrettait devant toi, l'autre soir, d'avoir fait expédier à Léa une deuxième pièce de Quart-de-Chaume au lieu de la garder pour elle?... A force de te faire des compliments sur ta fidélité, mon chéri, je vais te reprocher ton ingratitude. Léa méritait mieux de toi. Edmée sera la première à le reconnaître!

— La seconde, — rectifia Edmée.

— Je n'ai rien entendu, — dit Chéri.

Il se gorgeait de cerises de juillet, dures et rosées, et les lançait, sous le store baissé, aux moineaux du jardin qui fumait, trop arrosé, comme une source chaude. Edmée, immobile, prolongeait en elle-même les derniers mots de Chéri : « Je n'ai rien entendu. » Il n'avait certes pas menti, et pourtant sa désinvolture, sa fausse gaminerie à pincer des noyaux de cerises, à viser un passereau, l'œil gauche fermé,

parlaient à Edmée un langage presque clair. « A quoi pensait-il, quand il n'entendait pas? »

Avant la guerre, elle eût cherché une femme. Un mois plus tôt, au lendemain de la scène du miroir, elle eût craint des représailles, quelque cruauté de Peau-Rouge, un coup de dents au nez. Mais non... rien... il vivait, innocent, ambulant, et tranquille dans sa liberté comme un prisonnier au fond de sa geôle, et chaste comme un animal amené des antipodes, qui ne cherche même pas de femelle sur notre hémisphère.

« Malade?... » Il dormait assez, mangeait à sa guise, c'est-à-dire délicatement, flairant les viandes avec suspicion, amateur de fruits et d'œufs frais. Aucun tic nerveux ne fêlait le bel équilibre de ses traits, et il buvait plus d'eau que de champagne. « Non, il n'est pas malade. Et pourtant il a... quelque chose. Quelque chose que je devinerais, sans doute, si j'étais encore amoureuse de lui. Mais... » Elle remonta de nouveau la dentelle de son décolletage, aspira la chaleur, la fragrance qui montaient de sa gorge et vit paraître, en penchant la tête, les médailles jumelles, mauves et roses, de ses seins à travers l'étoffe. Elle rougit de sensualité et promit ce parfum, ces ombres mauves à l'homme roux, adroit et condescendant qu'elle allait retrouver dans une heure.

COLETTE

(*A suivre.*)

MÉMOIRES DE LAUGEL

Le baron de Barante, dont la mort, survenue il y a quelques jours, a douloureusement ému la société parisienne, avait bien voulu nous confier le texte des Mémoires de Laugel, qu'il avait en sa possession. M. de Barante, lui-même, avait écrit pour ce journal, dont nous publions aujourd'hui un intéressant fragment, l'introduction que l'on va lire.

Auguste Laugel, de 1858 aux dernières heures de sa vie, jetait souvent le soir sur l'agenda de l'année courante quelques mots, quelques phrases, remémorant ce qu'il avait vu, entendu ou pensé dans la journée. Puis, de temps à autre, il développait et rédigeait ces notes pour les reporter sur les pages du cahier consacré au diurnal de cette même année. Telle a été la première écriture de ce journal. A la mort du duc d'Aumale, dont il fut si longtemps le compagnon et le conseil, il voulut le compléter d'emprunts faits à sa correspondance avec le prince. Elle venait de lui être rendue. Mais, en ce travail de revision et de mise au point, il se gardait de modifier ses premières impressions et laissait les pages suivantes apprendre aux lecteurs les évolutions de son esprit sur choses et gens au fur et à mesure des événements qui se succédaient. C'est fidèle à cette méthode qu'il continua son travail de 1898 à 1914.

L'absence de tout plan prémédité, de toute thèse à faire prévaloir, constitue la valeur documentaire des écrits de ce genre où se confondent, sans ordre et au jour le jour, nouvelles politiques, critique d'art et de littérature, chronique des cours et du monde, anecdotes d'aujourd'hui et d'hier, conversations curieuses, voyages, tout le mouvement quotidien des idées et des faits.

Nul ne pouvait mieux nous donner œuvre semblable sur les trois derniers quarts de siècle qu'Auguste Laugel. Car nul ne fut placé à de meilleurs postes d'observation et en de plus secrets échos.

Aux côtés d'Henri d'Orléans, il voit défiler les élites sociales et intellectuelles de l'Europe entière. A l'*Étoile Belge* qu'il inspire, au *Temps* qu'il a fondé, à la *Revue des Deux Mondes* où il collabore, dans les milieux scientifiques et académiques où ses ouvrages lui ont acquis renom, dans les Conseils d'administration des plus hautes industries où siège l'ingénieur des mines, dans son propre salon si recherché, que n'entend-il raconter, discuter, juger! Quels aperçus pour le moraliste, l'historien, le poète dont est doublé chez lui le savant géologue et physiologiste!

C'est autour du duc d'Aumale que gravitent pendant de nombreuses années les notes de Laugel. L'exil du prince, l'obsession du retour dans la patrie, la coalition avec les ennemis d'autrefois et de demain contre le gouvernement proscripteur, la rentrée en France, l'arrivée au pouvoir possible, puis la défection de M. Thiers, la carence du comte de Chambord, les fragiles espoirs placés dans un provisoire bâclé à la hâte, la défaite légale, régulière, de par le jeu des institutions, du principat des classes moyennes qui s'exerce depuis cent ans, tantôt autoritaire, tantôt parlementaire et libéral, le triomphe définitif d'une démocratie sans contrepoids, sans frontières définies entre elle et la pire démagogie, un nouvel exil bientôt suivi de la retraite à Chantilly sous l'égide de l'Institut, la mort d'Henri d'Orléans : telle est la trame d'une première partie.

En ses derniers chapitres ce n'est plus la vie et l'action que saisissent les croquis d'Auguste Laugel. Ce sont les morts dont il trace le portrait d'un burin quelquefois acéré. La famille royale continue à s'égrener. Les hommes d'État qui ont cherché à ramener la monarchie constitutionnelle disparaissent un à un, ne laissant que des souvenirs d'éloquence, de noble fidélité à leurs convictions, de désintéressement du pouvoir et d'autant plus considérés de leurs adversaires victorieux. Ceux-ci ne leur survivent guère. Tout le personnel politique est renouvelé en plus médiocres choix. Les progrès du socialisme inquiètent l'économiste, la persécution religieuse indigne le philosophe, les nuages qu'il voit depuis dix ans s'amonceler sur le Rhin troublent le vieil Alsacien. Sera-ce encore l'Allemagne à Paris ou la France à Strasbourg? Hélas! il ne verra pas ce jour, mais il peut encore saluer, en des lignes tracées d'une main défaillante, la Victoire de la Marne.

Auguste Laugel est singulièrement indépendant en ce journal. Il n'y tient point compte de ses attaches, encore moins de lui-même, sauf en ses souvenirs d'enfance. Aucune ambition, aucun intérêt personnel ne s'y manifestent, il ne se mire point dans ce mémorial, ne s'y compose pas une attitude, il ne parle même pas de ses œuvres si diverses. On croirait qu'il n'écrit que pour lui. Et cependant Laugel avait la ferme intention de donner ces pages au public. Il eut même un instant, soucieux que l'intégralité de son texte soit respectée, le projet de le faire paraître de son vivant d'octogénaire. Les personnages dessinés étaient-ils en suffisant lointain pour que leur étude

n'éveillât quelques susceptibilités, puis son grand âge ne lui rendait-il pas difficile l'ultime revision du manuscrit, son annotation, la correction des épreuves? Il crut donc devoir confier cette mission à un ami d'une génération sans doute plus jeune, mais qui avait assisté à presque tous les actes du même spectacle et connu beaucoup de ses acteurs.

Aujourd'hui la Grande Guerre a donné à ces notes plus de recul encore que ne le demanderaient les plus timorés scrupules. L'histoire, en marge de laquelle elles sont écrites, est celle d'une période terminée. Quand des institutions ont duré plus d'un demi-siècle, quand leurs opposants se sont unis pour défendre la patrie sous un drapeau vainqueur, elles ne sont plus contestées, quelque imparfaites qu'elles puissent être. Vers le milieu du règne de Napoléon Ier le parti royaliste n'existait plus. Ce sont les fautes de l'Empereur qui l'ont ressuscité fort opportunément pour la France. L'imminence ou le fait de l'avènement d'un parti de destruction sociale ramèneraient seuls aujourd'hui en France une des formes de Gouvernement qui l'ont protégée au siècle dernier contre de semblables dangers.

BARANTE

MONSIEUR THIERS ET LES PRINCES D'ORLÉANS

5 janvier 1871. — Le Prince de Joinville revient de France — tenu au secret cinq jours au Mans — puis reconduit par ordre de Gambetta à la côte française.

15 février. — Les Princes, nommés députés [1], prennent à Southampton un bateau qui les mène à Saint-Malo. Je suis seul, avec Weber, du voyage. Très mauvaise traversée; je ne quitte pas ma couchette. Je ne vois ni Cherbourg, ni Jersey. Un commissaire de police monte à bord, quand nous arrivons. Les deux Princes exhibent les passeports à leur nom qui leur ont été délivrés à l'Ambassade de France; ils déclinent leur qualité de députés à la Constituante. Le commissaire les prie poliment de l'accompagner chez le sous-préfet. En route il trouve moyen de faire quelques confidences, il sort de la police de Paris, il est tout aux Princes. Il ne perd pas de temps.

Le sous-préfet, seul à dîner, interrompu dans son repas, est jeté dans un trouble extrême par l'arrivée des Princes. Il se

1. Le duc d'Aumale dans l'Oise; le prince de Joinville dans la Manche et la Haute-Marne; celui-ci opta pour ce dernier siège.

nomme Merlin, c'est un ami de Lambert Sainte-Croix, il a écrit sur les finances de l'Empire. Il demande quand les Princes veulent repartir pour Bordeaux. On lui répond : demain matin à six heures.

16 février. — Dîné et couché à Saint-Malo à l'Hôtel de France. A six heures du matin, le sous-préfet est à la gare et salue respectueusement les Princes. Il les avertit en même temps qu'il a avisé télégraphiquement le ministre de l'Intérieur à Bordeaux de leur arrivée à Saint-Malo et de leur départ pour Bordeaux.

17 février. — Arrêt à Angoulême. Lenteur du voyage — fréquents arrêts — longs trains militaires. Nous voyons des Zouaves pontificaux, des moblots, des officiers d'hier, dans des peaux de biques; l'air de la défaite sur tous les visages.

Trubert [1] cherche anxieusement les Princes dans le train. Il les prie d'en descendre, il a une communication à leur faire de la part de M. Thiers. Que s'est-il donc passé? Emmanuel Arago, qui fait fonction de ministre de l'Intérieur, a reçu le télégramme de Merlin, il l'a communiqué à Bocher, qui l'a communiqué à Thiers. Celui-ci, dit Trubert, va être nommé par l'Assemblée chef du pouvoir exécutif. Si les Princes viennent à Bordeaux, Thiers qui va faire la paix se retirera et laissera aux Princes le pouvoir et la responsabilité de la situation. La lutte est ainsi engagée, courtoise encore, mais c'est la lutte. Thiers ne veut pas que l'Assemblée voie, entende les Princes. Que vont-ils faire? on hésite, on parlemente. On différera de quelques heures l'arrivée à Bordeaux, en attendant de nouvelles explications, un nouvel ambassadeur. Celui-ci est déjà prêt, ce sera M. de Rémusat. Des explications nouvelles? tout n'est-il pas assez clair? le problème est posé pour les Princes : *to be or not to be* — être ou n'être pas. Être les inspirateurs, les guides de l'Assemblée et du pays,

1. Fils d'un des anciens conseils du roi Louis-Philippe, M. Trubert avait épousé en premières noces la fille de M. Dumon, ancien ministre des Travaux publics, puis des Finances sous la monarchie de Juillet. Très dévoué aux princes, il était aussi, à cette époque, fort lié avec M. Thiers qui, aussitôt arrivé à la présidence, le nomma Conseiller maître à la Cour des Comptes dont il faisait déjà partie comme conseiller référendaire. (Note de M. de Barante.)

ou entrer dans la pénombre, laisser le pays incertain, suivre des voies obscures, hasardeuses.

He either fears his fate too much.
Or his desert is small
Who dares not put it to the touch
And win or lose it all.

18 février. — Les Princes confèrent avec M. de Rémusat à Libourne, Hôtel des Princes; Bocher écrit que M. Thiers les supplie à deux genoux de ne pas venir en ce moment. La loi de bannissement subsiste encore; la loi est la loi. Thiers a été nommé chef du pouvoir exécutif; il doit respecter les lois. Qu'on attende le moment de la vérification des élections et l'abrogation des lois de bannissement. Rémusat plaide cette mauvaise cause, avec un peu de honte. Dans un moment d'abandon, il se laisse aller à dire : « La vérité est que vous le gênez, comme vous l'avez toujours gêné. » La situation est pourtant vierge; c'est à la demande expresse de M. Thiers et à l'étonnement de certains ministres que l'on a ajouté le mot de République au titre de chef du pouvoir exécutif; mais personne ne nie que la République n'a pas encore d'existence légale. Opposer les lois de bannissement aux Princes est au moins étrange de la part de ceux qui doivent le pouvoir à une révolution. On s'use en vaines paroles. Rémusat obtient des Princes que, si on leur garantit l'exercice de leur droit de député, ils sont prêts à faire des concessions non seulement sur le temps, mais sur la façon dont ils l'exerceront. Thiers sera satisfait : les Princes députés ne perdront pas leur siège à Bordeaux. Grave décision, plus grosse de périls que n'eût été la résistance à des ordres que M. Thiers n'avait pas le droit de donner.

On se sépara sur ce compromis : je le regrette et suis bien sûr que Thiers n'eût point donné sa démission. La Chambre est très incertaine, les partis n'y sont pas encore organisés et j'admets bien que la présence des Princes aurait pu créer quelques difficultés, mais les difficultés ne sont qu'ajournées.

J'ai été à la Chambre : Thiers annonça son départ pour Versailles avec Jules Favre; il doit y rester quelques jours;

pendant quatre jours, la Chambre ne siégera pas : Thiers gagne près d'une semaine sur les Princes.

Albert de Broglie va à Londres, comme Ambassadeur.

Decazes arrivé ce matin; il dit qu'il faut faire quelque chose : la présence des Princes est connue; les rouges préparent des manifestations à Bordeaux; les Princes doivent y aller pendant les jours de congés de la Chambre; ils ne doivent pas rester dans la position actuelle. Il les détermine à écrire une lettre à Grévy, annonçant leur arrivée et disant qu'ils attendent la vérification de leurs pouvoirs. Cela a été fait et il part, emportant les lettres. Pratiquement, c'est encore un pas fait en arrière : les Princes consentent à attendre, sans que les meneurs leur aient fait aucune promesse. Ce soir, nous dînons et couchons à la Grave [1].

21 février. Château de la Grave. — La situation se résume ainsi : attendre hors de Bordeaux. Il y aura une bataille pour la validation des Princes. La difficulté vient de 150 légitimistes et de 150 républicains : à quoi on peut ajouter la stupidité et la platitude du Centre. J'espère que, même invisibles, les Princes créeront un mouvement d'opinion.

23 février. — Libourne est encore trop près de Bordeaux. Le duc va à Biarritz.

26 février. Biarritz. Hôtel de France. — Aucune personne d'importance ici, sauf le Maréchal Baraguay d'Illiers : il est dans l'hôtel mais ne donne pas signe de vie — les Noailles dans leur villa Espoir.

27 février. — Excursion à Saint-Jean-de-Luz — maison de l'Infante : je vais demain à Bordeaux aux nouvelles.

28 février. — Je pars dans une heure pour Bordeaux : la situation de nos amis devient un peu ridicule; ils semblent n'être en France que par tolérance, ils devraient siéger dans la Chambre en vertu de leurs droits. Les préliminaires de la paix sont signés. Thiers revient à Bordeaux.

Qu'arrivera-t-il au sujet des validations?... le jeu de Thiers sera d'ajourner la question aussi longtemps qu'il le pourra :

1. Château du duc de Decazes dans les environs de Libourne.

ce délai rendra la situation des Princes de plus en plus intolérable.

1er *mars. Bordeaux, 31 Pavé des Chartrons.* — Dîner ici chez Guestier avec le marquis de Plœuc, un légitimiste républicain.

Thiers a lu hier le texte du traité de paix. Paris sera partiellement occupé. — Les Princes s'ennuient à Biarritz : ils sont dans une position pénible, mais elle le serait ici de même.

2 mars. — Le traité de paix a été voté hier. Gambetta n'a pas parlé; seuls ont parlé Quinet, Louis Blanc, Victor Hugo. On a été vite pour préserver Paris d'une occupation prolongée. Le traité a été rédigé avec une habileté diabolique : c'est l'œuvre de Bismarck : il a décliné la rédaction française et a imposé la sienne. Rencontré Andral ce matin : il m'assure que les légitimistes voteraient pour la validation des Princes sans conditions, sans arrangement préalable : en revanche, ils s'attendent à être traités en alliés, non en ennemis et, si la République est suivie de la monarchie, ils comptent qu'un arrangement aura lieu entre les deux branches de la famille royale. Il me dit que l'opinion courante chez les légitimistes est que le duc d'Aumale désire être Président; je lui réponds que les Princes cherchent à connaître seulement les vœux de la nation : si le pays demande l'union des deux branches royales, ils n'y mettraient pas d'obstacle; si le pays veut rester en république, ils désirent rester en France, même si le comte de Chambord n'y revient pas.

Déjeuner chez Lambert Sainte-Croix. Il a été témoin de la rage de Thiers, quand il apprit l'arrivée des Princes : « S'ils viennent, dit-il, je f... tout là : je ne vais pas à Versailles. »

A dîner, Johnston, député de la Gironde, Secrétaire de la Chambre.

3 mars. Bordeaux. — On est préoccupé de la situation à Paris; on parle de transporter la Chambre à Paris ou à Fontainebleau.

A dîner M. Martell, député de la Charente : il votera la validation, ne veut pas de fusion.

7 mars. Biarritz. — Bocher a vu Barthélemy Saint-Hilaire

qui avait fait un premier rapport sur l'ajournement des élections princières, et lui a demandé quand il ferait son nouveau rapport. Barthélemy répondit que ce ne serait pas maintenant, qu'ils ne pouvait même fixer un jour. Alors, dit Bocher, ne vous étonnez pas si les Princes font un coup de tête, s'ils viennent l'un de ces jours à Bordeaux et à la Chambre. « Alors, dit Barthélemy, c'est la guerre que vous déclarez : bien, nous avons des soldats à Bordeaux, que les Princes trouvent les leurs », et l'on se sépara, violemment excités. Ce n'est pas tout : Estancelin vient d'arriver, il alla à la réception de madame Thiers : il y avait une soixantaine de personnes, les Decazes, les jeunes d'Haussonville, les Target, etc. Aussitôt qu'il vit Estancelin : « Je sais, dit M. Thiers, ce que vous allez me dire. C'est impossible : les Princes ont des dispositions coupables. Je serai obligé d'exécuter la loi. Il y a une loi : je suis tenu de l'exécuter. » Puis, se tournant vers M. de la Germanière, il cria, à la Bonaparte : « Est-ce qu'on croit que je suis le commis des prétendants? »

La question se contracte : c'est un duel entre Thiers et les Princes; il les regarde comme des rivaux aspirant à la Présidence de la République et veut s'en débarrasser. Il tire parti des troubles imminents dans Paris. La Chambre sera bientôt prorogée. Thiers sera le maître absolu de la situation.

10 mars. Bordeaux. — Où se réunira la Chambre? Thiers veut Paris; la Chambre dit non : la question du choix couvre la question République ou Monarchie, mais celle-ci est au fond de tout. La fusion est à l'ordre du jour : tout ce qui n'est pas du parti de Thiers s'y attache. Je n'aime pas le mot fusion : on veut la monarchie, ou on ne la veut pas.

11 mars. — J'ai été hier à la Chambre dans la tribune diplomatique. Thiers fit un discours-programme. « Mes amis et moi, dit-il en substance, avons pris le pouvoir pour réorganiser la France, non pour lui donner une forme constitutionnelle définitive. Sur ce point de la Constitution, nous sommes divisés, comme l'est le pays lui-même. Les uns veulent la République, les autres la Monarchie, et les monarchistes eux-mêmes sont divisés. Laissons de côté toutes les questions qui nous divisent et ensemble réorganisons. Les Républicains ont cet

avantage que, nominalement et pratiquement, le Gouvernement est aujourd'hui une République. S'ils se conduisent bien, ce qui est provisoire peut devenir permanent. » Thiers donna une espérance à tout le monde et la Chambre était littéralement à ses pieds. A la fin de son discours, il lui eût fait voter que la lune est un fromage. Il introduisit dans son programme la question de Paris : c'est aujourd'hui le jour de la dernière réunion à Bordeaux. La Chambre s'est ajournée à Versailles.

Ce plan de Thiers consistant à faire un gouvernement pour son propre usage est bien la chose la plus extraordinaire du monde, mais ce qui est plus extraordinaire, c'est la soumission de tous à ce plan. Il ne fixe aucune limite à son système, n'indique pas une heure où le pays pourra choisir un gouvernement définitif. Il inclinait hier visiblement vers la République, dont il veut être le Président; mais il a créé une situation telle qu'il peut devenir le ministre nécessaire d'un Roi, s'il y a un Roi. Le discours a duré près de trois heures : il était étonnamment habile. Comme il s'entend à traiter un Parlement, il flatte, il cajole, il connaît son art dans la perfection.

13 mars, Bordeaux. — Dîner chez Guestier. Prince Metternich, Prince Lichtenstein, comte Hoyos, marquis de la Roche-Aymon, député légitimiste, etc.

Causé en chemin de fer de Biarritz à Bordeaux avec Lambert Sainte-Croix; voici, suivant lui, la situation : la Chambre a 200 légitimistes déterminés; 200 républicains déterminés : nos amis sont au nombre de 300, mais ils ne parlent pas en ce moment du comte de Paris — quelques-uns, sous la conduite de Thiers, veulent essayer de la République; les autres penchent vers les légitimistes. Au lieu d'attirer dans leurs rangs les républicains les plus modérés et les légitimistes les plus raisonnables, ils sont partis dans toutes les directions. Il y en a au plus une soixantaine qui tiendraient ouvertement pour la monarchie de Juillet.

Il ne s'agit plus d'une fusion princière, il s'agit de la disparition du parti orléaniste, de son absorption par l'ancien parti monarchique. S'il en est ainsi « pourquoi parler de conditions »; il faut accepter la situation et en tirer le meilleur parti pos-

sible. Je crois que le gros du pays déteste les légitimistes d'une haine aussi aveugle que celle qu'il ressent pour les républicains; mais Thiers ayant dissous, pour ainsi dire, le parti orléaniste, il ne reste rien que la République ou la monarchie complète.

Le général Ducrot est allé à Biarritz; il a eu une longue conférence avec le duc d'Aumale : suivant lui, l'union des deux branches monarchiques est l'unique moyen de refaire la France. Il n'a jamais été légitimiste, mais il ne voit pas d'autre espoir. Il pria, menaça, fut violent. « Si vous ne vous unissez pas, ce sera le dernier coup porté à votre pays. »

16 mars. — Visite à la Grange[1], dîner avec la duchesse de la Trémoille, madame de Villeneuve, Tanneguy du Châtel, Decazes, M. Méran, avocat de Bordeaux. Decazes me dit que tout s'arrange : il a été convenu avec Barthélemy Saint-Hilaire que, dans les trois premiers jours de la Session de l'Assemblée à Versailles, il déposerait son rapport concluant à l'abrogation immédiate des lois d'exil — les Princes adresseraient ensuite leurs démissions de députés. — Voilà la combinaison proposée et acceptée virtuellement. Si, la validation votée, on tarde à voter l'abrogation des lois, on se réserve le droit d'aller à la Chambre.

La situation à Paris est très mauvaise.

16 mars. Bordeaux.—L'insurrection de la Commune empêche le prince d'entrer à Paris, nous partons ce matin pour Tours, demain on va de Tours à Dreux. Dreux, triste séjour auprès des tombeaux des d'Orléans. L'oreille au guet, on attend des nouvelles de Paris ou de Versailles.

19 mars. Dreux. — Je viens de voyager pendant deux jours, avec une extrême lenteur. A Tours, on a couché dans des lits où couchaient des officiers prussiens il y a huit jours. On voit encore, sur les portes des chambres, des noms marqués à la chaux. Tout ce pays entre Tours et Dreux a été envahi et occupé; mais il y a peu de traces de la guerre; deux ponts seulement en réparation, une gare de marchandises brûlée à Nonancourt.

1. Château de la comtesse Du Châtel, non loin de Bordeaux, auprès de Pauillac.

Nous logeons dans une petite maison qui est près de la Chapelle de Dreux. Le régisseur, M. d'Outremont, me dit que la Chapelle a été visitée par quantité d'Allemands : le Prince royal de Prusse est venu avec le duc de Cobourg et le grand-duc de Bade; il a dit : « Je suis sûr que ma tante d'Orléans avec ceux de ses parents qui sont morts en Angleterre viendra bientôt prendre sa place ici. » Les soldats prussiens souvent copiaient les épitaphes. Je suis frappé du fait qu'il ne semble y avoir contre eux aucun sentiment de haine, même ici; bien que, de mes fenêtres, je vois Chérisey, le village qu'ils ont brûlé. Ce pays ne sait pas haïr; notre hôtesse du Mans regrettait un beau cuirassier blanc. J'ai bien vu une dizaine de mille hommes dans les stations que nous avons traversées, il y a un air de désespoir dans la figure de quelques vieux officiers, mais la plupart des hommes et des officiers semblent ne se soucier de rien que de leur nourriture.

Le prince de Joinville est arrivé hier soir, il apporte de bien mauvaises nouvelles. Il semble que les gens de la Commune ont carte blanche, ils sont les maîtres de Paris. Que va dire Thiers demain à l'Assemblée? Il faudra que l'Assemblée prenne de grandes résolutions. Si elle est en danger, je conseille aux Princes d'aller y prendre place. Ils doivent en partager les périls, s'identifier avec elle.

20 mars. Dreux. — Peut-on imaginer rien de plus horrible? J'allai hier à Versailles, où je reçus l'hospitalité d'Horace Delaroche. Le Gouvernement a totalement abandonné Paris. Il n'y a pas eu de lutte. On avait très peu de troupes; une partie de ces troupes, complètement démoralisées, se conduisit si mal qu'on fit une concentration à Versailles. Il n'y avait hier à Versailles que 60 000 hommes : ce serait bien assez, si l'on pouvait y compter; mais c'est là la question.

Je doute que les rebelles attaquent Versailles. La nuit a été parfaitement tranquille. Paris aussi est, dit-on, tranquille; c'est ce qu'il y a d'affreux, cette soumission complète à la Commune. Paris a perdu ses nerfs et ne veut se battre pour personne. Il n'y a pas eu d'effusion de sang, à part le meurtre de deux généraux et d'un petit nombre d'hommes. La Chambre aura aujourd'hui une séance orageuse; elle devrait renverser le

Cabinet, peut-être l'exécutif; mais elle est très divisée; beaucoup de députés ne sont pas arrivés.

Je n'aurais pas cru des Français capables de ce qu'ont fait ces gens de la Commune : ils exposent Paris à une occupation allemande prolongée. La Prusse fera volontiers la police de la France. Ce pays est malade jusqu'à la mort.

Au milieu de ces angoisses, j'ai été visiter, dans la rue des Réservoirs, la maison où ma femme et moi nous avons vécu si heureux, le parc. La soirée était belle; rien n'était changé; moi non plus je ne l'étais pas, j'étais le même qu'autrefois.

20 mars. Dreux. — La Chambre a simplement voté la nomination d'une Commission qui assistera Thiers. Celui-ci pleure et s'arrache les cheveux : la bourgeoisie parisienne abandonnée se tient immobile. On parle vaguement de conciliation avec la Commune.

22 mars. Versailles. — Je suis chez Delaroche : on vit ici dans la fièvre.

23 mars. Dreux. — Voilà la sixième fois que je fais le voyage de Versailles à Dreux : et bien inutilement; on est toujours à l'expectative. Le parti de l'ordre à Paris est, dit-on, encore en possession de quelques points, de la gare Saint-Lazare (la seule qui ne soit point occupée par les rebelles), la Bourse, Saint-Germain-l'Auxerrois, la mairie de la rue Drouot; la place Vendôme est le quartier général de la Commune; ses abords sont barricadés et défendus avec du canon, mais les gens d'ordre n'ont ni chefs, ni canons.

Je retourne à Versailles ce soir, le mouvement de la résistance à Paris est mené par l'amiral Saisset, un certain colonel Langlois; ici, on vit dans une atmosphère de mensonges, de faux bruits et d'équivoques.

Tout le monde a l'air effrayé, honteux presque de prononcer le mot de monarchie, et tout le monde attend la chose. Je n'ai jamais vu pareille confusion, pareil manque d'hommes intelligents et résolus. Thiers veut tout faire et ne fait rien : la Chambre en est fatiguée, mais n'ose pas le renvoyer; les ministres sont impopulaires, personne ne veut prendre leur place.

La mairie de Grenelle a été reprise hier par le parti de l'ordre.

Les rebelles se conduisent en vrais sauvages : ils prennent des otages. On dit Paris furieux d'être abandonné : mais on n'ose y envoyer des troupes.

On attend aujourd'hui M. de Maillé.

23 mars. Versailles. — Thiers veut être général en chef. Il y a eu hier une manifestation pacifique à Paris : mais les rebelles ont envoyé des coups de fusil aux manifestants sans armes; il y a eu dix-huit morts et des blessés.

On parle beaucoup des Princes : peu de gens les veulent à Versailles. On parle aussi tout bas de Chambord, mais Chambord est bien loin. Nous ne sommes menés que par la fatalité : aucun homme ne veut se mettre en avant. Les Princes ne peuvent changer le caractère de leur parti; et les Orléanistes ne peuvent changer le caractère de leurs Princes.

24 mars. — Dans le trouble et l'incertitude de l'avenir, dans l'angoisse causée par la guerre civile, les partis cherchent leur voie. Les légitimistes envoient à Dreux le comte Armand de Maillé, M. de Cumont, M. de Meaux. Ils veulent savoir, dans le cas où l'Assemblée rétablirait la monarchie, quelle serait cette monarchie — les Princes désirent-ils la monarchie unie et constitutionnelle? Oui, leur est-il répondu. Il n'est pas pris d'engagements formels sur des points déterminés.

26 mars. Dreux. — Saisset a quitté Paris : toute idée de résistance dans Paris est abandonnée. L'armée se concentre dans Versailles et Thiers ne veut pas qu'on se batte, avant de se sentir assez fort. J'ai eu hier une longue conversation avec Mignet, qui vit à la Préfecture : Paris ne sera pas bloqué, mais repris de vive force. Le travail de Thiers consiste à calmer l'impatience de la Chambre et des Parisiens réfugiés à Versailles. Les Parisiens fuient dans toutes les directions. — La légion de Charette se réorganise : elle sera à Versailles dans quelques jours; ses hommes sont au nombre de 4 000. Les régiments qui sont ici ont meilleure mine qu'au début. Nous sommes dans une période d'attente; si les rouges de Paris se risquent à attaquer Versailles, ils seront certainement battus. Paris cuisant dans son jus, offre un spectacle horrible.

Les Prussiens, je le sais par les diplomates qui sont à Versailles, n'ont aucun désir de rentrer dans Paris, sans une absolue nécessité. Ils ont assez de la guerre et veulent rentrer chez eux.

27 mars. Dreux. — Paris a fait des élections hier; l'abstention a été presque universelle. Paris est aux mains d'une canaille armée. De l'Espée a été assassiné à Saint-Étienne, où Thiers l'avait envoyé comme Préfet.

28 mars. Versailles. — Thiers a obtenu hier de l'Assemblée une façon de blanc-seing. Il assume toutes les responsabilités. On me dit qu'aux récentes élections de Paris pour nommer les membres de la Commune, certains honnêtes gens, on les qualifie ainsi, ont voté; qu'Alphonse de Rothschild recommande à Thiers la reconnaissance de la Commune, que Léon Say reconnaît à Paris le droit de se gouverner entièrement. Heureusement que Lyon et les autres grandes villes demeurent fidèles à l'Assemblée. Louis Blanc et les maires de Paris, qui sont députés, n'écrivent que sous la dictée du Comité de l'Hôtel de Ville. Le plus mauvais de tous est Floquet. Lasteyrie, qui fait partie du Comité des quinze de l'Assemblée, dit que Thiers les a réduits à un rôle tout passif : toujours même langage : « Si vous m'embarrassez, je m'en vais et qui prendra ma place? » — Le calme de Paris m'épouvante plus que ne feraient des luttes et des conflits dans la rue, c'est le calme de la Terreur. Au fond de tout, il y a cette question : la province aura-t-elle raison de Paris, ou Paris aura-t-il raison de la province? aurons-nous la monarchie ou la république?

Je vais tous les deux jours à Dreux et j'y trouve des gens aussi malheureux que moi.

29 mars. Versailles. — Thiers attend que les rebelles se divisent. Félix Pyat, Vermorel, Ranc sont les vrais meneurs, et sont derrière le Comité Central. On fait des lois contre les absents : aura-t-on bientôt recours à la confiscation? Il y a eu 100 000 votes exprimés dimanche dernier; là-dessus il y avait 30 000 voix contre le Comité : mieux eût valu l'abstention complète. Il ne peut y avoir de doute sur le résultat final; mais quelle humiliation pour la France! Un peu d'éner-

gie eût tout empêché. Je commence à espérer que les Prussiens n'entreront pas dans Paris.

30 mars. Versailles. — Pas de nouvelles : toujours le *statu quo*. Ducrot, me dit Chabannes, se plaint de l'incapacité de Thiers et de sa politique de temporisation. Thiers forme une armée de huit divisions, mais ses généraux sont médiocres. Ducrot va à Rennes faire une armée de réserve, il est très noir.

31 mars. — La Prusse a envoyé une note à toutes les grandes puissances, demandant leurs avis et conseils sur la situation de Paris et le grand danger social qui en résulte. Si la Prusse doit intervenir dans le conflit entre l'Assemblée et la Commune, elle veut avoir le consentement de l'Europe. Il est possible que cette intervention ait pour conséquence la restauration des Bonaparte.

Personne n'a voulu guider l'opinion, personne, excepté Thiers, et il l'a fait au détriment des d'Orléans. Si la monarchie se fait, il n'y aura en ligne que les Bonaparte et le comte de Chambord.

2 avril. Marcouville, près Dreux. — Le propriétaire de ce lieu est le député d'Eure-et-Loir, Vingtain.

La maison est grande, entourée d'un parc. Les Princes ont été avisés que trois personnages ont quitté d'Angleterre pour tenter de les assassiner (le Journal Officiel de la Commune avait ouvertement conseillé cet assassinat). Je ne crois guère à cette histoire : on a peut-être simplement voulu semer un peu d'inquiétude. On est toujours censé à Dreux, et les fenêtres s'illuminent le soir dans l'évêché[1].

3 avril. — Le prince de Joinville revient de Rouen, qu'il représente comme très tranquille. La garnison prussienne maintient l'ordre.

5 avril. — Je commence à espérer que Paris sera repris dans huit à dix jours, les troupes se sont fort bien comportées ces trois jours derniers. Tout dépendait de là. Si elles avaient

1. Les princes habitaient dans l'ancien évêché de Dreux qui leur appartenait.

montré peu d'entrain, tout était perdu : elles se sont très bien battu. Il faut en dire autant des insurgés; c'est Cluseret qui les commandait. Les troupes ont repris hier le fort de Châtillon; les insurgés occupent encore Issy et Vanves et font une grande dépense d'obus.

J'ai fait hier avec le docteur Worms la visite de l'hôpital où l'on a apporté les blessés; on venait de couper la jambe à un pauvre Alsacien. Je lui ai parlé allemand. M. Thiers lui avait donné la croix d'honneur. Worms me dit qu'il était perdu. Il me fit descendre dans le sous-sol, et me fit voir le cadavre de Flourens; une calotte du crâne avait été enlevée d'un coup de sabre; il avait la face tuméfiée; ses pieds étaient nus, blancs, très propres. Il portait un uniforme de colonel. Il était au moment de changer de costume pour s'échapper quand un gendarme lui donna un formidable coup de sabre. Il y a un millier de prisonniers dans les écuries, misérables d'aspect, tous ou très vieux ou très jeunes. La canonnade d'Issy continua toute la nuit. J'ai déjeuné ce matin aux Réservoirs avec d'Haussonville, d'Harcourt et son frère qui va à Rome comme ambassadeur. On ne peut se figurer le bruit, la confusion, l'animation de ce lieu, la fièvre de cet assemblage de gens de toute sorte. Mac-Mahon va être nommé commandant en chef; c'est l'idée de Thiers. Il a dit à Mac-Mahon que les Princes lui étaient un grand embarras : je voudrais bien savoir en quoi. Que fera Thiers après son triomphe? je n'ai pas de doute qu'il cherchera à établir une sorte de République et qu'il tiendra les Princes à l'écart. Il n'y a pas d'hommes dans la Chambre, surtout chez les Orléanistes : c'est ce qui fait que l'influence et le pouvoir passeront finalement aux légitimistes.

7 avril. Versailles. — Cluseret, qui commande les rebelles, arme très fortement les forts de la rive gauche. Hier on a fait l'attaque du pont de Neuilly. On n'a pu l'enlever complètement. Thiers ne veut pas qu'on bombarde et qu'on brûle Neuilly. Le croirait-on? c'est avec peine qu'on l'a empêché d'évacuer le Mont-Valérien. Les Prussiens, me dit Beyens, sont dégoûtés de nos lenteurs et sont impatients d'intervenir. — Mac-Mahon a été nommé commandant en chef. — La position des insurgés est très forte, s'ils restent sur la défensive.

Mac-Mahon n'est pas heureux, mais il a des troupes admirables. La Chambre ne songe pas à renverser Thiers : ses amis parlent de le nommer Président de la République pour deux ans.

9 avril. — Je vais à Montretout; canonnade lente sur la Porte-Maillot, qui se met en état de défense. Paris est là sous mes pieds, calme; aucun signe de la terreur qui y règne. Ceux qui en sortent, les fuyards, sont dans l'état d'esprit le plus étrange; ils parlent tout comme si Paris était victimé, comme si l'Assemblée était dans son tort. Ils sont comme affolés; le siège les a grisés, on ne leur a parlé que de République; Thiers est avec eux, dans son for intérieur.

Combien de temps durera ce second siège? On commence à parler de trahison dans les rangs des rebelles.

11 avril. Sassy[1]. — Le duc d'Aumale est l'hôte de la duchesse d'Audiffret-Pasquier dans ce château, depuis ce matin. Un mouvement se fait dans la Chambre vers la Monarchie unie; en réalité le peuple français n'a plus de fortes affections politiques: on ne les trouve que chez les légitimistes pour lesquels le roi est une sorte de motif d'orgueil et de vanité. Ce que veut le peuple, c'est un gouvernement fort, peu importe le nom des gouvernants. Je ne soupçonnais pas le degré d'aversion de certains orléanistes pour la clique légitimiste; c'est affaire d'enfance et d'instinct. Je ne l'ai jamais pour ma part éprouvée, non plus que beaucoup d'hommes de ma génération. Si le parti orléaniste avait été fidèle à lui-même, il serait aujourd'hui bien fort, mais il ne l'a jamais été. C'est ce qui me fait croire que les forces conservatrices se rallieront finalement autour de la légimité. Pour l'heure présente, on pense plus à Cluseret qu'à Chambord.

12 avril. Sassy. — Nous apprenons de bonne source que les opérations contre Paris ne seront pas sérieusement menées avant un mois, quand l'armée des prisonniers reviendra à Versailles. Voilà le résultat de l'abandon d'Issy, de Vanves et des autres forts. Il faudra faire un siège dans les règles. Cluseret et la Commune servent les intérêts de Thiers et de ses amis; Henri IV disait à ses fidèles protestants : « Paris

1. Département de l'Orne, près d'Argentan.

vaut bien une messe. » Thiers dirait volontiers : « Paris vaut bien la République. » La Chambre se livre pieds et poings liés à l'exécutif, et l'exécutif nous livre à la République. Il ne veut pas d'une victoire trop prompte sur Paris. La Chambre est aveugle : il a réussi, en menaçant les uns, en flattant les autres, à composer une Plaine d'environ 500 députés qu'il mène où il veut et qui le suivent, en maugréant quelquefois.

14 avril. Versailles. — Forte canonnade la nuit dernière du côté de Châtillon; les rebelles ont fait une sortie, Cluseret et Dombrovski nous tiennent en alerte. Je considérerais toute réconciliation avec Paris, il y a bien des gens qui en parlent, comme un grand malheur. Ce serait la fin de ce pauvre pays. Mais je vois peu de gens sentir fortement sur ce point.

16 avril. — Je suis fort découragé : je ne vois aucune chance d'avenir pour ce pays qu'un joug de fer, si les monarchistes ne s'unissent pas loyalement. Je suis dégoûté des républicains, depuis qu'ils ont pris Thiers pour chef.

17 avril. — Nous eûmes hier la visite du supérieur des Oratoriens, échappé de Paris; il avait le costume le plus étrange. Jusqu'ici la Commune n'exerce guère sa cruauté que sur les prêtres; on sait peu de chose dans Paris, on vit dans la peur. Pourtant tout est calme d'apparence. Ce calme est ce qui m'épouvante le plus. La Commune règne depuis un mois; combien de temps cela durera-t-il?

18 avril. Versailles. — Au train dont marchent les choses, je ne sais combien de temps nous resterons encore ici. Thiers est très affecté du pillage de sa maison; j'ai reçu une lettre du comte de Paris; il me dit qu'il faut soutenir le Gouvernement qui est en face de l'émeute, ne montrer aucune impatience, etc. Bien! s'il est satisfait, il n'est pas difficile. Bordeaux a quatre députés à nommer, mais on ne sait quand se feront les réélections. C'est Duval qui est préfet à Bordeaux : il y fait le républicain. Les nouveaux députés, il y en a 120 à nommer, décideront sans doute la question de « République ou Monarchie ».

19 avril. — Je pars demain pour Saint-Germain, de là en voiture pour Pontoise, puis en chemin de fer pour Creil et l'Angleterre.

21 mai. — Entrée des troupes dans Paris.

5 juin. — Accord entre M. Thiers et les amis des Princes (Broglie, d'Audiffret, Lasteyrie, Périer, Batbie, Lambert, Bocher, d'Haussonville). On validera les élections, on abolira les lois d'exil, les Princes ne siégeront pas; aucun d'eux ne se présentera aux élections.

8 juin. — Les lois de bannissement sont abolies, les lois d'exil sont abrogées — 472 voix contre 97.

21 juin. — Parti d'Angleterre pour la France avec le duc d'Aumale et le duc de Guise; nous descendons rue de la Ville-l'Évêque[1] à Paris.

23 juin. Versailles. — Conversation avec le duc d'Aumale : « Nous avons pris un engagement strict. Il sera tenu : le comte de Paris ira voir le comte de Chambord, hors de France, s'il le faut. C'est tout ce que nous avons promis. Mais il y a un flot d'impopularité qui monte contre lui. Pourquoi fait-il des manifestes, des lettres? Nous ne pouvons nous incliner devant tout ce qu'il fait, nous annuler. — Ne pourriez-vous obtenir de l'influence sur lui? — De l'influence sur lui je n'en veux point avoir. — Pourtant, si la nécessité impose la royauté du comte de Chambord, le pays aimera à vous voir derrière lui; tôt ou tard il y aura des rapports. — Je n'irai pas le voir, je ne l'ai pas promis; le Chef de la branche cadette ira. — Tout le monde prédit que vous aurez le pouvoir exécutif après Thiers et qu'il vous sera donné pour préparer la monarchie. — Je l'ai dit : je ne veux du pouvoir que sans conditions, sans engagement envers personne. J'insiste tant là-dessus qu'on ne me le donnera pas. Je n'en voudrais que contraint et forcé par une absolue nécessité. Je ne sais ce qui arrivera; mais il y a une chose que je ne veux pas faire, c'est me lier à une politique qui descend du ciel comme l'Esprit saint. Je ne connais pas encore de Roi; quand il y en aura un, je lui obéirai, tant qu'il obéira aux lois. »

A ce moment arrive d'Haussonville, qui vient inviter le Prince à dîner samedi prochain chez M. Thiers (avec le prince de Joinville et le duc de Chartres). Le Prince accepte froide-

1. Chez Auguste Laugel.

ment. D'Haussonville parti, on reparle de la fusion : « Vous ne vous doutez point des difficultés. Elles ne viendront pas du parti légitimiste, mais de son chef. Il vit dans un rêve, dans des chimères; ses visions sont d'autant plus dangereuses que ses convictions sont plus sincères. »

Tous les exilés reviennent : le duc et la duchesse de Chartres sont établis chez les Bondy, le comte de Paris chez les Ségur. Ce jeune monde est si heureux qu'il sent à peine l'état lugubre du pays. Thiers a gagné une victoire : il demandait au pays deux milliards. On lui en a apporté cinq. Notre richesse, après l'année terrible, étonne le monde.

Le comte de Paris a fait visite à Thiers. « C'est le chef du Gouvernement, lui a dit Thiers, que vous venez voir, c'est votre vieil ami. Eh bien! je ne suis pas le Gouvernement, il y a des ministres, il faut leur poser des cartes. »

Le comte de Paris rencontra Jules Simon sur la grande place de Versailles. On s'était vu autrefois à Londres, chez le docteur de Mussy. « Si l'on reste en république, lui dit Simon, je suis dans ma maison et suis heureux de vous y voir. Si la France veut la monarchie constitutionnelle, tous mes vœux seront comblés. »

M. de Lutteroth est allé chez M. de la Ferté[1], et lui a demandé quand M. le comte de Chambord pourrait recevoir M. le comte de Paris. Celui-ci ne sera accompagné que de M. de Jarnac.

1er *juillet.* — Dîner chez Thiers : duc d'Aumale, les ministres, les Bisaccia, les Castellane, d'Haussonville, Vitet, Martel, Martimprey, etc.

8 juillet. — Le comte de Chambord a fait répondre qu'il ne pouvait voir en France, de suite, le comte de Paris : qu'il préparait un manifeste touchant à des questions réservées; qu'il le verrait plus tard volontiers à Bruges, en Belgique.

Il est venu, en effet, à Chambord, il a passé deux jours dans un château voisin.

Visite à Randan. Grande et belle vue sur les chaînes du Forez, les Puys, la Limagne.

1. Le comte de la Ferté Mun, gendre du comte Molé, était représentant à Paris du comte de Chambord. Mais en désaccord avec ce prince sur la ligne de conduite à suivre, il ne tarda pas à décliner sa mission qui fut dévolue au comte de Blacas. (Note de M. de Barante.)

Le château et le domaine ont été légués par madame Adélaïde au duc de Montpensier et par lui vendus au duc d'Aumale. La maison n'est qu'une habitation vaste, sans style, caserne de famille et de gens, meubles de l'Empire, air de vétusté. Ma chambre a un lit, une commode, un secrétaire, une cuvette et un pot à eau de Sèvres blanc, doré aux bords, au chiffre de Madame, qui tient juste assez d'eau pour se laver le bout des doigts; des rideaux de coton jaune et bleu, un fauteuil, deux chaises, des cadres en bois doré vides. Il n'y a de remarquable que les cuisines qui sont énormes, où il faudrait un peuple de marmitons. Il y a quarante lits de maîtres, mais de luxe et de confort nulle part. Pas un objet d'art, des caricatures de Danton en plâtre, des oiseaux empaillés, des lithographies de la famille royale. Mais on a le dehors, l'immense parc, très ombreux, les horizons d'une admirable ampleur.

Je note l'extrême réserve, la froideur des populations. Pas un cri, pas une acclamation à Randan, sur le passage de la voiture dans laquelle s'est fait le trajet. Est-ce crainte? ignorance? oubli? prudence auvergnate?

28 juillet. — Visite à Mello [1], ancien château des Montmorency, appartenant au banquier Sellière. Présents : le prince de Sagan, M. de Saint-Priest, comte et comtesse Siméon, Demachy.

29 juillet. — Visite du duc d'Aumale à Thiers : celui-ci a demandé des nouvelles de la « chère famille ». « Je suis bien fatigué, a-t-il dit, je voudrais passer le fardeau à un autre, mais cela ne se peut pas encore. » Les conservateurs voient avec appréhension Gambetta reprendre l'influence qu'il avait un moment perdue. On fait antichambre chez lui. Il a une cour d'ambitieux, de généraux, de journalistes, tout ce qui est remuant et pressé.

3 août. — Buloz tient fort pour Thiers : « Je ne puis croire, dit-il, qu'il ait l'illusion de la République, il finira par faire ce que nous voulons tous. Il nous mène, il faut nous laisser mener par lui. Il faut que les amis des Princes, que les Princes l'entourent. »

1. Aux environs de Creil dans le département de l'Oise.

7 août. — La comtesse de Paris vient d'arriver en France. Elle n'a fait qu'un saut chez madame Thiers qui lui a offert une collation. Ces civilités troublent les uns, trompent les autres, étonnent un peu tout le monde.

Oliphant dîne avec moi; il aime peu Thiers. Il n'a guère ménagé la Chambre, ni les partis, mais sa grande antipathie est le futur Président de le République provisoire ou Président provisoire de la République. Lawrence Oliphant est un homme du monde, un écrivain de grand talent, que les hasards d'une vie un peu décousue ont fait correspondant du *Times* pendant la guerre et pendant la période troublée qui la suivit. Il voit très clair dans le jeu de M. Thiers; très sincèrement désireux de voir les d'Orléans prendre une place éminente en France et préparer l'avènement de la monarchie constitutionnelle, il est excédé, énervé par l'aveuglement et la faiblesse des monarchistes. Il était impatient de voir les Princes prendre, envers et contre tous, leur place à l'Assemblée, parler directement au pays. Il est désillusionné, dégoûté, et je ne doute pas qu'il jette prochainement le manche après la cognée. Il a pour assistant M. Blowitz, qui lui a été donné par M. Thiers, quand il a demandé à ce dernier quelqu'un qui pût aller aux nouvelles dans les Ministères, besogne qui ne lui convenait pas à lui-même.

15 août. Dieppe. — La proposition Rivet [1] pose en réalité la question : République — Monarchie. Les signataires de la proposition auront de la peine à maintenir le *statu quo*. M. Thiers n'en veut plus; il obtiendra, sous une forme ou une autre, tout ce qu'il voudra. C'est la seule volonté puissante du jour et tous la subissent. La droite se contentera de quelque concession de mots ou de forme. La Constitution Rivet, car c'est toute une Constitution, sera un peu amendée pour lui plaire : on fera peut-être des réserves dans le

1. La proposition de M. Rivet, député de la Corrèze, stipulait que M. Thiers exercerait pendant trois ans, sous le titre de président de la République, les fonctions qui lui avaient été dévolues par le décret du 17 février précédent, que les dites fonctions cesseraient si avant cette époque l'Assemblée nationale jugeait convenable de se dissoudre. Cette proposition fut votée le 30 août, amendée en ce sens que les pouvoirs de M. Thiers ne devaient finir que lors de la dissolution de l'Assemblée quelle que fût sa date. (Note de M. de Barante.)

Rapport, puis le Rapport ira dormir dans la nuit où tombent les Rapports. Il reste le fait visible, apparent, d'un pas fait par une Assemblée nationale vers la République, le fait vivant d'un Président de la République. Toute agitation en faveur de la Monarchie sera dénoncée comme une intrigue, et bientôt comme une conspiration. L'Assemblée ne savait pas où la mènerait le pacte de Bordeaux : elle va faire, les yeux ouverts, un second pacte bien autrement sérieux; elle ne pourra plus revenir en arrière. Il est difficile, par une mer très orageuse, de passer d'un bateau sur un autre bateau. Nous sommes à bord de la République.

30 août. — Le ménage entre Thiers et l'Assemblée est orageux. Thiers fait demander par ses amis une sorte de Consulat, une prolongation de pouvoir pendant trois ans. L'Assemblée résiste, elle s'inquiète des complaisances de M. Thiers pour les républicains. Elle cherche, dans ses moments de mauvaise humeur, quelqu'un qui pourrait remplacer ce maître incommode; les querelles finissent, comme dans les plus mauvais ménages, par une réconciliation. Thiers a obtenu d'être nommé Président de la République. Ses pouvoirs dureront autant que ceux mêmes de l'Assemblée. Le peuple ignorera tout ce qui se dit dans les groupes, dans les couloirs, dans les conciliabules; il saura qu'il y a un Président de la République, il en conclura qu'il y a une République.

22 septembre. — Visite du duc Decazes. Il va prendre ses vacances à Libourne. Il est mal satisfait; le parti monarchique a perdu la bataille, il a été trahi par M. Thiers, qu'il regardait comme son chef naturel, abandonné par ceux qui n'ont pas osé prendre sa place. La Chambre ne voulait pas faire de Président : le rapport de Vitet a bien montré son aigreur. Mais que faire quand on ne pouvait renverser M. Thiers? Il fallait passer sous ses volontés. Le vin est tiré, il faut le boire.

Octobre. — Thiers a vu M. Choppin, préfet de l'Oise. Il n'aimerait pas que le duc d'Aumale fût choisi comme Président par le Conseil général de l'Oise; il a demandé à Choppin d'amener le Prince à ne pas poser sa candidature. Choppin me fait part de cette communication; il semblait honteux de

la faire. Je la reçus et la traitai comme une plaisanterie; la nomination du duc d'Aumale ne fut pas mise en doute : il eut en effet 22 voix sur 35. Ce détail montre jusqu'où pouvait aller M. Thiers dans la petite guerre qu'il faisait contre les Princes. Beaucoup d'anciens amis des Princes oscillent entre eux et M. Thiers, éprouvant comme un remords; d'autres n'hésitent plus, ne voulant plus attendre, après la longue attente de l'Empire, fascinés par le vieillard illustre dont le nom retentit chaque jour et qui reçoit les hommages de la France et de l'Europe. A l'Académie, au *Journal des Débats*, dans les salons, on n'oublie pas tout ce que le Président de la République peut donner aux pères, aux fils, aux gendres, aux amis. Tout le monde attend quelque chose, avec des airs d'austérité, d'indépendance, de grands raisonnements, des soupirs quelquefois, sur l'impossibilité de faire autrement qu'on a fait.

10 novembre. — On veut consolider le pouvoir de Thiers. Voici comment : l'Assemblée deviendrait renouvelable par tiers; alors elle ne meurt plus. Il n'y a plus de raison pour que Thiers finisse, puisque, d'après les derniers arrangements, il ne finit qu'avec l'Assemblée. En soi, le renouvellement par tiers peut se soutenir dans des temps réguliers. En ce moment, ce ne serait qu'un ajournement de la question : France, veux-tu la République ou veux-tu la Monarchie? Périer préconise cette solution, il prétend s'être assuré beaucoup de concours, entre autres celui de son beau-frère, le duc d'Audiffret-Pasquier.

Ernest Picard, l'un des Cinq, l'un des membres du Gouvernement de la Défense nationale, est nommé Ministre à Bruxelles. Il disait à un de mes amis : « Thiers nous comble; du reste il faut qu'il s'appuie sur les républicains :

1° pour les empêcher de s'unir aux socialistes;

2° pour affaiblir le parti de l'ordre, le seul dont il ait peur. »

19 novembre. — Le duc de Nemours déjeune à Chantilly. Il est sombre, il ne croit pas à l'avenir. Son fils, le duc d'Alençon, a été nommé officier d'artillerie par l'Assemblée.

Le comte de Chambord a reçu ses partisans à Lucerne.

20 novembre. — M. Thiers ne se contente plus du renouvellement partiel. Il demandera à l'Assemblée prochainement de

proclamer un Gouvernement définitif. On met du miel sur les bords du vase où l'on veut faire boire les monarchistes. La loi sur la restitution des biens de la famille d'Orléans sera bientôt présentée. Léon Renault est nommé Préfet de police.

22 novembre. — Lawrence Oliphant dîne à Chantilly. Il recommande au duc d'Aumale d'entrer dans l'Assemblée. Il lui a dit très fortement : « Vous vous nuisez en ne faisant rien. La France aime qu'on l'émeuve. Vous ne lui donnez aucune émotion, aucune sensation. Allez à la Chambre : ce que vous lui direz est presque indifférent. Votre présence sera tout; vous serez un nouvel aimant. »

Le duc d'Aumale raconta à Oliphant ce qui avait causé son absence et celle de son frère de la Chambre. Thiers était venu dans le bureau où l'on discutait leur validation comme députés. Il savait que le bureau y était favorable, que les légitimistes avaient pris leur parti, enfin que le sentiment de la Chambre était contraire à l'ostracisme de deux députés. Il vint demander ce qu'il appelait une compensation au sacrifice qu'il allait faire, il invoqua l'état agité du pays, les intérêts de l'ordre, etc.

Première compensation : une sorte de loi de police, mettant les Princes sous sa main, comme des forçats libérés ou des filles soumises. La Commission ne put cacher son dégoût. M. Thiers n'insista pas.

Deuxième compensation : — Alors, dit M. Thiers, il faut autre chose. Si le Chef du pouvoir exécutif était plus fort, plus sûr du lendemain, s'il était un Président, on verrait. La Commission répondit qu'elle n'était pas constitutionnelle.

Alors on se rabattit sur la troisième compensation : l'engagement de ne pas siéger, que quelques-uns promirent de la part des Princes, promesse que ceux-ci confirmèrent à Saint-Germain.

Ces détails firent une profonde impression sur Oliphant. Il me dit, pendant le retour à Paris, qu'il ne savait ce qu'il devait le plus admirer, de la petitesse, de l'impudence de Thiers, ou de la faiblesse de ceux qui traitaient avec lui.

25 novembre. — Le *Times* commence une campagne pour l'entrée des Princes dans la Chambre; quelques journaux

français s'y associent. Du moment que le pouvoir de M. Thiers a été fortifié, il ne peut plus parler de ces compensations qu'il exigeait. Il serait nauséabond de raconter les détails du marchandage entre ceux qui veulent ouvrir les portes de l'Assemblée aux Princes et ceux qui veulent les tenir fermées.

Le langage change de jour en jour, d'heure en heure. Thiers se plaint des journaux; il ne veut pas céder aux journaux.

2 décembre. — Le moment critique arrive : Thiers est enfin résigné, quelques ministres, notamment Casimir-Périer, sont favorables à l'entrée des Princes dans la Chambre; il ne s'agit plus que de savoir comment la porte s'ouvrira. On veut éviter une bataille. Thiers ne veut pas la livrer. Les Princes le veulent encore moins.

Le *Times* raconte ce qui s'est passé entre Thiers et la Commission : il critique ce mode mystérieux de mener les affaires qui fait que personne ne connaît au juste la nature, la portée, les limites de l'engagement pris par les Princes. Il blâme ces hommes publics qui n'osent être franchement d'aucun parti : il arrache les voiles.

4 décembre. — Visite de Batbie. Selon lui, l'engagement de ne pas siéger ne pouvait être indéfini, car alors il comportait la démission. Il a été annulé par le changement constitutionnel qui a fait de M. Thiers un président. En fait, les Princes ont le devoir de siéger.

Deux visites dans la journée du duc d'Audiffret-Pasquier. Il craint des contestations sur l'interprétation donnée par les Princes aux engagements pris pour eux et par eux. Il voudrait mener le duc d'Aumale chez Thiers pour en finir.

Le soir, je reçois une lettre d'Oliphant. Il m'avise que Thiers ne lira pas son Message avant que les Princes entrent à l'Assemblée; il les attaquera dans le Message — le Message sera affiché dans tous les hameaux; une discussion dans le journal n'est point lue par les paysans. Oliphant ajoute que néanmoins il faut marcher, que Thiers a peur, que son courage n'est qu'à l'épiderme.

4 décembre. — Le duc d'Aumale me dit : « J'irai demain, mardi, avec mon frère, chez Thiers, à deux heures. — Vous

a-t-il demandé de venir? — Non. — C'est donc vous qui avez demandé une entrevue? — Oui. — Comment? Par télégramme. » C'est Pasquier qui a envoyé le télégramme. Oliphant vient me voir — il est étonné que les Princes soient si peu disposés à la lutte, à donner ou à recevoir des coups. Il va au faubourg Saint-Honoré mettre au moins le duc d'Aumale en garde contre tout engagement nouveau, vague, indéfini, antiparlementaire. Il y trouve le prince de Joinville, sombre, muet, Bocher, qui doit aller avec les Princes à la Présidence.

5 décembre. — A deux heures, les deux Princes entrent à la Présidence.

« Je suis bien désolé, mais la Banque m'attend, mon Message n'est pas fini; je vais vous paraître bien impoli, mais je suis obligé de vous prier de remettre cet entretien à vendredi. D'ici là, je pourrai aussi demander à quelques amis de nos amis de venir nous assister pour arriver, je pense, à une entente.

— Je ne crois, dit le duc d'Aumale, leur présence ni nécessaire, ni utile. Il s'agit d'un engagement pris avec vous personnellement, individuellement, qui ne concerne que vous. Nous reviendrons vendredi, mais ce que j'ai à vous dire est bien court et je le dirai de suite. Nous avons pris avec vous, comme chef du pouvoir exécutif, l'engagement de ne pas siéger. C'était une garantie donnée à un pouvoir que vous trouviez trop faible. Depuis, le chef du pouvoir est devenu le Président de la République. De ce jour, je me suis considéré comme dégagé. Si je n'ai pas siégé plus tôt, c'est que je n'ai pas voulu que ma présence parût une protestation contre le vote de la proposition Rivet. Maintenant elle ne peut plus avoir ce caractère; vous avez joui plusieurs mois de votre accroissement de pouvoir. Je considère que ce n'est plus seulement mon droit, mais mon devoir de prendre siège. »

Thiers écouta sans mot dire : « Votre frère, tout à l'heure, parlait de mon Gouvernement — je ne suis pas un Gouvernement, je suis le syndic d'une grande faillite. » Rien sur la question même.

A vendredi donc.

8 décembre, vendredi. — Les Princes sont retournés à deux heures chez M. Thiers. Casimir-Périer et Barthélemy Saint-Hilaire étaient là. « J'ai prié ces messieurs de rester; si les Princes veulent inviter quelques-uns de leurs amis, le duc d'Audiffret-Pasquier, par exemple... — Nous n'avons besoin de personne, il nous suffit de vous voir. » Ces deux messieurs faisant mine de s'en aller, le duc d'Aumale leur demanda de rester. Il refit le même exposé que la première fois. Thiers y répondit par un vrai discours, traînant, décousu, parlant des maux de la guerre, de cette terrible liquidation, des difficultés que trouvaient les Princes dans les Républiques, de M. d'Arnim : « Il me parle sans cesse de vous, il ne veut que les d'Orléans, il m'a même parlé de vous le dire. » Il parla des exigences allemandes, des objections qu'il avait faites au rappel des lois de bannissement, du prince Louis-Napoléon et de la Constituante de 1850; il parlait comme sans but, sans plan, mais cherchant un point faible, attendant visiblement une interruption, une protestation, une promesse, un engagement. Les Princes furent cette fois protégés par le silence. « Les Princes sont bien sages, dit-il en les reconduisant, ils réfléchiront bien à ce qu'ils feront. »

On attendait anxieusement à l'Assemblée; les Princes ne s'y rendirent pas : on ne voulait rien décider *ab irato*.

Pendant le cours même de l'entrevue, Pouyer-Quertier, le ministre des Finances, déposait le projet de loi relatif aux biens d'Orléans confiqués sous l'Empire. Cette coïncidence étonne; si les Princes renoncent à se montrer à l'Assemblée, on croira à un marché avec Thiers.

11 décembre. — Casimir-Périer, Léon Say voudraient que les Princes ne réclament pas l'entrée à l'Assemblée comme un droit; il faut traiter la question comme une question politique. Le duc de Broglie écrit de Londres et conseille aussi l'abandon étroit du droit et recommande une transaction politique. Le duc d'Audiffret-Pasquier tient le même langage.

16 décembre. — Le duc de Broglie [1] est revenu de Londres;

1. Le prince Albert de Broglie portait ce titre depuis la mort de son père, le 25 janvier 1870.

« il désire, dit-il, que les Princes entrent à l'Assemblée, mais il ne faut pas qu'ils avocassent sur leur droit. Ils veulent se faire juges de la portée de leur engagement. Je ne l'admets pas. »

18 décembre. — Les Princes s'adressent à leurs électeurs. Le duc de Broglie a conseillé ce mode; ils disent en substance : « Nous voudrions remplir notre mandat, nous en sommes empêchés. Nous nous croyons déliés vis-à-vis de M. Thiers. M. Thiers ne le croit pas. Que l'Assemblée juge, nous la prenons pour arbitre. »

21 décembre. — Grand émoi à l'Assemblée, séance orageuse. Le Chambre vote qu'elle ne connaît pas les engagements pris et n'en accepte point la responsabilité. Tout le monde se rallie à cette formule d'incompétence.

Les Princes vont à Versailles, entrent tranquillement dans la salle à trois heures, s'asseoient aux places que leur font M. de Mornay et Cornélis de Witt. Pas un mot, pas un cri. Les huissiers disent aux Princes : « Demain vous aurez vos armoires. »

Les Princes sont déliés. M. Thiers n'a pas eu le courage de dire au pays : « Je veux chasser les fils de mon ancien roi. » Il n'eut jamais le courage de la fin, ni en 1848, ni en 1850, ni le 4 septembre. Il y a un coup de tangage qui renverse toujours ce vieux pilote.

Les mathématiciens avec quelques éléments précis d'une courbe, en trouvent la formule et la reconstruisent tout entière. J'estime que les incidents dont il vient d'être rendu compte et qui n'embrassent qu'une courte durée suffiraient cependant à jeter bien du jour sur les caractères et sur les passions qui se trouvèrent aux prises après la malheureuse guerre de 1870.

30 décembre. — Le duc d'Aumale est élu à l'Académie [1].

(*A suivre.*)

1. Il y fut reçu le 3 avril suivant.

L'ÉPOS HOMÉRIQUE

I

TROIS MILLE ANS ONT PASSÉ...

Dans les trois volumes de mon *Introduction à l'Odyssée*[1], j'ai exposé aux hellénistes les raisons et les hypothèses qui m'ont guidé pour la traduction du texte homérique. Mais la *Revue* a des lecteurs et des lectrices qui restent fidèles au culte d'Homère et, sans trop pénétrer dans le grec, veulent conserver en connaissance de cause la millénaire admiration dont parlait, voici plus de cent ans déjà, M. J. Chénier. C'est à ces lectrices surtout que je voudrais m'adresser : en écartant tout appareil philologique et toute citation grecque, en procédant par affirmations, sans donner les motifs et les preuves, j'essaierai de légitimer ici quelques-unes des nouveautés, apparentes ou réelles, qui, dans ma traduction, pourraient provoquer l'étonnement.

Cette *Odyssée* se présente avec la coupe et les alternances d'un dialogue, le ton, l'allure, les pauses et les exclamations d'un poème dramatique, d'un rôle. Elle ne conserve pas la division en vingt-quatre chants, qui, depuis vingt siècles, était devenue classique : j'ai tâché de rétablir la répartition

1. Avec les trois volumes de l'*Odyssée, Poésie homérique*, qui contiennent le texte et la traduction, la Société *Les Belles-Lettres* a bien voulu admettre dans sa *Collection Budé* les trois volumes de cette *Introduction*, sans laquelle les lecteurs auraient pu s'exagérer les « audaces » de mon entreprise.

primitive des vers en épisodes (je dirais volontiers : scènes) et des épisodes en poèmes (je dirais volontiers : actes ou pièces). Ce genre de poésie, auquel les Hellènes donnaient ce nom d'*épos* et que nous appelons épopée, serait-il donc un ancêtre du drame tragique et comique?...

J'ai mis entre crochets nombre de vers et plusieurs longs, très longs épisodes comme apports frauduleux d'autres temps ou d'autres mains. J'ai expulsé du texte nombre de vers, qui ne figurent plus qu'en note. Pliée au rythme, — certains diront peut-être : à la monotonie, — du vers blanc, ma traduction semble négliger ou supprimer les *et*, les *mais*, tous les *impedimenta* de ces particules et conjonctions, aussi bien que les fleurs et panaches de ces épithètes dites homériques, dont l'abondance passe pour l'un des caractères essentiels de l'épos.

Pareillement se sont raréfiées sous ma plume ces répétitions de vers, de formules et même de tirades que certains éditeurs anciens et modernes admirent comme l'une des beautés les plus proprement homériques ou révèrent comme une marque d'origine et d'authenticité : le radotage, disent-ils, est parfois le propre du Vieillard aveugle comme des autres poésies populaires; la sobriété et la variété étant de règle dans l'écriture des lettrés, la répétition et le verbiage sont de style dans la parole chantée du peuple; Homère ne fut qu'un prête-nom du vieux peuple achéen; ses poésies n'ont été que l'explosion soudaine, spontanée, du génie de sa race.

Le lecteur s'apercevra dès les premières lignes que les héros et les récits du Poète n'ont plus en mon français cette « naïveté primitive », cette « simplicité populaire », cet accent et presque ce hurlement barbares, que, depuis un siècle, on vantait comme les premiers de leurs mérites. Je ne crois pas leur avoir prêté la courtoisie, l'urbanité, l'ironie souriante, la distinction et la finesse que j'ai cru sentir dans tous les mots du texte. L'*Odyssée*, poème ou plutôt assemblage de poèmes courtois, m'est apparue comme le produit et le témoin d'une civilisation déjà vieille, aristocratique, raffinée. En cet ouvrage d'un écrivain ou de plusieurs écrivains de métier, à qui des générations de chanteurs avaient frayé la voie, j'ai cru voir l'aboutissement dernier, le fruit tardif d'une littérature artiste,

qui, lentement, au cours des siècles, avait conquis l'usage de l'écriture et préparé la langue, le vers, les thèmes, les personnages et les conventions de l'épos.

C'est qu'en traduisant les aventures d'Ulysse et de Télémaque, j'ai toujours eu devant les yeux les chefs-d'œuvre de la Grèce et de la Crète préhelléniques, les merveilles de l'art minoen et mycénien, les poignards, lions et « trésors » de Mycènes, les taureaux de Vaphio, les fresques, intailles et vaisselle de Cnossos, les plans et restaurations de Tirynthe, — tous les souvenirs et produits de cette civilisation féodale, luxueuse, dorée, que nous ont rendus les fouilles du dernier demi-siècle et qui ressuscitent en Grèce, avant le Moyen-Age des Achéens et des Doriens (XVe-IXe siècles avant notre ère), une antiquité plus savante et plus belle (XXVe-XVIe siècles avant J.-C.).

Car il semble vraiment que Voltaire ait eu comme une divination le jour où, constatant dans l'histoire des Hellènes, entre l'époque d'Homère et celle d'Eschyle, le même trou d'ombre et de barbarie que dans l'histoire des Occidentaux, entre l'époque de Virgile et celle de Dante, il employa le mot de « Moyen-Age grec ». Entre les XVe et XIe siècles avant notre ère, en effet, une double descente de barbares du Nord, Achéens, puis Doriens, vint, à deux reprises, ébranler, puis expulser de la Grèce d'Europe les antiques civilisations minoenne et mycénienne, qui, durant le troisième et le second millénaires avant notre ère, avaient été les associées, les élèves et, peut-être, les sujettes de la charmante Égypte et de la savante Chaldée.

De ces deux invasions successives, il semble que la première, — celle des blonds Achéens, — ait été la moins violente, la moins nombreuse ou la moins barbare et que les rois et seigneurs de cette chevalerie aient été rapidement conquis aux mœurs, arts et sciences de leurs prédécesseurs. Par eux, la culture mycénienne subit du XVe au XIIe siècle avant notre ère une décadence, mais non pas une éclipse : les usages et les souvenirs en subsistent dans nos poèmes homériques, qui sont la geste des héros achéens; Agamemnon, le roi des rois, vivait à Mycènes; le manoir d'Ulysse était, de tous points, semblable au manoir de Tirynthe.

Mais vers l'an 1100 avant J.-C., vaincus et dépouillés à leur tour par l'invasion de la milice dorienne, nombre des chefs de cette féodalité achéenne quittèrent les rivages européens et prirent la tête d'une émigration vers les îles et les rivages de l'Asie Mineure : ils emportèrent avec eux cette culture amoindrie et, de Chios à Milet, ils l'implantèrent en leurs cités nouvelles d'Ionie et d'Éolide; jusqu'aux guerres médiques du VIe siècle, cette Grèce d'Asie devint le centre de l'art et de la pensée helléniques; tandis que le Moyen-Age dorien (XIe-VIIe siècles) s'appesantissait sur la Grèce propre, les relations continuées ou reprises avec les civilisations du Levant donnaient son plein essor au génie ionien, dont l'auteur ou les auteurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* restent pour nous les incarnations toujours vivantes.

Les intailles de Troie, de Cnossos et de Mycènes nous ont révélé que, dès le deuxième millénaire avant notre ère, les Crétois et les Mycéniens avaient eu leur écriture; mais nous ne savons pas encore en déchiffrer les documents : l'avaient-ils pliée déjà à des usages littéraires? avaient-ils une poésie apparentée, comme leurs autres arts, aux œuvres levantines?... Les Achéens, qui leur succédèrent, réclamaient pour leur dynastie suzeraine, pour leurs Pélops et leurs Atrée, une parenté avec les dynastes de la haute Asie, et le déchiffrement des documents hittites commence de nous démontrer la valeur historique de ces prétentions : la poésie achéenne est-elle de même souche et de même date que la race d'Agamemnon?... ou n'est-ce que plus tard, au temps des cités ioniennes, que l'on entendit les balbutiements, puis les chants de l'épos?...

Si l'on en croit les poèmes homériques, les premiers rois et chefs achéens avaient déjà leurs poètes (*aèdes*) dans leurs manoirs d'Europe. Néanmoins, l'épos ne conquit sa forme définitive et ses chefs-d'œuvre que dans les cités ioniennes d'Asie; mais soit en Europe, soit en Asie, l'influence levantine en aida les progrès. Car l'Égypte des Pharaons eut ses récits d'explorations maritimes et d'aventures merveilleuses, et la Chaldée eut ses épopées de héros et de dieux, mille et deux mille ans peut-être avant le règne d'Agamemnon. De l'une et de l'autre, nous possédons aujourd'hui des œuvres ou des

fragments qui remontent plus haut que l'an deux mille avant notre ère, et nous pouvons désormais affirmer que les flottes et l'écriture des Phéniciens, établis depuis le XXVIIIe siècle sur le rivage de la mer de Syrie, ont servi d'intermédiaires entre la Grèce de l'âge homérique et les littératures chaldéenne et égyptienne. Là encore, il faut renoncer à certaines de nos idées les plus familières : on croyait récemment que l'alphabet n'était apparu qu'après les temps dits homériques, aux VIIIe ou VIIe siècles avant notre ère; or, les fouilles de Byblos viennent de nous rendre un texte alphabétique du XIIIe siècle, de l'année 1245-1244 avant J.-C.

Il est possible que les premiers essais de l'épos n'aient pas comporté l'écriture : l'aède, dans l'histoire traditionnelle, est un aveugle auquel « la Muse, en lui donnant le chant, a ôté la vue », — par suite la lecture et l'écriture; Homère lui-même devint dans la légende le vieillard aveugle, et la transmission d'interminables cantilènes par la seule mémoire a été trop scientifiquement constatée chez tels peuples récents de la famille slave pour qu'on puisse en nier la possibilité lors des premières inventions épiques de la Grèce. Mais de quand datent ces premières inventions? durant combien de siècles, combien de générations, tout au moins, avant celui que nous appelons Homère, les ancêtres des Hellènes ont-ils chanté leurs héros? l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles venues au début ou à l'apogée de cette période épique? ont-elles le ton et le caractère d'un langage parlé ou d'une littérature écrite?...

La tradition grecque rapportait au XVIe siècle avant notre ère l'arrivée en Crète et en Béotie du phénicien Cadmos, inventeur ou importateur de l'alphabet. Il est certain, du moins, que, dès le XIIe siècle, la Méditerranée, — après les vingt ou trente siècles peut-être des écritures hiéroglyphique et cunéiforme, — connut l'alphabet : Hérodote plaçait l'auteur ou les auteurs de l'*Odyssée* vers le milieu du IXe siècle; il y avait trois cents ans pour le moins que la clientèle de Tyr et de Sidon usait de l'écriture alphabétique. Entre l'*Odyssée* et l'invention de l'alphabet, il s'écoula donc deux fois plus de temps qu'entre *le Cid* ou *Andromaque* et l'invention de l'imprimerie : Corneille et Racine ont-ils fait imprimer leurs pièces? Des conceptions différentes ont dominé l'homérologie

du XIXe siècle. Elles règnent encore parmi nos contemporains. Nous oublions trop volontiers qu'elles eurent pour origine première une mystification. C'est la publication des prétendues poésies d'Ossian qui les a fait naître; elles nous sont venues tout entières d'une phrase de Diderot, ébloui par le lever de ce soleil ossianique : « La grande poésie, — écrivait Diderot en 1761 par la plume de Suard, — la grande poésie appartient plus aux peuples encore barbares qu'aux peuples instruits et civilisés »... Homère étant le plus grand des poètes, comment admettre qu'il n'en fût pas le moins civilisé, le moins instruit, le plus barbare?

Personne aujourd'hui ne croit plus à l'existence d'Ossian ni à l'authenticité des poèmes ossianiques. Pour Homère et les deux « Poésies » (comme disaient les Anciens), ne serait-il pas grand temps de revenir au terrain solide de l'histoire, à l'encadrement des dates certaines et à la succession des personnages réels, que je voudrais rappeler d'abord en une sorte de calendrier homérique?

***

XIVe-XIe siècles (1500-1200) avant J.-C. — Période achéenne. Invention et diffusion de l'alphabet : cette écriture simple et toute-puissante, qui s'apprend en quelques jours et qui permet de tout noter, tout chiffrer, tout décrire et tout discuter, finira par donner à l'humanité blanche la primauté tant sur les Nègres illettrés que sur les Jaunes attardés aux secrets, aux enfantillages et aux sénilités des vieilles écritures idéographiques; elle commence par donner à la Grèce, à ses poètes, à ses philosophes, à ses orateurs et historiens, leur éternelle primauté sur la pensée occidentale.

XIe-VIe siècles (1200-550) avant J.-C. — Période ionienne. Hérodote, qui écrivait vers l'an 450 avant notre ère, nous dit : « Homère n'a vécu que quatre siècles avant moi ». Puis, d'Arctinos de Milet, qui vivait vers 744, à Eugammon de Cyrène, qui vivait vers 560, les aèdes, « disciples d'Homère », composent les six poèmes épiques, *Kypria, Aethiopis, Petite Iliade, Sac d'Ilion, Retours* et *Télégonie,* qui, avec l'*Iliade* et

l'*Odyssée*, racontent toute la geste de Troie, depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la mort d'Ulysse. Soudés aux deux Poésies d'Homère, ces six poèmes forment la chaîne continue du *Cycle épique*.

Les *Homérides* de Chios, descendants ou héritiers du Poète, conservent ses œuvres et en fournissent au monde panhellénique le texte et les récitants, les *rhapsodes*.

*VI*e-*IV*e *siècles (560-350) avant J.-C.* — Période athénienne. Les éditeurs d'Athènes, depuis Solon et le tyran Pisistrate jusqu'à Aristote, publient leurs éditions d'Homère, qui s'installent au premier rang dans l'estime des Hellènes. Les livres d'Athènes se vendent dans toute la Méditerranée. Au concours des Panathénées, les rhapsodes doivent réciter les deux Poésies, d'un bout à l'autre, en suivant le texte et l'ordre établis dans l'exemplaire officiel de la Ville. Eschyle et les Tragiques, Aristophane et les Comiques ne sont pleinement accessibles qu'aux lecteurs de l'épos ou même aux jeunes Athéniens qui, dès leur enfance, en ont appris par cœur tous les vers : le public athénien, maîtres d'école et écoliers, poètes, et orateurs, électeurs et hommes d'État, philosophes et marchands, hommes et femmes discutent les mots et les idées du Poète, commentent, corrigent, développent et embellissent le texte, posent et résolvent les « questions », « problèmes », « énigmes » et « difficultés » homériques. Les deux Poésies deviennent le manuel scolaire d'Athènes, puis de l'Hellade, l'encyclopédie de toute science et de toute sagesse, — la Bible des Grecs.

*IV*e-*II*e *siècles avant J.-C.* — Période alexandrine. Les trois grands critiques d'Alexandrie, Zénodote (mort vers 260), Aristophane de Byzance (vivant vers 250) et Aristarque (né vers 215), publient, à un demi-siècle de distance leurs trois éditions scientifiques d'Homère. Les Bibliothèques d'Alexandrie leur fournissent tous les moyens de comparaison et choix entre les textes qui circulent dans le monde hellénique : manuscrits des particuliers, publications des homérisants antérieurs, copies ou originaux des exemplaires officiels que les villes et peuples grecs ont fait établir pour l'usage de

leurs écoles ou de leurs concours, *Chypriote*, *Argolique*, *Crétoise*, *Marseillaise* (car la Marseille des ve et ive siècles avant J.-C. avait aussi son Homère officiel), etc., les Ptolémées ont collectionné ou fait copier tous ces textes.

Pour la commodité de leurs propres éditions et pour les renvois aux *Mémoires* et *Commentaires* qu'ils y adjoignent, les critiques alexandrins découpent chacune des deux Poésies en XXIV tranches qu'ils appellent *rhapsodies* (en détournant ce vieux mot de son sens primitif) ou *lettres* (parce que ce découpage est numéroté suivant les XXIV lettres de leur alphabet). Mais l'alphabet grec n'a compris XXIV lettres, qu'à partir du ive siècle : les Anciens se souvenaient — et nous voyons sur les inscriptions — que la « vieille écriture » des Hellènes n'en comportait que 20 ou 22; l'adoption de la « nouvelle orthographe » dans les lois d'Athènes ne date que de l'an 403 avant notre ère; aux temps de Périclès et de Socrate, ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée* ne pouvait être disloquée en XXIV chants.

Jusqu'à nous, pourtant, subsistera cette coupure artificielle et irrationnelle de l'épos en *lettres*, au lieu de la division organique en épisodes, qui prévalait encore dans l'Athènes des ve et ive siècles. Imaginez une collection des tragédies de Corneille ou de Racine éditées bout à bout et séparées, non plus en pièces, actes et scènes, mais en tomes numérotés, pour former deux douzaines de volumes!

Les Alexandrins, d'autre part, s'efforcent de « redresser », le texte homérique et de le remettre, disent-ils, en son état primitif. Les éditions de toute qualité, mais surtout les copies « vulgaires », avaient été envahies par des vers étrangers au texte original. Les Alexandrins expulsent ceux dont la sottise faisait trop gros scandale ou dont l'intrusion était cent fois démontrée par les irrégularités de la forme. Ils conservent la plupart des autres intrus, même ceux qu'ils jugent des plus douteux, des plus indésirables. Ils se contentent de les noter en marge d'un signe d'infamie : la « broche », *obel*.

IIe siècle avant-IIe siècle après J.-C. — Période pergaméenne. Rivaux des Ptolémées, les Attales fondent la bibliothèque et l'université de Pergame, qui fournit bientôt de

professeurs et de rhéteurs l'Asie Mineure, Rome et tout l'Occident. Les « grammairiens » de Pergame, dont Cratès est le coryphée (vers 150 avant J.-C.), prennent le contre-pied des « critiques » d'Alexandrie. Ils conservent ou rétablissent dans leur texte la plupart des vers qu'il a plu aux générations antérieures d'y introduire et qu'il plaît encore aux générations nouvelles d'ajouter ou de corriger. Le texte classique d'Homère, — la Vulgate, — que les Romains reçoivent d'eux, est donc encombré d'une foule de vers douteux, qui figurent encore dans nos éditions scolaires, car jusqu'à nous, de siècle en siècle, se sont transmis les raisonnements esthétiques, par lesquels les disciples de Pergame, — ceux que Strabon et les auteurs plus récents appellent les Jeunes, — s'efforçaient de légitimer tous les passages que les critiques d'Alexandrie, — les Vieux, avaient mis en suspicion.

*III*e-*VIII*e *siècles après J.-C.* — Période romaine. Il semble que, de Plutarque en Athénée, en Porphyre, en G. Choiroboscos, une décadence continue abaisse et réduit presque à néant les études homériques. Peut-être cette décadence nous apparaîtrait-elle moins profonde, si nous avions conservé les manuels et les éditions dont usaient alors les universités d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie. Mais, dans tout l'Occident, l'exemple et la gloire de Virgile amènent une complète incompréhension d'Homère : on se figure les deux auteurs et les deux ouvrages comme des sortes de frères aîné et cadet; les XII chants de l'épopée latine font croire à l'antiquité et à l'authenticité globales des XXIV chants de l'épos; la comparaison esthétique des deux textes semble accaparer d'abord l'attention des gens d'école; puis, adoptée par le christianisme, la seule épopée de Virgile devient le « livre » païen, en face des « livres » chrétiens, Bible et Évangile.

*IX*e-*XIV*e *siècles après J.-C.* — Période byzantine. Quelques auteurs et quelques ouvrages, — Photius et Suidas aux IXe et Xe siècles, surtout J. Tzetzès et Eustathe au XIIe, — attestent la renaissance des études homériques à Constantinople : le Poète reprend sa place souveraine dans l'éducation de la jeunesse.

Cette renaissance byzantine fut-elle sans effets immédiats sur l'Occident? Une princesse byzantine épouse un empereur de Germanie; elle et sa suite, sont-elles venues sans leurs Homère? Le frère d'Otton Ier (962-973), Brun de Cologne, apprend le grec. Otton III, fils de la grecque Théophanie, parle grec en son enfance. Les moines de Cluny, qui servent de négociateurs entre les deux empires, vivent durant de longs mois à Constantinople : n'oublions pas que, de Cluny ou de ses succursales, sortent alors, avec le pèlerinage de Compostelle, les récits et peut-être les auteurs de nos chansons de geste... Je croirais volontiers que les chants homériques ne furent pas étrangers à l'éducation directe ou indirecte de nos jongleurs, trouvères et troubadours.

Et quand les premiers Croisés passent par Constantinople, quand ensuite les Français deviennent maîtres des provinces européennes de l'Empire grec et de sa capitale, est-il vraisemblable que personne de leur entourage n'ait eu quelque connaissance directe de ces Poésies, qu'étudiait et apprenait par cœur tout enfant destiné aux honneurs ou à la bureaucratie de Byzance?

XVe-XVIe siècles après J.-C. — Dès le milieu du XIVe siècle, les relations religieuses de Byzance avec la papauté d'Avignon rétablissent les échanges d'idées et de textes entre les deux christianismes d'Orient et d'Occident. Puis les relations commerciales des Républiques italiennes avec Constantinople amènent en Italie nombre de manuscrits et de professeurs grecs. De Pétrarque (1360) à Poggio, le goût et la mode des études homériques se répandent : Florence en devient le centre; le premier Homère imprimé y paraît en 1488; Venise donne ensuite les trois éditions Aldines (1504-1524), que suivent les éditions de Strasbourg, de Bâle, de Rome et des Estienne (1525-1566).

La question homérique est posée, mais sur le point seulement de savoir lequel des deux poètes, Homère ou Virgile, est supérieur à l'autre. Pourtant, Scaliger et l'école française commencent d'entrevoir le problème des origines et de la composition des Poésies.

XVIIe et XVIIIe siècles après J.-C. — Dans le domaine homérique, comme dans la plupart des autres, les deux méthodes cartésienne et baconienne ouvrent l'ère de la science moderne.

Dès 1670, en ses *Conjectures académiques ou Dissertation sur l'Iliade*, Fr. Hédelin, abbé d'Aubignac, — « le fondateur de la haute critique homérique », disent aujourd'hui les philologues de langue allemande, — cherche à démontrer que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont, non pas des poèmes épiques à la façon de l'*Énéide*, mais des recueils de chants séparés, de « cantiques » destinés, chacun, à une récitation particulière. En 1713, en ses *Remarks on the Discourse of Free-Thinking*, un homme de génie, R. Bentley, fonde la critique littérale. Au cours du XVIIIe siècle, les théories françaises et les éditions anglaises se répandent en Europe, et tout Homère est remis en question par la découverte du Français G. d'Ansse de Villoison.

En 1778-1779, Villoison retrouve dans la bibliothèque de Venise un manuscrit de l'*Iliade*, — le fameux *Venetus A*, — dont les marges portent les *obels*, les signes de condamnation, des Alexandrins. Devant tant de passages suspectés, il conclut, — et, durant tout le XIXe siècle, cette fausse conclusion prévaudra, — que notre texte homérique de la Vulgate est une sorte de terrain sédimentaire, dans lequel se sont empilées, accumulées, mêlées des couches de toutes dates et de toutes provenances.

La trouvaille de Villoison arrive au moment où la découverte de Tahiti et la publication d'Ossian (1760-1770) viennent de faire entrer dans l'étude des littératures les idées de J.-J. Rousseau : on croit à la prééminence des jeunes humanités et de la vertu populaire sur les civilisations corruptrices; il est entendu que les grands poètes ne sont que la « voix de leur peuple », que les poèmes épiques datent d'une époque où l'homme primitif chantait ses héros et ses deuils, comme l'oiseau chante le printemps, et qu'Homère, donc, n'a jamais écrit ni l'*Iliade* ni l'*Odyssée*.

XIXe-XXe siècles après J.-C. — Les *Prolegomena ad Homerum* de Fr.-Aug. Wolf (1795) vulgarisent en Allemagne ces

idées françaises : l'école « historique » ou « critique » leur soumet l'homérologie; l'école « esthétique » reste fidèle à la tradition gréco-romaine et continue de saluer en Homère le prince des poètes, le seul créateur des deux Poésies et de tous les épisodes, de tous les vers de ces Poésies.

De 1795 à 1890, les critiques semblent l'emporter sur les esthètes. De 1890 à 1920, au contraire, une réaction est suscitée tant par les fouilles mycéniennes et égéennes des H. Schliemann et des A.-J. Evans que par la découverte en grand nombre des *papyri*.

***

Avant 1870, nous ne connaissions les temps homériques que par le texte des deux Poésies; avant 1890, nous ne connaissions ce texte lui-même que par des manuscrits très récents, — des parchemins de Byzance. Durant les cinquante années dernières, les fouilles de Grèce, de Crète, d'Asie Mineure et d'Égypte nous ont donné des milliers d'autres documents qui nous permettent, en toute certitude, quelques affirmations nouvelles sur le Poète et sur ses héros.

En Grèce et dans les Iles, les archéologues ont remis au jour les villes et les manoirs où vécurent les rois achéens : nous voyons de nos yeux comment étaient bâties, disposées, ornées, approvisionnées et défendues leurs résidences, en quel cadre de richesse, de luxe et d'art, en quel confort aussi, — eau à tous les étages, salles de bains, fresques ou parements de métaux et de pierres polies, — ils trônaient sur leurs « fauteuils luisants » : toutes les descriptions de l'épos, même les plus merveilleuses, correspondent à des réalités. Nous pourrions restaurer le manoir et la grand'salle d'Alkinoos.

Ulysse allait entrer dans la noble demeure du roi Alkinoos; il fit halte un instant. Que de trouble en son cœur, devant le seuil de bronze! car, sous les hauts plafonds du fier Alkinoos, c'était comme un éclat de soleil et de lune! Du seuil jusques au fond, deux murailles de bronze s'en allaient, déroulant leur frise d'émail bleu. Des portes d'or s'ouvraient dans l'épaisse muraille : les montants, sur le seuil de bronze, étaient d'argent; sous le linteau d'argent, le corbeau était d'or et les deux chiens du bas, que l'art le plus adroit d'Héphaestos

avait faits pour garder la maison du fier Alkinoos, étaient d'or et d'argent.

Aux murs, des deux côtés, du seuil jusques au fond, s'adossaient les fauteuils en ligne continue; sur eux, étaient jetés de fins voiles tissés par la main des servantes. C'était là que siégeaient les doges phéaciens.

Ulysse et Agamemnon étaient plus loin de la pauvreté rustique et de la barbarie que ne purent l'être nos Dagobert et même nos Charlemagne, et Diane de Poitiers aurait encore pu envier les bijoux, la pourpre, les voiles brodés, les drogues et les fards, dont, tour à tour, Ménélas et Pâris payèrent durant trente ans les sourires d'Hélène.

Ce n'est pas une moins belle trouvaille que les philologues ont faite en Égypte.

Mille années durant, entre la conquête d'Alexandre (IVe siècle avant notre ère) et la conquête de l'Islam (VIIe siècle après J.-C.), l'Égypte des Ptolémées, des Romains et des Byzantins fut aux trois quarts hellénisée; elle eut le grec pour langue de gouvernement, de commerce et de culture; Homère y régna comme dans les autres pays grecs; l'*Iliade* et l'*Odyssée* y furent copiées et recopiées en des milliers d'exemplaires, qui eurent le même sort, hélas! que la Bibliothèque d'Alexandrie sous la barbarie ou l'incurie musulmanes. Quand l'arabe prit la place du grec, Homère fut remplacé par le Coran, qui règne encore en maître dans les mosquées du Caire. Par quel miracle de ce climat conservateur, des morceaux de manuscrits homériques sur papyrus, — la plus fragile des matières, — ont-ils subsisté jusqu'à nous dans les ruines, les tombeaux et même les balayures de certains bourgs ptolémaïques?

Nous avons retrouvé plusieurs centaines de ces *papyri* homériques. La plupart ne sont que misérables lambeaux ou simples rognures. Quelques-uns pourtant nous rendent un tiers de l'*Iliade* et deux cinquièmes de l'*Odyssée*. Tels quels, ils suffisent à nous révéler un Homère plus authentique ou, du moins, plus ancien. Avant les *papyri*, nous ne lisions les Poésies qu'en ces parchemins de Byzance, dont le plus vieux ne remonte guère plus haut que notre an mil après J.-C. Voici sur papyrus des textes qui nous viennent du IIIe et même du IVe siècle avant J.-C. : c'est un saut de treize et quatorze siècles en arrière.

Touchant la lettre même du texte homérique, ces *papyri* nous ont appris peu de chose, — sinon qu'aux temps d'Alexandrie, on lisait déjà dans les deux Poésies les mêmes mots et les mêmes lettres que se sont fidèlement transmis, depuis vingt-deux siècles, les scribes antiques et les protes modernes.

Cette première constatation, toute négative qu'elle soit, a sa grande importance : elle ruine l'un des fondements qui, depuis un siècle et demi, soutenaient la critique homérique. L'homérologie du XIXe siècle était, d'avance, formulée tout entière dans une lettre que Villoison écrivait, dès le mois d'avril 1779, sitôt après sa découverte du fameux manuscrit de l'*Iliade*, du *Venetus A* :

Ce manuscrit unique renferme une foule de variantes, tirées des anciennes éditions d'Homère qu'avaient données les villes et États de Marseille, Chios, Sinope, Argos, Chypre, Crète, et des éditions d'Aristarque, de Zénodote, d'Aristophane de Byzance, d'Antimaque, de Callistrate, etc., etc... Cet Homère est l'*Homerus variorum* de toute l'antiquité.

Villoison pensait que l'antiquité avait connu dix, vingt, trente textes d'Homère, entre lesquels chaque éditeur antique avait pu choisir et dont Athéniens et Alexandrins avaient usé suivant leur bon plaisir. Fr.-Aug. Wolf ne fit que vulgariser cette idée, dont ses disciples s'inspirèrent. Retrouver les variantes de toute l'antiquité, étudier les versions successives et comme les divers terrains du texte, en séparer les couches, en déterminer les dates et les bouleversements : telle fut la besogne à laquelle s'attela le XIXe siècle. Les *papyri* des IIe et IIIe siècles avant notre ère, — antérieurs de douze ou treize siècles au fameux *Venetus A*, — ne nous ont pas révélé ces variantes homériques dont le *Venetus A* n'avait pas trace. Ni dans les manuscrits ni dans les *papyri*, nous n'avons, à vrai dire, de différences véritables : des plus vieux *papyri* aux manuscrits les plus récents, du Pap[19] (IIIe siècle avant J.-C.) à l'*Augustanus Monacensis* (XIVe siècle après J.-C.), une tradition ininterrompue nous a conservé, non seulement les mots et formes de la Vulgate alexandrine, mais encore des fautes qui doivent remonter plus haut qu'Alexandrie, plus haut même que les éditions athéniennes.

Les variantes du texte homérique se bornent presque toujours à de minimes altérations, non de mots, mais de lettres : sur les vingt-huit mille vers de notre *Iliade* et de notre *Odyssée*, il n'en est pas trente ou quarante qui diffèrent, non pas d'un bout à l'autre, mais simplement d'un hémistiche. L'épos des Grecs, en cela, est tout juste à l'opposé de la chanson de geste française. Dans toutes nos chansons de geste, sans exception, la pullulation des variantes a toujours été un sujet d'étonnement pour les romanistes :

Certaines chansons de geste, et des plus célèbres, — dit M. Joseph Bédier dans l'*Histoire de la Nation française* de M. G. Hanotaux (XII, p. 232-234), — nous sont parvenues en deux, trois, voire quatre rédactions... Que, vers l'an 1170, un versificateur ait voulu rajeunir la *Chanson de Roland*, remplacer les assonances par des rimes exactes, retrancher certaines scènes, développer certaines autres, rien de plus naturel : nous pouvons déplorer son mauvais goût; nous comprenons ses intentions. Ce qui est plus surprenant, c'est que son rajeunissement nous soit parvenu sous deux formes..., en deux rédactions qui, à l'ordinaire, se suivent, strophe pour strophe, presque phrase pour phrase et, pourtant, de telle sorte que, dans ces strophes qui racontent la même scène, dans ces phrases qui expriment la même pensée, il y ait rarement deux vers identiques : ainsi, pendant dix ou douze milliers de vers...

Qu'est-ce si l'on considère que les dix-huit mille vers de *Renaud de Montauban* ont été récrits selon le même système? et pareillement, le *Couronnement de Louis*, le *Charroi de Nîmes*, la *Prise d'Orange*, les *Enfances Vivien*, la *Chevalerie Vivien*, etc., nous sont parvenus en trois ou en quatre rédactions à peu près contemporaines, continûment dissemblables, continûment identiques!

M. Joseph Bédier, me semble avoir trouvé la seule explication plausible :

Littérairement inintelligibles, ces faits s'expliquent peut-être d'un point de vue industriel, c'est-à-dire : si l'on admet que certaines chansons de geste pouvaient rapporter gros à leurs auteurs et à leurs propagateurs et que des conventions, des usages devaient régler les droits de la propriété littéraire. Tel renouvellement de la *Chanson de Roland* n'appartenait qu'à son auteur et aux jongleurs à qui celui-ci l'avait vendu; mais, parce que la *Chanson de Roland* était à tout le monde, les mœurs corporatives devaient tolérer la mise en circulation et l'exploitation par d'autres jongleurs de versions dérivées de ce renouvellement et qui n'en étaient que des démarquages, — pourvu qu'elles offrissent certains épisodes originaux, certains traits de versification qui leur fussent propres.

La multiplicité des confréries ou associations « rolandistes », aurait donc valu à notre *Chanson de Roland* la multiplicité de ses rédactions :

Les rédactions dissemblables et similaires correspondraient ainsi à des entreprises concurrentes d'exploitation, menées par des confréries de jongleurs rivales. Je dis : par des confréries, et non par des jongleurs isolés, parce que la tâche de récrire soixante ou quatre-vingt mille vers des chansons du Cycle de Montglane eût rempli les années de la vie d'un rimeur et que sa version eût risqué de se démoder avant même que d'être publiée. Supposez, au contraire, la fastidieuse besogne répartie dans une *ménestrandie*, entre des confrères suffisamment nombreux : ils pouvaient l'achever, l' « enlever » en quelques mois ou semaines...

L'unité du texte homérique supposerait-elle l'existence prolongée d'une seule et unique confrérie, qui, dès la plus haute antiquité et durant des générations, se serait transmis, par droit d'héritage ou par privilège d'initiation et de propriété, le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, tel que le connurent par la suite Athènes et Alexandrie et tel que nous le lisons encore?

Parmi les îles et villes de la côte asiatique qui revendiquaient la naissance et le séjour d'Homère, Chios était, avec Smyrne, la moins discutée. Son meilleur titre était la présence dans l'île d'une famille d'*Homérides*, qui, d'abord, étaient les descendants du Poète, les héritiers naturels et propriétaires légitimes des Poésies qu'ils faisaient métier de chanter; ils devinrent ensuite une corporation de récitants, de rhapsodes, — les successeurs intellectuels du Poète, non plus ses descendants. C'est à Chios qu'il faut chercher, sinon l'origine première, du moins la constitution définitive, la « bâtisse » (les Anciens disaient : l'*économie*) de nos deux Poésies.

Sur cette construction et sur les matériaux qui y entrèrent, les *papyri* nous ont apporté quelques documents de bien plus grande importance encore; ils ont surtout remis en lumière certaines vérités essentielles que les homérisants de tous les âges n'avaient jamais oubliées, mais dont ceux du XIXe siècle méconnaissaient un peu l'exacte valeur ou négligeaient parfois les conséquences. Il est deux de ces vérités que j'ai prises comme principes directifs de toutes mes études. La

première est que l'épos des Hellènes n'a rien de commun avec cette épopée virgilienne, que, depuis vingt siècles bientôt, imitent tous les poètes de l'Occident. La seconde est que les critiques d'Alexandrie avaient eu raison de discerner, dans la continuité présente des Poésies, deux sortes d'additions au texte original : des vers « superflus » et des vers « bâtards ».

***

De ces vérités historiques, la première s'impose aux yeux mêmes, dès qu'on met en regard l'épos des *papyri* et toutes nos épopées occidentales, de Virgile à Voltaire. L'épos est une suite théâtrale de dialogues, de monologues et de récitatifs, comportant les mêmes répartitions et alternances de rôles que la tragédie ou la comédie. Manuscrits et papyri nous ont conservé les notations de ces alternances : en langage paléographique, ces marques s'appellent *interlocutions*. Dès 1891, Jules Nicole écrivait en son *Introduction* aux *Scolies genevoises* :

Les interlocutions, — notes ou signes mis à la marge pour distribuer le texte d'un dialogue entre les différents personnages, — ont leur place la plus naturelle dans les manuscrits des poètes dramatiques, où on les trouve en effet, tantôt donnant les noms des personnages, tantôt marquant d'une simple barre les changements de rôle. Le texte d'Homère a été assimilé par des éditeurs de l'antiquité à celui des poètes dramatiques : l'assimilation était d'autant plus inévitable que Platon et Aristote voyaient dans Homère le plus ancien de ces poètes et que ceux-ci, d'ailleurs, n'avaient pas attendu les philosophes pour se réclamer de lui.

Les noms des dieux et des héros indiquèrent donc régulièrement leur tour de parole dans les manuscrits antiques d'Homère; on marquait aussi le tour du Poète lui-même à chaque reprise du récit : dans le papyrus Bankes, les interlocutions donnent au complet les noms des personnages; quant au nom du Poète, il est figuré par un sigle formé des trois lettres *poi*.

D'assez nombreux *papyri* sont venus confirmer les données du papyrus Bankes. Nous aurions à alléguer sans doute beaucoup d'autres exemples, si nos trois ou quatre cents *papyri* homériques avaient encore leurs marges : par malheur, elles ont disparu, avec le début des vers, dans les neuf dixièmes des cas. Cette disposition matérielle du texte est conforme aux intentions du premier auteur. Dans l'*Énéide*, composée pour

être lue et non pour être représentée, le dialogue s'annonce de diverses façons. C'est, quelquefois, par un vers entier; le plus souvent, ce n'est que par une moitié ou un fragment de vers. Ces formules d'annonce sont d'ordinaire séparées du discours; mais elles peuvent y être mêlées. Il arrive même que la formule d'annonce soit rejetée à la fin du discours. Bref, les discours de l'*Énéide* commencent et se terminent souvent avec le vers; mais souvent aussi, ils empiètent sur le début du vers précédent ou suivant.

Dans les Poésies homériques, un discours ne commence et ne finit jamais qu'avec le vers complet en tête et en queue; tout discours est toujours nettement séparé et de son annonce et de la reprise du récit :

Le robuste Protée, un des Vieux de la Mer, a pour fille Idothée dont je touchai le cœur. Elle vint m'aborder, un jour que j'errais seul.
— Debout à mes côtés, elle prend la parole :
« C'en est trop, étranger! n'es-tu donc qu'un enfant ou qu'un faible d'esprit?... ou t'abandonnes-tu toi-même et trouves-tu plaisir à tes souffrances?...
— A ces mots de la Nymphe, aussitôt je réponds :
« Je ne sais pas ton nom, déesse; mais écoute...
— Je dis. Elle reprend, cette toute divine :
« Oui, je veux, étranger, te répondre sans feinte...
— A ces mots de la Nymphe, aussitôt je réponds :
« Alors conseille-moi!... quelle embûche dresser à ce vieillard divin?...
— Je dis. Elle reprend, cette toute divine :
« Quand le soleil, tournant là-haut, touche au zénith...

N'est-il pas évident que ce récit fut composé, que ce texte fut écrit en vue de la représentation ou, du moins, de la récitation publique, en tenant compte des besoins et du récitant et de l'auditoire? Le récitant n'a-t-il pas les changements de voix et de ton indiqués à ses yeux, à son esprit, à sa mémoire? de même que le Poète encadre ses discours de deux vers formulaires, le récitant peut les annoncer et les conclure, les encadrer par un changement de ton, de voix, les mettre ainsi en relief, en mieux marquer le mouvement et le caractère. Et quelle clarté, quelle sécurité pour l'auditoire! La monotonie même de certaines formules l'avertit fermement. Jamais l'oreille ne peut s'y tromper. Le Poète donne à chaque person-

nage un *leitmotiv* d'entrée, où les noms, qualités et origine de chacun sont énumérés et parfois répétés :

Eurymaque, un des fils de Polybe, intervint...
Antinoos, un fils d'Eupithès, s'écria...
Posément Télémaque le regarda et dit...

Grâce à ces formules qui annoncent et définissent chacun des personnages, jamais l'auditoire ne peut les confondre.

On ne saurait trop insister sur cette différence essentielle entre l'*Énéide*, « page d'écriture », s'adressant à l'esprit et aux yeux d'un lecteur, et les Poésies homériques, « œuvre de scène », s'adressant aux oreilles d'une assistance. L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des poèmes dramatiques, de vivantes pièces de théâtre, et non pas l'une de ces grandes machines sépulcrales que, depuis vingt siècles, ont voulu construire les auteurs de *Divine Comédie*, de *Jérusalem délivrée*, de *Franciade*, de *Paradis perdu* et de *Henriade*. L'épos homérique, ancêtre de la tragédie athénienne, était un drame en hexamètres, à un seul récitant; la tragédie fut un drame en mètres mélangés, à un, puis à deux, puis à trois, puis à plusieurs récitants.

« En bref, on peut dire que les poèmes d'Homère ne sont rien autre chose que drames », nous dit en sa *Vie d'Homère* le Pseudo-Plutarque. Des aèdes d'Ionie aux rhéteurs de Rome, en passant par les rhapsodes, les régents et les écoliers de tout le monde hellénique, Homère fut lu scéniquement durant près de mille ans. Au long des premiers siècles surtout, les aèdes et les rhapsodes en firent le poète d'auditoire par excellence. Le dialogue socratique, intitulé *Ion*, nous montre encore l'un de ces récitants sur son estrade, criant, pleurant, riant, gesticulant, mimant des yeux et de tout le visage le texte récité. Ion est un acteur en tournée, qui, vaniteux à souhait, — « Viens m'entendre, Socrate! tu verras si j'ai bien su arranger Homère », — confesse que personne au monde ne sait comme lui représenter l'épos : « Aux passages lamentables, les larmes emplissent mes yeux; aux passages de crainte ou d'effroi, la terreur me fait dresser les cheveux sur la tête et palpiter le cœur ».

C'est cet Homère de théâtre qu'après deux millénaires

d'oubli, nous devons essayer de remettre en scène : l'*Iliade* et l'*Odyssée* doivent reprendre leur place en tête de cette littérature parlée, récitée, chantée, mimée, que furent en somme toutes les œuvres des vrais Hellènes, depuis les origines achéennes jusqu'au demi-sommeil hellénistique, en passant par l'épos des Ioniens, la lyrique des Éoliens et des Doriens, le drame tragique et comique en vers des Athéniens et leurs *logoi* et *dialogoi* en prose.

Quelques exemples peuvent montrer aussitôt l'utilité de cette tentative, si l'on veut scientifiquement établir et fidèlement traduire le texte. Voyez seulement ce qu'il advient quand on lit un vers odysséen sans tenir compte du geste scénique.

Calypso vient annoncer à Ulysse qu'elle consent enfin à son départ : il n'a qu'à construire un radeau et à se mettre en mer. Ulysse défiant ne veut pas croire à ces belles promesses. Calypso lui réplique :

Ce que j'ai dans l'esprit, ce que je te conseille, c'est tout ce que, pour moi, je pourrais désirer en si grave besoin; mon esprit, tu le sais, n'est pas de perfidie; ce n'est pas dans mon sein qu'habite un cœur de fer; le mien n'est que pitié.

Ces paroles sont un reproche indirect à l'amant insensible dont le cœur oublieux néglige maintenant celle qui lui fut si accueillante et bonne. Deux gestes traduiraient plus clairement cette allusion : Calypso se frappe deux fois la poitrine en disant *pour moi...*, *dans mon sein*. Faute de ces gestes scéniques, le passage a été mal compris et même suspecté par tels de nos meilleurs homérisants.

Quelques vers plus loin, Calypso reprend la parole :

Fils de Laerte, écoute, ô rejeton des dieux, Ulysse aux mille ruses! c'est donc vrai qu'au logis, au pays de tes pères, tu penses à présent t'en aller, tout de suite? (*Ulysse fait un signe d'assentiment*)... Alors, adieu... (*autre geste d'Ulysse*) quand même!

Entre les trois parties de ce dernier vers, il faut suppléer deux réponses muettes d'Ulysse qui, par un geste de la tête ou de la main, confirme son irrévocable décision. C'est faute d'avoir noté ce geste muet que tel philologue allemand déclarait apocryphes les quatre vers suivants.

Au chant I, vers 150-159, Athéna, sous les traits de Mentès, entretient Télémaque; le repas est fini; l'aède a préludé :

Comme, après un prélude, l'aède, débutant, chantait à belle voix, Télémaque, pour n'être entendu d'aucun autre, pencha le front et dit à la Vierge aux yeux pers : « Mon cher hôte, m'en voudras-tu de te parler? Regarde-moi ces gens! ils n'ont qu'un seul souci : la cithare et le chant ».

Le passage, pour être pleinement compris à première audition, comporte deux gestes : Télémaque montre d'un côté *cette* bande de prétendants et, de l'autre, l'aède qui fait *cette* musique. Faute de revoir ce geste, certains éditeurs antiques changeaient le début du vers 159.

Il en est de même en un vers du chant II que la plupart des Anciens et des Modernes proposent de supprimer, tant la banalité, l'inutilité ou l'obscurité de certains mots leur en paraît grande. Nous sommes dans l'assemblée d'Ithaque. Le vieil augure Halithersès a pris la parole en faveur de Télémaque (157-176). Eurymaque, l'un des prétendants, lui répond (177-191) :

Tu nous parles d'Ulysse! Il est mort, loin d'ici! et que n'as-tu sombré en cette compagnie! Tu te tairais enfin, l'interprète des dieux! tu n'exciterais plus Télémaque en sa rage! Va voir à la maison, s'il t'a fait son cadeau! Mais, moi, je te préviens et tu verras la chose : si ta vieille sagesse, ta docte fausseté, détournant le jeune homme, le rendent intraitable, c'est à lui tout d'abord qu'il en cuira le plus! *pense-t-il réussir jamais grâce à ceux-ci?*

Ce pluriel est-il masculin et désigne-t-il des êtres présents à l'assemblée d'Ithaque? Il faudrait traduire alors « *Pense-t-il réussir jamais grâce à ces gens?* » ou bien : « *Pense-t-il réussir jamais avec ces gens.* » Dans le premier cas, Eurymaque, — dit-on, — désignerait les partisans de Télémaque groupés autour d'Halithersès et, dans le second cas, le groupe adverse, la foule des prétendants qu'Halithersès lui-même avait désignés, quand il disait plus haut :

Gens d'Ithaque! écoutez, j'ai deux mots à vous dire. Mais c'est aux prétendants surtout que je m'adresse : sur eux, je vois venir la houle du désastre. Ce n'est plus pour longtemps, sachez-le bien, qu'Ulysse est séparé des siens : il est déjà tout près, plantant à *cette* bande et le meurtre et la mort.

Mais dans ce discours d'Halithersès, le démonstratif ne saurait être ambigu : il est annoncé et préparé par les « prétendants » du vers 162. Dans le discours d'Eurymaque, au

contraire, rien ne nous renvoie à ces prétendants, — et rien non plus à un groupe des partisans de Télémaque, dont Eurymaque lui-même ignore la présence : Mentor ne viendra qu'ensuite défendre le fils d'Ulysse. Aussi les meilleurs de nos traducteurs d'Homère voient-ils plus volontiers dans le mot *ceux-ci* un neutre pluriel : « à cause de ces choses »; — quelles choses?... On ne saurait le dire.

Il suffit d'un geste pour rendre à ce vers 191 une clarté et une vigueur tout homériques. Au début de son discours, Halithersès avait parlé des prétendants qu'il désignait, dans la suite, par le mot *ceux-ci*, etc. Eurymaque parle d'autres personnages qui viennent de prendre en cette assemblée d'Ithaque le rôle prépondérant, — deux aigles envoyés par Zeus :

Télémaque parlait. Deux aigles, qu'envoyait le Zeus à la grand'-voix, arrivaient en plongeant du haut de la montagne. D'abord, au fil du vent, ils allaient devant eux et, volant côte à côte, planaient à grandes ailes. Mais bientôt, dominant les cris de l'agora, ils tournèrent sur place, à coups d'aile pressés, et leurs regards, pointés sur les têtes de tous, semblaient darder la mort; puis, se griffant la face et le col de leurs serres, ils filèrent à droite, au-dessus des maisons et de la ville haute.

Halithersès expliquait ce présage. Aussi, quand Eurymaque lui répond, ses premiers mots sont contre les oiseaux :

Des oiseaux?... que de vols sous les feux du soleil!... sont-ce tous des présages? .. Si ta vieille sagesse, ta docte fausseté excitent le jeune homme et le font intraitable, c'est à lui tout d'abord qu'il en cuira le plus! il peut, pour réussir, compter sur ces oiseaux!

Et, du geste, Eurymaque montre ironiquement *ces* aigles qui disparaissent à l'horizon.

Telle est l'interprétation que rend nécessaire la comparaison avec deux autres passages de la même *Odyssée*. En XV 174, « celui-ci », — sans substantif, — désigne l'aigle d'un présage que les dieux viennent d'envoyer :

Pisistrate reprit le premier la parole : « Pour qui donc, Ménélas, ô nourrisson de Zeus, ô meneur des guerriers, le ciel nous envoie-t-il ce présage? réponds! c'est pour nous ou pour toi? ». Il dit, et Ménélas cherchait, le bon guerrier, quelle sage réponse il pourrait bien lui faire. Mais, drapée dans ses voiles, Hélène fut plus prompte : « Écoutez-moi! voici quelle est la prophétie qu'un dieu me jette au cœur et qui s'accom-

plira. Pour enlever notre oie, nourrie à la maison, vous voyez *celui-ci* venir de son berceau et de son nid des monts.

Tout pareillement, en III 377. On est sur la plage de Pylos, où Télémaque vient d'arriver, conduit par Athéna. Tout le jour, il a pris part avec elle au sacrifice et au repas en l'honneur de Posidon. Mais le soir est venu : laissant Télémaque aux soins de Nestor, la déesse disparaît, changée en un oiseau. Et voici les vers 373-378 :

Étonné d'avoir vu de ses yeux le prodige, Nestor avait saisi la main de Télémaque et lui disait tout droit : « J'ai confiance, ami! tu seras brave et fort, puisque, si jeune encor, les dieux à tes côtés viennent pour te conduire. De tous les habitants des manoirs de l'Olympe, *celui-ci* n'est vraiment que la fille de Zeus, la déesse de gloire, cette Tritogénie... ».

Il me semble inutile d'insister sur le parallélisme complet de ces trois épisodes. Dans les discours de Nestor et d'Hélène, les *celui-ci* sont aussi peu compréhensibles que dans le discours d'Eurymaque, si l'on ne rétablit pas le geste par lequel Hélène et Nestor montrent la région du ciel où le présage vient de s'enfuir.

C'est pour avoir oublié la représentation rhapsodique et ses gestes que, dès l'antiquité lointaine, nombre de copistes et d'éditeurs ont expulsé ou corrigé ce vers.

Une traduction fidèle des Poésies homériques pourrait donc, soit dans la marge, soit en italiques dans le texte, donner les mêmes indications de gestes que, dès l'antiquité, les éditeurs des Tragiques et surtout des Comiques donnaient à leurs lecteurs. A l'expérience, il m'a paru que, pour le lecteur une fois prévenu, ces indications n'étaient jamais indispensables et presque toujours n'avaient aucune utilité. Partout, du moins, je me suis efforcé de faire sentir le geste, soit dans l'allure de la phrase, soit dans les mots eux-mêmes et de garder le ton et la marche, les pauses et les silences de la déclamation :

Au manoir de Circé, j'entrais : que de pensées bouillonnaient dans mon cœur!

Sous le porche de la déesse aux belles boucles, je m'arrête et je crie : la déesse m'entend. Elle accourt à ma voix. Elle sort et, m'ouvrant sa porte reluisante, elle m'invite, et moi, je la suis en dépit du chagrin de mon cœur... Elle m'installe en un fauteuil aux clous d'argent et, dans

la coupe d'or dont je vais me servir, elle fait son mélange : elle y verse la drogue, ah! l'âme de traîtresse!... Elle me tend la coupe : d'un seul trait, je bois tout... Le charme est sans effet, même après que, m'ayant frappé de sa baguette, elle dit et déclare :

Circé. — Maintenant, viens aux tects coucher près de tes gens!

Elle disait; mais moi, j'ai, du long de ma cuisse, tiré mon glaive à pointe... Je lui saute dessus, fais mine de l'occire. Elle pousse un grand cri, s'effondre à mes genoux, les prend, me prie, me dit ces paroles ailées :

Circé. — Quel est ton nom, ton peuple, ta ville et ta famille?... Quel grand miracle! quoi! sans être ensorcelé, tu m'as bu cette drogue!. Jamais au grand jamais, je n'avais vu mortel résister à ce charme, dès qu'il en avait bu, dès que cette liqueur avait franchi ses dents : il faut qu'habite en toi un esprit invincible... C'est donc toi qui serais l'Ulysse aux mille tours?... Le dieu aux rayons clairs, à la baguette d'or, m'avait toujours prédit qu'avec son noir croiseur, il viendrait, cet Ulysse, à son retour de Troie... Mais allons! c'est assez : rentre au fourreau ton glaive et montons sur mon lit; qu'unis sur cette couche et devenus amants, nous puissions désormais nous fier l'un à l'autre!

***

Les mots homériques s'offrent d'eux-mêmes à une pareille compréhension. Mais l'étendue présente du texte et la « bâtisse » actuelle des deux Poésies ne sauraient que difficilement s'y prêter. Notre *Iliade* est une suite de 15 693 vers; notre *Odyssée*, une suite de 12 110. On ne saurait imaginer une récitation ininterrompue de pareils morceaux : au rythme de 10 vers à la minute, il eût fallu vingt heures pour l'*Odyssée*, vingt-six heures pour l'*Iliade*. Jamais œuvre de théâtre ne put avoir une telle longueur; jamais représentation, une telle durée. Il est des limites à l'endurance des acteurs, comme à l'attention, aux besoins physiques et au silence de l'auditoire : les 12 110 vers de l'*Odyssée* éditée et transmise depuis deux mille ans pour être lue dans les classes, figuraient-ils tous dans le texte primitivement joué?

Entre le temps où les Poésies homériques furent composées pour un auditoire et celui où elles furent livrées par les manuscrits anciens à nos imprimeurs (IXe siècle avant J.-C.-XVe siècle après J.-C.), il s'écoula vingt-trois siècles au moins. Or au bout de cinq ou six siècles seulement, les critiques d'Alexandrie constataient déjà avec étonnement quelles

fantaisies on leur transmettait, même dans les éditions des villes, dans les textes officiels d'Athènes, de Sinope, d'Argos, de Marseille, etc.

Molière nous dit dans la *Critique de l'École des Femmes* : « Le grand art étant de plaire et la pièce ayant plu à ceux pour qui elle était faite, c'était assez pour elle; elle devait peu se soucier du reste ». Mais quand, ayant plu d'abord à ceux pour qui elle était faite, la pièce a continué de plaire, durant des dizaines de générations, à des milliers d'auditoires différents, on peut se demander si l'on n'eut pas à l'accommoder au goût changeant des siècles. Nous voyons les retouches et refontes que subissent, pour « garder l'affiche », telles de nos pièces les plus goûtées du gros public : il faut périodiquement les rajeunir, les remettre à la mode et au ton du jour. Et qu'advient-il encore quand l'une de ces pièces passe de la scène à la librairie, de l'acteur à l'éditeur ! Même nos œuvres classiques ne sont ni jouées ni publiées telles que leur auteur les avait écrites : dans le *Cid*, le rôle de l'Infante est supprimé ou écourté. S'il en est ainsi au temps de l'imprimerie et de l'instruction vulgarisée, quand la lettre clichée et le contrôle de milliers de lecteurs devraient préserver de toute altération le texte une fois établi, que put-il, que dut-il se passer en ces premiers siècles de la Grèce où l'écriture et la lecture étaient encore le privilège de quelques-uns, où la possession d'un manuscrit homérique était sans doute moins commune qu'en notre année de grâce 1925, la possession d'un aéroplane ou d'une lunette astronomique?

Il n'y a pas un siècle qu'en ses *Mémoires*, H. Berlioz dénonçait avec fureur les « sacrilèges », dont chanteurs, chefs d'orchestre, directeurs de théâtre et éditeurs se rendaient coupables à l'égard des plus belles œuvres musicales : « Des parties de grosse caisse, de trombone et d'ophicléide ont été ajoutées par M. Costa aux partitions de *Don Giovanni*, de *Figaro* et du *Barbier de Séville* ».

Weber, en voyant ce que Castilblaze, ce musicien vétérinaire, avait fait de son *Freyschütz*, ne put que ressentir profondément un si indigne outrage, et ses justes plaintes s'exhalèrent dans une lettre qu'il publia avant de quitter Paris. Castilblaze eut l'audace de répondre que, seules, les modifications dont l'auteur allemand se plaignait avaient

pu assurer le succès et que M. Weber était bien ingrat d'adresser des reproches à l'homme qui l'avait popularisé en France.

C'était pour assurer aussi le succès de *la Flûte enchantée* de Mozart que le directeur de l'Opéra avait fait faire le beau pastiche que nous possédons sous le titre de *les Mystères d'Isis*!... Il appela à son aide un musicien allemand pour *charpenter* la musique de Mozart. Le musicien allemand n'eut garde de refuser cette tâche impie, et l'opéra fut représenté, gravé et publié en cet état, en grande partition, et l'arrangeur mit, à côté du nom de Mozart, son nom de crétin, son nom de profanateur, son nom de Lachnith...

Les Poésies homériques furent, durant des siècles, de véritables « partitions », dont les seuls gens de métier possédaient un exemplaire et dont une minorité de lettrés pouvaient lire les « notes » sur les « portées »... Plus tard, cette musique d'hexamètres devint accessible à tous les lecteurs, quand le commerce et la démocratie des villes vulgarisèrent la connaissance et la pratique journalière de l'alphabet. Même alors, les vieilles pièces d'Homère ne furent pas autrement traitées que les œuvres de ses successeurs à la scène. H. Berlioz dénonçait aussi le traitement que les Anglais de son temps infligeaient à Shakespeare :

Garrick a trouvé un dénoûment de *Roméo et Juliette* et l'a mis à la place de celui de Shakespeare... Quel est l'insolent drôle qui a inventé le dénoûment qu'on substitue quelquefois à la dernière scène du *Roi Lear*? quel est le grossier rimeur qui a mis dans la bouche de Cordelia ces tirades brutales, exprimant des passions si étrangères à son tendre et noble cœur?... Et *Richard III*, ne l'a-t-on pas bouleversé? n'a-t-on pas ajouté des personnages à la *Tempête*? n'a-t-on pas mutilé *Hamlet*, *Roméo*?... Voilà où l'exemple de Garrick a entraîné! tout le monde a donné des leçons à Shakespeare!

Les Tragiques et les Comiques anciens eurent à subir de pareils arrangements dans l'Athènes des IVe et IIIe siècles avant notre ère; les acteurs prirent même de telles libertés que le législateur fit établir un texte officiel, dont il leur serait interdit de s'écarter. Dès le VIe siècle avant notre ère, le même législateur d'Athènes avait établi un texte officiel des Poésies homériques et forcé les rhapsodes à le suivre au concours des Panathénées. Comment retrouver aujourd'hui le texte original du Poète sous les végétations parasites qui ont pu, qui ont dû l'envahir?

VICTOR BÉRARD

(*A suivre.*)

LA BELLE ET LA BÊTE[1]

DEUXIÈME PARTIE

— Pour être humide, c'est humide, — disait Olive Fréreux. — Dame! il y a longtemps que ça n'était plus habité. Mais avec un bon feu, et les fenêtres ouvertes une couple d'heures seulement quand touche le soleil...

Servane, après avoir regardé les deux pièces, boisées, craquelantes, moisies, du premier étage, était revenue s'asseoir dans l'arrière-boutique. Elle gardait son chapeau, tenait fort la poignée de son vieux sac pelé; l'envie lui venait de repartir tout de suite. « Il y a un train à huit heures... Et là-bas... »

Là-bas, à la Cloche, en ce début d'octobre, il y avait du soleil toujours chaud, des feuilles encore vives. Ici, la pluie tombait avec tant de force qu'on s'attendait à voir ce grand ruissellement traverser enfin le mur épuisé de le subir, couler dans la pièce. Le bruit de l'eau bouillant sur le petit fourneau était pareil au bruit de l'eau en bulles gonflant dans les gouttières. Et les meubles luisaient comme de grandes flaques mouillées.

Le lit d'Olive Fréreux était dans un coin, très propre sous sa courtepointe au crochet. Une seule fenêtre, haut perchée dans le coin opposé, révélant une cour noire, donnait de l'air à cette pièce, mais ne l'éclairait pas. Au-dessus de la table, dans la petite suspension, la lampe à pétrole brûlait depuis le matin.

« C'est triste et c'est pauvre. Je me rappelais mal. Et puis

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre.

j'ai tellement froid. Je veux m'en aller. Rien n'était plus en Servane que cette lamentation. « Pourquoi suis-je venue?... » Elle ne comprenait plus ce qui lui avait pris, ce besoin tout d'un coup, huit jours à peine après le retour de Corse, de fuir la maison, la famille, et cette joie de trouver enfin le prétexte d'avoir à s'occuper de ses pauvres affaires. Bernard La Bussière lui avait ri au nez : « C'est pour ça que vous allez faire un pareil voyage!... Allons! vendez la bicoque. Voulez-vous que je m'en occupe? Je vais écrire au notaire. » Servane s'était obstinée. Maintenant, envahie d'une détresse puérile, elle ne se décidait pas à s'installer dans la triste chambre préparée là-haut. « Il y a un train à huit heures... » Un vieux et gros rideau, d'une étoffe bleuâtre, séparait l'arrière-boutique du petit magasin. La clochette suspendue à la porte d'entrée appela Olive Fréreux qui revint bientôt.

— Voilà! J'ai vendu une Sainte Vierge et deux petits carnets. Le vrai jour, c'est le lundi, madame Servane; y a les bonnes gens des fermes qui viennent au marché... Mais vous n'allez pas rester comme ça.

Elle s'empara du sac. Servane le laissa prendre. — « Et puis votre chapeau. » — Elle obéit encore. — Je vais les monter.

Olive Fréreux disait : « J'en ai point ouï causer. » Elle disait en parlant du poirier qui verdissait dans la cour : « On l'aurait ben cru mort, et puis v'là qu'au printemps y s'est mis à boutonner... » Mais son langage était de tradition plus que de rustauderie. Elle n'était pas ignorante, tenait bien les comptes, et faisait ses commandes à Paris ou à Rennes en termes fort corrects. La soigneuse façon dont elle menait l'affaire qui lui était confiée, elle n'était pas fâchée que la « patronne » vînt enfin par elle-même la constater. Et puis elle aimait bien cette jeune femme qu'elle connaissait à peine, mais qui lui écrivait toujours des lettres gentilles.

Tirés en arrière, serrés par un ruban noir, ses cheveux semblaient faits de la même matière compacte, luisante et grise, que son rude visage. Sa pensée également était nette et solide. Elle la disait peu. Et, se gardant toujours, elle savait respecter le mystère de chacun. Les silences de Servane ne la regardaient pas, non plus que cette inquiétude que la jeune femme portait au visage, mais elle s'apitoyait.

— Je vais vous faire, — dit-elle, aussitôt redescendue, — du café bien chaud... Ah! c'est une bonne idée d'être venue, madame Servane. Dommage qu'il fasse ce temps!... Mais si vous voulez bien, on va en profiter... à cause des réparations. Vous verrez tout de suite comme le toit laisse passer l'eau, près la grande armoire du grenier.

Quelques marches de l'escalier étaient refaites avec des planches neuves. D'autres, fléchissantes, portaient, taillé dans leur bois, le millésime de 1610. Pendant que les deux femmes montaient, un claquement de galoches remplit les sombres rues. Des cris s'éparpillaient comme une poignée de grains : ils trouaient, déchiraient, la trame de brume et d'eau où s'enlisait le silence et faisaient croire au printemps parce qu'ils faisaient penser aux perçantes hirondelles.

— Quatre heures! C'est les petits qui sortent de l'école.

Ils se turent. La pluie sembla tomber plus fort. Dans le grenier on l'eut comme sur les épaules. Des pommes étaient par terre. Dans un autre coin, de soyeux oignons roses. Servane s'approcha de la lucarne. Les toits pointus et longs étaient faits de petites ardoises très vieilles, très usées, grignotées sur leurs bords. Quels vivants, aujourd'hui, vivaient sous ces toits-là? Plus loin, de l'autre côté de la Vilaine, sur le coteau qui porte la route de Fougères, les arbres gris étaient comme de rondes fumées.

Quels vivants?... Les enfants étaient rentrés chez eux. Rien dans la ville maintenant que le silence et la pluie... La pluie... le grand silence. « Vous voyez, c'est plaisant, c'est commode », disait Olive Fréreux en montrant le grenier profond, redoutable, et, sous les poutres noires, toutes ces cordes tendues pour y sécher la lessive.

***

« Ils se moqueront de moi, à la Cloche, en me voyant revenir si vite... Tans pis. Je pars demain. » Mais le lendemain, au réveil, cette résolution était comme épuisée. « Repartir?.. A quoi bon?... » Servane n'avait pas non plus envie de rester là. Une petite ironie, un peu d'amertume étaient ce qu'elle pouvait sentir ce matin. Rien d'autre. Elle était lasse. En

faisant sa toilette, elle chercha, elle trouva le petit pli d'une ride au coin de sa bouche fraîche. « Enfin! », se réjouit-elle, prise d'un sombre appétit de vieillesse et de mort.

Les murs étaient boisés du sol jusqu'au plafond qui montrait ses grosses poutres. La commode portait, sur une nappe très blanche, quelques petits tapis en laine verte, épais, ronds et frisés comme de la chicorée. La fenêtre de cette chambre ne donnait pas sur la rue, mais sur la cour profonde qu'Olive Fréreux appelait le jardin. L'automne pourrissait là de maigres feuillages. Des toits penchés et bleus arrêtaient le regard. Il y avait ce matin un peu de soleil.

Comme la veille, Servane prit son repas à côté du fourneau, sur la table ronde de l'arrière-boutique. Olive mangeait avec elle mais se levait pour la servir. Elle montra de gros livres après le déjeuner.

— Faudra refaire tous vos comptes, madame Servane, voir si c'est bien comme ça.

— Ah! plus tard! Et puis, Olive, vraiment!... J'ai tellement confiance.

« Pourquoi est-elle venue? » se demandait Olive, la regardant errer dans le petit magasin. Elle examinait sur les rayons les gros pelotons de laine, les boîtes de papier, les statues en plâtre peint. « Pourquoi? Si elle veut se promener, je lui dirai de monter aux Tertres Noirs. Elle aura la belle vue. »

Mais Servane ne désira faire aucune promenade. Sans mettre de chapeau, elle sortit un moment pour voir du dehors la façade de sa maison. Sur deux piliers de bois elle jetait en avant le ventre chaulé de son premier étage. Le toit descendait bas comme un bonnet enfoncé, tricoté d'ardoises noires, petites et serrées. Presque toutes les maisons dans la rue Baudrairie ressemblaient à celle-là. Au sommet des piliers, faites d'un chêne usé mais plus dur que la pierre, s'effaçaient des figures où chacun pouvait selon son désir distinguer des ailes d'anges ou des grimaces de démons. Dans une petite niche ronde, entre deux fenêtres, se dressait quelquefois une Vierge en faïence bleue. Les boutiques basses avaient peu de vitres, gardées jusqu'à mi-corps par leurs vieux murs solides. « Une rue du quinzième » pensa Servane. Tout était gris ou brun, changeait selon le ciel, jusqu'aux cheveux des femmes,

miroitants et tirés comme les cheveux d'Olive. Servane imagina, sous les platanes en or, la terrasse de la Cloche, l'odeur des raisins mûrs, Bernard auprès d'Irène... Elle eut froid. L'aigre vent recommençait à courir. Et le ciel délicat se ternissait déjà de brumes chargées d'eau.

Enfoncé sous l'auvent de son premier étage, le petit magasin était déjà nocturne. Mais, contre la vitre, Olive y voyait assez pour continuer son ouvrage et brodait de fleurs blanches les coiffes en tulle blanc. Elle observa Servane qui rentrait de ce pas lent et lourd, hésitant, balancé, de ceux que rien ne presse et n'attend. Et elle lui proposa, quand elle la vit devant elle, avec son visage las qui voulait sourire.

— Si vous vous amusiez à lire, madame Servane.

Elle se leva et prit une petite lampe pour éclairer les livres. Deux rayons leur étaient consacrés entre les boîtes de fil et le papier à lettres. Sous leur couverture bleue, ou d'un rose jauni, ce n'étaient guère que des recueils de prières, des Vies de Saints, de ces très édifiants et très fades récits où les plus humbles seuls trouvent leur nourriture. Servane fit la moue. Olive put cacher qu'elle en était froissée. Alors, elle atteignit sur le plus haut rayon quelques minces brochures. Cela était édité à Rennes sur d'assez beau papier. « *Vieilles rues de Vitré*, par Mathieu Malhaire, *Vieux faubourgs... Vieux noms* », lisait la jeune femme à mi-voix. Olive expliqua :

— Il en a passé du temps, au donjon du château, à fouiller les archives, monsieur Malhaire.

Du plat de la main, elle frappait les petits volumes d'où sortait la poussière.

— C'est sale... c'est là depuis longtemps. Personne n'achète ça. Des étrangers seulement, pendant la belle saison. Attendez que je les essuie...

En s'installant pour lire dans l'arrière-boutique, devant la table ronde, sous la suspension, Servane demanda :

— Il est mort depuis longtemps, ce Mathieu Malhaire?

— Mort! Et pourquoi voulez-vous qu'il soir mort, bonne Vierge!... Il n'est même point bien vieux. Dans les quarante et cinq. Seulement, dame, pas trop frais... Il est toujours malade.

Elle retourna dans le magasin pour y ranger des pelotes

de laine qu'elle venait de recevoir. Elle les comptait, les triait, les roulait avec soin dans du papier brun. Et elle s'appliquait pour écrire en grosses lettres sur chaque paquet : laine rouge, laine verte, laine bleue, les 250 grammes, 2 fr. 95. A travers les vitres allait jusqu'à la rue un peu de lumière. Des ombres rares passaient. L'une d'elles entra. Le pas ne claquait point comme font les galoches. Olive leva la tête.

— Bonsoir, monsieur Malhaire, tout à l'heure justement...

— Vous pensiez à moi, mademoiselle Olive.

— Non pas, riposta-t-elle, mais à propos de vous, j'ai bien dit deux mots.

Mathieu Malhaire soupira :

— Croyez-vous! cette sale pluie. Dire qu'en voilà pour six mois!

Les courtes bottes qui serraient le bas de son pantalon étaient éclaboussées par la boue claire et grasse. Il écarta son cache-nez et le grand col en loutre de son pardessus. Le visage était maigre, avec un menton ras qui se jetait en avant, un long nez assez beau. Trop rapprochés l'un de l'autre, trop enfoncés aussi entre des sourcils pâles et d'osseuses pommettes, les yeux clignaient, semblaient s'éteindre, étincelaient tout à coup, semblables à ces flammes que couche et redresse le vent.

— C'est pas souvent qu'on vous voit dehors à cette heure, monsieur Malhaire!

Il repoussa son chapeau sur son grand front presque nu qui se couvrait tout de suite de sueur dans la pièce bien chaude.

— Je suis allé au salut.

— C'est pas souvent non plus, — dit Olive Frereux en ficelant le paquet qui contenait la laine verte.

Les yeux de Mathieu Malhaire jetèrent un éclat brusque et, malicieusement :

— Je voulais vous demander... Pouvez-vous me faire venir de Paris *Orthodoxie*, de Chesterton. La traduction est de Grolleau. L'éditeur, je crois...

Elle l'interrompit.

— Je vous l'ai pourtant dit une bonne fois pour toutes, monsieur Malhaire. Vos mauvais livres, c'est au bureau de tabac qu'il faut aller les chercher; non point ici.

La réponse enchanta Mathieu Malhaire. Quand il riait, c'était au fond de sa gorge comme un petit grelottement, monotone et brisé qui durait longtemps.

— Un mauvais livre!... Mais il mène au bon Dieu, mademoiselle Olive... Allons... allons... ne vous fâchez pas... Est-ce que vous voulez bien tout de même me vendre de l'encre pour mon stylographe et dix à douze cahiers de votre papier écolier?

— Je veux bien, — dit-elle, sans trop plaisanter.

Tandis qu'elle cherchait l'encre sous le comptoir et roulait le grand papier blanc, Mathieu Malhaire se promenait dans la boutique, curieux comme si jamais il ne fût venu là. Et il faisait ses réflexions sans se gêner, suivi par le regard irrité, résigné, de mademoiselle Olive.

— C'est très laid en couleurs ces cartes postales. Oh!... qu'est-ce que c'est que ça? Le drôle de taille-crayon! Un diminutif de la guillotine. Les montants, le couperet. Tiens, tiens, mais vous avez vendu de mes livres...

— Vendu!... Vous ne voudriez pas. En cette saison où plus personne d'étranger ne vient par ici.

Malhaire, sur les rayons, montrait l'étroite place vide.

— Pourtant...

— Ceux-là? C'est pas vendu. C'est madame Servane qui s'amuse à les lire.

— Madame Servane?

— Hé oui... la dame d'ici, la propriétaire.

Elle-même dans ce moment soulevait le rideau bleu pour dire : « Olive, la lampe file », et elle s'étonna de voir dans le magasin cet homme au col de fourrure qui les mains dans ses poches examinait tout. Elle tenait à la main la petite brochure. Un doigt marquait la page.

— Justement, madame, c'est monsieur Malhaire.

Vivement, il ôtait son grand feutre mouillé. Son visage, sensible et flétri, s'amusait de surprise devant cette lectrice imprévue, plus jeune et charmante, certes, qu'il ne l'eût supposé.

— Madame, je suis flatté...

Elle disait gentiment : « Grâce à vous, monsieur je viens de passer une heure des plus intéressantes... » Et déjà ils

parlaient comme dans un salon. « Ils ne sont pas gênés, ces gens de Paris!... Ça ne s'est jamais vus et c'est amis tout de suite. Qu'est-ce qu'il va lui raconter? » s'inquiétait Olive.

Mais une petite fille morveuse, coiffée d'un bonnet de tricot sale entra dans ce moment pour acheter un catéchisme. Aussitôt vinrent deux femmes dont claquaient les sabots. Elles appuyèrent contre la porte un gros parapluie mouillé.

— Je voudrais un mouchoir, mademoiselle Olive, un petit mouchoir à broder, pas trop difficile; c'est pour ma sœur qui a « pris » une entorse et qui s'ennuie dans son lit.

Le choix fut assez long. Quand enfin ces fâcheuses débarrassèrent la boutique, Mathieu Malhaire se préparait à sortir. Déjà, il avait pris congé de Servane. Il mit sur le comptoir deux billets chiffonnés.

— Neuf francs quatre-vingt-cinq... Voilà, mademoiselle Olive. Vous me devez trois sous. Non, ne vous dérangez pas. Ça sera pour la prochaine fois... Madame...

Il s'inclinait encore devant Servane. Derrière la vitre, on vit se balancer son parapluie noir que voulait emporter le vent.

— Il vous a bien saluée, — remarqua Olive. — Ça, on ne peut pas dire... c'est un monsieur. Et de quoi il a bien pu vous parler, madame Servane?

— Il est bizarre, Olive. Pas ennuyeux du tout... Et il m'a dit que si les vieux livres et les vieux murs, m'intéressent, j'en trouverai chez lui.

— Il vous a demandé d'aller le voir?

— Mais oui.

— Et vous irez, madame?

— Oh! bien sûr... pourquoi pas? — soupira la jeune femme. Tout secours était bon. L'ennui pesait, bête molle et grise, monstrueuse, et qui s'enflait déjà de tout l'air respirable. D'ailleurs il a ajouté : « Je peux vous demander ça; un malade comme moi n'est pas compromettant. »

— C'est bien vrai, — dit Olive, — qu'il tient juste debout. Tout de même, madame Servane....

Elle osa déclarer.

— Je n'aime pas ses idées.

— Quelles idées, Olive?

Olive répéta simplement : « Ses idées »... Elle prit, pour la porter dans l'autre pièce, la grande boîte en carton où elle serrait son ouvrage, et elle s'installa sous la lampe, près de Servane qui s'était remise à lire mais levait les yeux quelquefois. La vieille fille tirait l'aiguillée blanche d'un geste égal, rythmé, fixant en quelques points des fleurs durables et pures. Son front luisant, ses cheveux luisants, recevaient et renvoyaient l'humble reflet de la lampe. Son lit, sous la courtepointe, était clair dans l'ombre comme la Vierge claire qui, sur la commode, ouvrait ses mains de plâtre entre deux coquillages. On entendait la pluie ruisseler, hargneuse et lourde, dans la cour profonde.

***

La maison de Mathieu Malhaire est sur le rempart avec une terrasse qui domine la Vilaine. Une porte de cette maison donne dans la rue Hellerie, une autre est au bord du chemin qui longe la muraille, chemin mouillé, désert, où rôdent quelques chats. Par là descendit Servane. Une lettre d'Irène reçue le matin l'obsédait encore.

Qu'est-ce que tu deviens? avait écrit la jeune femme. *Ce que tu dois t'ennuyer, ma pauvre fille, et regretter ton caprice! Il n'est aucun repas où nous ne le disions. Ça nous fait de la peine de voir ta place vide. Nous ne sommes gais qu'à moitié parce que tu n'es pas là. A moitié, tu sais, c'est beaucoup tout de même. Je ne parle pas de maman, bien entendu. Elle n'est pas contente du tout, cette année, de voir finir les vacances. Elle en est même très triste. Heureusement que Louis Lespinasse — il déjeune à la Cloche deux ou trois fois par semaine! — doit venir à Paris en décembre, ou janvier, je ne me rappelle plus. Si tu avais vu sa tête, à cette pauvre femme pendant qu'il disait ça! Bien sûr, ça n'était pas une surprise pour elle. Mais l'annonce officielle, faite devant nous, pour que personne en janvier — ou en décembre — ne soit trop étonné. Elle rayonnait. Vraiment ça lui enlevait... mettons cinq bonnes années... Mais je ne veux pas être rosse... Passons! Moi, je te dis, je suis heureuse... heureuse!... Mon Bernard a décidé de rester jusqu'à dimanche. Tant pis pour les affaires. Nous ne nous quittons pas. Ah! oui, je suis heureuse...*

C'était la troisième fois que revenait ce mot. Servane avait posé la lettre sur la table près de la petite glace dressée sur son pied de nickel. Elle se brossait les cheveux quand on lui avait monté le courrier. Le feu de bois craquait et fumait. Son reflet rouge dansait dans le matin gris. Il palpitait, oiseau mourant, sanglant, sur le bois lisse des murs. Heureuse!... Près de Bernard... absolument heureuse... Elle revoyait ce visage au matin d'Evisa, égaré, satisfait, portant ses meurtrissures. Entre les jeunes femmes rien n'avait été dit de cette obscure nuit-là. Quelques heures, et la petite gêne d'Irène s'était dissipée. « Elle a voulu oublier...; elle a pu! » Servane ne pouvait pas. Elle se rappelait mieux depuis qu'elle était seule; elle savait mieux pourquoi elle avait voulu fuir, pourquoi elle n'était pas encore repartie. Oui, c'était ce jour-là, devant cette femme recrue d'amour, et qui mangeait, qu'une révolte l'avait envahie, soulevée, dressant dans un poing dur sa volonté malade, l'éveillant, la cinglant, lui arrachant de l'âme elle ne savait quelle clameur, comme un coup violent fait jeter une flamme au tison qui se meurt. Après les premières heures inertes de l'arrivée, dans le pays de pluie, la maison moisie, elle retrouvait toutes vives de secrètes images. D'autres souvenirs s'éveillaient, et qui touchaient ceux-là madame de Vernois; de tous petits détails, plus réels qu'au moment de leur réalité, agitaient, envenimaient ce dégoût sans nom. Elle rejetait ces femmes de sa vie, de son sang... « Oh! Irène!... Irène!... » C'est sur celle-ci surtout qu'elle se lamentait. « Ma petite sœur!... Jamais plus je ne pourrai l'aimer de la même façon. » L'image de Marc Hénan balaya tout le reste. Elle retrouva sa haine avec une espèce de joie. Haine plus irraisonnée et dévorante que l'amour. De la lettre reçue ne se levait plus que cet homme. Au fond de la grange chaude d'une odeur animale, il s'allongeait près d'Irène sur le tas de foin. Son pas prudent montait l'escalier nocturne. Il fuyait dans l'insolent tapage du moteur, des grosses roues, qui déchirait la paix verte et pure du matin... Maintenant, dans les rues mortes de ce pays breton, il continuait de suivre et d'obséder Servane. Elle revoyait ces yeux dorés, prudents, cette bouche que le sourire n'épanouissait pas; elle respirait le parfum

assez fin dont étaient imprégnés le mouchoir, les cheveux.

La nuit prompte d'octobre sortait déjà des pierres noires avec l'odeur de l'eau et celle des herbes grasses, quand elle tira sur la poignée de cuivre qui agitait quelque part, très loin, une sonnette fêlée. Malhaire lui-même vint ouvrir, après quelques instants. Il portait une vieille veste de velours râpé toute bâillante et béante sur une pauvre chemise. Là-dessus se tortillait un lambeau de cravate nouée au col d'un nœud comme on en fait aux ficelles. Un poil pâle et brillant salissait son visage qui s'empourpra brusquement.

— Oh!... Madame... C'est vous!

— Je suis bien sûre, — dit-elle, étonnée de son air, — que je vous dérange. Vous n'attendiez pas ma visite.

— Pas aujourd'hui... Et vraiment je ne sais trop pourquoi... Aujourd'hui... Il y a des jours... Je vous expliquerai. J'envoie ma vieille bonne et son fils à la campagne. Je fais moi-même mon ménage... Quand je vous connaîtrai mieux... Mais je vous supplie d'entrer.

Fâchée d'être venue, n'osant pas repartir, elle le suivit dans un couloir dallé et monta près de lui un large escalier. La grosse rampe luisait sous une lanterne accrochée. Un bout de cigarette traînait sur les marches. Malhaire s'excusa :

— C'est moi qui ai balayé ce matin; ça n'est pas très propre.

Servane s'étonnait davantage. Elle s'effrayait aussi. Tout le silence régnant sur la sombre ville venait vers cette maison comme vers un grand fleuve l'eau de tous les ruisseaux. Il s'y engouffrait. Il y prenait une force absolue et terrible. La jeune femme se demandait si un pas entendu, en bas, dans le couloir, derrière une des portes, l'eût rassurée ou fait au contraire crier d'épouvante. Mais son pas seulement, et celui de Malhaire, tournaient entre les murs tendus de grosse toile verte que tachait de brun et de blanc la moisissure des pierres.

Un autre couloir, au premier étage, menait à une porte ouverte et éclairée. Le reflet d'un grand feu dansait sur les tapisseries. Et les arbres tissés, avec leurs feuilles bleuâtres, les oiseaux, les bêtes brunes d'une chasse fantastique semblaient palpiter comme si les eussent possédés la vie et le

vent. Sur des rayons courant tout autour de la pièce, il y avait des livres. Des livres s'amoncelaient sur le bureau; des livres étaient jetés sur le grand tapis de la Savonnerie, aux roses pâlissantes. Des livres enfin chargeaient les fauteuils dont le haut dossier était comme la muraille tendue d'anciennes et frissonnantes verdures. Ce désordre pourtant sentait la richesse. La tenue de Malhaire choquait davantage. « Chez lui, il se néglige... » Servane en éprouvait quelque mépris. Lui la guettait et peut-être suivait sa pensée tandis qu'il débarrassait un fauteuil, le tirait près du feu.

— Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

Mais elle restait debout, gênée, curieuse aussi, regardant tout. Dans un coin, sur le mur, un crucifix d'ivoire crispait la délicatesse de ses membres jaunis, fendillés de mille craquelures noirâtres qui étaient comme des veines ouvertes où le sang se coagule. Servane s'approcha. « Il est beau. » — « Oui, très beau ». D'un doigt respectueux, Malhaire effleurait les maigres petits pieds, les orteils contournés, écartelés.

— Mais il n'est pas pour moi seulement une œuvre d'art. Est-ce que vous vous mettez à genoux tous les soirs, madame?

— Moi... non, pas tous les soirs.

Interdite, étonnée, elle regardait cet homme. Enfin, elle décida de s'asseoir un instant. Il s'installa en face d'elle sur un tabouret.

— Que vous êtes bonne d'être venue! Je n'ai pas su tout de suite vous en exprimer ma reconnaissance, et j'étais bien sot en vous recevant. Il faut excuser un sauvage. A force de vivre seul, je ne sais plus parler.

Elle répondit que du moins il savait écrire et lui répéta qu'elle avait aimé beaucoup ses petits livres. Il assura que ce n'était rien du tout; leur seul mérite était de l'avoir contraint au travail dans un moment où il avait grand'peur de devenir fou.

— ... Quand ma triste santé m'a obligé à quitter Paris, à venir, avant même d'être tout à fait mort, m'enterrer ici...

Il y était né. La maison depuis deux siècles appartenait à sa famille. Des livres de raison, trouvés dans ses archives, l'avaient amené à entreprendre tout un gros ouvrage sur la bourgeoisie de Vitré au XVIIe siècle. Ce travail l'obligeait

à de curieuses recherches aussi bien sur le vêtement, l'architecture et le prix des volailles, que sur les grandes crises d'âme et le mouvement commercial. Le livre ne serait sans doute jamais fini, ce qui n'avait d'ailleurs aucune importance.

— A quoi sert le pauvre travail de la pauvre intelligence? Il n'est rien, voyez-vous, que de s'occuper humblement... Je bêche mon jardin... J'attends... Il y a des jours comme aujourd'hui, madame, où je m'essaye à n'être qu'un pauvre, à me servir moi-même. Tout à l'heure j'allumerai le feu pour cuire ma soupe et j'éplucherai mes légumes. Au fond, vous recevoir aujourd'hui dans cette tenue malpropre, c'est une grande grâce qui m'est faite. J'ai souffert en vous voyant. J'ai eu honte d'abord; mais j'ai offert cette honte à qui me l'envoyait, sans doute, et déjà je sens...

Il se tut, l'observa, pris d'une méfiance soudaine. Mais il la vit attentive, et qui ne se moquait pas.

— Madame, une fois encore, je vous demande de m'excuser et je vous répète que je ne sais plus très bien comme on doit mener la conversation quand on a l'honneur de recevoir une visite. Il y a dix ans que j'ai cessé de vivre à Paris; il y en a trois que je n'ai pu y retourner parce que ma santé m'interdit le voyage. Je crois pourtant me rappeler que la bonne éducation impose une grande réserve quand on ne se connaît pas. Et nous sommes encore l'un pour l'autre, n'est-ce pas, des inconnus. Mais quand je vous ai vue l'autre jour chez Olive Fréreux — je veux dire chez vous — malgré votre robe, votre coiffure, tout votre air qui n'était pas d'ici, il m'a semblé...

Méfiant encore, il dut encore une fois s'interrompre.

— Parlez-moi de Paris, voulez-vous? La nostalgie que j'en ai se mêle quelquefois à toutes les autres, rarement il est vrai... C'est de plus en plus rare... Mais vous la réveillez...

Les amis qu'il avait eus là-bas, depuis combien de temps étaient-ils oubliés? Il n'avait pas voulu écrire une seule lettre. « J'ai coupé tous les ponts. Je suis mort, je vous dis. Les morts n'écrivent pas... » Pourtant des noms lui revenaient. Il les prononçait lentement, prenant du temps pour nettoyer chaque visage de sa brume et de ses toiles d'araignées... Saintonges?... Non, Servane ne connaissait pas. Drouard?

Drouard non plus... Hurant, le céramiste?... Celui-là, oui. C'était un ami de son père... Son père... Comment, le musicien?... le pianiste Albaron? Une fois, dans un concert, Malhaire avait entendu ce jeu de fièvre et de feu, qui rompait les touches. Ah! le monde est petit!... Servane oubliait son étonnement d'être ici. Paris, rouge et mouillé dansait autour d'elle, avec les quelques visages, choisis par le destin dans toute la vie immense, qui contenaient sa part d'agrément ou d'ennui. Entre ceux-là, bientôt, presque tout de suite, un seul se détacha, s'imposa et, chassé, revint plus vite encore. Un nom l'obsédait : il sortit de ses lèvres malgré ses dents serrées qui eussent voulu le mordre, l'arrêter.

— Marc Hénan...

Déjà elle s'effarait de l'avoir prononcé : mais elle s'effara plus encore parce que Malhaire cette fois, au lieu de répondre, tout pensif et les yeux sur les bûches flambantes : « Non... je n'ai jamais vu... » ou bien : « Oui, il me semble... », Malhaire, tourné vers elle, dressé, répétait avec une surprise brusque : « Marc Hénan!... Comment... Vous connaissez Marc Hénan? »

Le cœur de Servane battit de telle façon que cela suffoquait :

— Un peu seulement... pas beaucoup..., c'est surtout un ami de Bernard La Bussière qui doit épouser ma cousine... Et vous, monsieur Malhaire, vous le connaissez bien?...

Mais il savait mieux que la jeune femme contrôler ses agitations et déjà n'était plus qu'indifférence parfaite.

— Pas plus que vous, madame... Je veux dire à peu près de la même façon. Des amis à moi le connaissent...

La pensée qui l'occupait, il voulait s'en défendre, et il parlait trop vite.

— De bons amis... les seuls à peu près que je conserve ici... les Prodhomme... Monsieur Prodhomme est le directeur et le propriétaire d'une minoterie assez importante, à dix kilomètres de Vitré, sur la route de Saint-M'Hervé... Leur vieille maison était gaie autrefois... mais depuis la guerre... C'est malgré lui peut-être qu'il ajouta : — La guerre!... Ah! ce n'est rien que les champs bouleversés, mais elle a retourné les âmes jusqu'à la lie. C'est comme dans la nouvelle de Kipling... le grand Serpent blanc... Nous avons vu les monstres qui sont au fond de la mer... » C'est malgré lui

qu'enfin il lui fallut se taire. Silence si lourd, que Servane, sur ses épaules, avait comme l'impression de cet écrasement, silence qu'elle eût voulu rompre, crever avec ses ongles comme un paquet scellé. « Qu'est-ce qu'il y a?... que sait-il?... Les monstres, oui... les monstres qui sont au fond de la mer... Est-ce à propos de Marc Hénan?... » Elle posa la question, souriante à demi, moqueuse gentiment. Mathieu Malhaire ne fit qu'une prudente réponse.

— A propos de personne... à propos de tout le monde... Ce temps où nous vivons est assez redoutable. Curieux, d'ailleurs... Ça! oui. Est-ce qu'il vous amuse? — Il la regardait mieux qu'il n'avait encore fait, avec ses beaux yeux, sa figure pâle et ronde, ses longues jambes en soie grise, et son petit chapeau qui lui allait bien.

— Il y a une image qui m'occupe quelquefois. Dans vos promenades en auto, madame, vous avez remarqué sans doute, un peu avant l'entrée des villages, généralement au bord d'un assez pauvre terrain, un poteau qui dresse une plaque de bois sur laquelle est peinte une inscription : Limite de stationnement des nomades... Les nomades, ce qui vient d'on ne sait où... de là-bas... le mauvais... l'effrayant... qu'il vaut mieux ignorer... tenir à distance... Eh bien! il me semble toujours qu'en ce moment les poteaux sont renversés et que les nomades ont envahi le village. Il est livré à tout ce grouillement secret et redoutable. On ripaille... on se bat... Tout se déchaîne et tout est à l'abandon... Je suppose, vous comprenez... je ne puis que supposer... Ce temps qui est mon temps, je ne l'ai pas vécu... je n'y suis pas entré... Je suis comme le pauvre qui mange son pain dehors à la fumée des cuisines. Je respire de loin. Les livres, les journaux m'apportent ce relent... Oh! je sais bien que c'est surtout une odeur de pourriture. Tout de même, il y a des moments où je crois que je regrette... Je me dis quelquefois que c'est peut-être drôle.

Il la regarda plus curieusement encore, n'osa pas demander : « Vous, au fond, qui êtes-vous?... et comment vivez-vous?... avez-vous des amants? » Elle vit la question au fond de ses yeux. Mais il se détourna, de nouveau attentif aux jeux de la flamme. Il avait croisé les jambes. La vieille étoffe grise

du pantalon flottait, se tortillait, le maigre pied dansait au bout d'un tibia de squelette :

— Ah! c'est que j'ai aimé la vie, voyez-vous! Personne ne saura jamais de quel amour j'ai pu chérir ce qui était fait de chaleur, de chair et de sang, et dont le temps à vivre était le même que le mien! Les gens qui passaient... les chiens errants dans la rue... les moineaux au bord des toits... Vous êtes très jolie, madame, et, cela se voit, très bien portante. Vous rêvez, sans doute, et quelquefois sans prudence; vous avez certainement encore beaucoup de choses à attendre, et, quoi que vous ayez pu avoir déjà, vous les attendez... Je vous jure pourtant bien que jamais vous ne voudrez la vie, vous ne saurez la vouloir comme je l'ai voulue, moi, derrière les carreaux de ma chambre de malade, brûlant, mouillé de fièvre... La vie, oui... toute la vie... la plus belle et la pire... Ah! que c'est drôle, n'est-ce pas? quand on est comme ça...

De ses grandes mains pointues, retournées vers lui-même et comme prêtes à le déchirer, il montrait sa poitrine et les os de ses joues, plus saillants, plus luisants, parce qu'il ricanait.

— Quelle passion est permise, je vous le demande, si ce n'est la haine?... Mais oui... la haine contre les parents, les grands-parents, tous ces malsains, ces malingres, tous ces morts qui m'ont fait et qui continuent à pourrir en moi.

Une bûche siffla doucement, sa sève crevait le bois; elle bouillait sous la flamme et c'était comme un sifflement d'oiseau, au fond, tout au fond de la plus épaisse forêt. Malhaire sembla l'écouter. Il écoutait aussi cet autre bruit, étouffé par les hautes vitres, les rideaux tirés, que firent les cloches sonnant à l'Église Notre-Dame. « Six heures!... c'est le salut ».

Il s'apaisa, sourit, son regard brûla mieux.

— Il reste aussi, madame, la passion de penser...

Le feu, qui l'éclairait de près, ne rougissait pas sa joue plate. Il semblait qu'entre cette peau et l'os à quoi elle était collée le sang ne trouvât pas de place pour courir et pour s'échauffer; mais un autre feu, qui n'était pas celui des braises ni du sang, consumait cet homme, et Servane, interdite en sentait la chaleur.

— Ah! celle-là, du moins, je me la suis offerte. Et je m'en suis saoulé jusqu'à l'épuisement. Les autres, après tout,

qu'est-ce qu'ils tenaient, qu'est-ce qu'ils possédaient de plus que moi, même les plus heureux, même les mieux aimés? On ne vit qu'avec soi..., on ne vit que de soi... Moi, dans ma solitude, j'avais du moins la satisfaction de le savoir, que j'étais tout seul. Et quand j'avais bien ri de ces imbéciles, je ne les enviais plus... Ma raison! ma raison... m'a-t-elle rempli d'orgueil!

Brusque et bizarre dans son air, dans son ton, il interrogea :

— Vous l'aimez, vous?

— Quoi donc?...

— Votre raison.

Servane se mit à rire :

— Ma foi, je n'en sais rien...

— C'est vrai. Vous êtes une femme. Alors elle ne doit ni vous plaire, ni vous ennuyer beaucoup. Je vous envie... Moi, il y a des instants où elle me gêne encore... Et pourtant la raison, l'importune raison, quand elle a bien cherché, bien battu les buissons, flairé partout...

Il haussa les épaules :

— Elle crie, elle ne sait plus, elle nous laisse affamés. Ah! madame, voyez-vous, cette faim, cette faim immense, le jour merveilleux où elle commence à nous dévorer!...

Un instant, il joignit, souleva ses deux mains. Ce geste, cette clarté des yeux, ces os, sous la peau jaune et mince, dont l'ivoire semblait nu, rappelèrent à Servane un Saint-François ciselé par Alonso Cano, qu'elle avait autrefois admiré à Tolède. Oui... elle le revoyait tout sec et lumineux, baigné d'une sueur d'âme qui crève la matière, ruisselle par chaque pore comme la sueur de sang. Quand, revenant à elle, Malhaire, toujours brusque et ne préparant pas ses questions demanda : « Est-ce que vous êtes heureuse? » elle répondit « Non! »étonnée d'être aussi facilement sincère, et d'accepter ainsi les façons de cet homme.

— Vous n'êtes pas heureuse, mais vous voudriez l'être!

— Sans doute, comme tout le monde.

— Ah! non! pas cette phrase-là, ne vous ravalez pas!

Mais, s'étant emporté, il médita un peu sur cet emportement et ajouta bientôt, avec plus de douceur :

— Oui, vous avez raison, le pauvre tout le monde! Ah!

qu'il est donc facile, de pécher, madame, contre l'humilité!

Un peu plus tard, regagnant à travers les rues noires et vides la rue Baudrairie, Servane sentait encore brûler autour d'elle l'exaltation qui possédait ce malingre éperdu. A sa porte seulement, tandis que grelottait la sonnette fêlée, elle se rappela, elle sentit de nouveau peser ce silence qui avait suivi le nom de Marc Hénan...

***

A sept heures, Olive entrait dans la chambre, portant un broc d'eau chaude. Elle ouvrait les volets. Dans le lit d'acajou, sous l'édredon rouge, Servane guettait le bruit du bois frappant le mur : sourde cloche sonnant le réveil de ses pensives agitations, coup frappé sur la ruche d'où vont jaillir les abeilles. Elle regardait ce qu'on voyait de ciel tout en haut du carreau, au-dessus du toit gris qui remplissait la fenêtre. Elle le préférait sombre et gonflé de pluie, s'appuyant lourdement, emprisonnant mieux. Mais Olive n'aimait pas à longtemps la laisser seule dans sa chambre. Elle s'inquiétait aussi quand la jeune femme près d'elle, après leurs pauvres repas, distraite et ne lui répondant plus, regardait trop fixement la plaque en fonte rougie du petit poêle.

— Allons... allons... faut se secouer, madame Servane. Le vent tourne; on profitera de l'éclaircie. Je vous emmène promener. La Marie Pélard gardera le magasin.

Elles sortaient de la ville par la poterne du Val. La campagne grelottait. La mort craquelante et frisée des fougères dénudait les talus. Au delà des branches moisissaient les murs longs et bas des métairies. La boue profonde des chemins isolait déjà ces demeures dont les grands toits d'ardoises, miroitant aux places que ne boursouflaient pas les mousses rongeuses, prenaient — grise ou bleue — la couleur du ciel.

Olive Frereux disait leurs noms : « La Grimaudière.., la Grande Lande... la Gontrie... » Elle se réjouissait quand Servane posait une question et semblait s'intéresser. Une fois, la pluie brusque les surprit dans le chemin de Saint-M'Hervé : il fallut bien vite rebrousser chemin. La vieille fille le déplora :

— C'est justement jour de marché. Si une voiture avait

passé, j'y demandais de nous conduire jusqu'à la minoterie. Monsieur Prodhomme vous aurait fait visiter. Pour le retour on se serait bien débrouillées.

— Monsieur Prodhomme? — répéta Servane...

N'était-ce pas ce nom-là qu'avait dit Mathieu Malhaire? Olive courant sous l'averse, un peu haletante, expliquait :

— C'est un bien bon monsieur, la dame aussi est bonne. Je parie qu'ils nous auraient fait ramener dans leur automobile...

Ces Prodhomme, oui, ces gens qui connaissaient Marc Hénan... Servane courait près d'Olive, toute ruisselante et cinglée, mais elle ne sentait plus cette eau sur son visage. La pluie cessa au moment où elles rentraient dans la ville. Sur la place Notre-Dame, les pavés étaient bleus. Mathieu Malhaire à l'angle de la rue Hellerie fermait son parapluie. Il salua de loin et puis il s'approcha. Dans la caverne de son col luisaient deux sombres yeux et un bout de nez rouge.

— Quel temps! Vous n'avez pas eu de chance, pour votre promenade... Est-ce que vous avez déjà visité l'église Notre-Dame, madame Charnoy? Non... Alors, puisque j'y vais, venez avec moi.

Olive grommelait : « Vaudrait bien mieux qu'elle rentre prendre du café chaud ». Mais Servane déjà suivait Mathieu Malhaire. « Ces Prodhomme, ses amis... Vraiment, elle aurait pu les connaître aujourd'hui... C'était assez curieux... » Elle allait le lui dire. Mais il gardait un silence qu'elle n'osait pas rompre et ne semblait plus savoir qu'elle était près de lui. Dans la pénombre de l'église, ayant ôté son chapeau, rabattu son col, et ses deux maigres bras croisés sur sa poitrine, il tendit vers l'autel une si douloureuse et suppliante face que Servane, quand il lui parla de nouveau, — enfin il revenait, il s'abaissait vers elle, — eut envie de demander, suppliante et soudain tout emportée elle-même : « Où étiez-vous? » Mais respectueuse, humiliée, portant comme une boue sa jeune chair et sa forte santé, elle n'osait que le suivre et docilement admirer.

— Ce Christ est du seizième... Voyez la chaire... Très belle... sculptée en plein bois. Dans cette chapelle...

La voûte était en forme de carène renversée. Elle montrait

toutes ses côtes, sa grosse ossature. Et l'on était là-dessous comme au fond de la mer. L'ombre vous submergeait. Le vent d'automne dehors, qui hurlait de se rompre aux angles de la pierre, faisait un bruit de vagues gonflées et s'écroulant très haut, très loin des profondeurs stagnantes et paisibles. Deux femmes en noir coiffées de capotes, deux dames, assises devant l'autel de la Vierge renversaient des faces pâles et joignaient les mains. Aux fentes de leurs yeux, fermés à demi, le reflet de quelques cierges piqués sur une couronne de fer, allumait une flamme longue et pleine de douceur. Et ce reflet touchait aussi les paillettes de jais qui ornaient les capotes démodées. Tremblantes si seulement respiraient ces fantômes, elles brillaient et brûlaient comme de petits cœurs embrasés.

La nuit était venue. Sur les marches de granit, l'air qui ne sentait plus la cire chaude ni l'encens réveilla Servane. Déjà se dissipait la saveur d'une surhumaine inquiétude. Elle se retrouvait toute, si pauvrement vivante. Quelque chose au fond d'elle brûlait encore, ou plutôt recommençait à brûler, mais d'une flamme rampante et sournoise... Sans doute, Malhaire, qui reprenait le chemin de sa maison, s'étonnait qu'elle continuât de l'accompagner. Il eût fallu prendre congé. Pourtant, presque honteuse, mais vaincue, mais sans force, comme assoiffée soudain, elle marchait près de lui, elle cherchait misérablement le moyen d'amener ce qu'elle voulait dire.

Au coin du chemin herbu, sous le dernier réverbère, ce fut Malhaire qui s'arrêta. Il souleva son chapeau.

— Si vous n'avez pas peur de rentrer seule, madame...

— Peur!... Voyons!... Peur de quoi?... — Elle lui tendait la main. — Bonsoir, monsieur Malhaire... A propos, figurez-vous. Quand la pluie nous a surprises tout à l'heure, nous étions sur le chemin de la minoterie. C'est bien là qu'habitent, n'est-ce pas, ces bons amis à vous dont vous m'avez parlé... les Prodhomme.

— C'est là. Quand rentrez-vous à Paris, madame?

— Lundi prochain, je pense.

— Alors, je vous reverrai. Un de ces jours, bientôt, si vous le permettez...

— Oui... à bientôt... Dites-moi, c'est bien leur fils, le fils de ces Prodhomme, qui connaît Marc Hénan?

— Qui le connaissait, madame.

— Ils ne se voient donc plus? Cela ne m'étonne pas. Je suis sûre que ce jeune homme...

— Il est mort en 1917, au chemin des Dames... Je vous salue, madame — dit Mathieu Malhaire.

***

Il vint le vendredi, et revint le dimanche rendre visite à Servane. La jeune femme, n'ayant pas de salon, le recevait dans l'arrière-boutique. Ayant jeté sur une chaise son feutre et sa pelisse, Malhaire s'installait au coin de la cheminée dans le vieux voltaire, brodé, sur fond marron, de rouge mangé aux mites et de bleu déteint. La jeune femme, en face, prenait l'autre fauteuil. Entre eux, sur le petit poêle, l'eau chauffait pour le thé dans la bouillotte d'émail.

C'était l'heure où sonnait la cloche du salut. Un instant, dans les rues bordées d'obscures maisons, pleines d'une nuit provinciale et vidées de vivants, la vie se réveillait : un claquement de galoches, un glissement mou de pieds chaussés de caoutchoucs. Les petites filles des sœurs, les garçons de l'école, de vieilles demoiselles, s'en allaient en même temps vers l'église Notre-Dame. Sous la voûte, là-bas, qui montrait comme les côtes d'un navire renversé, quand venait le moment de dire le rosaire, toutes ces faibles voix réunies devaient monter en un grondement pareil au bruit du tonnerre ou à celui du vent puissant qui courbe les chênes.

Au bout du comptoir, devant le petit bureau peint en noir comme un pupitre d'écolier, Olive Fréreux qui faisait ses comptes souffrait quand dans les rues recommençait le silence. Les mots qui venaient alors jusqu'à elle à travers le rideau bleu, elle eût préféré ne pas les entendre. Que pouvait-t-il bien vouloir dire, M. Malhaire, quand il parlait de gourmandises spirituelles, ou bien assurait que « l'âme ne doit point faire cas de l'entendement, lequel est un importun [1] ». Après qu'il était parti, irritée de voir comme Servane demeu-

1. Sainte Thérèse.

rait songeuse, la vieille fille ne pouvait se tenir de lui demander :

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté?... Ah! pardonnez-moi si je dis ma pensée, madame Servane, mais je n'aime pas ces gens qui s'amusent à chercher le bon Dieu, au lieu de voir qu'il est là.

La jeune femme quitta Vitré le lundi matin. Malhaire lui avait dit, en prenant congé d'elle :

— Bon voyage... Et à bientôt, madame.

— Oh! à bientôt... Dieu sait quand je reviendrai!

— Dieu le sait en effet; et moi je le devine.

— Ma vie n'est pas ici.

— Votre vie n'est nulle part.

La première fois qu'à Paris, le soir, elle se retrouva sur les boulevards, elle fut éblouie, étourdie, comme une bête nocturne. Debout sur un refuge, attendant qu'un agent levât son bâton blanc, elle regardait palpiter au sommet des maisons les affiches lumineuses.

« En ce moment, là-bas, pensait-elle, Olive brode ses coiffes blanches, Mathieu Malhaire lit, en essayant pourtant d'oublier tous les livres... Dehors, il n'y a que la nuit, la pluie, le grand silence. Et puis les cloches qui sonnent... les galoches qui se pressent... l'heure du salut... »

***

Les trois nègres, quelquefois, heurtant du poing leurs instruments ou braillant tous ensemble une chanson anglaise, faisaient un tapage qui assommait, comme assomme le gros vin. Mais quelquefois aussi un seul prenait sa guitare et les autres se taisaient. Alors les femmes qui tournaient, en petite robe noire, un mouchoir rouge ou vert sur leur nuque rasée, se balançaient au bras des hommes plus langoureusement. Et d'autres femmes, étincelantes, allongeant leurs bras nus sur les tables poisseuses, cessaient de rire un instant.

Une odeur aigre venait du buffet. Dans des sauces fortes macéraient là d'étranges légumes et des viandes singulières. Derrière les fenêtres, aux carreaux recouverts de papier huilé, on entendait le bruit doux de la neige qui tombait, le roulement prudent et gras des voitures.

D'abord Servane avait trouvé drôles, dans la salle basse et chaude de ce cabaret, ces modèles, ces soupeuses, ces peintres à foulard, cet air de Montparnasse. Maintenant elle se taisait; elle regardait une petite femme, tombée à côté d'elle sur la banquette de cuir et qui, tout essoufflée, tout éreintée, s'appliquait à recolorer ses joues, écrasait du raisin sur ses lèvres sèches : « Celle-là aussi commence d'en avoir assez... » Renversée, embrassée brusquement par l'homme qui la tenait à la taille, une autre femme, dans ce moment, jeta un cri perçant, puis éclata de rire. D'autres rires autour d'eux ne durèrent pas longtemps. La fatigue commençait d'amollir les visages. Quelques couples encore se pressaient, se pénétraient, tournaient. Le plaisir n'était pas sur ces faces tendues, où brillait la sueur. Dans la cape de fourrure, ou le petit manteau, de belles filles se levaient.

— Vous venez?

— Tu viens? — J'en ai marre. — Quelqu'un proposa : « Si on allait aux Halles? Ça va fermer ici. »

... Irène était mariée depuis le milieu de décembre. Madame de Vernois pleura en rentrant dans la chambre vide. Et puis une pensée l'égaya : « Dis donc, Servane, j'espère tout de même qu'elle ne me reviendra pas, comme la première fois.... » La tante et la nièce avaient dîné en tête à tête. « Mon petit, c'est lugubre. Si nous allions au théâtre? » Un couple ami qu'elles rencontrèrent les emmena souper dans une taverne où dansaient de grands Russes coiffés de peaux frisés. Elles rentrèrent tard, éreintées.

Cela recommença souvent. Madame de Vernois ne pouvait s'habituer à l'absence de sa fille. Tout son plaisir était de retrouver le jeune couple au bar, au théâtre. « Allons, Servane, viens donc! » Servane se laissait entraîner, s'abandonnait, ne voyait pas de fin à cet enlisement.

Un matin, comme avant de sortir elle entrait chez sa tante, elle fut surprise de voir aussi resplendissant l'aimable visage, déjà poudré, fardé, qui se tournait vers elle.

— Tu sors?... Surtout ne rentre pas trop tard. Midi et demi exactement. J'ai quelqu'un à déjeuner. Louis Lespinasse... notre voisin de la Cloche. Il est à Paris pour quelques jours.

Tous les parfums venus du cabinet de toilette alourdissaient l'air. Une buée chaude montait encore de la baignoire. — Non, pas celle-ci, — disait madame de Vernois à la femme de chambre qui lui présentait une combinaison; — la neuve, en crêpe citron, avec le chantilly noir.

Servane restait à la porte, la main sur le bouton et le serrant si fort que les petites ciselures du cuivre doré lui entraient dans la paume.

— ... Justement... je venais te dire qu'aujourd'hui je ne déjeunerai pas.

— Ah!... Bien! comme tu voudras.

En descendant l'escalier, en fuyant, Servane pensait : « Comme elle me remercierait... si elle osait ». Elle oublia les courses qu'elle avait à faire et, tout ce matin-là, erra sur les quais, le visage mouillé par une brume jaune et sale. Vers une heure, éreintée, elle entrait, pour y manger deux œufs, dans une petite crèmerie.

Sur les tables de fer, les nappes et les serviettes étaient en papier. Des chromos, réclames pour le fromage et le lait concentré, ornaient les murs. Déjà étaient repartis les petites employées, les étudiants pas riches qui prenaient là leur repas; mais des assiettes traînaient encore avec les croûtes de fromage, les noyaux des pruneaux. Trois ampoules pendues éclairaient ce pauvre désordre. Sous le petit rideau de fausse dentelle jaunâtre, de l'autre côté de la vitre éclaboussée, coulait la rue déserte et ruisselante.

La fille qui servait repartit bien vite, appelée par son propre repas dont passait, sous la porte refermée, l'odeur graillonneuse. En cassant les noix véreuses de son dessert, toute pénétrée, tout exaltée de misère et de solitude, Servane vit devant elle, mieux qu'elle ne l'avait encore jamais revu, Mathieu Malhaire habillé comme un pauvre et balayant sa maison. Elle ne lui avait pas écrit. Ils se connaissaient peu. La lettre n'eût été sans doute que banale. Mais elle pensait à lui quelquefois, au milieu de ses torpeurs, de sa stagnation. Elle retrouvait, languissante et furtive, la soudaine brûlure de ses étonnements. Aujourd'hui ce feu persistait, la pénétrait mieux. « Ah!... moi aussi... j'ai faim... j'ai faim... Je meurs de faim. » Elle sourit presque en regardant devant elle

la grosse assiette de faïence. Sa vie déjà vécue était comme ce repas misérable qu'elle venait de faire. Rien ne l'avait satisfaite, rassasiée. « Attendre... attendre comme Malhaire, c'est déjà quelque chose! »

Toutes sortes de pensées venaient au secours de sa détresse comme le grouillement des cellules lymphatiques vient au secours de la chair blessée ou malsaine. Elle resta là longtemps. Enfin elle réclama, paya l'addition modeste. Paris, ce jour-là, tandis qu'elle errait encore, ne se décidant pas à rentrer, fut plus vide autour d'elle et plus noir que les rues bretonnes. Elle n'entendait et ne voyait rien. — Souvent, depuis, il lui arriva d'être autant que ce jour-là, distraite et absorbée. Ce n'était pas toujours quand elle se trouvait seule. Un excès de tapage,de lumière, cette lassitude étourdie qui serre les tempes dans un air plein de vin, de tabac, de parfums, la rejetaient vers soi-même. Avec une curiosité aiguë, harcelante, elle se penchait au bord de ce gouffre, restait comme suspendue, tremblait de vertige.

En ce moment, dans le petit bar presque désert, — l'heure, en s'avançant, pesait sur lui, le pressait, le vidait comme une orange écrasée, — elle retrouvait le plaisir de ces évasions et penchait la tête, un doigt sur sa joue ronde, si pâle de n'être pas fardée. Le reflet des lumières éveillait tout ce cuivre qui dormait secrètement dans ses cheveux bruns. La robe qu'elle portait lui avait été donnée par Irène et c'est du parfum d'Irène qu'elle demeurait imprégnée. Mais Servane ne le percevait pas plus que toutes ces autres odeurs qui traînaient, s'alourdissaient autour des tables vides. Elle n'était plus ici. La neige fondue qui tombait devait recouvrir, de l'autre côté du carreau, des toits pointus d'ardoise, des maisons étroites, des anges de bois sculptés au sommet des piliers. Elle longeait ces maisons, suivait le chemin du Val. Près de Mathieu Malhaire qui lui ouvrit la porte, elle entendait le feu siffler comme un oiseau, voyait bouger les bêtes de la tapisserie.

— ... Enfin, Servane, qu'est-ce que tu as? A quoi penses-tu? — dit tout impatientée, à l'autre bout de la table, madame de Vernois.

Alors la jeune femme se mit à rire et se tourna bien vite

vers son voisin de gauche, sans plus se rappeler que celui-ci était Marc Hénan.

Elle le revoyait ce soir pour la première fois. Voyageant depuis plusieurs mois il n'avait pu assister au mariage d'Irène et de Bernard. Une dépêche datée de Londres assurait celui-ci d'une amitié fidèle. Servane pensait bien souvent : « S'il pouvait ne revenir jamais! » Ce soir, cependant, quand avec le ménage elle était entrée dans ce cabaret. — « Viens donc, disait Irène, nous retrouverons des amis », — elle avait pensé en reconnaissant cet homme, en ne voyant que lui, d'abord, parmi les amis annoncés : « Enfin! » Et son irritation tout de suite réveillée, ses curiosités méchantes, lui causaient de nouveau ce déplaisant plaisir.

« Enfin! » pensa à son tour Marc Hénan quand elle se retourna. Mais lui le dit tout haut :

— Enfin!... vous vous éveillez, madame. Je vous ai adressé plusieurs fois la parole...

— J'étais distraite...

— Ne prenez donc pas la peine de vous excuser... Si vous croyez que je ne comprends pas...

— Qu'est-ce que vous comprenez?

Comme d'autres hommes se penchaient sur la femme qui était près d'eux, il se pencha sur elle, et il parlait plus bas.

— Que je vous déplais... extrêmement. Mais je ne vous en veux pas. Je suis flatté. Il est toujours flatteur pour un homme d'inspirer un sentiment violent à une femme, fût-ce la haine.

— Je pense que vous exagérez.

— Moi, je ne le pense pas.

Elle soutenait son regard. L'heure tardive, le champagne bu, lui donnaient cette hardiesse. Pour la première fois, elle osait de ses yeux toucher les yeux durs, elle fouillait là-dedans; elle avait l'impression de plonger, d'avancer, d'écarter hardiment une défensive broussaille. Pressés comme ils étaient sur cette étroite banquette, elle avait, contre son épaule, la chaleur de l'épaule robuste, le drap fin du smoking. Elle voyait de tout près le nez osseux et droit, la joue plate, la bouche nue; elle respirait ce souffle. Rien d'autre ne vivait, ne lui était sensible. Derrière un mur infini s'agitait peut-

être tout le reste du monde. Mais de ce côté-ci, il y avait seulement Servane avec sa haine près de ce Marc Hénan.

Soudain les mains serrées, les mâchoires serrées, elle tremblait comme d'une fièvre qui défaisait sa pensée. Sous la table un genou s'avança, chercha son genou chaud sous la robe trop mince et qui s'écarta brusquement.

— Pardon! — dit Marc Hénan reculant lui aussi et s'excusant d'un petit geste. — Dieu que cette boîte est inconfortable. On ne peut pas bouger.

Aussitôt, sur le même ton banal et mondain qui rompait l'isolement, rapprochait, ramenait autour d'eux tous ceux qui étaient là :

— Bernard m'a dit que vous avez voyagé, madame. Vous avez passé quelques jours dans vos propriétés?

— Mes propriétés!

Elle rit de tout son cœur et ce rire l'apaisa.

— Une bicoque croulante.

— A Redon, je crois.

— A Vitré.

— Ah! bah! — dit-il — Vitré...

Elle le guettait de nouveau.

— Vous y avez des amis, je crois?

— Des amis?...

— Les Prodhomme.

— Mais oui! — s'exclama-t-il. — Où avais-je donc la tête? Ces braves Prodhomme!

Avec la fourchette qui lui servait à manger tout à l'heure des roll mops, il battait à tout petits coups le bord de son assiette. Quel souvenir, en ce moment, cherchait et retrouvait, lacérait son regard? Il demanda enfin :

— Vous les avez vus?

— On m'a parlé d'eux.

— Qui cela?.. Qui savait que je les connaissais?

— M. Mathieu Malhaire.

Dans le moment qu'il prit encore pour réfléchir avant de déclarer froidement : « Connais pas!... », Servane se rappela le silence de Malhaire, au coin du feu sifflant... Ah! savoir ce qu'il savait, et savoir si vraiment il pensait à celui-ci quand il disait : « Nous avons vu les monstres qui sont au

fond de la mer... » La nuit qui entrait par la porte fréquemment ouverte se mêlait, pure et froide, à toutes ces odeurs de viandes et de vin, de tabac, de chair nue, suante et parfumée. Il parut à Servane que Hénan la respirait longuement, profondément, comme un homme dont la poitrine fut un instant contractée. Alors, elle se plut à l'imaginer, inquiet, tourmenté, se débattant secrètement; et, guettant les paroles qu'il allait dire, comme un gamin mauvais guette le retour sur l'eau d'une bête suffoquée, elle fut déçue, quand vinrent enfin ces paroles, de ne pouvoir les trouver que parfaitement tranquilles.

— Est-ce qu'ils ont toujours leur minoterie, les Prodhomme, sur le chemin de Saint-M'Hervé? C'était une bonne petite affaire, autrefois, et qui pouvait devenir meilleure. Mais le père Prodhomme n'a jamais été bien malin.

Il ajouta : « D'ailleurs, il doit se faire vieux. » Et il regardait monter devant lui, toute droite dans l'air épais, la fumée de sa cigarette. Quelquefois, il tirait une pensive bouffée. Enfin sa main sur la table resta si longtemps immobile que la cigarette, entre l'index et le médius, s'éteignit... « Tout de même... parce que j'ai dit le nom de ces Prodhomme, à quoi pense-t-il?... »

Bernard La Bussière, un mince garçon blond, extrêmement élégant, l'œil trop grand et trop doux, se tournait sur sa chaise pour regarder partir un couple de soupeurs.

— Je te dis que ce sont les Sachère...

— Moi je te dis que non.

Irène bâillait doucement. Quand son sein se gonflait, les perles roses de sa robe s'irisaient comme des bulles. A côté d'elle, madame de Vernois s'amusait d'entendre une gamine, casquée de lourdes mèches couleur de pain brûlé, et qui se disputait avec son amant.

— Non, mon chéri! Maman ne veut pas. Elle m'a dit : « Si tu te fais couper les cheveux, je te f... à la porte ». Qu'est-ce que tu veux, maman, elle admet bien des choses, mais elle a des principes.

Deux femmes silencieuses, se tenant par la main à la table voisine, ouvraient d'immenses yeux épuisés. Déjà les nègres étaient partis. Les garçons empilaient les chaises sur les

tables pour faire la place nette au balayage du lendemain. Hénan, dans son étui, reprit une cigarette.

— C'est drôle, — dit-il à Servane, — vous ne pouvez pas savoir comme c'est drôle que vous m'ayez, ce soir, rappelé les Prodhomme.

***

Servane n'avait à personne parlé de Marc Hénan; mais quand le vendredi, au jour de madame de Vernois, elle le vit paraître, elle ne put s'empêcher de tirer Irène par le bras un peu brusquement.

— Vraiment... tu aurais pu t'arranger pour qu'il ne revienne plus ici.

— Et pourquoi donc? — demanda la jeune femme.

Son ingénuité n'était pas adroite, ni cynique — pis que cela : sincère. Ah! certes plus vivant qu'en elle demeurait en Servane le souvenir exécrable de cette nuit d'Evisa. Pourquoi ne viendrait-il pas ici?... demandait Irène. Mais c'est qu'en vérité elle ne le savait plus. Tordant son bras nu entre les doigts de Servane, elle s'échappait déjà, revenait vers la table où le goûter était servi.

— Un verre de porto, monsieur Hénan?

— Il est bien tard, madame.

Ils se souriaient, polis, tranquilles et distants, sans qu'un souvenir troublât le fond de leurs yeux. Après le plaisir était donc possible une telle perfection dans le détachement! Toutes ces images qui souilleraient à jamais sa tendresse pour Irène ne cessaient plus de tourmenter Servane, d'aviver, d'envenimer sa colère et sa haine. La force avec laquelle elle les éprouvait la laissait quelquefois comme épuisée. Elle eût voulu tout oublier, ne jamais revoir cet homme.

Il lui fallut pourtant le subir chaque semaine. Jamais aussi régulièrement il n'était venu chez madame de Vernois. Trop petitement logée pour recevoir, Irène, le vendredi, s'installait chez sa mère. Mais ce ne devait pas être sa présence qui attirait Marc Hénan. Elle lui prêtait peu d'attention d'ailleurs, et lui-même ne cherchait guère à l'approcher.

Plus que cette maîtresse d'un soir, qu'il valait mieux

oublier, l'occupaient des amis de Bernard qui venaient vers six heures. Ces messieurs étaient lourds, prudents, mais se passionnaient vite. Après quelques mots dits aux femmes, ils se rapprochaient, s'attirant, s'unissant comme les parcelles du sucre dans une tasse de café. Bientôt ils s'isolaient au fond du petit salon. Dans leur groupe bouillonnait une alchimique cuisine. Ils tranformaient en or le Charbon, le Pétrole et le Caoutchouc. On entendait un chiffre, un titre de valeurs. « Si les devises étrangères continuent à monter... — Ah!... la question des changes! — Finis les fameux placements de père de famille. Dites-donc, Hurand, vous qui classiez tout si simplement en deux catégories : les valeurs qui ne vous donnent pas à manger et les valeurs qui vous empêchent de dormir...

— Maintenant, même avec celles qui ne vous donnent pas à manger, on ne peut pas dormir. — Un tuyau, Davoulx... Pensez-vous que la Royal continue à monter? — Mon cher, si je le savais... — Je ne vous demande pas un conseil : une impression. — Jamais de la vie... Depuis que sont révolus les temps de l'Écriture, le métier de prophète est le plus sale métier ».

— Même à la Bourse où pourtant sont nombreux les descendants des prophètes, — disait Marc Hénan.

« Pauvre diable! il se mêle de plaisanter comme eux!... » Servane le regardait qui s'approchait, attiré lui aussi, avide de s'unir au groupe puissant, de s'y fondre. C'était le plaisir de la jeune femme d'imaginer cet homme rampant et tout heureux de se frotter l'échine. La tête portée trop droit, les yeux qui dédaignaient, ne composaient pas un masque si parfaitement hermétique qu'elle n'eût l'impression de le déchirer, le trouer. Le veston bien coupé se révélait luisant à l'angle du revers, au coin des boutonnières, sous un trop net éclairage. A la pointe des chaussures le verni se craquait, blanchissait un peu. C'était cela qu'elle voyait d'abord, qu'elle se complaisait à voir. De même sous l'orgueil, la tranquille froideur, elle croyait voir l'usure, les craquelures de l'âme. Elle ne voulait imaginer une telle vie que faite de ces pauvres heures, si aigrement rongeantes, qui effritent, qui dégradent. S'il parlait d'art, de livres, de tableaux, révélait la culture

et le goût qu'il avait : « Ah ! qu'il doit enrager de n'être pas riche ! Pour avoir de l'argent, il est sûrement capable de tout. Et tout, c'est beaucoup en ce trouble temps où nous sommes. » Elle ne savait le voir que toujours à l'affût. De son nom même elle tirait comme une indication : « Marc, ce petit nom qui sonne comme un juron allemand. Sur quatre lettres qui le composent, il y en a deux de celles qui forment le mot croc... Nom qui évoque le happement, le déchirement. » — « Comment vit-il?... Avec qui?... » demandait-elle quelquefois à Bernard. Bernard ne savait pas. « Il est très mystérieux, vous savez Servane... Oh !... moi je suis tranquille..., il prépare l'avenir... Il arrivera. »

Elle ricanait : « A quoi?... »

Il habitait, du côté de la rue des Volontaires, un petit appartement « Charmant, plein de livres, de jolies choses. — « Vous l'avez vu, Bernard? — Ma foi non... Jamais il ne m'a demandé... » — Rue des Volontaires ! Elle avait traversé ce quartier plein d'odeurs de fumée, de crasse, de grosse boucherie, où des femmes en cheveux font leur marché le soir. « Son petit appartement !... ça doit être propre !... quelques bouquins déchirés... de la poussière partout... Et comme il rage, là-dedans, comme il veut en sortir ! »

Quand elle arrivait dans le petit salon, offrant le porto et les cigarettes, elle ne voyait entre tous les visages que ce visage-là. Et lui, dès qu'il entrait, s'inquiétait d'elle d'abord. Elle était tellement habituée à ce regard qui la cherchait tout de suite, s'attardait sur elle, qu'elle eût été déçue de ne pas le subir. Leurs yeux se heurtaient, se détournaient. Plus tard, toute seule, elle se rappelait, elle goûtait encore ce choc, ce frôlement.

D'ailleurs ils se parlaient à peine. Si le hasard les rapprochait, les isolait, elle s'éloignait avant d'avoir dit un mot. Il observait ce départ, ce long dos balancé. Bientôt elle revenait et lui, tout occupé qu'il fût à s'entretenir avec Hurand, Davoulx, avec La Bussière, la voyait revenir; s'il prononçait une phrase à voix un peu plus haute, il savait que là-bas, attentive à verser du porto dans un verre ou plaisantant avec un autre homme, elle l'avait entendue... Mais sans doute ne savait-il pas comme elle souhaitait que

cette phrase-là contînt quelque chose qui la choquât, lui déplût, quelque chose à quoi bien solidement accrocher son mépris, comme un drapeau qui flotte.

Une fois Davoulx, l'agent de change, qui se piquait de lettres, discuta les romans de Dostoïewsky. « Pas mal... oui!... mais trop longs. Et puis, ce que c'est russe!... Vous rappelez-vous, le gentil petit jeu que propose dans l'*Idiot* un des personnages? Chacun des assistants doit raconter le plus vilain souvenir de sa vie, son action la plus basse. Charmant, n'est-ce pas? Au fait — il promenait un regard moqueur — si nous en essayions ici, tout de suite de ce jeu-là... qu'en dites-vous, messieurs? Ça pourrait être drôle. — Tous rirent, et Marc Hénan plus fort que les autres. Servane du moins en eut la certitude. Elle fut bien sûre aussi qu'il avait pâli.

Avec quel soin elle mit cette pâleur de côté pour, à tout moment, la retrouver, s'en repaître! Cet homme chaque jour l'occupait davantage. Elle croyait n'appliquer qu'une analyse froide, une curiosité détachée. Hélas! malgré qu'elle s'appliquât à la lucidité, elle ne connaissait pas la raison secrète de tant d'acharnement, elle ne savait pas ce que signifiait ce quelque chose d'obstiné, de sauvage et de gémissant, qui sans cesse s'élevait du fond d'elle-même, pareil à l'aboiement des chiens de meute, lâchés et poursuivant l'invisible proie dans la forêt hivernale.

ANDRÉ CORTHIS

(*A suivre.*)

LETTRES DE MADAME DE STAËL

AU COMTE MAURICE O'DONNELL[1]

XXXIII[2]

Comment va votre œil, cher Maurice, comment avez-vous dormi cette nuit? Espérez-vous que ce triste exil finira bientôt? Si je demeurais dans la même maison que vous, je pourrais vous soigner à tous les instants du jour et la maladie me vaudrait de vous voir sans cesse, mais tout est peine dans la moindre séparation. Je vous enverrai le pauvre petit dîner à trois heures; je vous remercie de l'avoir permis; à sept heures je serai chez vous. Souvenez-vous que madame Zamoiska était bien jolie avec son bandeau. Votre oncle m'écrit qu'il veut aller à la cour, j'arriverai donc à six heures et demie et il viendra me reprendre.

Cher ami, si vous ne sentez pas au fond de mon cœur pour vous une affection si tendre et si profonde qu'elle explique et excuse tout, vous avez tort. Adieu, le temps est superbe et j'aime le soleil de ce qu'il vous fera du bien.

XXXIV[3]

Donnez-moi des nouvelles de vos yeux. Je me suis éveillée bien triste de ce jour qui va passer sans que je vous voie — cependant je m'y résigne, il le faut, mais demain, laissez-moi

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er décembre. On doit la publication de ces lettres et le commentaire qui les accompagne à M. Jean Mistler.
2. Ms. f° 41.
3. Ms. f° 47.

vous aller voir, ou si vous êtes mieux, ne sortez qu'avec ma voiture, je ne puis supporter l'idée que cette pluie soit tombée sur vous.

Cher Maurice, je ne sais si l'imagination fait du présent tout l'avenir, mais je me sens une tristesse profonde et cette impuissance que j'ai d'écarter de vous toutes les souffrances me dégoûte de moi et de la vie. Adieu, j'enverrai mon fils cet après-midi chez vous pour savoir une seconde fois de vos nouvelles, mais si le malheur voulait que vous ne fussiez pas guéri demain, laissez-moi vous aller voir avec votre oncle. A quoi servirait l'espèce d'existence que la célébrité me donne, si je ne pouvais pas faire ici ce qui serait tout simple en France? Cher Maurice, ce monde dévasté par le pouvoir d'un seul vaut-il que l'on lui sacrifie les plus douces affections du cœur?

Adieu, je ne veux pas fatiguer vos yeux à me lire, mais dites-vous bien, tout le jour, que vous n'avez pas un sentiment de peine qui ne retentisse au cœur d'une autre. Adieu.

XXXV [1]

J'irai vous prendre à deux heures et demie — je crois que vous avez eu tort d'aller au Prater hier, le vent et la poussière ne vous conviennent pas encore, mais, avec des ménagements, j'espère que votre œil se guérira. Vous devriez m'en croire sur tous ces petits soins que j'entends beaucoup mieux que vous ne croyez : ne sortez pas à pied, ne voyez pas la lumière de lampes, mais voyez-moi, car les jours se passent et je n'ai plus qu'un mois tandis que trois m'ont paru si courts.

Comment êtes-vous ce matin?

XXXVI [2]

Une affaire essentielle me fait vous demander en grâce de venir me voir un moment, je vous en supplie. Je ne me coucherai pas que je ne vous aie vu, j'attends de votre amitié cette preuve de zèle dans une chose qui me touche personnellement.

1. Ms. 42.
2. Ms. 45.

XXXVII [1]

(29 mars.)

Je vous conjure à genoux de m'entendre — demain je dois jouer *Geneviève* [2] et vous me donnez de telles convulsions que je ne le pourrai pas. Je ne me coucherai pas sans vous avoir vu, je m'expliquerai avec vous, mais par pitié, venez me parler, vous ne savez pas le mal que vous me faites, non, vous ne le savez pas!

XXXVIII [3]

(1er avril.)

Donnez-moi des nouvelles de vos yeux, j'espère que vous n'avez pas passé comme moi la nuit sans sommeil et avec des tressaillements de nerfs. Aussi suis-je stupide ce matin à faire plaisir. Je vais avec le cœur serré mener mon fils à l'examen. J'entre d'aujourd'hui dans un mois [4] qui m'est bien funeste, c'est peut-être son influence qui m'a rendue si absurde hier. Je vous en demande pardon, et doublement pardon, car il n'y a rien là dedans qui avec votre caractère ne vous ait fait de la peine.

Voulez-vous voir *Fiesque* ce soir? Je vous attends à dîner, Schlegel n'y sera pas, nous dînerons tête à tête avec les enfants.

XXXIX [5]

Voilà l'orangeade et deux oranges, faites-les mettre dedans si elle ne vous semble pas assez forte, mais le jus seulement, pas l'écorce. Ne me répondez pas ce soir, mais demain à mon réveil, faites-moi donner des nouvelles de votre nuit, et si vous sortez prenez ma voiture — *God bless you.* — Soyez bon chrétien et bon ami, et aimez votre prochain comme il vous aime, Adieu.

1. Ms. 30.
2. La représentation de *Geneviève de Brabant* eut lieu le 30 mars, le billet est donc du 29.
3. Ms. f° 43.
4. Le mois d'avril, où mourut M. Necker. Le billet est du 1er comme on peut aussi le voir par le programme de Burgtheater, où l'on a joué la *Conjuration de Fiesque*, le 1er avril.
5. Ms. f° 29.

XL [1]

Cher ami, comment va votre œil? Il me semble qu'il ne fait pas de soleil aujourd'hui, mais il en fera demain pour le bonheur de vous revoir chez moi. Je serai chez vous à 5 heures et demie, je vous apporterai des glaces; hier mes gens ont oublié l'orangeade, et je m'en suis désolée en rentrant. Mon cœur est oppressé de vous sentir seul et toute cette comédie de ce soir me rappellera bien tristement l'aimable mouvement que vous avez eu pour moi mercredi dernier. Adieu pour ce matin, Albertine est bien, Albert ira vous voir, mais que je serai contente de vous voir entrer par cette porte qui m'attriste tellement à présent!

XLI [2]

Comme il était bien tard hier, et que j'avais eu la fièvre et que je l'ai eue encore cette nuit, je commence ma journée en demandant s'il n'y a pas de billet de vous, et en vous faisant mes excuses, si j'ai été inconséquente et vive dans mes discours hier. J'ai raison de cœur au fond, mais cela ne sert à rien d'avoir ce genre de raison. A dîner et à souper, n'est-ce pas? Rien ne s'y oppose.

XLII [3]

Pour M. le Comte Maurice.

Vous m'avez donné votre *parole d'honneur* que je vous verrais aujourd'hui — j'ai la fièvre et je vous supplie de me recevoir à 5 heures si vous ne pouvez pas me donner le bien de votre présence à dîner. Je vous jure que vous serez content de moi, mais vous m'avez donné votre *parole* de me voir aujourd'hui et je vous conjure de ne pas me refuser. Je ne vous ferai pas le moindre mal, mais je ne puis exister si vous ne me recevez pas ou si vous ne venez pas dîner. Hier vous m'avez dit : *je le jure*, est-ce donc vous pour qui ce mot n'est rien — pour la dernière fois, tenez-le. J'ai reçu une lettre dont il faut que je vous parle — Maurice, à 5 heures

1. Ms. f° 50.
2. Ms. f° 33.
3. Ms. f° 23.

ou à dîner — un mot de réponse, il n'y a pas le moindre inconvénient à ce que j'aille chez vous — je le ferai sans qu'on le sache.

Oh! soyez bon pour moi encore cette fois.

XLIII [1]

Voilà, cher Ami, une eau qui, j'espère, fera du bien à vos jolies dents. Nous souperons ce soir chez le Prince de Ligne, n'est-ce pas? il vient de m'écrire pour cela. J'ai tellement toussé que ma voix est inintelligible, mais elle vous dira, j'espère, que j'ai du bonheur à travers ma tristesse, si vous m'aimez et si vous oubliez ce qui peut vous déplaire en moi. Adieu, à 1 heure et demie.

Je ne sais rien encore des *Femmes Savantes.*

XLIV [2]

10.... [3].

Dites-moi comment vous êtes ce matin. Je (n'ai pu) me tranquilliser sur cet accident avant trois heures du matin. Chaque fois que je m'endormais, je vous voyais souffrant et si bon! En effet, si vous souffriez, vous deviez avoir pitié de moi. Cher Maurice, à sept heures et demie j'irai vous prendre; j'aurai Sismondi pour lest [4] de la convenance. Si vous ne pouviez pas venir à la répétition, j'irais à dix heures chez vous. Adieu, cher Maurice, s'il m'en coûte tant pour dîner sans vous, que *sera donc l'absence*?

XLV [5] (11 mai)

Voilà Eugène, mon cher Maurice, donnez-lui tous vos ordres. Il vous arrangera de manière que vous serez le plus joli des enfants des hommes. Vous feriez bien de venir un

1. Ms. f° 12.
2. Ms. f° 15.
3. Soit dix heures, soit 10 mai, le coin du papier est déchiré, et à la première ligne les mots *n'ai* doivent être suppléés. Le billet est évidemment postérieur au 16 avril, puisque Sismondi y est nommé et qu'il y est question des *Femmes Savantes.*
4. Je ne suis pas absolument sûr de ma lecture, et l'on pourrait également lire au lieu de *lest, légat,* mais le sens est moins clair.
5. Ms. f° 14. Le billet est vraisemblablement du 11 mai, date de la représentation des *Femmes Savantes.*

peu avant trois heures chez moi pour que je vous fasse répéter Clitandre. Comment êtes-vous de santé ce matin?

XLVI[1]

Je suis d'une profonde tristesse — il y a peut-être trop d'impétuosité dans mes expressions, mais le fond ne s'accorde pas et loin qu'en vivant ensemble il s'établisse cette douce sympathie, bonheur durable des affections, il me semble que nous nous éloignons tous les jours plus — mon attrait ne diminue pas, mais mon espérance s'efface, et je me sens avec vous comme Zaïde de madame de la Fayette, nous ne nous entendons pas. Hélas! ce n'était pas ainsi qu'il fallait passer les derniers jours pour s'assurer de se revoir.

Voulez-vous me rendre un service, je crois que votre oncle sait qu'on a écrit contre moi, je voudrais le savoir car je trouve essentiel de ne pas ignorer ce genre de choses, faites-moi le plaisir de le savoir et de me le dire, je vous demande ce service d'amitié. Heureusement pour vous que vous ne connaissez pas cet abattement qui m'a saisie et dont je n'avais pas eu un si fort accès depuis longtemps — l'exil, le retour, la solitude du cœur, les combats qui m'attendent, la douleur des adieux, un manque absolu d'intérêt pour ce qui n'est pas le cœur et point d'espoir de bonheur pour lui — enfin une sorte de dégoût de moi-même en sentant que je justifie le mot de Chateaubriand sur les âmes condamnées à une solitude éternelle.

Je sais que si quelqu'un m'entendait, que si je rencontrais mon père dans sa jeunesse, j'embrasserais la trace de ses pas, mais mon âme s'épuise à renverser les barrières qui nous séparent, et je n'y réussis pas. Je le crois cependant, j'avais une tendresse, un respect pour vous qui méritait que vous cherchassiez, non à lutter contre ma nature, mais à vous harmoniser avec elle; tout ce que j'ai d'enthousiasme eût été pour vous, et en rabattant mes ailes, c'est votre distinction que vous m'empêchez de sentir et d'exalter. Il y a des personnes que la connaissance de la société ne fait pas connaître — je suis d'une nature solitaire malgré mon goût pour le

1. Ms. f° 35.

monde, et vous me faites un mal que vous vous reprocheriez si vous en aviez la mesure.

XLVII [1]

Vous a.... [2].
j'espère que vous conserverez un souvenir de moi un peu plus long qu'eux — vous avez avec moi une manière qui me rendrait la vie odieuse et je dois vous dire qu'il me serait impossible de la supporter; je n'ajouterai rien à ces mots qui me coûtent mais qui sont solennels.

XLVIII [3]

Faites-moi le plaisir de me donner des nouvelles de votre santé — je voudrais aussi que vous eussiez la bonté avant mon départ de brûler avec moi tout ce que je vous ai écrit cet hiver d'absurde, je souhaite que de telles folies ne subsistent plus. J'espère le plaisir de vous voir chez Schlegel et à dîner — si ce mot de souffrante (*sic*) n'était pas devenu votre propriété exclusive, je vous demanderais d'avance pardon pour ma bêtise d'aujourd'hui, car je suis dans un état misérable et jamais mon cœur n'a été si découragé. Ne me dites rien jusqu'à mon départ et je vous verrai encore une fois seul et j'espère que vous me comprendrez — adieu. — *God bless you* et priez-le que ma vie soit courte. Adieu.

En lisant ces lignes brûlantes, il est impossible de douter de la sincérité de madame de Staël, et l'on est tenté d'être sévère pour Maurice O'Donnell. Hélas! la vérité oblige à dire que madame de Staël n'avait pas cessé de correspondre avec Benjamin Constant, et n'avait pas renoncé à son amour, témoin les trois curieuses lettres suivantes que j'ai retrouvées aux archives de la police, et dont les deux premières, en manuscrit original, sont de Benjamin Constant, et la troisième, copiée, de madame de Staël.

1. Ms, f° 38.
2. Le reste de la ligne a été coupé.
3. Ms. f° 36.

A Madame
Madame de Staël Holstein chez Mess. Frank, banquiers,
à Vienne en Autriche [1].

Des Herbages, ce 25 avril.

Je reçois ici, chère amie, votre lettre du 9 et il arrive que je ne suis pas à même de vous répondre à lettre vue, précisément au moment où vous me demandez de vous écrire tout de suite pour que ma lettre vous parvienne encore. Je me dépêche pourtant et celle-ci sera mise ce soir à la poste à Luzarches. Mais sûrement elle mettra plus de temps à aller à Vienne que les autres, enfin il faut se soumettre à la nécessité. Tout ce que je puis faire c'est de l'écrire le plus vite que je puis, elle arrivera quand elle pourra.

Je voudrais qu'une certaine lettre du 14 ne vous eût pas fait de peine. Je répondais, comme par devoir, à une question précise, et je me sentais une sorte de responsabilité qui m'empêchait de ne pas répondre à cette question souvent faite et souvent aussi reprochée. Je vous ai écrit plusieurs fois depuis, entre autres par un voyageur, et vous aurez vu que ma réponse n'avait changé en rien ni mes projets ni mes promesses. Je vous réitère ces dernières et j'accepte, excepté Dôle, tous les rendez-vous que vous voudrez me donner. Il se peut que je sois à Lausanne encore avant cette époque. Madame de Nassau est menacée de perdre mademoiselle Rieu et plusieurs personnes m'ont écrit pour me prévenir que je lui serais bien nécessaire dans la douleur qu'elle éprouvera. Mais dans cette hypothèse vous me trouveriez à Lausanne; ainsi, de manière ou d'autre, je serai avec vous quand vous le voudrez, à dater du 15 juin; puisse cette assurance vous tranquilliser sur notre entrevue que je ne sais pourquoi vous imaginez pouvoir être retardée. Quelles que soient les pensées qui ont traversé ma tête mobile et souffrante, celle-là n'en a jamais approché.

Je suis venu me fourrer ici dans la plus vilaine saison possible. Il n'y a pas sur les arbres une seule feuille. Tout est froid, noir et gris, et mon imagination se ressent de cette vilaine

1. F° 51, Archives de la Police 1808. Z 230 ff 51, 52. La lettre est écrite sur trois pages de grand papier bleu.

nature. Le Ciel nous retranche le printemps, d'autres nous retranchent autre chose. Nous-mêmes nous nous tourmentons. Il n'y a que la mort qui plane sur nous et qui se dit que nous avons encore tant de temps à nous agiter. Quant à moi, qu'elle ne vienne pas avec la douleur, elle sera la bienvenue. La mort est du repos, et le seul dont personne ne nous sache mauvais gré. Ne voyez pas dans cela une insinuation, je pensais à la vie en général, et nullement à ma situation en particulier. D'ailleurs, croyez-moi, je suis juste envers mon caractère, et je n'accuse personne des orages qui l'agitent intérieurement.

Je comptais travailler ici. Mais cette teinte noirâtre m'accable, et je m'en retourne après avoir réglé mes affaires et payé trop d'argent. Je serai après demain à Paris, j'en partirai toujours vers la fin de mai; en supposant que la mort de mademoiselle Rieu ne hâte pas mon départ. Quand je n'ai pas une longue prespective devant moi, le séjour limité me devient odieux.

Je suis toujours à concevoir comment vous recevrez cette lettre à Vienne, et je m'inquiète, quoique je n'y puisse rien. Il y a ici une tragédie (c'est-à-dire à Paris) d'un cordonnier [1] qui fait bien plus de bruit que *Wallstein*. On m'en a cité des vers superbes. On avait dit que, vu le sujet, elle n'était pas susceptible d'être jouée. On dit à présent qu'elle le sera.

(f° 52). Vous ne devineriez pas où j'ai été avec Elzéar, consulter une sorcière très fameuse et dont on disait des choses étonnantes. Notre superstition n'y a pas trouvé son compte. Elle nous a dit à tous deux les mêmes choses, et l'on voyait clairement que c'était un rôle appris et une rédaction rendue le plus vague possible pour aller à tout. Mais sous un autre rapport, elle était curieuse à examiner, comme ayant étudié ce qui intéresse le plus ceux qui la consultent. Chez les hommes, c'est l'argent et l'ambition, chez les femmes, l'amour, et elle saisit assez bien, par l'expression du visage, ce qu'il faut dire à chacun. Elle fait d'abord quelques cérémonies avec des cartes mystérieuses, puis elle se met à parler

1. *Zénobie, reine de Palmyre* par François, Cordonnier. Cf. Comte Clary. *Trois mois à Paris lors du mariage de Napoléon Ier*, publié par le baron de Mitis et le comte de Pimodan. Paris, 1914, pp. 315 sq.

pendant trois quarts d'heure, les yeux baissés, et regardant de temps en temps rapidement la figure de celui qui l'écoute. La mienne, froide et impassible, ne lui a rien appris sinon que j'étais préoccupé. Elle m'a dit là-dessus, sur la différence de ma situation ostensible et de ma situation intérieure, sur mes incertitudes et mes tourments, des choses qu'il n'aurait tenu qu'à moi de trouver frappantes. Mais mon esprit déjouait mes désirs, et je m'en suis allé, en disant encore à ma portion crédule : ce n'est pas cela qu'il te faut, et j'en étais véritablement fâché. Vous voyez que ce n'est pas ma faute si je ne crois pas à tout. Je fais tout ce que je peux, et depuis que je me suis mis à espérer quelque croyance, je vais les implorer toutes.

Adieu, chère Amie, au 20 ou 25 de juin d'après vos dernières dates. Si vous le voulez, plus tôt, et, s'il le faut, à Lausanne.

(*Même adresse* [1]).

Ce 27 avril.

Vous ne me dites toujours pas, chère Amie, de vous adresser mes lettres ailleurs qu'à Vienne, quoique vous me l'eussiez annoncé dans votre avant-dernière. Je continue donc à vous écrire comme de coutume. Cependant j'adresse un petit mot à Weymar, pour que vous ne vous étonniez pas trop, si vous n'y trouvez rien de moi.

Je suis aussi d'avis qu'Auguste reparte pour Genève, mais nous attendons une nouvelle lettre de vous à cet égard.

Je travaille à *Wallstein*, sans inspiration, sinon de deux ou trois vers de suite. Je crains fort que la pièce ne manque d'intérêt, parce qu'il n'y a pas le résultat fort qui fait l'intérêt des pièces françaises, ni les détails et la vérité complète qui fait celui des pièces allemandes.

Votre lettre du 12 est toute aimable. Combien je serais heureux si je croyais pouvoir vous donner un peu de bonheur durable. Dès que vous paraissez un peu plus satisfaite, je sens la vie toute différente et toute meilleure pour moi.

D'après la fixation de vos dates, il est possible que je ne parte d'ici que le 25 de mai au lieu du 15. Mais c'est en comptant fermement que notre réunion est décidément pour le 25,

1. F° 53. La lettre est écrite sur deux pages de petit papier blanc.

car il m'en coûterait beaucoup d'abréger mon séjour chez mon père. Je serai donc à votre disposition le 20 juin, et j'irai vous rencontrer le 25 où vous voudrez.

On a tenu sur Auguste des propos du même genre que ceux qu'on tient si absurdement sur vous. Je ne les crois absolument pas fondés. D'abord il est très réservé dans toutes ses conversations, et en second lieu il n'a d'opinion que sur la chimie et les mathématiques : de sorte que ce qu'on lui attribue de déplacé est faux et n'aura aucun effet. C'est un noble et digne et spirituel jeune homme, et il a gagné par son séjour à Paris.

Adieu, chère Amie, je vous ai écrit hier et ceci n'est destiné qu'à vous répondre sur notre rendez-vous du mois de juin. J'embrasse Albertine et je vous aime.

Voici maintenant la lettre de madame de Staël :

Anonyme à Benjamin Constant, à Paris [1].

Vienne, le 15 mai 1808.

Je vous écris la veille de mon départ, j'espère encore demain matin des lettres de vous; quand il m'en vient une un peu bonne, elle me soutient pour deux ou trois jours et puis je me dis que votre disposition est passée et que, dans le moment où mon âme se repose sur vous, j'ai peut-être tort de m'y confier; enfin, Dieu en disposera, je reviens avec le même attachement pour vous, un attachement qu'aucun hommage n'a effleuré, un attachement qui ne vous compare avec personne sur la terre; mon cœur, ma vie est tout à vous, si vous le voulez et comme vous le voulez, pensez-y. Je suis convaincue que personne ne remplacera Albertine et moi auprès de vous, et que vous fuyez le bonheur et la gloire sur cette terre en agitant si cruellement nos rapports, en n'y mettant pas ce genre de délicatesse qui fait tant de bien à l'âme et la rend si contente d'elle-même. Vous ne pouvez pas vous faire une idée combien il y a ici d'exemples de cette perfection d'attachement dans tous les liens de la vie; il y a sûrement plus de bonheur et d'estime de là même ainsi que de toute autre manière. Je vis danser ce soir Duport, et sans vous; qui est arrivée cette nuit, allant aussi à Pétersbourg? c'est mademoiselle George! Duport et made-

1. Copie assez correcte. F° 63.

moiselle George, n'est-ce pas beaucoup pour une ville? Je crains de ne pas la voir, car on dit qu'elle repart dans une heure. Quelquefois je me figure que ce pays vous plairait, que l'extrême bienveillance qu'on vous y témoignerait et l'élégance des manières vous suffirait, mais il n'y a pas assez d'intérêt ni d'esprit dans la conversation, enfin si je ne vais pas en Amérique le printemps prochain et que vous reveniez me voir après votre hiver de Paris et l'impulsion du polythéisme, je vous proposerai Töplitz, si, comme je l'espère, j'y suis toujours attirée et de là vous vous déciderez. Cette année je veux travailler jour et nuit, peut-être cela me fera-t-il du bien à l'âme; mais le vrai bien à l'âme, pour moi, est si vous me traitez avec tendresse, je ne souhaite rien que cela. Ma cousine prétend que des sentiments religieux pénétreront dans votre cœur; pourquoi n'écrivez-vous pas à ma cousine? C'est une si noble personne et ne sentez donc vous pas qu'il n'y a rien de sûr que le bon et le vrai et j'ajouterai le supérieur [à] beaucoup d'esprit est une grande moralité, car c'est elle qui est la véritable connaissance des choses. J'ai de la tristesse en me séparant de toutes les politesses qu'on me fait, non que j'aime personne vivement, mais il y a une atmosphère de bonté dont on sort avec peur; ce qui m'attriste surtout, c'est de quitter le Prince de Ligne, il remue des cordes de mon âme que je ne puis m'avouer et dont il ne se doute pas. On m'annonce Paméla, lady Fitzgerald, je fermerai ma lettre après l'avoir vue, afin de vous en parler.

P. S. Une équivoque fait qu'elle n'est pas venue, j'envoie ma lettre et je vous écrirai demain soir avant de monter en voiture; aimez-moi le centième de ce que je vous aime. J'écrirai à Dôle le courrier prochain.

Il n'y a rien à ajouter à cette lettre. Madame de Staël était probablement aussi sincère au moment où elle assurait B. Constant de son amour qu'au moment où elle adressait des déclarations passionnées à Maurice O'Donnell, mais peut-être faut-il voir dans les renseignements que Maurice a pu avoir sur les relations de madame de Staël avec Benjamin un des motifs de la rupture qu'il signifia assez durement au mois de juillet à son amie.

D'ailleurs, comme on a pu le voir par les billets de madame de Staël, il y eut de janvier à mai bien des brouilles et des réconciliations avec Maurice. Cependant, vers les derniers jours, leur intimité avait repris. Sans doute, la pensée des adieux prochains incitait-elle madame de Staël à profiter des quelques journées qui lui restaient sans les troubler par ses violences; quant au jeune homme, peut-être ne voyait-il pas sans une secrète joie le départ de sa trop tyrannique amie. Dans tous les cas, la police relate le 21 mai que depuis trois jours madame de Staël « passe les soirées avec son favori, le comte Maurice O'Donnell, qui a commandé pour demain une voiture lui aussi, et accompagnera madame de Staël pendant une partie du chemin ».

Le rapport du 23 nous donne des détails intéressants sur la dernière journée. « Le samedi 21, madame de Staël est allée en voiture avec le comte Maurice O'Donnell à Laxenbourg, et n'est revenue qu'à 11 heures du soir. Si insignifiant que soit ce détail, il doit attirer cependant l'attention parce que madame de Staël, en rentrant à la maison, a appelé tous ses gens et leur a sévèrement défendu de dire à personne un mot de cette promenade... Il est probable qu'elle s'est fait remarquer là-bas par la façon dont elle s'est comportée avec son ami. »

C'est probablement au cours de cette dernière promenade que madame de Staël et Maurice O'Donnell allèrent se promener, dans la romantique vallée du Bruhl, et que Maurice grava leurs deux noms sur l'écorce d'un arbre, comme madame de Staël le lui rappelle avec émotion dans sa lettre du 26 mai.

Le lendemain 22, c'était le départ, Maurice O'Donnell accompagna madame de Staël jusqu'à Stockerau, petit village situé à six lieues de Vienne, et, après des adieux déchirants, il revint sur ses pas, laissant son amie continuer tristement son voyage, en tête à tête avec Sismondi, qui, en faisant ses bagages, avait oublié ses *Mémoires* à l'hôtel [1].

1. Journal de Zinzendorf, 22 mai : « Sickingen conta que madame de Staël venait de partir, et que Sismondi, en vrai étourdi, avait perdu ses propres Mémoires. »

III

LE RETOUR A COPPET

Dès le lendemain de la séparation, le 23 mai, du relais de Budwitz en Moravie, madame de Staël écrit à Maurice O'Donnell une longue lettre, où les sentiments s'expriment dans un désordre qui n'est pas sans beauté. La douleur des adieux, les souvenirs des derniers jours, le regret des moments heureux enfuis, et aussi de tant d'heures qui auraient pu être consacrées à l'amour, et se sont consumées en stériles disputes, tout cela se mêle dans cette lettre à des projets d'avenir, à des considérations religieuses, et, il faut bien le dire, à un peu de rhétorique, — ce ne serait pas la peine de vivre en 1808, et d'avoir écrit *Delphine* pour aller faire parler simplement la passion. D'ailleurs, pour être trop éloquente, madame de Staël n'en est pas moins sincère, elle ne ment pas en racontant qu'elle s'est trouvée mal à la seconde poste, et quelques détails sur la pauvre cravate rouge ou le gilet jaune de Maurice sont plus intéressants pour nous que tous les mouvements oratoires et nous touchent encore après plus de cent ans.

XLIX

Budwitz, ce lundi soir [1].

La voilà donc commencée, cette cruelle absence, cher ami, et déjà j'ai senti toutes les amertumes du regret et presque du repentir, car j'ai perdu bien des moments que je pouvais doucement passer avec vous. Le monde m'en a ravi et la crainte de n'être pas assez aimée a troublé des jours que j'aurais pu recueillir dans mon sein. Cher Maurice, ce dernier jour, tout déchirant qu'il était, m'a convaincue que vous aimiez votre pauvre amie, ce dernier jour est tout à la fois le plus cruel et le plus précieux de ceux que j'ai passés près de vous. Ah! donnez-moi toute ma vie le bonheur de vous aimer et de vous respecter comme un être que je sens avec bonheur plus ferme, plus sévère, plus distingué que moi par son caractère. Toute mon âme est à vous, j'ai parlé tout le jour avec Eugène des arrangements de Coppet parce que je vous y voyais dans mon espérance, mais, au nom de ma tendresse, ayez soin de votre santé! J'ai frissonné dix fois

1. Ms. f° 52. La lettre est du 23 mai.

dans la journée en me rappelant des jours où vous étiez souffrant et où je vous avais tourmenté. L'absence a quelque chose de l'horrible douleur qu'on ne peut nommer, il semble qu'elle vous éclaire sur vos torts et ne vous laisse voir que les vertus et les charmes de ce que vous aimez.

Noble ami de mon cœur, appui qui ne peut manquer, je me confie à vous de toutes les puissances de mon âme, je vous verrai donc dans quatre mois moins un jour, n'est-ce pas? En voilà un de passé sur ces cent-vingt qui pèsent sur mon cœur comme un affreux cauchemar, ah, j'ai entendu les pas de vos chevaux et je me suis représenté votre charmante figure triste et touchante telle que je l'avais vue tout le jour, la pauvre cravate rouge, le gilet jaune, les cheveux à demi relevés sur le front, j'ai tout revu par l'imagination. Ah Dieu! et de quatre mois aucune porte ne s'ouvrira pour me laisser voir Maurice — cette marche que j'entendais si bien — mon ami, mon ami, pourquoi s'être séparés, il ne faut pas se quitter, vous m'emmènerez — tout est facile, la Pologne, le bout du monde, mais ne pas vous voir, voilà ce qui est impossible.

Je me suis trouvée mal à la seconde poste et l'on m'a mise sur l'herbe au milieu de la route, je pensais à la bonté protectrice de mon ami, tous les soins bruyants qui m'entouraient pouvaient-ils valoir ce mot *cher enfant* que votre voix ravissante m'a si souvent adressé! Je suis mieux à présent, ce n'est pas moi dont la santé est délicate et c'est pourtant moi qui ne suis nécessaire à personne comme vous me l'êtes — vous qui êtes ma vie, vous ne pouvez plus être égoïste, il ne vous est plus permis de vous exposer, ah, je vous demande de ne jamais oublier que je ne puis plus exister sans vous.

Avez-vous vu le pauvre Albert? Albertine a parlé de vous ce matin bien tendrement. Sismondi aussi m'a gagné le cœur en me vantant beaucoup votre esprit, Schlegel n'est que jaloux et convient qu'il n'a que ce motif de froideur; qui peut vous connaître et ne pas vous aimer? Je le crois, mon sentiment ne me trompe pas, votre âme est un trésor du ciel, je vous rendrai plus religieux, et vous me rendrez plus digne de l'être. Quel mot vous m'avez dit dans ce dernier

jour, quand vous expliquiez comment l'absence d'égoïsme vous donnait des doutes sur la religion! Vous êtes fait pour le plus noble des privilèges, une foi pure et vive, et, si nous échappons l'un et l'autre à l'empire du monde sur nous, nous parcourrons, je l'espère, la vie ensemble avec un noble but, et moi qui dois vous précéder, j'irai vous attendre auprès de mon père à qui je dirai que, pour la première fois depuis sa perte, j'ai conçu l'espoir d'un appui. Pardon, cher Maurice, si je suis encore dans des pensées qui vous émeuvent trop pour qu'il soit bien de vous les dire, mais ce jour est encore tout sanglant des adieux.

Il y a quarante-trois postes de Vienne à Constance, on passe par Munich, et là, je vous enverrai des lettres de mes banquiers de Genève pour que vous n'ayez à Vienne aucun embarras ni aucune nécessité de dire où vous allez. Le papier conduit jusqu'à un jour de Munich, et à Constance, quoi que vous en disiez, je vous enverrai deux chevaux à moi de Genève; tous ces détails, hélas, sont bien prématurés, mais je ne trouve de repos que dans cette pensée, pardonnez-moi de la détailler. Non, Julie ne vous aime pas autant que moi, j'ai la même amitié avec un attrait de plus qui me fait une moitié de vous-même.

Je serai après-demain à Prague, d'où je vous écrirai, mais j'ai profité de la poste qui partait pour Vienne cette nuit, j'espère que mercredi vous me manderez que vous avez reçu ma lettre. Cher ami, à cette heure-ci je vous voyais tous les jours — *God bless you* — aimez-moi parce que je vous aime, c'est mon plus grand droit.

Parlez de moi à votre oncle, je lui écrirai de Dresde.

Le 25, à 9 heures du soir, madame de Staël arrive à Prague, où elle loge, comme nous l'apprend un rapport de M. de Kolowrath, gouverneur de la Bohême, daté du 27, à l'hôtel Archiduc Charles. Le secrétaire Uginet n'était pas avec elle. Le lendemain 26, fatiguée du voyage, elle ne s'est levée qu'à midi, et elle est allée à l'église du Château, puis à l'établissement de bains de la Faerberinsel, le soir même elle repart, sans avoir fait ni reçu de visites. A Prague, elle paraît s'être intéressée surtout aux souvenirs des luttes religieuses, qui tiennent la première place dans la description qu'elle a faite de la ville dans son *Allemagne* [1]. Le même jour, elle écrit au comte O'Donnell

1. Livre IV, chap. II.

une longue lettre, plus calme que la précédente, mais où la tristesse s'exprime avec un accent plus profond à mesure que la distance de Vienne augmente. Déjà madame de Staël a de sombres pressentiments, elle craint d'être calomniée auprès de Maurice, et l'adjure de ne pas se laisser émouvoir par la médisance, et de la défendre si l'on dit du mal d'elle.

L

Prague, ce 26[1].

Je suis arrivée cette nuit, cher Maurice, accablée de fatigue et de tristesse. J'étais beaucoup mieux le jour où je vous ai écrit de Budwitz, je vous sentais encore là, votre souffle ne m'avait pas encore quitté; mais plus je m'éloigne, plus l'absence pèse sur moi. Je me rappelle tout ce qui s'est passé entre nous, je m'accuse et me rassure alternativement, mais toutes mes pensées s'accordent à dire qu'il ne fallait pas que je partisse, que la vie est trop courte pour se donner de telles peines, et que vous auriez dû me connaître assez pour m'en préserver. Pardon de ce reproche, votre arrivée, vos lettres même le dissiperont, mais, bien qu'il soit impossible que j'aie ici aucune nouvelle de vous, j'ai le cœur oppressé de ce silence de vous qui m'entoure. Pendant cinq mois, je vous ai vu deux fois par jour au moins, mon âme n'était remplie que de l'attente ou de la présence. Je me sens comme après une fête dans une obscurité profonde, je cherche cette musique qui était votre voix, cette parure du jour qui était votre regard, et ma peine est si vive que je la prends quelquefois pour un pressentiment, car c'est trop pour quatre mois, et si ce devait être davantage... non, non, la parole de Maurice est sacrée. N'est-il pas vrai que la fermeté de votre âme sera pour moi?

Je m'inquiète des commérages qu'on a peut-être faits sur moi après mon départ; ceux qui ne m'aiment pas ont peut-être voulu se dédommager du bon accueil qu'on m'avait fait à Vienne. Seriez-vous accessible pendant l'absence à de telles méchancetés? Me laisseriez-vous frapper où je vis, dans votre cœur? Voyez-vous mademoiselle Pauline, madame de Vrbna, Isabelle Rzewuska sur laquelle vous m'avez inquiétée

1. Ms. f° 54.

le dernier jour, ou bien avez-vous pour les absents un peu de cette religion que ceux qui ne sont plus obtiennent si bien de votre âme, et défendez-vous auprès de vous-même qui ne peut plus se défendre? Hier je me suis tout à coup persuadée que je ressemblais un peu à votre frère, il me semble, sur quelques traits que vous m'en avez dit, qu'il avait quelques rapports avec moi, et peut-être celui de ne pouvoir être heureux sur cette terre me conviendrait-il mieux qu'à personne si je ne vous avais pas rencontré.

Imaginez mon guignon, Gentz est parti cette nuit même pour Töplitz, il m'aurait convenu beaucoup mieux de le voir ici et j'avais singulièrement besoin qu'un esprit nouveau remontât mon âme. Il me prend des découragements tels depuis que je vous ai quitté que je ne vois plus rien du tout à espérer dans la vie. Cependant j'ai calculé mon livre de poste et je vous répète qu'il n'y a pas plus loin de Munich à Vienne que de Prague à Vienne; il y a sept postes de plus, mais le chemin est tellement meilleur que cela revient au même, en quatre jours vous serez à Munich, où vous trouverez mes lettres comme j'y ai trouvé les vôtres il y a cinq mois, et en deux jours vous serez de Munich à Constance. Là, à Constance, il faut [1], quoi que vous en disiez, que vous trouviez deux chevaux et une calèche. Si vous n'en avez pas, il sera mille fois plus agréable pour vous dans un pays où il n'y a pas de poste d'être conduit par un homme qui connaisse le pays, et c'est bien la même chose de renvoyer les chevaux de Genève à Constance ou de Constance à Genève. Cher Maurice, laissez-moi vous environner de mes soins; si vous me donnez quelque chose à faire pour vous, vous tromperez un peu cette inquiétude de l'absence qui fait tant de mal.

J'ai trouvé à la poste de Prague une lettre de madame de Recke, la sœur de la duchesse de Courlande, pour m'engager à rester à Töplitz, etc.; où pourrais-je rester à présent? Ils seraient bien mieux venus ceux qui me parleraient de retourner. Je quitterai Dresde le 6 de juin; ainsi, passé le 1er, je vous prie de m'écrire à Weimar poste restante. J'en suis sûre, vous ne me donnerez pas l'affreuse angoisse de n'avoir

1. Ms. f° 55.

pas de vos lettres et, dans ce Bruhl où vous avez gravé mon nom, vous vous souviendrez de ce que je souffre. J'ai beaucoup lu de l'allemand en route, je veux bien comprendre votre traduction de Coxe, écrivez-la, si cela vous est égal, en lettres latines, au reste, il y a des copistes allemands sans fin en Suisse. Je me relève quelquefois par la perspective de vous revoir, de vous soigner, de m'occuper avec vous, d'aller en Italie si cela vous convient, mais tout à coup il me traverse des craintes qui me glacent — et je m'interroge pour savoir si j'ai mérité que Dieu m'accorde le bien inestimable de votre arrivée. Adieu, cher, cher ami, je vous écrirai de Töplitz, et à Dresde, n'est-ce pas, je trouverai une lettre de vous.

Le 28 mai, à 10 heures du matin, la voyageuse arrive aux bains de Töplitz, et le conseiller Eichler, chef de la police locale, envoie sur son compte un long rapport daté du 29. Nous y voyons que madame de Staël, à son grand regret, n'a pas pu voir le prince Clary, parti le matin même pour son château de Biesdorf. Dans la matinée elle fait une visite à madame de Recke [1] chez qui elle rencontre M. de Gentz. Elle va se promener ensuite dans le parc du château, et s'intéresse surtout — je traduis littéralement — « à la chambre que le prince de Ligne habite chaque été, et où tant d'esprit est passé de sa plume sur le papier ». Après avoir déjeuné à trois heures, sans autre invité que Gentz, elle visite dans l'après-midi l'établissement des bains militaires, et déclare « que l'empereur Napoléon lui-même n'a rien de pareil à cet établissement, qui est unique dans son genre, et bien digne de l'administration autrichienne ». Le soir, elle soupe chez madame de Recke, toujours en compagnie de Gentz. « Elle s'est beaucoup lamentée sur les circonstances présentes, où un seul homme bouleverse tout, sans savoir comment il remettra tout en ordre. Personne, a-t-elle dit, ne peut maintenant faire un calcul assuré trois mois à l'avance. L'humanité vit dans un rêve, et lui fait l'effet d'une fourmilière qu'un homme foulerait aux pieds. » De tels propos n'étaient point faits pour déplaire au chevalier de Gentz, ardent ennemi de Napoléon, qui sympathisa tout de suite avec madame de Staël, témoin la lettre qu'elle écrivit le 29 mai à Vienne, où elle parle de lui longuement et avec éloges.

1. La baronne Élise de Recke (1754-1833), née comtesse de Medem, était la sœur de la duchesse de Courlande : elle a écrit un livre sur Cagliostro, qu'elle avait connu à la cour de sa sœur. Cf. Paul Rachel. *Elisa von der Recke* (en allemand).

LI

Töplitz, ce 29 juin [1].

Je serai ce soir à Dresde, cher ami, et demain, j'espère que j'aurai une lettre de vous; je me suis informée sans cesse des postes et l'on m'assure qu'une lettre partie de Vienne mercredi doit arriver demain à Dresde; j'ai peur d'avance de ma peine si elle me manquait, mais ne devrais-je pas savoir que vous êtes incapable de faire une peine volontaire et que ma triste disposition à l'inquiétude sera présente à votre cœur. Voici ma *troisième* lettre depuis que je vous ai quitté, il y a huit jours aujourd'hui que j'étais à Stockerau, que j'ai souffert depuis ce temps! Que de pensées pénibles ont traversé mon cœur! Ah, que j'avais tort de me plaindre de nos querelles qu'une explication, qu'un retour dissipait si bien! C'est ce silence qui est affreux. Combien de fois je vous parle, je vous interroge, et, suivant que l'espoir ou la crainte dominent en moi, combien de fois je me fais mal par la réflexion! Enfin, l'absence est cela. Abrégez-la; dès que votre père sera parti, le lendemain, venez, on ne sait pas quels obstacles un retard pourrait amener.

Gentz m'a fait peur en donnant plus de consistance à ce bruit que les Français avaient demandé d'entrer en Bohême; il prétend aussi que du côté de la Russie la disposition actuelle ne sera pas longue et que M. de Tolstoï à Paris en a parlé dans ce sens au duc de Cobourg qui vient d'en arriver; mais Gentz est vif dans ses croyances, et plus encore dans la manière de les exprimer. Je viens de passer sept heures à causer avec lui — la rapidité de son français m'a étourdie, il me semble qu'elle a pour but d'éviter de passer pour lourd, et qu'elle inquiète comme une masse en mouvement. C'est un homme de beaucoup d'esprit, sans aucun doute, et qui a de très grandes connaissances et je me serais estimée très heureuse d'avoir pu causer avec lui à Vienne, mais son caractère me paraît avoir une fermeté factice et il me semble en tout qu'il s'est fait au physique comme au moral. La

1. Ms. f° 56. Madame de Staël a écrit juin par distraction, la lettre est du 29 mai.

nature ne l'avait point appelé à la vivacité ni à l'élégance, mais il s'est travaillé dans ce sens d'une manière qui doit nuire à la solidité du fond. Une suite de ce travail est qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit et se roule sur lui-même en conversation comme un torrent de sable. Malgré toutes ces observations, je le tiens pour un homme de première classe parmi les hommes de lettres et je lui sais gré de ses connaissances en politique et de son intérêt pour elle. Il fait un ouvrage sur la liberté des mers dans lequel il prouvera jusqu'à l'évidence que tout ce qu'on dit sur l'Angleterre est absurde. Saviez-vous qu'il s'est fait catholique? Il en est résulté qu'il a accueilli Schlegel à ravir, mais ce ne sont pourtant pas des hommes qui se ressemblent et celui-ci s'entend bien mieux au réel de la vie, il mange, boit, dort, marche, le tout comme preuve d'énergie et de grâce. Mais au reste tous les hommes ne sont-ils [1] pas ridicules par un côté, je ne remarque ce côté que pour vous amuser.

Gentz m'a parlé de vous très bien, et une preuve que ce n'était pas pour ménager mes affections, c'est que nous avons un peu disputé sur votre oncle, sous le rapport de l'esprit s'entend. Il y a ici madame de Recke et Tiedge [2], l'auteur d'*Uranie*, c'est de la vieille école, mais ce Tiedge m'a paru tout à fait intéressant, il est dans un état terrible extérieurement, les pieds retournés, etc., mais il a de l'esprit, de l'âme, et de la simplicité. Gentz crie que c'est un mauvais poète, moi j'aime les idées et les sentiments de son livre; pour madame de Recke, c'est la meilleure femme du monde, mais on ne peut pas manquer plus de grâce; elle est à côté du ton sur tout, et, quand elle parle, je souffre comme si l'air était hors de mesure. C'est singulier comme l'accent, le regard, le choix des paroles, tout cela agit mystérieusement sur l'âme; vous qui avez tant de grâce, tant d'harmonie dans tous les mouvements, dans toutes les expressions, vous pourriez faire illusion sur votre caractère s'il n'était pas si noble et si bon, tandis que d'autres pauvres gens ne savent pas même se montrer ce qu'ils sont. Adieu, je vous écrirai de

1. Ms. f° 57.
2. Christophe-Auguste Tiedge (1752-1842) avait publié en 1800 un poème didactique intitulé *Urania*.

Dresde dès que j'aurai ma lettre, tant désirée. Je vous écris tout le jour dans ma pensée, et je ne sens rien, et je ne pense rien que pour vous le dire. Adieu, hélas! adieu!

Aussitôt cette lettre mise à la poste, madame de Staël continue son voyage, et, à onze heures, elle part pour Dresde, accompagnée par Gentz jusqu'au premier relais, à Arbesau.

M. Paul Gautier a judicieusement mis en lumière [1] l'importance de cette rencontre entre madame de Staël et Gentz, et montré comment ses relations avec l'intrigant ami de M. de Stadion et des Anglais achevèrent de perdre l'auteur de *Corinne* dans l'esprit de Napoléon. Il n'est pas sans intérêt d'ajouter quelques détails à son récit. Le journal français de Gentz pour l'année 1808 est malheureusement perdu, mais il en reste un résumé allemand qu'il avait fait lui-même et où il raconte son séjour à Töplitz. Je traduis littéralement :

« A la fin de mai je me rendis à Töplitz pour y passer l'été. J'y fis aussitôt, à un moment où il y avait encore peu d'autres étrangers, la connaissance de madame de Staël (qui se rendait avec Auguste-Guillaume Schlegel et Sismondi, dans l'Allemagne du Nord). Je passai avec elle quelques journées mémorables et l'accompagnai jusqu'à Pirna, car je n'osais pas aller à Dresde, et je me laissai au plus haut point enthousiasmer par ses spirituelles flatteries qui prenaient à la fin un caractère vraiment passionné et rendirent jaloux ses deux compagnons de voyage. Elle écrivit à Vienne, où elle avait passé l'hiver, que j'étais *le premier homme de l'Allemagne* [2]. »

A Töplitz, madame de Staël tombait dans un milieu farouchement anti-napoléonien. « Une nombreuse société de Prussiens, d'exilés, et d'ennemis jurés de Napoléon (*Napoleon's Hassern*), à leur tête la très distinguée princesse de Solms, sœur de la reine, donnait cet été-là une vive animation à Töplitz. » Au mois d'août l'agent anglais Johnson apportait la nouvelle des premiers revers français en Espagne et Vienne décidait d'organiser la Landwehr; au milieu de tant d'intrigues et de haines, Gentz était dans son élément, et madame de Staël oubliait dans son ressentiment contre son persécuteur que tous ces ennemis de Napoléon étaient des ennemis de la France. Bientôt informé, Napoléon n'eut plus pour elle aucun ménagement, et donna à Champagny et à Fouché l'ordre de la faire surveiller dans ses voyages [3].

Il est curieux de noter que le gouvernement autrichien eut vent de ces instructions. Le 2 août 1808 [4] la chancellerie d'État informait la police que le gouvernement français avait connaissance d'une cor-

1. *Madame de Staël et Napoléon*, p. 223 sq.
2. Friedrich von Gentz, *Tagebücher*, I, 53.
3. Lettres citées par M. Gautier, p. 224-225.
4. Archives de la police, 1808, 59 b. Fasc. 125.

respondance entre Gentz et madame de Staël, et, le 4 août, la direction de la police priait M. de Kolowrath, gouverneur de la Bohème, de prendre des mesures pour surveiller cette correspondance. Cette fois-ci, ce n'était plus contre madame de Staël, mais contre Gentz — toujours un peu suspect à Vienne malgré la protection de M. de Stadion [1] — que la mesure était dirigée, elle ne semble avoir donné aucun résultat, car le dossier ne contient rien de plus que ces deux lettres administratives.

Le 29 au soir, madame de Staël arrive à Dresde, et descend à l'Hôtel de Pologne, elle y reçoit la visite de l'historien Adam Muller, qui avait critiqué vivement *Corinne* dans un article du *Phébus* et dont elle souhaitait de faire la connaissance, précisément à cause de cet article [2]. A Dresde, elle vit assez retirée, et ne reçoit que le commandant de Vieth, la princesse de Solms, venue de Töplitz, le conseiller Boettiger, historien et critique d'art, qui lui fait visiter la galerie de peinture à laquelle elle devait consacrer une page dans son Allemagne. Elle voit aussi le commandant Thielemann, aide de camp du roi; Adam Muller, qui lui a été recommandé par Gentz comme une des plus fortes têtes d'Allemagne, soupe presque chaque jour chez elle; elle lui a donné à parcourir le manuscrit du livre sur l'Allemagne auquel elle travaille. Elle compose à Dresde un essai sur Vienne dont Muller dit que c'est un chef-d'œuvre, et que Vienne y est représentée comme une divinité [5]. Ce renseignement est confirmé par une phrase de sa lettre du 30 mai à Maurice O'Donnell, où elle déclare « avoir déjà parlé de l'Autriche avec un sentiment patriotique ».

Le 4 juin, dans la matinée, accompagnée par Schlegel, Sismondi et le commandant de Vieth, elle va à Pirna, sur la route de Töplitz, où un rendez-vous avec Gentz était arrangé; à six heures du soir, elle repart pour Dresde, et Gentz rentre à Töplitz [3].

Dans le même rapport, la police prétend que M. de Bourgoing, ministre de France, ne s'est pas rendu chez la voyageuse, et lui a simplement fait porter sa carte de visite, mais ce détail est contredit par la lettre du 30 mai que nous avons déjà citée.

Pendant son séjour à Dresde, madame de Staël écrit trois fois au comte O'Donnell, ses lettres complètent les renseignements que nous donne la police, et nous y trouvons, à côté de tendres reproches et de plaintes sur l'absence, — « Ah! cela fait bien mal d'aimer », s'écrie-t-elle, — des nouvelles politiques plus ou moins exactes, et quelques anecdotes spirituellement contées,

1. Kolowrath écrivait sur son compte le 13 juin (1808, Z. 230, f° 125) : « Le chevalier de Gentz, avec l'imprudence qui le caractérise, se sera certainement découvert vis-à-vis de madame de Staël en lui exposant ses vues politiques. »
2. Rapport du conseiller Eichler, daté de Töplitz, 2 juin.
3. Rapport d'Eichler, Töplitz, 9 juin.

LII

Dresde, ce 30 mai [1].

Cher ami, je trouve ici une lettre de vous et quelle lettre! Quel charme dans votre manière d'écrire! J'ai cru vous entendre, jamais style ne peut être plus loué que par cette illusion. Je ne conçois pas comment vous n'avez pas reçu ma lettre de Budwitz et je me tourmente pour le sort des deux autres pendant ma route. J'arrive ici et je n'ai encore vu personne, mais je ne veux pas manquer la poste d'aujourd'hui pour vous remercier mille et mille fois de votre lettre. J'ai regardé cette adresse que je voyais autrefois avec plaisir mais sans émotion et qui remue maintenant toute mon âme. J'ai trouvé ici une lettre du prince Auguste qui me conjurait de rester à Töplitz et d'y attendre madame Récamier et lui — ils sont raccommodés —; vous sentez que cela ne peut rien changer à mes projets, d'ailleurs je n'aimerais guère me trouver en tiers avec ces royales amours (tout ceci entre nous).

Gentz m'a accompagnée une partie du chemin et, suivant ma coutume de me laisser gagner, il m'a plu extrêmement dans les dernières heures; il est vrai aussi qu'il m'a remis un ouvrage manuscrit de lui que j'ai lu et qui m'a ravie à chaque instant; je vous adressais tous ses arguments et je disputais avec vous à travers les airs ou plutôt je ne disputais pas, car il ne se peut pas que vous ne soyez pas uni avec moi sur ce sujet, votre esprit et votre âme en sont dignes.

Vous ne me dites rien de mademoiselle Pauline ni des commérages d'Ouwarow [2] contre moi, cela n'empêche de m'intéresser à sa fièvre. Ne comptez pas sur Golowkin, je suis convaincu qu'il n'ira pas en Suisse, les nuages s'amassent du côté de la Russie, et je n'aurai point de repos que vous ne soyez en Suisse. Songez que c'est un pays neutre et qu'il y a là un envoyé autrichien; il me serait parfaitement égal de ne point aller l'hiver à Genève; ainsi, quand la politique s'obscurcirait, nous pourrions être là très paisiblement.

1. Ms. f° 58;
2. Attaché à l'ambassade de Russie à Vienne, le comte Ouwaroff devint plus tard ministre de l'Instruction publique.

Ma lettre a été interrompue par la visite de M. de Bourgoing, ambassadeur de France, et d'un M. Thielemann qui m'a fait la cour à Weimar il y a quatre ans; je l'ai trouvé engraissé et vieilli, triste effet du temps qui vous ôte à la fois la grâce et l'intérêt. On est, à ce qu'il paraît, très curieux de me voir ici et votre pauvre amie va être montrée comme la lanterne magique. — S'il y a du magique en cela, qu'il soit tout entier pour vous captiver! — J'ai déjà parlé de l'Autriche avec un sentiment patriotique, je ne puis vous dire combien mon cœur s'est serré en prenant congé de ses aigles. Écrivez-moi à Weimar jusqu'au 15 juin, j'en pars le 20 — et je crois qu'en cinq jours les lettres arrivent. Adieu, adieu.

Combien je vous remercie d'avoir été chez Albert! Ne le négligez pas.

LIII

Ce 2 juin, Dresde [1].

Je n'ai point reçu de lettre de vous par ce courrier, et cependant il m'est arrivé des lettres d'Albert de ce samedi qui m'était promis, il me dit que vous l'avez bien reçu, mais vous qui savez combien mon âme s'inquiète, cher Maurice, pourquoi ne veillez-vous pas sur les lettres? Votre domestique les met-il à temps, les affranchit-il? Enfin, j'aime mieux tout supposer qu'un oubli qui serait si dur et dont je vous crois incapable. J'écris à votre oncle, car à vous je ne saurais que vous répéter mes plaintes. Je resterai jusqu'à lundi matin parce que je ne puis avoir de lettres qu'alors, mais si je pars sans rien de vous, je serai, faut-il l'avouer, dans un véritable état de malheur. Adieu, je ne pense qu'à ce silence, adieu.

Il faut m'écrire à Weimar encore le mercredi 15 juin et puis après chez M. Maurice Bethmann à Francfort. Mais à quoi sert tout cela si vous me négligez? Non, Maurice, je ne puis le croire de vous, votre bonté, votre parole, vous sont l'une et l'autre trop sacrées. Mais ce silence, ce silence! J'ai envoyé trois fois à la poste, chez deux banquiers, enfin, depuis ce matin, je suis dans une agitation inexprimable. Cher ami, abrégez l'absence, elle fait trop mal, je ne serai

1. Ms. f° 59.

capable de rien s'il y a de l'irrégularité dans les lettres. Ah, cela fait bien mal d'aimer!

Ce 3.

Je suis toujours plus triste de n'avoir point eu de lettre; si vous ne m'écrivez pas trois fois par semaine, il m'arrivera sans cesse d'être ainsi malheureuse. Supposez pour la troisième un billet du matin, comme il ne vous coûtait pas à Vienne, cela m'est bien plus nécessaire à présent, quatre lignes font le sort de quatre jours. Vous a-t-on dit que le roi de Suède avait déclaré infâmes tous ceux qui avaient rendu Sweaborg? Le continent a été rendu à peu près de même. Il y avait à Paris un M. Roux, avec le prince Guillaume, qui est un homme d'esprit; on lui a ordonné de quitter la France; il paraît que cela va plus mal que jamais avec la Prusse.

Dites au prince de Ligne que j'ai passé la journée d'avant-hier avec la princesse de Solms qui est à Töplitz à présent; elle m'a paru fort agréable, elle a la sentimentalité des femmes du nord de l'Allemagne; comment l'amour du prince de Ligne s'en est-il arrangé? Je vous épargne le récit de mes succès de Dresde, ils sont en vérité très grands, et l'on me dit des galanteries avec de l'accent, mais que je comprendrais très bien, si j'avais du repos d'esprit par vos lettres. Ouwarow connaît-il un prince Puttiakin qui s'est bâti ici une maison toute peinte, se promène avec des bottes de fer-blanc de peur d'être mordu par un chien enragé, et compose du matin au soir un livre qui doit, dit-il, sauver le genre humain? Moi je ne vous demande qu'une petite page, — adieu, je vous boude.

J'écris à votre oncle par ce courrier. Lucien a été reçu avec transport à Florence [1].

LIV

Dresde, ce 6 juin [2].

J'ai reçu votre lettre du 1er de juin, mon cher Maurice, et j'ai vu clairement que vous étiez resté un courrier, le

1. Dans le coin en haut de la première page. Les premiers mots, jusqu'à courrier, ont été raturés par madame de Staël.
2. Ms. f° 60.

second courrier après mon départ, sans m'écrire; vous y auriez du regret si vous saviez combien j'en ai souffert, mais il me faudra du temps, non pour vous pardonner, mais pour me consoler de ce que vous avez pu me faire une si vive peine. Je suis bien affligée de ce que vous ne m'avez pas fait rester pour attendre monsieur votre père, dites-lui bien que je le voulais, je lui écrirai de Weimar où je serai après-demain; je crois que de là je pourrai lui mander quelques nouvelles.

Il y a un article singulier dans le *Moniteur*, c'est la nouvelle d'une révolution en Russie qui aurait destitué Alexandre pour l'envoyer en Sibérie; il n'y a pas un mot de vrai à cette nouvelle, mais on s'étonne avec raison de ce qu'on l'a mis dans le *Moniteur*. La disette de vivres est si affreuse en Prusse que le bruit se répand que les Français attaqueront bientôt les Russes, j'aimerais mieux que ce fût de ce côté, mais le tout est bien triste. Hâtez-vous de venir dans ma paisible Suisse; votre père étant arrivé un mois plus tôt que vous ne comptiez, ne pouvez-vous pas venir un mois plus tôt en Suisse? Vous y gagneriez beaucoup pour le pays, vous pourriez voir les glaciers, nous pourrions aller aux îles Borromées, je n'ai pas besoin de vous dire quel bonheur ce serait pour moi de vous voir un mois plus tôt. Ne sentez-vous pas à quel point cette absence me fait mal? L'arrivée de votre père a dû vous distraire, moi, je me sens plus triste chaque jour.

J'ai dîné hier chez M. de Canikow[1], il m'a dit des vers, il y en avait de jolis, mais il y en avait d'autres de si mauvais goût qu'un Russe seul pouvait se les permettre : entre autres, il s'adresse à une femme qui avait perdu son fils de quatre ans et il finit en lui disant *je ferai si vous y consentez des miracles pour vous le rendre*, je n'ai pu m'empêcher de lui dire que la mort ne se mêlait guère avec de telles plaisanteries (ceci entre nous). Il a près de lui un jeune comte de Mohrenheim qui est vraiment un homme intéressant, voilà des vers qu'il m'a envoyés ce matin avec une lettre charmante. Je vous fais grâce de tous mes succès de Dresde, mais je vous avertis que dans le Nord on est beaucoup plus enthou-

1. Ministre de Russie.

siaste que dans le Midi. Ma voiture est là, je vais m'éloigner encore de vous, je vais entrer sur la terre où j'ai appris le malheur de ma vie [1], tout ce moment me fait mal.

Ne croyez pas à la nouvelle du *Moniteur* que j'ai mise au commencement de ma lettre, c'est un article daté de Londres et qui a pour but d'accuser les Anglais; mais voici une anecdote curieuse. Le prince des Asturies a écrit de Vittoria une circulaire à tous les ministres espagnols pour leur annoncer qu'*il avait cru devoir résister aux prières que ses fidèles sujets lui avaient fait de ne pas aller en France, certain qu'il était de ne rester que six jours à Bayonne et de leur rapporter l'assurance de la protection de son puissant allié, etc.*, la proclamation est arrivée ici presque en même temps que les autres nouvelles [2]. La disette est terrible en Prusse et c'est ce qui m'inquiète, je sens bien que je vous aime à mon incroyable anxiété pour le pays que vous habitez.

Je donne à Frédéric Schlegel, qui part dans quatre jours, un paquet pour vous qui contient cet almanach que vous avez désiré, mais déchirez la gravure et ne la montrez pas à monsieur votre père, *Faust* terminé tout à l'heure par Gœthe, ouvrage, dit-on, très original, et les lettres de Winkelmann publiées et commentées par Gœthe; recevez bien Frédéric, il est très spirituel au fond et tout doux dans les formes. Répondez-moi tout de suite à Weimar à cette lettre, j'en partirai dès que j'aurai cette réponse, dites si je puis espérer de gagner un mois.

J'ai écrit à Albert de Prague et de Dresde deux fois, en doutez-vous? Albertine se rappelle à vous.

Le 6 juin [3] madame de Staël quitte Dresde; son secrétaire Uginet, que la police a enfin retrouvé à Töplitz [4], est parti en avant avec des bagages. Le rapport du conseiller Eichler, daté du 17 juin, qui contient

1. C'est à Weimar que madame de Staël avait appris le 22 avril 1804 la mort de son père.

2. Les nouvelles annonçant son internement par l'ordre de Napoléon.

3. Cf. lettre n° 54 du 6 juin : « Ma voiture est là, je vais m'éloigner encore de vous. »

4. Il y a deux rapports au sujet de cette disparition d'Uginet constatée à Prague. Il était allé tout simplement préparer le logement de sa maîtresse à Töplitz. La dernière pièce du dossier Z. 230 de l'année 1808 est un rapport du conseiller Ley, en date du 2 juillet, consacré à Uginet.

ces détails sur Uginet, ajoute que madame de Staël est partie directement pour Coppet et non pour Weimar, et de cette fausse nouvelle, il tire une belle conclusion : « Cette brusque résolution de madame de Staël réveille les soupçons de ceux qui veulent voir en elle un agent secret. »

Le 9 juin [1] madame de Staël est à Weimar, et désormais la police autrichienne cesse de la surveiller. A Weimar notre voyageuse retrouve ses amis d'autrefois; reçue à merveille par le duc et la duchesse, elle y séjourne jusqu'au 20, et elle écrit à Maurice O'Donnell le 10, le 13 et le 18.

LV

Ce 10 juin, Weimar [2].

Je n'ai point trouvé de lettres de vous ici, cher Maurice, peut-être était-ce impossible, mais dans cette assemblée de mes amis que trente lettres m'ont représentée, je cherchais votre écriture, je cherchais votre main pour m'appuyer dans l'émotion cruelle que me causait la vue de ce lieu où j'ai tant souffert. J'étais dans un affreux tremblement et j'ai passé la nuit dans un état misérable; ce matin, le jour m'a fait du bien; pauvre nature de l'âme qui est unie par je ne sais quels liens aux objets extérieurs! J'ai trouvé ici une lettre d'Albert qui me parlait de vous, il vous avait vu au Prater, enfin je me représentais votre vie allant sans moi, et cela me serrait le cœur. L'imagination et la sensibilité ne devraient pas aller ensemble, c'est aussi une réunion funeste comme celle que vous avez si bien peinte de l'esprit d'observation et de la sensibilité.

J'ai trouvé ici onze lettres de Benjamin, n'est-ce pas aimable? Huit d'Auguste qui sont aussi tendres que celles du pauvre Albert, deux de M. de Sabran, une de Prosper [3], deux d'affaires, deux de Matthieu [4], une de madame Récamier, et trois de Genève, voilà les trente, cela vous aurait fait peur à voir sur ma table. Mais j'ai d'abord regardé toutes les adresses et tous les timbres et je me suis mise à lire, mais je n'ai [5] rien trouvé du prince de Ligne et cela

1. Cf. lettre n° 55, au commencement.
2. Ms. f° 61.
3. Prosper de Barante.
4. Matthieu de Montmorency.
5. Ms. f° 62.

m'inquiète. Albert prétend qu'il a été éprouvé par une chute dans sa chambre, mon Dieu, mon Dieu, que je suis fâchée de l'aimer autant! Il se pourra que votre curiosité soit satisfaite et que vous voyiez M. de Sabran à Coppet; madame Récamier aussi désire de venir, l'y laisserai-je venir? Ne vous distraira-t-elle pas tout à fait de moi? Je suis toujours inquiète jusqu'à ce que je vous voie.

Des bruits de guerre avec l'Autriche circulent toujours ici, l'extrême pénurie de vivres à Berlin et en Silésie fait toujours craindre qu'ils ne descendent du Nord vers le Midi. Je vous conjure de partir quand votre père sera parti, les bruits de guerre peuvent *sans fondement* arriver à Vienne et vous retarder, je ne serai tranquille que quand je vous verrai.

J'ai été reçue ici à merveille par le duc et la duchesse, mais j'ai trouvé cette excellente femme souffrante, le courage qu'elle a montré a ébranlé ses nerfs et elle a presque toujours la fièvre; je ne vois personne malade sans m'inquiéter de vous. Votre dernière lettre ne contient rien sur votre santé, songez que de loin elle me trouble quelquefois à en pâlir par moments comme si quelque chose d'aigu me traversait le cœur. Cher Maurice, je me reproche alors les veilles, les plaisanteries sur la douilletterie, etc. On peut quelquefois s'impatienter contre un objet qu'on aime en [1] sa présence, mais de loin tout me fait peur.

Il est très vrai que Savary [2] a dit ici en revenant de Pétersbourg que le mariage de la grande-duchesse Catherine aurait lieu, mais on prétend néanmoins qu'il rencontrerait beaucoup d'obstacles. Le duc de Saxe-Weimar a de l'esprit et de la vivacité, j'ai causé ce matin avec lui avec beaucoup de plaisir, il m'a beaucoup questionnée sur Vienne et vous ne pouvez pas vous faire une idée quelle prôneuse je suis de ce pays! Quand je ne peux pas parler de vous, je loue l'Autriche. J'ai cherché à Leipzig les vies de Johnson [3] en anglais que je veux envoyer à votre oncle, mais je n'ai pas pu me les procurer encore; dès que je rencontrerai de l'eau d'arquebusade

1. Ms. f° 63.
2. Savary venait d'être rappelé de son ambassade en Russie.
3. Samuel Johnson, *Lives of the most eminent english Poets.*

de Suisse, je vous l'enverrai, il me semble que vos douleurs de dents seront apaisées par cela.

Combien je suis impatientée de savoir la disposition de votre père pour moi — j'attends pour lui écrire une lettre de vous. De grâce, ne fût-ce que quatre lignes, écrivez-moi trois de nos billets du matin par semaine. Écrivez-moi maintenant à Coppet sous le nom de madame Olive Uginet [1], ou sous le mien, car jamais vos lettres ne seront vues par personne. Adieu, adieu, — que je hais ce mot!

La lettre du 13 juin est plus intéressante et nous apporte quelques détails qui éclairent le chapitre de l'*Allemagne* intitulé *Du culte des Frères Moraves* [2]. Madame de Staël décrit dans cette lettre le village de Dintendorf, presque dans les mêmes termes que dans son livre, ce qui montre que le chapitre a été rédigé d'après des notes prises le jour même.

LVI

Weimar, ce 13 juin [3].

Je n'ai pas encore de lettres de vous, cher Maurice, et je m'en inquiète et je m'en irrite alternativement à tous les moments du jour. Je viens de calculer ma route pour partir d'ici une heure après le courrier de Vienne et pour arriver à Coppet le jour même de ce courrier, mais j'ai beau régler ma vie pour lui, il ne s'arrange pas pour moi. Je me tranquillise un peu sur les bruits de guerre, il me semble que la junte d'Espagne retiendra l'Empereur à Bayonne assez longtemps et j'espère aussi un peu que le nord de l'Allemagne répand ces bruits pour le désir qu'il a de voir les troupes françaises marcher du Nord au Midi.

J'ai trouvé cette noble duchesse de Weimar bien souffrante et je crains bien que son admirable courage n'ait porté une atteinte mortelle à sa santé — nous avons été ensemble hier à une commune de Moraves à huit lieues d'ici, à Dintendorf. Ces Moraves m'ont d'abord très bien reçue, le nom de mon père et le mien leur étaient connus, ils m'ont menée dans leurs maisons et dans leurs établissements publics,

1. C'est la femme de Joseph Uginet.
2. *Allemagne*, IVe partie, chap. III.
3. Ms. f° 64.

leur cimetière orné de fleurs et avec cette inscription : *Sie ist heimgegangen*, m'a fort touchée; une comtesse Kamke, qui a été jadis très belle et que l'amour a rendue très malheureuse, nous a conduits partout. Nous avons été à leur service divin; ils ont, au lieu de cloche, une espèce d'instrument que vous appelez *posaune* en allemand, et dont ils jouent d'une manière si touchante qu'on se croit en les entendant appelés par la miséricorde au jugement dernier. Ces vêtements uniformes, ce silence, le site de ce hameau entouré de saules et de peupliers, le repos, les fleurs, tout donnait l'idée des premiers jours de la résurrection dans un autre monde. Nous avons failli nous casser le cou en revenant dans celui-ci, les chemins étaient horribles, et, si Sismondi ne m'avait pas soutenue, moi, la duchesse, la voiture, et je crois même les six chevaux, votre amie aurait bien pu disparaître de la terre.

Les deux nouveaux volumes de Sismondi ont un grand succès dans les journaux de France et d'Allemagne. En parlant de succès, il faut que je vous dise qu'en sortant de Dresde le commis de la barrière m'a arrêtée et m'a dit que depuis plusieurs années tout ce qu'il souhaitait au monde c'était d'avoir vu madame de Staël. J'ai encore eu d'autres succès populaires de ce genre que je vous ai déjà peut-être mandés, mais que je vous répète pour que vous fassiez cas de l'amié de Maurice.

Matthieu me mande aujourd'hui une nouvelle de société singulière : sa belle-sœur madame de Chevreuse, belle-fille de la duchesse de Luynes, était dame de palais, on l'a mandée pour aller faire les fonctions de dame du palais auprès de la reine d'Espagne à Fontainebleau, elle a répondu qu'elle était malade, et, comme elle l'est en effet assez souvent, elle a profité de cette occasion pour demander sa démission. On lui a répondu en l'exilant à soixante lieues de Paris, dans la plus triste terre du monde, elle a vingt-cinq ans, elle est fort jolie, et elle avait la plus agréable maison de Paris. L'Empereur a dit ici qu'il fallait mener les Français *avec une main de fer et un gant de velours* — il me semble qu'il ôte le gant pour les femmes.

J'ai trouvé sur le *stammbuch* d'une dame polonaise des

vers de M. de Bonnet sur madame Severin dans lesquels il lui fait dire à Jésus-Christ : *cher!* cela m'a fait rire. Muller a fait un morceau sur Frédéric second en français à Berlin pour que les Français le lussent; l'un d'eux a dit au duc : « Mon Dieu! que je plains M. Muller d'avoir eu un si mauvais traducteur! » Villers m'a envoyé un morceau de lui[1] où il compare la manière dont les Allemands sentent l'amour et en parlent avec celle des Français; il y a quelques fautes de goût, mais c'est charmant, d'ailleurs tous les gens que j'aime ont quelque chose de distingué, vous permettrez cette maxime, vous que j'aime tant! Venez, venez le plus tôt possible, dès que votre père sera parti. Où serez-vous mieux qu'auprès de la personne qui vous aime le plus dans ce monde? Écrivez-moi, à Coppet — Matthieu y sera le 5 juillet, mais vous ne l'y trouverez plus — c'est ma Julie que Matthieu. Adieu, cher Maurice, je crois que je vous aime encore plus qu'à Vienne. — Adieu.

(A suivre.)

1. Son *Érotique comparée.*

UN IMPÔT SUR LE CAPITAL SOUS LE DIRECTOIRE

Quand le Directoire recueillit la lourde succession de la Convention et s'installa au Luxembourg, le 13 brumaire an IV — 4 novembre 1795 —, les caisses du Trésor étaient vides. Sans doute, la fameuse « planche aux assignats » n'était pas usée, malgré les tirages formidables qu'on lui avait déjà imposés. Elle allait fonctionner encore. Mais cet expédient aggravait le mal au lieu de l'atténuer. Plus se multipliaient les billets, plus montait le prix de la vie. L'inflation, dont la pratique était courante si le nom en était inconnu, portait ses conséquences habituelles, au détriment des petites bourses et pour le plus grand profit des spéculateurs. A Paris, le pain se vendait 25 francs la livre, un boisseau de pommes de terre 100 francs, une paire de souliers 400, et le reste à l'avenant. Les denrées étaient rares, les marchés mal approvisionnés. La misère sévissait sur le peuple, spécialement sur la classe moyenne des petits rentiers qui touchaient leurs rentes en papier, aux taux anciens, et achetaient tout au nouveau tarif. A côté, au contraire, les agioteurs, ceux qui avaient eu l'esprit de transformer à temps en numéraire les liasses d'assignats, les spéculateurs qui, dans le commerce ou à la Bourse, jouaient sur les marchandises ou sur les valeurs, nageaient dans une opulence, nouvelle pour la plupart d'entre eux. Le louis d'or, de 24 francs, était monté à 3 000. De là ces fortunes subites qui s'édifiaient en quelques jours, au grand scandale de la

foule, indignée par le spectacle des sarabandes effrénées, si souvent décrites, auxquelles se livraient les enrichis de fraîche date.

Si cette indignation populaire ne se traduisait plus par des actes, comme dans les temps héroïques du début, quand la foule déferlait sur la place de l'Hôtel-de-Ville et jusque dans la salle de la Convention, le mécontentement n'en était pas moins profond, le malaise général. On accusait surtout certains commerçants — les mercantis d'alors —, les nouveaux riches, les spéculateurs de toute sorte, à qui on attribuait le renchérissement général, sans se rendre compte que divers champignons sont l'indice et non la cause de la pourriture. « Cela ne peut pas durer », entendait-on. Tous éprouvaient le besoin de sortir de cette situation.

Plus que personne le nouveau gouvernement en sentait la nécessité urgente. A tout prix, il lui fallait de l'argent, immédiatement. Où le trouver? « Où il est », disait-on déjà. De là l'idée si simple d'un prélèvement sur les fortunes particulières.

Le 15 frimaire an IV — 6 décembre 1795 —, le Directoire saisissait donc le conseil des Cinq-Cents et le conseil des Anciens du projet d'un emprunt forcé, d'une valeur de 600 millions, *valeur métallique*, à faire porter sur un million seulement des citoyens les plus riches, — le « million doré », ne manqua-t-on pas de dire. On n'atteindrait ainsi qu'un cinquième des contribuables. On comptait bien, comme l'avouait le Directoire avec cynisme, que la grande majorité des citoyens, ne participant pas à cet emprunt, y applaudirait. C'était de la pure démagogie. Qu'était devenu le temps où, dans la déclaration des Droits de l'homme, les législateurs de 1789 proclamaient que « la contribution doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés! »

Malgré l'importance du sujet, la discussion dura peu. Renvoyé le même jour à la commission des finances, le projet passa le lendemain devant le conseil des Cinq Cents. Vainement Siéyès signala-t-il les graves mécomptes que réservaient les calculs du gouvernement établis à la hâte. Vainement aussi un député proposa-t-il de commencer, pour trouver de l'argent, par vendre, non pas les monopoles, mais des immeubles

appartenant à l'État, comme les anciens châteaux royaux, et leurs dépendances, Fontainebleau, Compiègne, Rambouillet, Chantilly, Saint-Cloud, Chambord et bien d'autres propriétés foncières. Le 18 frimaire — 9 décembre, — les Cinq-Cents adoptaient, avec quelques modifications, le projet que le conseil des Anciens votait le lendemain. Plusieurs députés essayèrent d'ouvrir les yeux de leurs collègues, de leur montrer la légèreté avec laquelle on agissait, de leur prouver les graves inconvénients de cette improvisation : le temps pressait, on passa outre. En quatre jours, l'affaire fut escamotée.

D'après cette loi du 19 frimaire, un impôt, déguisé sous l'euphémisme d'emprunt forcé, serait prélevé sur le quart des citoyens les plus imposés de chaque département. Les victimes ainsi offertes au Moloch fiscal seraient partagées, *dans chaque département* et suivant le chiffre de leurs fortunes, en quinze classes égales en nombre qui devaient verser, depuis 50 livres *en numéraire* pour la première, jusqu'à 1 200 pour la quinzième. Une seizième et dernière catégorie comprendrait les individus possédant un capital de 500 000 livres et au-dessus, valeur d'avant la Révolution, et serait soumise à un prélèvement allant jusqu'à 6 000 livres. Les rôles seraient établis rapidement et les paiements effectués dans des délais très courts, avant un mois, soit en numéraire ou en matière d'or et d'argent, soit en nature, en grains au cours du jour, soit enfin en assignats que l'on accepterait pour le centième de leur valeur nominale. Comme il s'agissait soi-disant d'un prêt et non d'une taxe, les prêteurs recevraient des coupons spéciaux avec lesquels ils pourraient, par la suite, acquitter une partie de leurs contributions.

Nombreuses étaient les objections que l'on pouvait formuler, et que l'on formula, contre cette loi, bâclée sans un examen sérieux. La plus grave de toutes, qui sautait aux yeux des moins avertis, était cette répartition des citoyens en quinze catégories égales dans chaque département : dans les départements pauvres, des gens, ayant trois à quatre mille livres de rentes, formeraient la quinzième classe, alors que dans d'autres plus fortunés ils entreraient dans une des premières catégories seulement. Quant à savoir comment les contribuables se procureraient les fonds nécessaires et quelle serait la réper-

cussion sur l'économie générale du pays, on n'en avait cure. Pour ces primaires que sont certains politiciens, la fortune des riches ne gît-elle pas dans un grand coffre, où s'entassent pièces d'or et billets de banque, et dans lequel il suffit de puiser selon les besoins du moment?

A toutes les observations, très nombreuses et parfaitement justifiées que formulaient les plus clairvoyants, les partisans de la mesure répondaient que le point essentiel était d'aller vite. Aussi, pas de déclaration exigée du contribuable, pas d'enquête de la part des agents : les administrateurs des départements établiraient les rôles d'urgence, en se basant sur les feuilles d'imposition et *sur la notoriété publique*!

Mieux que tout, les instructions envoyées, le 21 frimaire, par le ministre des finances aux administrations des départements montrent l'esprit dans lequel était conçu la loi.

Le quart des contribuables soumis à l'emprunt, était-il dit, « doit être pris approximativement, en comptant rapidement le nombre des individus qui étaient portés sur les rôles de la contribution mobilière de 1793 ». « Il en sera de même de l'évaluation des facultés respectives des citoyens qui seront portés sur les rôles de l'emprunt forcé. Cette évaluation se fera promptement. On verra ce que chaque individu payait de contribution mobilière. Le rôle de la contribution foncière fera connaître si, dans la commune de son domicile, il a des propriétés foncières; et sa manière de vivre, *jointe à ce que la notoriété publique apprendra de ses facultés*, achèvera de déterminer dans laquelle des seize classes prescrites par la loi il devra être compris ».

« La loi doit atteindre spécialement tous ceux qui, en ce moment ont le plus de facultés, quand même ils ne se trouveraient portés sur aucun rôle. En conséquence, c'est beaucoup plutôt le fermier qui doit payer que le propriétaire. Les simples rentiers, autrefois comptés parmi les riches, sont maintenant à classer parmi les pauvres. Enfin, les véritables riches du jour sont ceux qui, par une multitude de combinaisons de commerce, ont amassé des fortunes subites pour lesquelles ils doivent, plus que tous les autres, venir au secours du Trésor public ».

Les listes devaient être dressées par canton. En face de

chaque nom « on mettra la somme que, d'après la notoriété publique, chacun sera présumé avoir de capital, en calculant ses propriétés mobilières et immobilières, et ce qu'il peut gagner par ses talents, par son industrie ou par son commerce ». On désignera surtout ceux qui se sont enrichis depuis la Révolution et l'on marquera spécialement les fortunes présumées de 500 000 livres et au-dessus, valeur de 1790. Cette opération sera effectuée en trois ou quatre jours et les résultats transmis au département. « Il faudra surtout marcher avec célérité, sans viser à la précision que l'on pourrait y mettre, s'il n'était pas question seulement d'un emprunt dont le remboursement réparera les inconvénients momentanés de quelques irrégularités dans la répartition. » En réalité, il s'agissait bel et bien d'un véritable impôt sur le capital, et c'est ainsi que le comprirent tous ceux qui le subirent.

On estimait qu'un tiers de la taxe serait perçu avant la fin de janvier et le reste en février.

L'annonce de cet impôt fut accueilli de façons différentes selon les milieux. Au début, les futures victimes, les enrichis de la veille qui possédaient maintenant la plus grande partie de la fortune publique, la plus apparente du moins, critiquèrent amèrement le projet dont ils avaient escompté l'échec au conseil des Anciens — le Sénat d'alors. Les marchands déclaraient que le louis monterait si haut qu'ils seraient réduits à vendre leurs marchandises non pour gagner dessus mais uniquement pour vivre, ce qui était une exagération, car d'autres, plus près de la vérité, annonçaient qu'ils hausseraient leurs prix pour récupérer ce qu'on leur enlèverait. Parmi les riches, seuls les « gens à portefeuilles », comme l'on désignait ceux dont la fortune consistait uniquement en valeurs mobilières, modéraient leurs plaintes, avec la conviction secrète qu'il serait difficile de les atteindre. Beaucoup d'entre eux, pour dissimuler plus facilement leurs ressources, s'empressaient de changer contre des écus ou de l'or les assignats que leur avaient procurés des gains récents. Ils se félicitaient ouvertement de n'avoir pas acquis de biens nationaux, de ne posséder aucune propriété qui mît en évidence leur situation véritable.

Dans le peuple, au contraire, ce fut une explosion de joie.

On allait enfin faire rendre gorge aux spéculateurs! Les assignats rentreraient en masse, on en détruirait une partie, ce qui provoquerait une hausse sur ceux qui resteraient en circulation. Partout on se congratulait. On ne parlait que des heureux résultats à attendre d'une mesure dont souffriraient les riches seuls et les agioteurs. Dans les réunions publiques, dans les promenades, les cafés, les théâtres, toutes les conversations roulaient sur cet objet : la confiance renaissait, on était tout à l'espoir.

Pendant quelques jours, ce fut un concert de bénédictions à l'adresse du gouvernement qui avait enfin découvert la panacée. Le louis, qui, au moment de la discussion devant les conseils, était monté, le 17 frimaire, à plus de 5 000 livres, tombait brusquement à 3 000, le 21 frimaire, après la promulgation de la nouvelle loi. Que serait-ce plus tard, quand l'argent commencerait à rentrer! Aussi pariait-on que, dans une quinzaine, il descendrait à 1 500 livres. Des malveillants —il y en a toujours—insinuaient bien que, si l'État récupérait par ce moyen quelques milliards d'assignats, au lieu de les détruire selon ses promesses, il les remettrait dans la circulation, en sorte que la situation resterait la même. Ces craintes témoignaient plus de perspicacité chez ceux qui les éprouvaient que de confiance dans les « cinq sires », ainsi qu'on appelait Barras et les quatre autres directeurs. Le peuple, moins pervers et plus naïf, s'extasiait sur l'admirable conception qui allait transformer nos finances et diminuer la cherté de la vie. Tout ce qu'il craignait, c'était de voir des agioteurs échapper à la rançon exigée d'eux.

Hélas! Cette joie dura peu. Rapidement, le louis remontait à 3 950 livres. Un tolle s'éleva contre la Bourse, ce foyer des agioteurs d'où venait tout le mal. Sous la pression de l'opinion publique, le ministre de l'Intérieur la fermait, le 23 frimaire, jusqu'à nouvel ordre : le lendemain, le louis valait 4 500 livres! La raison en était fort simple. Si, d'une part, en effet, les agioteurs, expulsés de leur temple, tenaient maintenant leurs séances dans les cafés et sous les galeries du Palais-Royal, les commerçants montaient leurs prix, en prévision de la taxe qui les menaçait, et surtout ils exigeaient les paiements en numéraire. L'assignat se discréditait de plus

en plus. Les marchandises atteignaient des prix fabuleux.

Des journaux essayaient de rassurer le public. Ils vantaient, les bienfaits d'une mesure dont on devait espérer le salut, et qui n'avait pas encore eu le temps de recevoir son application, de produire son effet. Dans le *Moniteur* du 29 frimaire, le ministre des Finances affectait de croire que quelques citoyens, impatients d'être écorchés, s'étaient présentés bénévolement à la trésorerie nationale, pour verser d'avance ce qu'on ne leur réclamait pas encore. Il en profitait pour indiquer les endroits où les paiements en argent ou en nature pouvaient s'effectuer : tel était, du reste, le but véritable de cette note, dont le public s'amusa en la traitant de fanfaronnade, comme celles « des charlatans qui prétendent ne pouvoir suffire à la distribution de leurs drogues ».

D'une façon assez unanime, on demandait que l'emprunt atteignît surtout les enrichis, les individus qui avaient édifié des fortunes scandaleuses, les compagnies noires dont les gains sur les biens nationaux avaient été considérables. Les clameurs ne cessaient pas contre les agioteurs, qui ne s'en troublaient guère et continuaient leurs fructueuses opérations. Plusieurs d'entre eux, pour passer inaperçus, s'étaient réfugiés au Marais où ils habitaient de modestes logements, peu en rapport avec leurs fortunes.

Moins d'un mois après la promulgation de la loi, dans les premiers jours de janvier 1796, des contribuables de bonne composition montrèrent un indiscutable empressement à s'acquitter de ce qui leur était réclamé. Quelques-uns même, affirmait-on, non inscrits sur les rôles, exhibaient les récépissés de sommes qu'ils auraient versées par avance et par pur civisme. Il se produisit alors des fluctuations curieuses. Le numéraire se mit à baisser un peu, tandis que les denrées, qui rationnellement auraient dû suivre le même mouvement, éprouvèrent une hausse sensible. N'en fallait-il pas trouver la cause dans ce raisonnement des marchands qui disaient ouvertement : « Nous payons l'emprunt forcé, mais aussi nous vendons tout en conséquence »? Puis, ces mêmes marchandises subirent une légère baisse, bientôt suivie d'une hausse nouvelle. Le fléchissement avait été très momentané.

Des plaintes amères commençaient à se produire. « On

parle beaucoup, lisons-nous dans un rapport de police, de l'arbitraire qui règne dans la répartition de cet emprunt. On dit qu'il suffit d'être dénoncé par des voisins malveillants comme faisant ou ayant fait un grand commerce pour être imposé à des sommes exorbitantes. » Des individus changeaient d'appartement pour ne pas avoir à payer ou pour être tout au moins rangés dans la catégorie la plus faible. Le bruit courait, en effet, que l'on n'examinait pas les facultés réelles de chaque personne, on n'en avait pas le temps, et il suffisait d'avoir dans son quartier la réputation d'être riche ou pauvre pour être imposé ou non. Les avertissements commençaient à pleuvoir. Déjà l'on citait des rentiers qui seraient obligés de vendre leurs meubles pour s'acquitter. Des contribuables, classés dans la 16e catégorie, la plus élevée, n'avaient même pas pour toute fortune la somme exigée d'eux. Rien d'étonnant, du reste, dans l'arbitraire qui présidait à cette taxation. La politique s'en mêlait. En divers endroits, les membres des anciens comités révolutionnaires procédaient à l'assiette de l'emprunt et pour frapper à coup sûr d'anciens adversaires, ils avaient soin d'imposer plus que les autres ceux qui avaient été incarcérés dans les beaux temps de la Terreur. Certains individus, en outre, ardents partisans de l'emprunt forcé tant qu'ils pensaient lui échapper eux-mêmes, jetaient feu et flamme en se voyant inscrits sur les listes. On disait aux ouvriers qu'on ne leur donnerait plus de travail. Quelques chefs d'ateliers diminuaient effectivement leur personnel. Partout on ne parlait que de ce sujet. Si quelques-uns s'obstinaient à vanter le système, la plupart le critiquaient, dénonçaient ses abus, déclaraient que jamais vexation n'avait été plus tyrannique. « Tout le monde, notait mélancoliquement un policier, crie contre une mesure qui, il y a quinze jours, était regardée comme très salutaire. » C'est que, pendant ces quinze jours, on avait passé de la théorie à la pratique : on se trouvait maintenant aux prises avec la réalité.

A la fin de janvier, les plaintes devinrent de plus en plus vives. L'inégalité de la répartition provoquait des murmures. Chacun attribuait à « des dénonciations dictées par des vengeances particulières » l'énormité des sommes exigées. Beaucoup se refusaient maintenant à payer, disaient qu'ils pré-

féraient voir saisir et vendre leurs meubles. A côté de petites fortunes trop lourdement frappées, on citait, naturellement, de gros capitalistes classés dans une catégorie très inférieure à celle dans laquelle ils auraient dû figurer. De toutes parts on criait à l'arbitraire, à la tyrannie. Au concert d'éloges du début succédait une tempête de malédictions contre le gouvernement.

Et le peuple était non moins déchaîné! Le louis était remonté, atteignait 5 500 livres, allait monter encore. Toutes les denrées progressaient de même. Beaucoup d'ouvriers sans travail s'en prenaient directement à l'emprunt, qui avait contraint, disaient-ils, les maîtres chez qui ils travaillaient à les renvoyer. On reconnaissait maintenant qu'en fin de compte le consommateur supporterait les frais du nouvel impôt, puisque le commerçant récupérerait sur lui ce qu'il serait forcé de donner par ailleurs. Le petit commerce languissait lamentablement. La hausse des prix et leur incertitude entravaient les transactions. Les plus à plaindre, peut-être, étaient les petits rentiers à qui l'âge ou les infirmités interdisaient tout travail.

Naturellement, les bruits les plus divers circulaient. Un jour, on racontait, sans rire, que les habitants de Rouen avaient élevé une potence pour y accrocher ceux qui se soumettraient aux exigences du fisc. Une autre fois, on rapportait que, dans une commune près d'Orléans, les taxateurs avaient été obligés de se cacher pour échapper à la fureur des contribuables. Les uns prétendaient qu'on allait diminuer la taxe, la supprimer même. Dans des départements, des officiers municipaux, chargés de fixer la part de leurs concitoyens, préféraient donner leur démission plutôt que de devenir ainsi des agents fiscaux. A travers tout le pays, dit Marcel Marion dans sa belle *Histoire financière de la France*, éclata une véritable « insurrection morale » contre cette loi. « La résistance était générale, le mécontentement intense et le recouvrement singulièrement retardé ».

Vainement, à plusieurs reprises, les Conseils essayèrent-ils d'apporter quelques modifications à la loi qu'ils avaient improvisée. Ils consentirent certaines décharges. S'ils prirent, en apparence surtout, des mesures pour traquer les récalci-

trants, ils cherchèrent à faciliter les paiements par la prorogation de diverses échéances. Ils prononcèrent surtout de beaux discours, ce qui arracha à l'un de leurs membres, Crassoux, cette apostrophe : « Ce n'est pas par des propositions exagérées, des phrases ampoulées, des grands mots que l'on sauve la Patrie en matière de finance, mais par le sang-froid de la réflexion et la combinaison des calculs ». Un autre, non des moindres, Laffon-Ladebat, laissait échapper cet aveu : « Aucun de nous n'ignore l'arbitraire des taxes qui ont été faites. Aucun de nous n'ignore que plusieurs citoyens ont été taxés pour des sommes qui excèdent la totalité de leur propriété ». Tous sentaient si bien les injustices commises qu'on s'empressait d'autoriser les réclamations.

Pour rendre au public la confiance qui baissait, on procéda solennellement, le 19 février 1796, sur la place Vendôme, à la destruction de la planche aux assignats et de tous les instruments ayant servi à leur fabrication. On en avait imprimé pour 45 milliards et demi. Ce jour-là, le louis valait 6 450 livres. Il devait monter les jours suivants, atteindre 8 600 livres le 22 février, rester pendant le mois de mars dans les environs de 7 000 livres et bondir, en mai, jusqu'à 12 000.

Le prix de la vie s'en ressentait. Toutes les denrées montaient sans discontinuer. Toujours le même refrain! Pour donner quelques prix, relevés sur la cote officielle, la chandelle, qui valait 75 livres le jour où le Directoire entra en fonction (4 novembre 1795), en valait 130 au début de février 1796. Le savon de Marseille passait de 95 à 215 livres, le sucre de Hambourg de 160 à 325 livres, le sucre d'Orléans de 130 à 260 livres. De même pour le reste. Un poulet coûtait plus de 400 livres, un dindon 1 800. La livre de pain se vendait 40 livres en assignats — ou trois sous en numéraire, car si la vie était effroyablement chère pour quiconque payait en assignats, elle était relativement bon marché pour celui qui avait pu se procurer du numéraire. Au moment où le louis atteignait 5 000 livres, on citait ce mot, très exact, d'un individu qui venait de payer son dîner 1 000 livres en papier : « J'ai dîné pour 4 livres 10 sols; en vérité, c'est délicieux ces assignats; je n'aurais pas aussi bien dîné autrefois pour 12 livres ». Comme le populaire, lui, en était réduit aux assi-

gnats, c'était lui qui, au bout du compte et comme il arrive toujours, souffrait le plus de cette augmentation de tous les prix, qui monteraient encore davantage.

Et avec cela, l'argent ne rentrait pas! Malgré les peines dont on les menaçait, les contribuables refusaient de s'exécuter. Dans les beaux calculs du début, on avait escompté une rapidité et un empressement dont on restait bien loin. Alors que le gouvernement avait estimé qu'en février toute la taxe serait payée, à la fin de mars on avait versé huit milliards en assignats et trois millions et demi en numéraire. Un mois plus tard, on n'avait encore reçu qu'un peu plus du sixième de ce qu'on avait espéré. Au total, l'État encaissa 29 milliards en assignats et douze millions et demi seulement en numéraire, soit en tout la moitié de la somme fixée. Certains même affirmaient, aux Anciens, que cet emprunt forcé n'avait rapporté réellement que cent millions. Le fiasco était évident, et déjà cependant on parlait de lancer un nouvel impôt d'un système analogue!

C'est pour atteindre un aussi piètre résultat que pendant des mois on avait bouleversé le pays, provoqué le mécontentement général, occasionné une hausse effroyable du prix déjà élevé de la vie, ameuté une partie de la population contre l'autre, causé un chômage dont les premières victimes étaient les ouvriers et les gens du peuple, à qui on avait promis monts et merveilles au cri toujours si séduisant : « Les riches payeront ». Une fois de plus s'était vérifiée la profonde justesse de ce mot de Buzot : « Le malheur est qu'en voulant tuer le riche on tue le pauvre ». Une fois de plus aussi le populaire s'était laissé tromper par ses mauvais bergers, qui avaient conduit leur troupeau jusqu'aux portes de l'abattoir.

ERNEST D'HAUTERIVE

LES RICHESSES DE L'ÉTAT FRANÇAIS

LE GISEMENT DE POTASSE ALSACIEN

Au moment où l'État, ce prétendu pauvre, préparait un coup formidable contre les économies et la fortune des contribuables, au moment où l'État se livrait, avec la complicité des représentants du peuple, à un attentat inouï contre la Nation, au moment où, pour remplir ses caisses vidées par une administration déplorable des deniers publics et par un gaspillage insensé des contributions imposées à la Nation, l'État annonçait la création d'une nouvelle caisse, prétendant la remplir avec les 15 p. 100 prélevés sur les héritages des Français, à ce moment nous avons continué inlassablement, avec nos faibles moyens, l'inventaire des richesses fabuleuses de cet État soi-disant réduit à la mendicité et dont l'incurie seule cause les embarras financiers.

La réalisation d'un seul poste de l'actif de cet inventaire tel que nous l'avons dressé jusqu'ici : tabacs, chemins de fer, téléphones, arsenaux, — et nous n'en sommes encore qu'au commencement — suffirait à inaugurer la politique de dégrèvements d'impôts promise par le Cartel des gauches à ses naïfs électeurs avant le 11 mai 1924 et préconisée dans la *Revue de Paris* le 1er juin 1924.

En regard des 15 p. 100 que le projet Painlevé voulait extorquer aux possédants français, nous allons placer un nouveau poste de l'actif que nous venons de porter à l'Inven-

taire, celui des potasses d'Alsace, dont les gisements, évalués à un nombre colossal de milliards de francs, ne rapportent actuellement rien au budget de la France.

Nous rappellerons ici tout d'abord que, suivant nous, les richesses totalement improductives ou mal administrées de l'État français, biens oisifs par excellence, devraient être utilisées pour amortir les dettes de l'État. Cet amortissement apparaît si nécessaire que le gouvernement de M. Painlevé, reprenant à son compte un projet de M. Caillaux, avait soumis à l'approbation du Parlement la création d'un organisme nouveau intitulé caisse d'amortissement. On ne peut créer une caisse de ce genre sans la doter de ressources spéciales. Il paraissait donc assez indiqué, pour employer une expression qui n'a que trop fleuri dans le langage parlementaire, de « créer des ressources nouvelles » pour la dotation de cette caisse d'amortissement. Et l'on pouvait espérer que ces ressources fussent empruntées à la mise en valeur des biens oisifs de l'État plutôt qu'à la fortune déjà surchargée d'impôts des individus. C'est tout au plus si le principe de l'utilisation de quelques-unes des richesses de l'État fut rappelé dans le projet gouvernemental, où il est question en effet du produit d'immeubles qui pourraient être aliénés. Quels immeubles? M. Painlevé n'a donné aucune indication à ce sujet. Le Parlement ne lui en a par ailleurs demandé aucune. Il est donc évident que ce n'est pas encore cette fois que sera adopté le système d'assainissement financier dont nous avons ici même commencé l'exposé dès 1921, à l'époque où une majorité sans doctrine politique, économique ou financière préparait l'avènement triomphal du Cartel des gauches, auquel sont désormais confiées les destinées de la France.

***

Au début même de notre enquête sur les richesses de l'État français, nous avons indiqué que l'un des postes les plus importants et les plus fructueux de l'Inventaire, auquel nous convions avec plus de persévérance que de succès les représentants de la Nation, serait selon toute vraisemblance celui de l'héritage recueilli en Alsace-Lorraine. Des richesses consi-

dérables à exploiter et à faire valoir ont passé en 1919 des mains de l'empire allemand aux mains de notre gouvernement. Les unes ont été créées de toutes pièces sur le Reichsland par l'Allemagne qui croyait à l'éternité de sa conquête. D'autres, et c'est le cas du gisement de potasse, étaient à peine soupçonnées en 1871 au moment de l'annexion. C'est en 1904 seulement que des prospecteurs de pétrole et de houille ont été amenés au cours de leur investigation à délimiter entre Mulhouse et Colmar, sur une aire de 200 kilomètres environ, un splendide gisement potassique qui s'enfonce de 500 mètres au nord et de 800 mètres au sud et qu'une masse schisteuse, haute d'environ 20 mètres, sépare en deux couches, l'une, la plus proche du sol, épaisse d'environ 2 mètres, l'autre de 3 à 5 mètres.

D'après les calculs fondés sur de nombreux sondages, il y a là 1 800 millions de tonnes de produits utiles à extraire, soit 300 millions de tonnes de potasse pure. Des chiffres ont été mis en avant quant à l'évaluation en argent du gisement. On a même parlé de 80 milliards de francs-or. Tout dernièrement M. Hyacinthe Philouze, le publiciste bien connu, n'hésitait pas à porter son estimation à 100 milliards.

Quelques éléments d'appréciation, empruntés au marché actuel des engrais, aideront nos lecteurs à fixer leurs idées. Ils devront retenir tout d'abord que la masse de sels alsaciens se trouve dans des conditions très favorables pour l'extraction, la transformation et l'expédition. A la différence du grand gisement allemand de Stassfurt, composé principalement de kainite, c'est-à-dire de chlorure double de potasse et de magnésie, le premier difficile à isoler du second inutilisable, les sels alsaciens se présentent surtout sous la forme de sylvinites, chlorures doubles de potassium et de sodium, directement utilisables en agriculture après un simple broyage. Souvent le chlorure de potassium est trouvé à l'état de pureté absolue. Comparée à la kainite allemande, la *sylvinite* alsacienne manifeste la supériorité d'une teneur en potasse oscillant entre 12 et 20 p. 100. Le coefficient minimum de la sylvinite est le coefficient maximum de la kainite.

A l'heure actuelle, la sylvinite pauvre, c'est-à-dire contenant de 12 à 14 p. 100 de potasse, est cotée 0,50 le degré ou le kilo-

gramme de potasse pure. La sylvinite riche (20 à 22 p. 100 de potasse) est cotée 0,60. Le chlorure de potassium, quand il atteint 50 p. 100 de richesse, est coté 1 franc. Le sulfate de potassium au même degré de pureté se paie 1 fr. 50. Ces prix s'entendent en vrac, départ Haute-Alsace.

Quoi qu'il en soit de ces chiffres qui porteraient la valeur totale brute du gisement de potasse alsacien à 300 milliards de francs-papier 1925, le fait qu'un capital énorme est entré dans l'appartenance de l'État français n'est pas contestable. Quel parti l'État a-t-il tiré de cette richesse pour amortir la dette publique, alimenter le budget et contribuer à la prospérité générale? Voilà ce que nous voulons rechercher en donnant ainsi une suite logique à nos précédentes opérations d'inventaire privé et officieux entreprises dans le dessein de suppléer à une longue et scandaleuse carence. Voilà surtout, nous semble-t-il, ce que les électeurs et contribuables français seraient fondés à demander à leurs représentants.

***

A cet endroit il nous faut ouvrir une parenthèse, indispensable à l'intelligence de la question. Quel parti l'Allemagne elle-même tirait-elle du gisement alsacien avant que sa défaite militaire l'en dépossédât? Recherche instructive et intéressante au premier chef.

En fait, l'exploitation allemande, dont les débuts remontent seulement à l'année 1910, a été, pour des raisons que nous allons dire, d'une faible intensité, très inégale à la capacité d'extraction qui eût aisément atteint, dès 1913, 7 000 tonnes quotidiennes, soit une production annuelle d'environ 2 millions de tonnes. Or, dans l'avant-guerre, les mines de potasse d'Alsace produisaient annuellement au maximum 350 000 tonnes.

Le bassin comprenait 106 concessions, réparties en onze *Gewerkschaften*, sociétés à capital variable divisé en parts minières ou Kuxes. Les Gewerkschaften, propriétaires sans restriction aucune du gisement concédé, étaient agrégées en quatre groupes financiers. Il est bien remarquable que l'un d'eux, le groupe de Sainte-Thérèse, ait été constitué en marge des autres, moralement, financièrement, géographiquement,

avec des capitaux exclusivement français et alsaciens, sous le régime des anciennes lois françaises régissant les sociétés anonymes et la concession des mines. Ce groupe, dont le siège social se trouvait à Mulhouse, était financé et doublé par une autre société séant à Nancy. Circonstance qui lui a permis d'échapper au séquestre et de conserver son autonomie.

Mais, à l'heure même où l'exploitation du gisement alsacien se préparait, le projet de loi d'Empire présenté par la Prusse au Bundesrat et d'où est sortie la loi du 25 mars 1910, restée fameuse dans les fastes industriels parce que c'est la première qui ait rendu le *cartell* obligatoire, venait paralyser son essor. Englobés de force dans un *Kalisyndicat*, devenus en quelque sorte établissements publics, les *Gewerkschaften* précitées se subordonnaient au célèbre Stassfurt d'entre l'Elbe et le Weser. Ils n'étaient plus dans une économie étatisée qu'une pièce dépendante. Qu'il s'agît d'extraction ou de vente, ils recevaient de Berlin des directives souveraines, et l'on comprend que le gouvernement prusso-allemand ne fût pas d'humeur à sacrifier les intérêts du Stassfurt à ceux de l'Alsace.

L'industrie allemande des sels de potasse, en 1910, vivait depuis de longues années sous le régime des cartels. Le Kali-Syndicat avait même précédé les grands syndicats houillers. Dans son beau livre si parfaitement documenté sur les *Syndicats industriels de producteurs* en France et à l'étranger, M. Paul de Rousiers a raconté cette histoire en détail.

C'est vers 1850 que les chimistes allemands démontraient la possibilité de produire en grandes quantités les engrais potassiques pour l'agriculture et le chlorure de potassium pour l'industrie dans cette région de Stassfurt où l'on n'avait recherché jusque-là que le sel de cuisine. En 1900, on comptait 16 500 ouvriers dans les mines centrales de sel. A la fin de 1909, il n'y en avait pas moins de 30 000. Les diverses entreprises avaient un bureau de vente et leur syndicat, de longues années durant, poursuivit une carrière tranquille et fructueuse. De ce syndicat, l'État prussien et l'État d'Anhalt étaient membres à titre d'exploitants de gisements compris dans leur domaine public et portaient en recette leurs bénéfices à leur budget.

Ce fut cette prospérité même qui mit en péril le syndicat

et y détermina une crise très grande en 1909. Le prix de vente des sels était si rémunérateur que de nouveaux gisements étaient mis sans cesse en exploitation. De vingt et une entreprises en 1900, on passa à cinquante en 1908. Une vingtaine d'autres étaient sur le point de s'ouvrir. Il en résulta une surcapitalisation, une suractivité et une surproduction contre lesquelles la discipline allemande elle-même fut impuissante à maintenir artificiellement le prix de vente. Par la brèche entr'ouverte les Américains, qui absorbaient le tiers de la production allemande de sels potassiques, réussirent à se glisser. Le problème était de briser l'entente des exploitants pour obtenir une réduction de prix. Les consommateurs américains y parvinrent en achetant la majorité des actions d'une des mines principales. Bientôt deux autres entreprises étaient débauchées et l'existence du syndicat était rendue extrêmement précaire, puisqu'on en pouvait sortir librement moyennant un simple préavis de six semaines. Les prix étaient tombés de moitié. C'est ce que le tout-puissant État prussien, en sa qualité de syndiqué, ne se résignait pas à admettre. A sa sommation l'Empire intervint. Celui-ci rendit le syndicat obligatoire, limita la production et détermina la part de chacun. Il établit un prix maximum à l'intérieur et un prix minimum à l'extérieur, et un minimum de salaires, le tout sous la garantie de lourdes sanctions pécuniaires. On conçoit que, dans de telles circonstances, l'entrée en scène de l'Alsace ait été accueillie sans joie et ait découragé l'équilibre laborieusement rétabli de l'économie allemande. Belle leçon d'étatisme!

Il est superflu d'ajouter que la révolution allemande n'a rien changé à la législation des potasses. La chute des dynasties a eu en effet pour résultat essentiel d'affaiblir encore l'esprit de particularisme, de renforcer l'idée impériale réalisée dans le socialisme d'État. La loi du 25 mai 1910 a été aggravée par de nombreuses dispositions législatives et réglementaires, notamment par une ordonnance des commissaires du peuple en date du 27 décembre 1918. On remarquera à quel point, dans ces conjonctures qui, au dehors, apparaissaient si critiques pour l'Allemagne, son gouvernement avait l'esprit présent. Il n'omettait pas, six semaines après l'armistice, de parer à la menace que la libération du bassin alsacien faisait

peser sur la potasse allemande et il transformait les entreprises minières en un véritable service public placé sous l'autorité d'un comité directeur dont le président serait nommé par le gouvernement. Il organisait en même temps, dans tous les pays agricoles, une propagande non moins active que méthodique pour la consommation de ses potasses.

Depuis l'ordonnance du 18 juillet 1919, on peut dire qu'il y a en Allemagne, un véritable État de la potasse, pourvu d'une constitution sévère et rigide, dont le principal organe est le conseil impérial de la potasse. Entre ce système et le Monopole absolu, il n'y a, semble-t-il, de différence que dans les mots.

***

Cet exposé n'est pas oiseux, comme on serait peut-être tenté de le penser. Il fait voir au contraire, sous un angle très juste, la position internationale de la question potassique. Cette position était simple dans les premiers jours de l'après-guerre. Il s'agissait de mettre le gisement alsacien à même de disputer à la production allemande le débouché américain, faute duquel il faut renoncer à tout espoir d'une exploitation large et féconde. Il importait surtout de procéder avec rapidité. Nos hommes d'État les plus qualifiés en avaient bien le sentiment. Au début d'octobre 1919, M. Millerand insistait à la tribune de la Chambre sur le caractère urgent de l'affaire. Quelques jours après, M. Loucheur, ministre dans le Cabinet Clemenceau, se défendait d'aborder la question avant que l'Alsace et la Lorraine fussent représentées au Parlement. Il y eut ensuite le mémorable discours que M. Clemenceau s'en était allé, le 4 novembre suivant, prononcer à Strasbourg, en manière de préface aux élections législatives toutes proches. M. René Benjamin a fait revivre, dans un de ces récits évocateurs dont il a le secret, cette journée d'allégresse et de triomphe. Dans la trame de sa harangue, celui qu'on appelait alors le Tigre dut au dernier moment insérer un petit couplet sur la potasse. Rien n'était moins propice aux effusions oratoires ni plus contraire au génie de M. Clemenceau, peu à l'aise dans les questions économiques; mais les Alsaciens, gens positifs, n'eussent point toléré l'omission de cette affaire, jugée

par eux, et à juste raison, d'importance capitale. M. Clemenceau promit au nom de la France « l'exploitation des mines de potasse d'Alsace devenues propriété de l'État, par la collaboration des groupes alsaciens et des syndicats agricoles français, assurant à la fois une exploitation industrielle et la vente de l'engrais potassique au prix de revient sur le marché intérieur ». Une exploitation vendant au prix de revient! La formule n'était pas des plus heureuses. L'Alsace prit surtout acte des termes généraux de l'engagement.

Comment cet engagement a-t-il été tenu? Six ans déjà passés, les mines de potasse alsaciennes en sont toujours au régime du provisoire, dans un pays où le provisoire a le caractère de l'éternité. Tous nos malentendus avec les provinces recouvrées viennent de l'écart formidable qu'elles relèvent entre ce qui se dit et ce qui se fait. Nous sommes accoutumés à la vanité des promesses et à la frivolité des harangues. L'Alsacien donne aux mots la plénitude de leur sens et de leur valeur. Les discours s'envolent et nous les oublions. Les Alsaciens, par contre, se souviennent longuement des assurances qu'on leur a données.

Dès l'armistice, les trois groupes à intérêts allemands avaient été placés sous séquestre. La situation n'a pas changé depuis cette époque, si ce n'est que le séquestre s'appelle maintant administrateur provisoire et relève directement du ministre des Travaux publics.

La gestion du premier séquestre, M. A. Helmer, a été âprement attaquée et, il faut le dire aussi, hautement défendue. Peut-être n'avait-elle mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Pour autant qu'on puisse se risquer à conclure dans une affaire dont on ne possède pas le dossier, il semble que les critiques puisaient quelque justification dans une perte sèche de 16 millions succédant en 1921 à des bénéfices qui avaient atteint 120 millions pendant l'exercice précédent et que les éloges s'adressaient à l'homme d'énergie et d'initiative qui n'avait pas craint de consacrer toutes les ressources de sa trésorerie au développement de l'entreprise et à l'élargissement de ses débouchés. Nous n'avons pas à départager les détracteurs et les apologistes du premier séquestre et nous ne serons pas contredit en avançant que le malheur aura été surtout qu'il

y eût encore un séquestre en 1921. Le rôle d'un séquestre est de gérer en douceur, dans les limites d'une honnête moyenne, l'entreprise dont il a la garde. On ne lui demande que de l'empêcher de mourir. Le premier séquestre eut de son rôle une conception hardie et ambitieuse, non dénuée de noblesse. Elle ne pouvait lui réussir. Ses successeurs n'ont eu garde de l'imiter. L'exploitation du gisement va, après 1921, son petit train et suit une progression modérée, donnant en 1922 un bénéfice brut de 21 millions, en 1923 de 36 millions, d'une quarantaine de millions en 1924.

Il faut entendre par bénéfice brut les résultats de gestion avant tout amortissement. Le budget n'a pas encaissé un centime de ce chef. Le service de la liquidation, le poste des immobilisations, celui de l'avoir liquide, stocks, marchandises, ont absorbé jusqu'en 1924 toutes les disponibilités.

Depuis cette époque, le produit net figure en recette au budget, parmi les *produits et revenus du domaine de l'État.* Il est grevé du montant des annuités afférentes à l'achat des mines de potasse par l'État.

***

Mais, en mentionnant cet achat, nous anticipons de beaucoup sur les événements parlementaires. Ceux-ci ne se sont jamais déroulés peut-être avec une plus majestueuse lenteur. Ils s'ouvrent — ô ironie — le 30 mai 1920, par un de ces actes purement déclaratoires et dénués de tout dispositif dont se satisfait trop aisément la conscience collective des assemblées. A l'unanimité la Chambre décide en ce qui concerne les potasses alsaciennes *qu'il n'est pas possible que la situation d'attente se prolonge.*

Le lendemain intervient la proposition Hackspill, la proposition alsacienne. Les députés alsaciens se substituent à l'initiative gouvernementale et parlementaire défaillante et attardée en de vaines démonstrations rhétoriciennes. Il faut faire l'éloge de ce document. Il nous rend sensible le contrepoids de bon sens et de positivité que la recouvrance de l'Alsace-Lorraine réintroduit dans les affaires françaises.

La proposition de loi ne contient qu'un seul article. Elle est précédée d'un exposé des motifs qui n'excède pas huit pages. Et pourtant rien d'essentiel n'a été omis ni négligé.

Combien avons-nous lieu de regretter que le crédit exceptionnel dont jouissait la représentation d'Alsace-Lorraine à cette époque où l'esprit de la victoire soufflait encore sur le Parlement et la Nation n'ait pas entraîné le vote rapide de la proposition Hackspill!

Son rédacteur pose en principe qu'il ne suffit pas de conserver et de reprendre l'exploitation. Il faut au contraire voir les choses en grand, concevoir et appliquer un programme n'ayant d'autres limites que les possibilités. Arrière les programmes de pense-petit et de gagne-petit. Ils sont indignes de la France victorieuse. Un des magnats de la potasse allemande, le président Wilhelm Sauer, n'a pas craint d'affirmer publiquement que les Français étaient parfaitement incapables de donner à la potasse d'Alsace un statut de grande envergure et d'inquiéter leurs concurrents allemands. Cette affirmation demande encore à être démentie par les faits.

Après avoir signalé le danger qu'il y aurait eu à liquider non les biens des sociétés allemandes, mais leurs parts d'intérêts, en permettant ainsi aux porteurs allemands de transférer et de réaliser frauduleusement leurs Kuxes et d'assurer ainsi au Kalisyndicat un profit inattendu, M. l'abbé Hackspill et ses collègues s'élevaient de toutes leurs forces au nom de l'Alsace tout entière contre l'idée d'allotir les mines de potasse. Dans leur opinion, le morcellement des mines eût suffi à tuer dans son germe tout espoir d'une extraction intensive et d'une exploitation économique. Fragmenter l'exploitation, c'était, dans le dessein fallacieux de susciter l'émulation entre des groupes rivaux, pousser aux frais généraux élevés, aux outillages réduits et disparates, aux prix de revient excessifs, et n'opposer au robuste unitarisme allemand que des efforts aussi incohérents que débiles.

Quand on relit, après cinq ans écoulés, ce travail, on reste frappé de la souplesse avec laquelle les représentants de l'Alsace s'étaient immédiatement adaptés à leur situation nouvelle. Chez eux, aucun vestige de particularisme. Dès le premier jour ils s'étaient placés, simplement, naturellement, au point de vue d'ensemble et mettaient spontanément l'intérêt national au-dessus de tout.

Exploitation unitaire. Acquisition des mines de potasse par

l'État. Amodiation de celles-ci, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, à une société anonyme contre versement d'une somme égale au prix d'achat. Voilà les grandes lignes de l'opération.

Quant aux caractéristiques du contrat d'amodiation prévu par la proposition Hackspill, elles apparaîtront infiniment sages et prévoyantes.

Constitution de la société sur les bases les plus larges. Privilège de participation dévolu aux départements et aux communes d'Alsace-Lorraine, aux syndicats et aux groupement agricoles français, aux porteurs français de Kuxes, reconnus par le liquidateur, au personnel employés et ouvriers, le reste du capital devant être largement diffusé dans le public afin que la richesse, acquise à la France par le sang et les efforts de tous, conserve un caractère essentiellement national.

Mesures efficaces prises pour éviter l'intrusion des étrangers dans la société.

Garanties d'une exploitation intensive et convenablement financée.

Satisfactions préférentielles accordées à l'agriculture française.

Cahier des charges comportant toutes clauses d'assistance, de prévoyance et d'hygiène sociale pour le personnel.

Part importante des bénéfices réservés à l'État propriétaire pour le soulagement des contribuables.

Telles étaient, au début de l'année 1920, les façons de voir et de penser des Alsaciens les plus autorisés et les plus qualifiés dans la question des potasses. Nous avons eu plaisir à citer dans nos travaux antérieurs le mot admirable de Michelet sur le rôle conciliateur dévolu à l'Alsace, province intermédiaire et mi-partie. Dès sa rentrée dans l'appartenance française, elle nous apportait, pour la pleine mise en valeur de son patrimoine désormais intégré dans le domaine de l'État français, la formule moyenne qui, tout en excluant et l'étatisme brutal des marxistes et l'individualisme étroit des orthodoxes, les rassemble et les fond dans une harmonieuse synthèse.

La proposition alsacienne disparut dans les cartons d'une commission. Et ce fut — disons-le avec tristesse — l'une des plus belles occasions manquées d'une législature qui les a manquées presque toutes.

***

C'est en vertu d'une loi intervenue le 26 mars 1921 que le gouvernement français est devenu acquéreur du gisement des potasses d'Alsace, avec effet rétroactif au 1er janvier précédent. Le prix de cession a été fixé à 208 millions, s'appliquant pour 124 millions à la concession et à l'immobilisation et pour 72 autres millions à l'avoir réalisable, stockage et magasin, le paiement devant s'effectuer, après un versement immédiat de 12 millions aux mains du liquidateur, en seize annuités croissantes.

La loi se bornait à autoriser purement et simplement, pour le principe, le rachat du gisement. Elle laissait ouverte la question du régime d'exploitation, livrée, pour une période indéterminée, à des controverses sans fin et à des palabres sans issue.

Le sentiment de la majorité sous la législature précédente n'était pas douteux. On pouvait prévoir qu'elle adopterait, de préférence à la solution étatiste proposée par M. Mistral, au nom du groupe socialiste, le système de l'amodiation. Mais le besoin de s'opposer ne perd jamais ses droits. A défaut de la pomme de discorde coutumière, une autre fut jetée, et très inattendue dans l'Assemblée. Tandis que l'Alsace se prononçait pour une exploitation unitaire, le commissariat général d'Alsace-Lorraine et le gouvernement de M. Leygues prenaient parti pour le lotissement. A l'unanimité moins une abstention, le Comité consultatif des mines repoussait l'amodiation en un seul lot. On ne balança pas à écarter l'exploitation directe par l'État, mais, sur ce point particulier : Société unique ou sociétés multiples, s'engagea ce que, dans le vocabulaire que la politique emprunte volontiers à l'armée, on appelle une bataille parlementaire longue, âpre et passionnée, féconde en péripéties et qui, à un moment donné, entraîna même la démission du rapporteur qui s'était rangé à l'avis du gouvernement. Les arguments classiques furent échangés, comme autant de projectiles, entre les partisans de la centralisation et les champions de la décentralisation. Les premiers finirent par l'emporter. Deux ans et trois mois ont séparé le dépôt du projet de loi de son vote par la Chambre. Ils ont été perdus en exer-

cices de rhétorique manifestement oiseux. Dans notre opinion, une très forte présomption de supériorité s'attachait à la proposition alsacienne, dont les auteurs étaient mieux placés que quiconque pour se déterminer par des considérations d'ordre pratique et positif empruntées à une connaissance plus parfaite des milieux. On peut répéter à propos de la potasse ce que nous avons écrit à propos de la question militaire. D'avance l'Allemagne avait choisi pour nous et nous n'étions pas maître, de nos résolutions. A la volonté de concentration allemande nous étions tenus d'opposer une volonté pareille.

L'article premier du projet de loi adopté par la Chambre, et transmis au Sénat le 25 mars 1923, autorise l'amodiation pour une durée de soixante-quinze ans à une société unique à participation ouvrière.

Ce projet qui comprend douze articles est conforme, dans ses grandes lignes, aux directives alsaciennes telles qu'elles résultaient de la proposition Hackspill. Mais, combien différent au fond de celle-ci, si simple et si claire. Le démon de la complication a passé par là. On a voulu légiférer dans le menu détail réglementaire, tout prévoir, tout arrêter jusqu'à l'extrême minutie, accorder des satisfactions souvent d'apparence à tous les intérêts électoraux plus ou moins impliqués dans l'affaire, dresser de laborieux barèmes, à coefficients variables, des superbénéfices à partager entre la Société et l'État, lequel, après avoir été si bien avantagé, est dépouillé de 50 p. 100 de ses profits, ristournés à des œuvres de propagande et parties prenantes diverses, comme s'il pouvait y avoir, à l'heure présente, un intérêt supérieur à la nécessité de soulager l'ensemble des contribuables par l'exploitation intensive des richesses nationales.

Ce n'est plus un texte de loi, c'est un cahier des charges portant trace des fatalités auxquelles sera toujours soumise l'œuvre de plusieurs. Ce cahier eût été dressé avec plus de rapidité et de compétence, sous le contrôle législatif, par un praticien expérimenté.

Il y aura bientôt trois ans que le Sénat est saisi du projet et qu'il l'a enseveli dans l'in-pace de ses cartons.

Mais dans l'intervalle un fait nouveau s'est produit, un accord potassique franco-allemand.

Dans quel intérêt public ou privé cet accord a-t-il été conclu? Quels en ont été les négociateurs? A quelles suggestions ont-ils obéi? Ce n'est pas à nous de le rechercher. Est-il même opportun de découvrir la vérité à ce sujet en un temps où la notion de responsabilité des pouvoirs publics semble être devenue tout à fait illusoire, puisque, en régime parlementaire, aucune sanction n'est jamais prononcée contre les gouvernements qui ont le mieux desservi l'intérêt national? Contentons-nous d'exposer les conditions de cet accord qui n'eût sans doute pas été possible si la politique de l'Inventaire eût prévalu.

En novembre 1919, le séquestre et la société libre Kali-Sainte-Thérèse, dont il est question plus haut, avaient constitué une société à responsabilité limitée, dite société commerciale des potasses d'Alsace. Cet organisme, spontanément engendré par la nature des choses, règle toutes questions communes, relatives à la production et à la vente tant en France qu'à l'étranger. Le projet de loi adopté par la Chambre le transforme en comptoir de vente et lui accorde compétence obligatoire, de manière à prévenir le risque que le Cartel de l'État allemand ne trouve plus en France à qui parler.

Cette circonstance a permis au mois d'août 1924, après des pourparlers souvent interrompus et repris, la conclusion d'un accord qui, signé à Bâle, complété à Amsterdam, partage le marché américain entre la France et l'Allemagne, sur la base de 37 p. 100 réservée aux mines alsaciennes pour tous les sels autres que le sulfate de potasse dont la société des potasses alsaciennes n'a obtenu qu'un contingent de 5 000 tonnes calculées en potasse pure. On s'étonnera que la question des potasses ait été ainsi distraite de l'accord commercial d'ensemble retardé avec tant de mauvaise grâce et d'habileté dilatoire par les Allemands! Le traité potassique expire en 1927. Toutes les réserves doivent être faites, avant son renouvellement, quant aux 37 p. 100 impartis à la France. C'est une marge suffisante à l'activité d'un séquestre ou d'une régie d'État. A l'égard d'une société peu encline au malthusianisme économique et désireuse de servir les intérêts de ses actionnaires tout en remplissant les caisses de l'État et en soutenant le cours du franc en Amérique, l'accord franco-allemand ne jouera-t-il pas le rôle d'une entrave?

Nous lisons dans un journal l'étonnante phrase suivante :

La production française en 1924 a été de 271 000 tonnes de potasse pure. Nos besoins actuels ne dépassent pas 95 000 tonnes, nous pouvons donc exporter 177 000 tonnes environ. Ce chiffre montre l'intérêt que nous avions à conclure un accord à ce sujet avec les Allemands.

Si, d'après le chiffre que nous empruntons à l'auteur de l'article, les Américains consomment 200 000 tonnes annuelles de potasse pure, l'accord précité, et encore dans l'hypothèse où sa loyale exécution est susceptible de contrôle, nous permet d'exporter 74 000 tonnes. Si nous rapprochons ce chiffre de notre capacité d'exportation annuelle, soit 177 000 tonnes, nous trouvons à notre détriment un invendu de 103 000 tonnes. A moins qu'on ne raisonne sur des chiffres erronés, l'intérêt allemand nous semble jusqu'à nouvel ordre plus patent que l'intérêt français en cette affaire. Nous tenons par-dessus tout à nous garder d'affirmations téméraires, mais tout au moins nous sera-t-il permis d'estimer que la question est pendante de savoir lequel vaut le mieux, pour l'avenir des potasses alsaciennes, du régime de la concurrence ou de l'entente léonine avec l'Allemagne, étant admis *a priori* que l'entente est le refuge naturel des exploitations administratives et que, seule, une société puissante armée pour l'initiative et pour la lutte serait capable d'envisager sans faiblir l'hypothèse de la concurrence.

L'étude approfondie et comparée des deux systèmes eût fait partie intégrante de l'Inventaire national si notre solution au problème financier eût prévalu en 1921. C'était là, au premier chef, une question du ressort et de la compétence de l'organisme préposé au dit Inventaire.

***

La Commission des Finances au Luxembourg a adopté le contre-pied du projet de loi adopté par la Chambre. Elle a repris l'affaire *ab integro*, comme si elle eût été portée au Sénat en première instance. Cette méthode de la table rase pourrait donner lieu à une controverse d'ordre constitutionnel. Mais celle-ci nous éloignerait trop de notre propos. Nous nous bornerons à faire observer que cette façon de pratiquer le

bi-camérisme semble avoir été inspirée par le démon du retard et de l'ajournement. C'est ainsi que les questions finissent par pourrir à force d'être mûres.

La commission sénatoriale s'est prononcée pour l'exploitation des potasses alsaciennes par l'État. Elle n'a pas été retenue, en prenant son parti, par la considération des reproches fondés qui sont constamment adressés aux entreprises d'État. Elle ne l'a pas été davantage par le souci de conserver au Grand Conseil des Communes de France sa réputation et sa popularité dont le meilleur tient peut-être dans sa résistance raisonnée aux intrusions du collectivisme dans le domaine de la fiscalité.

A dire le vrai, elle a pris la chose de biais. Elle s'est défendue d'appartenir à l'école étatiste quand même. Elle a reconnu que les attaques dirigées contre les monopoles d'État étaient souvent recevables et qu'on n'avait pas le droit de les imputer à l'intransigeance du dogmatisme libéral. Elle s'est flattée d'aller impartialement au fond des choses sans préjugé, ni passion.

Qu'a-t-elle rapporté de cette exploration?

La certitude que l'État n'est pas, de fondation, inapte à bien gérer une industrie et que lui seul est capable de s'élever à une certaine conception de l'intérêt général dont l'initiative privée restera fatalement éloignée.

Ce qui crée l'infirmité passagère de l'État industriel, c'est la discordance entre les règles du droit budgétaire et les exigences d'une entreprise industrielle. Les principes financiers de l'État sont étroits et rigoureux. Universalité et unité budgétaires. Spécialité par chapitre et par exercice. Autorisation préalable du Parlement pour toutes les dépenses. Formalisme de la comptabilité publique. Autant d'incompatibilités entre l'action de l'État dans la sphère industrielle et l'exercice de sa prérogative dans le domaine courant. Il y a trop longtemps que les règles de l'un s'appliquent abusivement à l'autre. Il suffit d'accorder à l'État gérant des licences interdites à l'État gouvernant. Et la difficulté sera vaincue par l'Office industriel, cette nouvelle incarnation de l'État moderne. Telle est, du moins, la théorie qui a prévalu, à la commission sénatoriale, quand elle a été saisie du problème des potasses alsaciennes.

Qu'est-ce qu'un Office industriel?

La commission sénatoriale a pris soin de nous en fournir la définition.

C'est une société anonyme dans laquelle l'État représenterait les actionnaires et aurait tous les droits de ces derniers. Définition rigoureusement exacte si nous nous en rapportons au dispositif actuellement soumis à la délibération du Sénat. Tout le conseil d'administration, composé de dix-huit membres, le directeur général de l'Office, et l'agent comptable sont à la nomination de l'État.

Nous nous demandons, et tout homme de bonne foi se demandera avec nous, en quoi un organisme ainsi constitué, si l'on ne s'arrête pas aux apparences, se différenciera d'un monopole ordinaire. L'État y exerce la plénitude de la souveraineté et il la délègue à ceux qu'il a choisis pour diriger l'Office, de même façon qu'il la délègue aux fonctionnaires et administrateurs délégués par lui à la gestion des autres monopoles. Là où nous sommes invités à voir une transformation radicale, nous ne discernons en toute conscience qu'un changement de mots, qu'un vain artifice de comptabilité.

Pour communiquer plus d'élasticité et d'indépendance au fonctionnement de l'Office, son budget ne sera plus soumis à un vote préalable du Parlement. Oui, mais il sera tenu de fournir chaque année aux commissions financières des deux Chambres un état de prévisions et de recettes aux fins d'approbation. Est-ce de l'indépendance, est-ce de l'autonomie, telle qu'elle apparaît nécessaire à une industrie qui doit marcher de l'avant?

On allègue, à titre de précédents victorieux, les offices déjà créés pour l'administration des mines domaniales de la Sarre et pour l'exploitation de l'usine d'ammoniaque synthétique de Toulouse. Concernant le second, nous disons : laissez d'abord grandir cet enfant au maillot avant de l'appeler en témoignage. Quant au premier, il y a quelque témérité à assimiler des mines de houille en plein rapport, et dont le produit est absorbé d'avance, à un gisement de potasse dont il faut augmenter les débouchés à force d'activité et de hardiesse.

Mais ce sont objections pour ainsi dire classiques. Il en

est une qui, surgie postérieurement aux élections législatives et aux décisions de la commission sénatoriale, domine à présent le débat. On parle de renouveler la gestion d'État, en la baptisant Office. Prend-on garde que l'État lui-même dans l'intervalle s'est renouvelé? L'État en cette fin de 1925 est-il le même que l'État d'il y a deux ans? Nous croyons avoir surabondamment fait la preuve du contraire. N'avons-nous pas montré que la reconnaissance des syndicats illégaux de fonctionnaires opérée par le moyen d'une circulaire-loi et que l'institution d'un Conseil économique introduit dans notre mécanique constitutionnelle par l'opération d'un simple décret avaient révolutionné jusqu'en ses profondeurs la notion même de l'État? Comment cette révolution — car c'en est bien une — n'affecterait-elle pas le fonctionnement de l'Office industriel imaginé par nos sénateurs? Pour abolir au sein de l'Office ce qu'on appelle, d'un mot très juste d'ailleurs, l'esprit fonctionnaire, c'est-à-dire l'esprit de négligence et d'insouciance, on a prévu la participation du personnel aux bénéfices à provenir de l'exploitation des potasses alsaciennes. On s'est peut-être exagéré l'effet probable de cette mesure. Mais, efficace ou non, elle est désormais annulée par le fait que la C. G. T. et la C. G. T. U. se seront substituées à l'État, en l'espèce au Parlement, dans l'exercice de l'autorité. Et c'est alors que le système de *la régie désintéressée* se manifestera dans toute sa splendeur. Accroître avec la production les bénéfices de l'entreprise, à quoi bon? On ne lui demandera que de subvenir aux appointements et aux salaires des fonctionnaires privilégiés. Ce sera sous une forme détournée le triomphe de la revendication fameuse : la mine aux mineurs.

La commission sénatoriale des Finances s'en tient à la fiction de l'État censé représenter, avec une compétence supérieure, l'intérêt général de la Nation. Y-a-t-il encore un État depuis que, dans le second semestre de 1924, le Parlement a accepté de partager l'empire avec le Soviet cégétiste? A supposer que les honorables sénateurs aient eu raison contre nous il y a deux ans et que leur Office industriel ait retenu assez d'indépendance et d'autonomie pour singer l'entreprise privée avec quelque chance d'illusion, ils n'auraient plus sujet d'en triompher aujourd'hui. La position de la question

a changé. Sitôt que concédées, l'autonomie et l'indépendance seront confisquées au profit de son intérêt propre par le syndicalisme des fonctionnaires qui marche aujourd'hui l'égal de l'ancien État, tel que nous l'avions connu jusqu'en 1924.

***

Il nous semble que de cet exposé la conclusion se dégage d'elle-même.

La réintégration de l'Alsace-Lorraine dans la patrie française a fait passer au pouvoir de l'État, avec les gisements de potasse alsaciens, une richesse colossale, dont l'État allemand avant la guerre, préoccupé d'assurer l'écoulement des produits du bassin de Stassfurt, ne tirait qu'un parti limité.

Mais c'est une richesse sous-jacente virtuelle qu'il faut arracher aux entrailles de la terre moyennant de grandes avances de capitaux et de main-d'œuvre.

Deux modes d'exploitation sont possibles :

L'exploitation intensive menée avec vigueur et décision et obéissant à cette idée directrice que la Nation et l'État dans leur détresse actuelle ne sauraient, sans peur de compromettre le grand œuvre de reconstitution et de relèvement, laisser en jachère la moindre parcelle de leur domaine.

L'exploitation dormante à petits bénéfices se satisfaisant d'une progression lente et *s'embarrassant* peu de longs espoirs et de vastes ambitions.

En fait, c'est la seconde formule qui a fini par prévaloir à la faveur de nos ridicules débats académiques sur le meilleur mode d'exploitation. La chose est encore en suspens. Mais si, comme tout nous donne lieu de le prévoir et de le craindre, faute de réactions et de protestations dans l'opinion publique, le Sénat puis la Chambre se rangent définitivement au système de l'Office industriel, c'est-à-dire, en bon français, à la régie d'État, déguisée et atténuée, les destins auront prononcé. L'exploitation se traînera languissante, la face une fois sauvée, et si les cent milliards-or virtuels font tomber annuellement cent millions de francs-papier dans les caisses du Trésor, nous devrons nous estimer heureux. L'accord avec l'Allemagne, cet accord précipité, isolé, surprenant, a préparé cet avenir

de moindre effort. Les éléments de la question, tels qu'ils se dégagent de cette étude, ne permettent aucune illusion. Ou les gisements de potasse alsaciens ne joueront qu'un rôle secondaire dans l'économie nationale d'après guerre, ou ils seront exploités dans un esprit de lutte et de conquête. La consommation nationale de potasse pure ne sera portée au maximum de 150 000 tonnes, déterminé, selon nous, avec timidité par les experts, qu'en recourant aux grands moyens de propagande. Et les potasses alsaciennes n'affirmeront pas sur les marchés étrangers, et surtout en Amérique, leur incontestable supériorité sur les produits similaires allemands, si l'esprit de Locarno, sortant du domaine politique, envahit également le domaine économique. On ne s'ouvre pas les débouchés avec des politesses diplomatiques. Seule, une société puissante, libre de ses mouvements dans les limites d'un cahier des charges raisonnable, était capable d'envisager avec courage et d'aborder avec succès ces rudes perspectives.

C'est la solution que les représentants de l'Alsace avaient recommandée dans le principe et vers laquelle notre politique de l'Inventaire eût infailliblement conduit les pouvoirs publics. La commission sénatoriale des finances a été bien mal inspirée de se mettre en travers de cette solution. Avant d'affirmer un parti pris doctrinal, n'aurait-elle pas dû se demander si les pouvoirs publics n'étaient pas liés sur ce point, comme sur plusieurs autres de non moindre gravité, par l'engagement pris au nom de la France, le 4 novembre 1919, à Strasbourg? « Une exploitation industrielle », avait dit M. Clemenceau.

Six années, — long espace de temps, disait l'historien latin, — six années ont passé, et que voyons-nous?

Une question gâchée et compromise, une parole donnée et non tenue, l'action remplacée par les querelles toutes byzantines de clans politiciens tout hérissés de tabous, une chance de relèvement non courue, une richesse énorme, récupérée par la vaillance des combattants, exploitée au ralenti à côté d'un déficit qui se creuse, d'une monnaie qui faiblit, d'un budget qui, dans l'excès de sa misère voulue, préfère l'exploitation des contribuables à celle du patrimoine de l'État.

FELS

PARMI LES LIVRES

Il y avait, à la fin de *Notre-Dame de la Sagesse*, un tableau de la révolution, qui promettait un peintre des foules comme on n'en a point vu depuis Les Rosny. Cette promesse est tenue. M. Pierre Dominique nous a donné, dans les *Mercenaires*, un historique complet du grand bouleversement qu'il imagine.

Le groupe central des personnages est un groupe de bandits, troupe déterminée, vendue à qui paraît être le vainqueur de demain, gens capables de tout, mais qui ont retrouvé dans la pratique de la guerre civile la morale du clan. Le chef est un forban, Escousse, qui a fait la guerre en Orient, et qui eût rêvé de fonder une colonie de vétérans en Bessarabie. Il s'est rebattu sur la contrebande de guerre, et en trois ans, de 1919 à 1922, il a fait passer à Mustapha Kemal 30 000 fusils et 60 millions de cartouches. Il avait 100 francs par fusil, un sou par cartouche. Il raconte pittoresquement ses campagnes.

> Tout mon plaisir : une pipe par une nuit de lune, le coude aux caisses de fusils, quand le moteur tape régulièrement et que tu vois devant toi s'arrondir les silhouettes noires des montagnes d'Anatolie. J'ai été coulé deux fois, jamais pris. Oh ! les chasses par les torpilleurs grecs et anglais, l'éclat brusque du projecteur, le tac-tac de la mitrailleuse rasant le bordage...

Assurément ce n'est pas là le tour d'un écrivain particulièrement doué pour le dialogue, mais il y a de la couleur dans ce style trop écrit. Quant à Escousse, il ne trouve plus grand chose à faire. « Le monde est salement tranquille », songe-t-il. Tel est le chef du groupe. Mais le héros en est Jean-Paul Orsi, corse comme il convient. Escousse, qui a été son camarade

à Prichtina, le retrouve à Marseille, où il est misérable. Il a été exploité jusqu'au sang par un directeur de journal, pour qui il a fait des articles étincelants, mais anonymes, à dix francs par jour. Il est l'amant d'une jeune fille de son pays, qui est professeur de collège. Ils comptent se marier. Il deviendra juge suppléant dans une sous-préfecture. Plus tard, il sera substitut, procureur, président... Les enfants, la rosette, la retraite...

Escousse éclate de rire à la vue de cet avenir, et propose à Orsi une autre aventure. Il s'est formé une bande, au service d'une organisation internationale d'extrême-droite. Il y a là une jeune fille slave, Wanda, un journaliste philosophe, mais de l'espèce des cyniques, Valette; un envoyé du pape, l'abbé Salviati. Salviati « disposait d'un important compte en banque, ensuite du pouvoir d'utiliser jusqu'à un certain point une partie de la presse française, italienne et espagnole, et puis de facilités, d'amitiés, de lieux sûrs... enfin de possibilités d'entente particulièrement intéressantes avec les dirigeants catholiques d'Allemagne ». A l'intérieur on s'est assuré la complicité du général Bordenave. Le groupe est d'ailleurs très bien composé. Staline, le père de Wanda, est un administrateur de premier ordre, Escousse est homme d'action, Valette le journaliste a vingt ans de métier. Orsi est embauché.

La première mission est d'enlever, avec la complicité du courrier qui se laissera ligoter, des documents qui intéressent Rome et qui doivent être transportés par l'Express-Orient. Le récit de l'attentat, très pittoresque avec le meurtre d'un gendarme innocent, ouvre brillamment le volume. Ce sont les premières armes d'Orsi contre la société. A Paris on l'emploie à une autre besogne. Il compose, caché, un terrible pamphlet contre un des vieux renards de la république, Marbeaux : dix ans de concussions et d'assassinats en Indo-Chine. Marbeaux qui a vent de l'affaire, dépêche sa maîtresse à Orsi. Cette belle fille, prise comme au piège, est bien contrainte de céder. En échange, Orsi lui remet bien le manuscrit et les épreuves, mais lui laisse ignorer qu'un second jeu d'épreuves est prêt pour le tirage. Allons, Orsi est de force à lutter avec Marbeaux. En fait, au moment de la crise, il lâchera Bordenave, qui est un incapable, et passera dans le camp de Marbeaux.

A ce moment, tous les éléments du drame sont réunis. Il y a en France trois véritables armées organisées l'une par la droite (parti Escousse-Salviati), l'autre par les communistes, la troisième par les républicains bourgeois, de style Marbeaux. Toute la fin du livre est le conflit armé de ces trois partis : toute une révolution, très intelligemment conduite par l'auteur. Les Blancs écrasent d'abord les Rouges. Mais le bénéfice de leur victoire va tout au parti Marbeaux, qui représente la légalité et dont la politique étrangère est plus adroite. Les Blancs dont le chef est mis hors la loi, doivent se replier sur le Sud. La dernière bataille se livre dans Orléans. Escousse à qui on vient justement de faire une ponction, se suicide, nous donnant l'un et l'autre spectacle. Salviati est fusillé sur l'ordre d'Orsi lui-même.

A tout le drame politique s'est mêlé le drame intime de Jean-Paul et de sa maîtresse Françoise, qu'il a laissée enceinte à Marseille. Elle vient à Paris, à sa recherche. Il ne veut pas la voir : mais l'auteur la garde pour ainsi dire à proximité de l'intrigue, en lui faisant connaître Valette, puis Wanda, qui se prend d'affection pour l'enfant. Au siège d'Orléans, cet enfant manque être tué par les propres troupes d'Orsi. Enfin la victoire des républicains est assurée. Orsi est envoyé en Corse, comme commissaire de la République. Ses camarades le reçoivent avec des transports. Que prépare-t-il? Par quelle nouvelle trahison compte-t-il assurer son pouvoir? On le voit négocier avec l'Italie. Peut-être pense-t-il revivre l'aventure de Paoli. Peut-être pense-t-il devenir le chef d'un état indépendant. C'est à ce point d'exaltation que Françoise l'attend au coin d'une route et le tue.

***

Il y a aujourd'hui nombre de romanciers qui écrivent pour porter témoignage de ce qu'ils savent. Il se peut que cette phrase étonne un lecteur. Hé quoi? dira-t-il, n'en est-il pas toujours ainsi? — A la vérité il n'y a rien de plus rare. Neuf fois sur dix, le romancier oublie sa mission, sa seule mission authentique et certaine, qui est d'être un témoin. Il construit des aventures, des sentiments, des personnages et des lois.

Et son œuvre, malgré les volumes accumulés, reste légère. Il ne se doute pas qu'il eût été plus utile aux hommes s'il leur avait apporté un seul petit fait réel, bien observé et bien décrit.

M. Marcel Rouff vient de publier un très beau livre, *l'Homme et la Montagne*, où il peint au vrai les hommes de la haute montagne. Il a réduit l'intrigue à très peu de chose. Une fille du pays, Catherine, était en service à l'Hôtel Impérial, à Chamonix. Elle suit à Paris, comme femme de chambre, une famille anglaise. Quelques mois plus tard, elle se fait appeler Catherine de Lavaucher, et nous apprenons à la fin qu'elle a un bel appétit et un tempérament généreux.

Cette Catherine, nous ne faisons guère d'ailleurs que l'entrevoir. Le héros du livre est un guide, Clément Delaval, qui était un peu son fiancé, et qui, elle partie, ne rêve plus qu'aux moyens d'aller la rechercher. Oserai-je dire que je regrette un peu que ce guide soit justement le plus adroit, le plus fort et le plus brave. Je n'aime qu'à demi cette allure de demi-dieu romantique, et un garçon qui eût tenu son rang au milieu des autres, mais sans prouesses de chevalier errant, m'eût touché davantage. Je reconnais d'ailleurs que les exploits de cet escaladeur surhumain sont brillamment décrits :

> Courbé en deux, rampant presque dans des endroits où tout autre aurait à peine pu se tenir debout, s'accrochant comme il pouvait, se penchant au-dessus de l'abîme ou se plaquant contre la roche, franchissant des gazons glissants et presque verticaux au-dessus du gouffre, faisant son approche, montant peu à peu au milieu de difficultés inouïes, affrontant des passages où l'on aurait juré qu'aucune créature n'aurait pu s'aventurer, cramponné, agrippé, étouffant les lueurs de son fusil, le grincement des clous de ses chaussures, jusqu'au choc de ses boutons contre la pierre, il se rapprochait des chamois, se dissimulant à leur vue par des prodiges d'adresse, se maintenant contre leur vent pour ne pas être flairé.

La conquête de la dernière aiguille des Sans Nom est une histoire à donner le vertige. Ce guide est en même temps un prodigieux fusil. Il va être surpris par le garde Tête-en-boule, qui fouille la montagne de sa longue-vue. Clément épaule, et le garde stupéfait n'a plus entre les mains qu'un morceau de cuivre tordu. — La vérité est que le roman d'aventures

tourne presque fatalement au style épique. Ce que M. Rouff a écrit, c'est le poème, la légende, la saga de la montagne.

Mille tableaux de la vie viennent se mêler au drame, qui se joue entre Clément et Catherine. Il faut bien que le guide obéisse aux devoirs de son métier. Plus tard, pour la rejoindre, il essaiera de gagner de l'argent par la contrebande, — sujet à nouveaux tableaux, — ou bien il ira tirer des chamois dans des réserves; pour ne pas donner l'éveil, il se mêlera à un village qui monte à l'alpage, et M. Rouff peindra cet exode dans une page magnifique de mouvement et de vie :

... Les chars étaient déjà chargés, attelés d'animaux trapus, bruns, encroûtés de bouses et de fumier, que la marmaille, inutile autre part, avait mission de défendre avec des branches contre les assauts des mouches. Les aînés empilaient des casseroles sur des couvertures, des blocs de viande fumée parmi des bûches et des travaux d'osier inachevés, des chaussures et des haches à bois sur des bidons à lait; la paille fraîche, qu'on montait en guise de lits, dégringolait par bottes, avec les oreillers de varech, gras et crevés, pêle-mêle dans le purin et dans la boue; on chargeait les hottes de tonnelets de vin et de gros pains durs comme pierre, on arrimait des pots à soupe, des sacs de pommes de terre, on attachait des chapelets d'oignons, et tous criaient, s'interpellaient, s'injuriaient, hurlaient au milieu des sonnailles, des clarines et des toupins que déjà les vaches agitaient à leurs cous en secouant les taons...

Ces scènes humaines se déroulent, pour ainsi dire, au pied de la montagne. Puis tout à coup, en allant plus loin, c'est le silence immense, le règne blanc, vide, terrifiant : un autre monde, et ceux qui l'ont vu ne l'oublient jamais : glaciers divisés en séracs, houles pétrifiées, crevasses bleues, parois à pic, cheminées, bosses, pointes de granit qui bloquent les corniches, arêtes de glace. Le montagnard passe de ce pays des hauteurs à la vie des vallées, comme le marin du large au port. Mille tableaux de ces pays fantastiques, des rayons verts du soir, des rayons roses du matin, des éclairages lunaires marquent dans ces pages le changement des heures et des saisons. La lutte de l'homme contre la montagne est comme redoublée par la lente désagrégation que son amour malheureux fait dans l'esprit de Clément. Deux drames se poursuivent à la fois. Il escalade des cimes, plus hardi, plus furieux, plus désespéré. Et il est rongé par une idée. A la fin, c'est la

sourde destruction intérieure qui détermine le destin. Le pied manque au guide dans une simple promenade, le soir, au retour d'une course. Et peut-être a-t-il glissé exprès.

***

Perversité a les meilleures qualités des livres de M. Carco : tableaux étrangement fidèles de certains quartiers de Paris, chronique savoureuse des assassins et des filles, analyse assez déliée pour plaire à un maître du métier, comme M. Bourget. Évidemment, nous ne retrouverons plus dans les œuvres du romancier mûri et sûr de son art, l'espèce de poésie qui nous enchantait dans *Jésus-la-Caille*. De quoi cette poésie était-elle faite? Je n'en sais rien. C'était une lumière qui tremblait sur les choses, la lumière de la jeunesse. Ce charme est évanoui. Mais en échange, la maîtrise du portraitiste est devenue étonnante. Le danger pour M. Carco, c'est la rencontre du courant russe. Il peint des impulsifs, des dégénérés, en tout cas des hommes qui n'ont du mouvement de leur pensée qu'une conscience grossière et aucun gouvernement. De là à faire du Dostoïevsky, il n'y a qu'un pas. Ce serait dommage; mais la tentation est forte.

Le nouveau roman de M. Carco se passe sur ce boulevard de Grenelle, bien connu des apprentis automobilistes, qui font là leurs essais. Ils voient au 162, si tant est qu'ils voient quelque chose, une étrange maison longue et basse, à la fois trop ornée, et misérable, en pacotille et en pâtisserie, avec un grand luxe de persiennes. C'est le centre même du roman de M. Carco. Ajoutez quelques garnis, quelques bars et les voûtes du métro Étoile-Italie; voilà le décor. M. Carco en a fait des tableaux qui raviront les maréchaux, hôtes familiers de ces quartiers. Voici une étonnante description de la foire de Vaugirard, vue de la rue du Commerce.

C'était dix heures. Il pleuvait. De chaque côté de la rue, des maisons basses, à un étage, se succédaient sous leurs vieilles toitures de tuiles, surmontées de panneaux-réclame. Des volets de couleur foncée tranchaient cruement sur le badigeon des façades : les uns verts, les autres jaunes ou marron, et de hautes cheminées de tôle, çà et là, se silhouettaient sur un ciel rougeoyant.

Plus Émile avançait dans la direction du boulevard, plus, en effet, il faisait clair. Une lueur d'un rose livide s'élevait à droite et, à travers les arbres sans feuilles dont les branchages se découpaient sur la maçonnerie du métro de Grenelle, rayonnait dans la nuit. Émile voyait de rousses vapeurs parfois courir et traverser la rue très bas et bientôt il perçut la musique nasillarde des orgues, des bruits de cloche, de cymbales, de grosses caisses, de brusques détonations, le halètement des moteurs et, tout à coup, l'appel déchirant d'une sirène...

Je ne crois pas qu'on trouve chez les grands maîtres du naturalisme, un morceau d'une plus belle facture. Il est évident que cette toile a été enlevée d'après nature; tout y est : le bruit, la couleur, la vie. Pas un effet de littérature : c'est excellent.

Dans ce paysage de hauts murs, de maisons lépreuses et de bars, M. Carco a placé comme on pense une pierreuse, Irma, et son homme, Bébert. Mais le vrai personnage du livre est le frère d'Irma, Émile, un garçon maigre, silencieux, ponctuel, de caractère difficile, qui a été marié deux fois. Il habite une chambre qui, avec celle de sa sœur et une cuisine, fait un logement. Voisin peu gênant, il rentrait exactement à l'heure de dîner, dormait et partait le matin à sept heures pour un bureau. Ce régime dura cinq ans et fut brusquement interrompu par l'arrivée tumultueuse, dans la maison, de Bébert, satisfait, bambocheur, insolent et narquois. Émile se fâcha et essaya de mettre l'homme à la porte. Bébert lui prit les poignets et le contraignit à demander pardon.

Ce Bébert a un vif sentiment de ce qu'on lui doit, mais il n'est pas rancunier. Il est si cordial qu'il ne peut admettre qu'Émile lui fasse la tête. Il le tuerait plutôt que de supporter qu'il soit de mauvaise humeur. Près de cette brute déchaînée, quelquefois féroce, quelquefois joviale, Émile vit dans la terreur. Mais loin de rien faire pour regagner la paix, on dirait qu'il provoque à plaisir son ennemi. Une invincible mauvaise humeur lui tient lieu de courage. Un soir, il a une lueur d'esprit. A travers la cloison, il a entendu Bébert rosser sa sœur; il espère une rupture. Le lendemain les amants sont réconciliés, et c'est Émile que Bébert larde de coups de couteau. Tantôt abruti de menaces, tantôt traîné dans des ripailles qui l'écœurent, le malheureux devient aux trois quarts fou. Enfin

Bébert s'en va, lassé d'Irma, et la vie tranquille d'autrefois recommence. Le neuvième jour, il revient. Le soir même du retour, querelle avec Émile. Et le lendemain, Émile décidé à en finir, achète un revolver.

Les premiers jours, occupé de son projet, le meurtre lui paraissait simple. A la fin de la semaine, il comprit qu'il n'aurait jamais le courage de tuer. Toute sa vie, il serait ronchonneur et poltron; il ne se libérerait point de sa servitude. A l'excès de tension nerveuse où il est parvenu, il sanglote, il appelle au secours. Sa sœur entre dans sa chambre. Elle voit le revolver, elle veut le prendre, mais lui, dans une espèce de démence, comme ces animaux affolés qui tuent leur petit par terreur du péril où il est, tire sur Irma.

***

Jacob est une peinture fort curieuse des milieux juifs, j'entends du vrai ghetto, sans cesse renouvelé à Paris par l'arrivée des étrangers. C'est d'une tribu toute fraîche venue d'Europe orientale, les Radansky, que M. Bernard Lecache s'est fait le chroniqueur. Le père, l'honnête tailleur, a six enfants, dont le dernier, Avroune, est censé raconter toute cette aventure. Au milieu de mille tableaux pleins de couleur, l'histoire ne tarde pas à s'orienter, et l'on voit que le vrai sujet est l'ascension des enfants du tailleur. L'aîné, Jacob, est un gaillard intelligent, net et sans scrupules, qui ne s'embarrasse de rien, et qui va devenir un des maîtres de Paris. Les premières étapes étaient pour ainsi dire toutes tracées. De la Faculté de Médecine où il est inscrit, il passe aux cafés du quartier latin, au poker, aux dettes de jeu non payées, aux liaisons rémunératrices, à la collaboration avec les bookmakers.

« Jacob devait monter. Il montait, par tous les moyens. Il obéissait aveuglément à des forces intérieures qui le poussaient méchamment, mais sûrement. Cet homme de vingt ans était obsédé par le désir et le passion de réaliser. Il avait cette foi. Elle était ancrée en lui comme une pioche dans le sol rude. Il la croyait plus noble que toutes les autres. Il était possédé de cette mystique, persuadé de la grandeur de sa croyance, avare de sa mission qu'il n'avouait à personne quoiqu'on le

devinât aisément. Il ne cherchait pas à monter pour le profit qu'il en aurait, mais parce qu'il lui semblait qu'il était désigné pour monter. »

Il monte très haut en effet. C'est à ce moment que l'auteur a dû prendre un parti, ou plus exactement une direction. A quel sommet dernier va-t-il le conduire? Il a choisi un trait d'un assez grand effet. Au reniement solennel d'Israël. Un papier paraît où Jacob Radansky, dit Jacques Radan, déclare qu'il n'est pas né juif, qu'il répudie toute solidarité avec les Juifs, et qu'il subventionne une caisse pour organiser des pogroms. Ceci nous ramène juste au début du livre, dans le logis du petit tailleur. Que va dire le père Radansky? Il est très malheureux, dans sa conscience d'homme pieux, de l'apostasie de ses fils. Il marmonne en hébreu les paroles de Job : « Tu me l'as donné, tu me l'as repris ». Mais il dit aussi :

Je les suis de loin. Ils monteront encore. Notre sang sera vainqueur. On dira, là-bas, que je sus comprendre. Qu'ils m'oublient, me méprisent! Je les vois régner. Je salue leur Loi.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

La production dramatique actuelle est assurément remarquable par la quantité. Songer qu'il faut alimenter cinquante théâtres! Au temps de Sarcey et de Lemaître, il y en avait vingt. Pour la qualité, y a-t-il progrès? Je crois que la moyenne a plutôt baissé, et je n'aperçois pas encore les successeurs des maîtres disparus ou vieillissants. Ce qui m'étonne surtout, c'est le manque de variété. Puisqu'il se joue de plus en plus de pièces, il faut évidemment s'attendre qu'il y en ait beaucoup de mauvaises ou de médiocres, qui n'en réussissent pas moins brillamment, mais il semblerait qu'on eût droit au moins à la compensation d'expériences un peu inédites et de tentatives diverses. Pas du tout! Le miracle de la multiplication des pièces demeure purement arithmétique et n'apporte aucun renouvellement. Elles sont de plus en plus coulées dans le même moule et fabriquées en série. Depuis la réouverture de la saison, pas une tragédie ni une comédie en vers, et en prose pas un drame, ni une comédie de caractère, d'idées, de mœurs ou seulement d'intrigue. Corneille et Molière, Shakespeare et Hugo, Ibsen et Curel, Augier, Dumas et Becque, Scribe et Sardou eux-mêmes, sont abandonnés : non par les spectateurs, s'entend, mais par les auteurs nouveaux. Que reste-t-il? La comédie dite psychologique, sur l'amour et les sujets assimilés ou limitrophes. M. Georges de Porto-Riche seul fait école. C'est un maître admirable. Je ne me lasse pas d'*Amoureuse*, du *Passé*, du *Vieil homme*, et je voudrais bien revoir le *Marchand d'Estampes*, qui

contient peut-être ses plus belles pages. Mais enfin ce domaine n'est pas infini, et M. de Porto-Riche lui-même n'a écrit que des chefs-d'œuvre, mais n'en a pas écrit beaucoup. Racine non plus, ni Musset, et encore ont-ils ajouté à leurs pièces d'amour des *Britannicus* et des *Athalie* ou des *Lorenzaccio*. Il n'y a pas que l'amour au monde, et l'introspection complaisante ou l'auscultation minutieuse de quelques petits cœurs voisins ne résument ni ce monde si vaste, ni la pensée humaine. Nos jeunes auteurs tournent perpétuellement dans le même cercle, un miroir ou un stéthoscope à la main; ils manquent cruellement d'objectivité, d'actualité aussi, et jamais le théâtre n'aura laissé aux historiens futurs moins de documents sur une époque. Ajoutez que la plupart d'entre eux sont à M. de Porto-Riche ce que Campistron fut à Racine, et qu'il n'en peut guère être autrement. Les plus grands écrivains ne sauraient avoir que de pâles imitateurs, et Zarathustra déclarait avec raison n'avouer pour ses vrais disciples que ceux qui ne le suivraient pas.

***

M. Paul Géraldy est en passe de devenir l'un des fournisseurs attitrés de la Comédie-Française, ou même, provisoirement, l'unique. Les plus illustres auteurs sont aujourd'hui plus intermittents que lui dans la maison. Le succès d'*Aimer* n'est pas encore épuisé, que voici *Robert et Marianne*, dont le succès sera sans doute égal, puisque les deux ouvrages sont tout pareils. Même genre, même petit nombre de personnages, même interprétation. Ce qui a été sera, dit l'Ecclésiaste. Ce qui a plu plaira. Pourquoi changer? M. Paul Géraldy est un habile homme, et il aura beaucoup d'enfants, ou de centièmes.

Dans une luxueuse villa de style antique, sur la côte d'azur, Robert rencontre Marianne; il l'aime, et l'épousera. Qui est Robert? Un grand ingénieur, un puissant industriel, probablement sorti premier de l'École polytechnique comme les héros de Georges Ohnet. Et Marianne? Une jeune fille de vingt-cinq ans, honnête et riche, qui aspire au bonheur, comme la nature l'a toujours voulu, mais avec un je ne sais

quoi de conscient et d'organisé, selon les formules présentement en vogue. Le mariage était autrefois un dénouement. Au début d'une pièce, il fait tout de suite penser à la fameuse définition de la santé par un professeur de médecine : état précaire et instable, qui ne présage rien de bon.

Le second acte, qui est toute la pièce, confirme ces fâcheux pronostics. Le succédané du Maître de forges s'est de plus en plus enfoncé dans sa forgerie. Il prospère merveilleusement, lance une énorme affaire de houille blanche, ou bleue, peu importe la couleur, brasse les millions et se pénètre de son importance. Il ne cesse pas d'être un mari fidèle, mais il devient un mari distrait. Dans l'ancien répertoire, le traditionnel accident conjugal ne serait pas loin, et la morale seule nous obligerait à nous en indigner. Nous ferions aussi cette réserve qu'en épousant un homme qui ne pense qu'à ses ambitions matérielles, la jeune personne aurait bien dû prévoir qu'elle serait négligée et semble mal venue à se plaindre. En somme, ils nous paraîtraient tous deux assez plaisants, et nous serions tout prêts à rire, ou à sourire, de leurs petites mésaventures, comme dans la *Parisienne.*

Les jeunes auteurs d'aujourd'hui ne sont pas des observateurs ironiques, impartiaux et clairvoyants, donc fatalelement un peu misanthropes et misogynes comme ceux d'autrefois. Ce point de vue intellectuel et viril a fait place à une espèce de sensiblerie idolâtrique et bien féminine, dont on découvrirait des traces dans George Sand. Leurs emprunts directs à M. de Porto-Riche, plus classique en ce point, se trouvent affadis par les sous-produits d'un romantisme de vulgarisation. L'ironie est impopulaire : les femmes ne la comprennent pas, ni les foules. Cet immense public est fort sentimental, et déteste qu'on mêle le comique aux histoires de sentiment, qui ne laissent pourtant pas d'être souvent bouffonnes. On souhaite au contraire que l'écrivain affecte de les prendre prodigieusement au sérieux, qu'il se penche avec sollicitude sur ces petites manigances et s'incline avec respect ou même s'agenouille devant le moindre vague à l'âme. Elles sont si précieuses, ces âmes que s'attribuent nos contemporains des deux sexes, et si profondes. Le plus banal adultère, moins que cela, la plus chétive querelle de ménage, leur sem-

ble un mystère à donner le vertige. D'où la nécessité pour les auteurs de s'émouvoir, d'admirer et de prendre des airs de componction. M. Paul Géraldy est trop adroit pour se soustraire à une obligation si féconde en effets sûrs et en applaudissements immanquables. D'ailleurs, l'auteur de *Toi et moi*, le plus lu des « poètes » d'aujourd'hui, n'a-t-il pas toujours eu le goût de chanter la romance et l'art de charmer jusqu'aux sensibles midinettes?

Donc, lorsque Marianne commence à faire des scènes, il faut nous garder de penser à Courteline, et nous mettre en état de grâce suivant la religion littéraire du jour. Qu'est-ce que Marianne reproche à Robert? De ne pas s'occuper assez d'elle. Occupe-toi d'Amélie! disait Georges Feydeau, autre blasphémateur. M. Paul Géraldy est un homme pieux, et qui embrasse avec ardeur la cause des femmes, d'abord par dévotion naturelle, un peu aussi peut-être parce que c'est aujourd'hui le parti le plus avantageux pour le tirage ou le chiffre des représentations. Il entend, en conséquence, donner entièrement raison à Marianne. Or, si elle n'a pas complètement tort, c'est dans la mesure où elle ressemble à la Germaine de M. de Porto-Riche. Une grande amoureuse ne voit ici-bas d'autre intérêt que son amour, et lui sacrifierait sans hésiter tout le reste, avec cette « non-curance » qu'à notée Stendhal, et qui fait à la fois la grandeur et le danger de cette passion, sublime mais envahissante. En tout cas, ses exigences sont trop belles pour être odieuses, même lorsqu'elles risquent de faire du mal, et ce n'est pas sans un légitime regret que s'y dérobent un Titus ou un Étienne Fériaud. Nous, juges du camp, nous ne condamnons ni Germaine, ni même Bérénice, et nous compatissons à leur sort. Nous approuvons cependant Étienne et le glorieux empereur. Pourquoi? C'est qu'ils renoncent à ce magnifique amour pour quelque chose qui en vaut vraiment la peine, à savoir le salut de Rome et de l'empire, ou la science et le travail de l'esprit. Mais Robert? Ce n'est que trop vrai que son activité n'a pas à beaucoup près une valeur comparable à celle de l'amour, et que beaucoup d'autres pourraient présider à sa place quelques conseils d'administration pendant qu'il s'occuperait de sa femme. M. Paul Géraldy a même voulu qu'il fût déjà riche, Marianne aussi, et qu'ils n'eussent aucun

besoin d'accroître leur fortune. En vérité, cet auteur-sigisbée a fait la part trop belle à son héroïne.

Comment, dans ces conditions, a-t-il pu arriver à nous la rendre insupportable? Cela semble une gageure. Ce n'est pas seulement pour le motif que j'indiquais tout à l'heure, parce que Marianne s'est ridiculement trompée sur cet homme, parce qu'elle aurait dû, au lieu de l'épouser, comprendre que ce n'était qu'un homme d'argent, un vulgaire serviteur de Mammon et non de ce dieu peu connu que connaissaient mademoiselle de Lespinasse et la Religieuse portugaise. Une jeune fille, même de vingt-cinq ans, peut commettre de ces méprises. Mais au surplus, est-ce bien au nom de l'amour véritable, et sacré même dans ses excès ou ses erreurs, que parle avec une si abondante éloquence la Marianne de M. Géraldy?

Non pas, au fond, et aux éléments sympathiques, empruntés d'*Amoureuse*, il en a joint d'autres beaucoup moins admissibles qu'il a tirés de *Maison de poupée*. Et cela compose une mixture de digestion difficile. *Maison de poupée* est certainement une belle œuvre, mais qui porte la marque d'une date et d'un milieu, sans compter que l'ironie toujours sous-jacente chez Ibsen ne se fait sentir à aucun degré chez M. Géraldy. Ibsen et sa Nora pouvaient avoir raison pour la petite bourgeoisie nordique, conservatrice et puritaine d'hier ou d'avant-hier, et peut-être en effet la femme y était-elle moralement opprimée, réduite à l'état de poupée ou de servante. En va-t-il de même d'une opulente Parisienne du XXe siècle? C'est se moquer de nous que de l'insinuer sous n'importe quel prétexte, et lorsque Marianne reproche à Robert d'étouffer sa personnalité ou de n'en pas tenir compte, nous avons peine à ne lui pas éclater de rire au nez. Premièrement, c'est une chose rare qu'une personnalité digne de ce nom, et il ne nous a été nullement prouvé que Marianne en possédât une. Si elle détient ce privilège, en quoi Robert l'empêche-t-il d'en user? Elle a une maison bien montée et même somptueuse, un salon élégant, de nombreuses relations. Qui lui interdit de s'en faire d'intéressantes? Si elle ne voit que des perruches et des raseurs, c'est bien sa faute à elle, et non celle de son mari, qui la laisse libre. Ce

mari lui-même ne cause pas assez avec elle, ne l'écoute pas assez, ne rend pas en ce qui le concerne directement un culte suffisant à cette fameuse personnalité de la divine Marianne? C'est le grief capital qu'elle développe avec le plus d'acrimonie : c'est aussi le plus absurde, et celui qui nous fait décidément considérer cette Marianne comme une inepte et outrecuidante pécore. En effet, lorsqu'une personnalité existe, elle s'impose de soi. Lorsqu'une femme est réellement intelligente et a vraiment quelque chose à dire, elle n'a qu'à parler, son mari l'écoutera, et c'est même lui qui bientôt l'encouragera, lui posera des questions, la sollicitera de lui donner des conseils ou des opinions sur les choses et les gens. Si vous avez une personnalité, Madame, vous êtes comme le soleil, qui n'a pas besoin du registre des réclamations pour obtenir licence de briller en plein midi. Si vous n'en avez pas, ce n'est pas un crime, et l'on pourra vous aimer quand même, mais soyez plus modeste et laissez-nous un peu la paix!

Un des artifices de M. Paul Géraldy est de persuader à toutes ses spectatrices qu'elles en ont une, qu'elles sont toutes méconnues, incomprises, tyrannisées par l'obscurantisme des maris, ces pelés, ces galeux, d'où leur vient tout le mal. Celles de la répétition générale manifestaient pour la plupart leur enthousiasme pendant l'entracte, et comme ce sont les femmes qui décident le plus souvent des emplois de soirée, malgré la servitude et l'inique mépris où il paraît qu'on les tient, ce féminisme achalandera merveilleusement le bureau de location.

Comment finit l'histoire? Marianne voulait divorcer, Robert ne le voulait point. Au troisième acte, il y consent, et c'est Marianne qui refuse. Car sur l'entrefaite il est devenu malheureux. Ses colossales affaires ont mal tourné; sa houille bleue ne chauffe plus, ses commanditaires le lâchent, c'est la ruine, ou quelque chose qui y ressemble. En outre, il a perdu sa mère. Alors, Marianne reste, parce qu'il aura désormais le temps de s'occuper d'elle et qu'elle pourra le consoler à loisir. N'est-ce pas sublime, cette femme qui repoussait un mari puissant et riche, et qui s'attache à lui lorsqu'il est à terre? Non, car Marianne demeure identique dans ce revirement, et ses deux attitudes successives, contraires

en apparence, lui sont dictées par la même manie, qui consiste à se faire de fête et à jouer un rôle à tout prix. Son cabotinage égoïste et prétentieux l'amène, en somme, à se réjouir des malheurs qui fondent sur Robert. Elle nous rappelle le mot féroce d'un misogyne radical, d'après lequel les femmes seraient d'excellentes infirmières parce qu'elles aiment à voir souffrir et à se sentir indispensables. Mais naturellement les jolies géraldystes de l'auditoire ne l'entendront pas ainsi et se rengorgeront devant la magnanimite de Marianne — laquelle s'inspire un peu, si j'ai bonne mémoire, d'une pièce de M. Romain Coolus intitulée, je crois, *Cœur à cœur.*

Madame Piérat joue Marianne avec un talent parfait et une ardeur impressionnante; elle y met aussi une âpreté qui ne rend peut-être pas l'héroïne plus persuasive ni plus aimable, mais qui traduit exactement la pensée de l'auteur. M. Alexandre a toute la prestance, la force et l'autorité qui convenaient à Robert : il a été justement applaudi. Madame Berthe Cerny est délicieuse dans le personnage épisodique d'une jeune mère à cheveux blancs.

Madame Lucie Brille a débuté à la Comédie-Française dans Phèdre. Rôle redoutable entre tous, où beaucoup d'artistes même célèbres ont piteusement échoué. Inutile de citer des noms dont plusieurs sont encore présents à la mémoire des habitués. Madame Lucie Brille a remporté un beau succès. Ce n'est pas une novice, mais une tragédienne expérimentée, qui avait joué Phèdre et tout le répertoire de son emploi à l'Odéon. Elle a le masque naturellement tragique, une voix émouvante, peut-être un peu trop souvent sombrée ou mise en sourdine, et le vrai style de la tragédie, ce qui devient malheureusement de plus en plus rare. Hélas! les deux Mounet et de Max sont morts. Silvain et madame Weber s'en vont. Qui les remplacera? La disette de tragédiens se fait déjà cruellement sentir. Presque personne ne sait plus interpréter Corneille, Racine, Hugo, ni seulement dire le vers. Une fausse école de prétendu naturel bannit la poésie. Madame Lucie Brille, qui a la bonne tradition, est donc la très bien venue. Je la supplie seulement de ne pas prononcer :

Vous mourûtes aux bords-*z*-où vous fûtes laissée.

Cette sifflante absolument contraire au bon usage du temps de Racine et de ceux qui ont suivi, tant qu'on a su parler français, suffit à détruire une divine harmonie. Les liaisons, en général, sont contraires à l'esprit de notre langue; il n'en faut faire qu'à bon escient et le moins possible. Les sociétaires les prodiguent aujourd'hui comme des primaires marseillais. Je propose qu'on leur offre par souscription quelques exemplaires du grand dictionnaire de Littré, dont la magistrale préface élucide définitivement la question. Et je ne puis dissimuler que cette horrible manie contemporaine apporte un argument sérieux pour la réforme de l'orthographe, qui pourtant me répugne fort. Qu'on le veuille ou non, l'orthographe tendra toujours à devenir phonétique. Si elle ne l'est pas, les instituteurs méridionaux et leurs imitateurs la rendront telle en prononçant toutes les consonnes et en faisant les plus désastreuses liaisons, pour prouver qu'ils savent comment cela s'écrit. Et toute la musique de nos grands poètes sera gâtée par ces fausses notes, que M. l'administrateur général devrait frapper d'une amende et M. le ministre de l'instruction publique interdire par décret aux professeurs du Conservatoire, sous peine de révocation.

***

Une des meilleures pièces de la saison, jusqu'à présent, c'est les *Plus beaux yeux du monde* de M. Jean Sarment. Elle n'échappe pas complètement à la mode subjectiviste; mais il y a la manière, et celle de M. Jean Sarment nous enchante. Deux amis, l'un d'esprit médiocre, mais favorisé par la nature et la fortune; l'autre, intelligent et de cœur noble, mais pauvre, mal fagoté, et voué à la bohème. Un peu Cyrano et Christian, un peu Octave et Cœlio. Bien entendu, c'est le beau garçon sans esprit que préfère la jeune fille ornée des plus beaux yeux du monde. Elle épouse cet Arthur, qui devient un auteur dramatique à soupers de centième. Puis elle devient aveugle : ne l'était-elle pas déjà? Contrairement aux aveugles de Maeterlinck, elle ne semble pas moralement plus clairvoyante dans cette cécité physique. Un instant, délaissée par Arthur, à qui cela déplaît qu'elle ne le voie

pas dans sa gloire, elle est à deux doigts de se laisser consoler par Napoléon, le bohème, qui reparaît et qui l'aime toujours. Il est plus miteux que jamais, réduit à des métiers d'aventure, comme celui de croupier dans un casino. Il n'en a pas moins conservé son âme de poète, et Lucie n'aperçoit plus son allure, ni son costume. Un instant, elle entrevoit presque la vérité, selon la doctrine maeterlinckienne. Mais il suffit qu'Arthur, l'infidèle, le médiocre et le brillant Arthur, revienne entre deux soupers, pour qu'elle lui pardonne tout, lui ouvre les bras, et congédie l'infortuné Napoléon qui n'aura connu qu'une perpétuelle Sainte-Hélène. Cette pièce si jolie et si amère est interprétée à ravir par madame Marguerite Valmond, qui n'a pas seulement les plus beaux yeux du monde, mais une ingénuité touchante et une grâce exquise; par M. Jean Sarment, excellent comédien qui crée lui-même ses œuvres comme Molière et Sacha Guitry; par MM. Abel Jacquin et Henri Desmarets, tous deux parfaits.

Monsieur et Madame, de M. Denys Amiel, fait les beaux soirs de la Potinière. C'est encore l'histoire assez connue de la jeune femme qui abandonne un mari mûr pour suivre un jeune galant, et qui ayant bientôt à s'en repentir, est bien aise que l'époux consente à lui rouvrir le bercail. Du temps de Froufrou, il y avait souvent de la casse : aujourd'hui, cela se passe en douceur, car les mœurs s'adoucissent de jour en jour, comme le remarquait déjà Meilhac. Je n'oserais reconnaître à la pièce de M. Denys Amiel une originalité foudroyante, mais elle donne l'occasion d'apprécier l'habileté consommée de M. Jacques Baumer, et surtout le charme ravissant de mademoiselle Alice Cocéa, qui, après avoir été la plus mignonne des étoiles d'opérettes, devient une de nos comédiennes les plus fines et les plus vraies.

Un théâtre des jeunes auteurs s'est installé au Vieux Colombier, laissé vacant par l'exode de M. Jacques Copeau, et a été naturellement salué par la sympathie de tous. Notre espoir est dans la jeunesse, puisque les auteurs mûris ont généralement donné leur mesure et ne se renouvellent que par exception. Ce nouveau théâtre a monté quelques pièces intéressantes et sûrement choisies avec goût, puisque c'est Henry Bidou qui avait accepté de lire les manuscrits. J'admire son dévouement.

Mais il ne pouvait que désigner les meilleurs entre ceux qu'on lui soumettait, non en inventer d'autres. La *Chapelle ardente* de M. Gabriel Marcel a paru trop triste et funèbre jusqu'au sadisme. *Simili* de M. Claude Roger-Marx est un marivaudage plus gai et fort spirituel, mais d'une subtilité un peu prolongée. Le *Fil coupé en deux* de M. Stève Passeur expose un système de féminisme radical, avec haine de l'homme, mais allant au besoin jusqu'au matriarcat. Ce serait très bien, si c'était une franche satire. Les intentions de l'auteur ne s'affirment pas assez nettement. Le *Tentateur* de M. Clerc relève du réalisme petit bourgeois. La femme d'un percepteur vole la caisse. Il est pincé et responsable. Car c'est, paraît-il, réellement sa faute à lui. Ces dames sont toujours immaculées. Enfin *Denise Marette*, de M. Jean-Jacques Bernard, a le mérite de traiter un sujet neuf. Une fille peint des tableaux que signe son père, artiste jadis éminent, mais annulé par la maladie. Elle paye cette abnégation filiale de sa part de gloire et de bonheur. L'exécution faiblit un peu vers la fin, mais il y avait au moins une idée. De bien peu de pièces on peut en dire autant.

L'*Infidèle éperdu*, de M. Jacques Natlanson, jeune auteur lui aussi, mais qui inaugure le nouveau Théâtre de la Michodière, réalise bien son titre et nous fait assister aux exploits d'un don Juan marié, avocat de son métier, et spécialiste des affaires de divorce. M. Jacques Natanson a de la verve et de la virtuosité. Il peut broder agréablement sur les thèmes éprouvés. Mesdames Valentine Tessier et Jeanne Provost sont très séduisantes.

M. R.-H. Lenormant nous tire du genre régnant, et nous lui en savons gré. L'histoire qu'il conte est singulière et, il faut en convenir, assez pénible. *Le lâche*, c'est un jeune peintre français, Jacques, qui pendant la guerre simule la phtisie pour ne pas aller au front et s'embusquer confortablement en Suisse, dans la montagne. M. Lenormant fait un tableau très pittoresque et souvent frappant de ce sanatorium à clientèle cosmopolite de vrais malades, mais aussi de détraqués et d'espions. La pensée de la pièce, exprimée par un comparse qui joue incidemment les Desgenais, c'est que Jacques a eu raison philosophiquement de se soustraire au carnage et de se garder

les mains pures de sang, mais qu'on ne peut en fait avoir raison tout seul (ainsi que l'avait observé La Rochefoucault) et qu'il sera fatalement châtié, remis à l'alignement, par l'insurmontable force de l'opinion universelle. Je crois qu'il a tort, même au point de vue philosophique qui condamne le principe de la guerre, parce qu'il ne s'agissait plus pour nous en 1914 d'un principe, mais d'un fait : la France était attaquée, la civilisation française périssait, si ses enfants ne la défendaient pas. Pour le surplus, M. Lenormant a vu juste. Afin de nous le prouver, il a imaginé une intrigue un peu mélodramatique d'espionnage et de contre-espionnage, au terme de laquelle la lâcheté de Jacques, qui est allée jusqu'à la trahison, aboutit à le faire fusiller. Nous ne le plaignons pas, mais le spectacle de cette loque est lamentable. Il n'y en a pas moins un remarquable talent dans cet ouvrage, qui a peut-être quelques défauts, mais non point assurément celui d'être ennuyeux. M. Pitoëff est extraordinaire.

M. Sacha Guitry nous a donné un *Mozart*, avec la collaboration de M. Reynaldo Hahn. Mozart, à dix-neuf ans, vient à Paris, protégé par Grimm. Toutes les femmes l'adorent et, cette fois, elles n'ont pas le goût mauvais. Il papillonne autour de madame d'Épinay, de la Guimard, d'une jeune fille de qualité fiancée à un gentilhomme, et même d'une soubrette. Il s'éloigne et retourne à Salzbourg, pour ne pas désespérer ses rivaux. C'est tout, et c'est charmant. La musique de M. Reynaldo Hahn a paru un peu hardie de se mêler à celle du divin Mozart. Madame Yvonne Printemps représente en travesti, et adorablement, le grand musicien dans la fleur de son adolescence à la Chérubin. M. Sacha Guitry prête au baron Grimm sa malice et son expérience.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE PARIS

A GENTLE LADY. — Pendant un premier voyage à Londres, à la vingtième année, un matin d'été anglais, vert et bleu, d'aquarelle. A une époque où l'Angleterre impressionnait encore. A l'âge futile et qui avait pourtant ses douleurs, où l'on s'achetait une pendule chez Maple pour son cabinet de toilette ou son fumoir et où l'on eût traversé la Manche dans le seul but de choisir des cravates. En ce temps-là, vers 1900, il n'était point question de baisse du franc et les jeunes hommes pouvaient s'habiller dans *Bond street* ou *Regent's street* à des prix qu'on ne peut considérer de loin sans stupeur...

Quartier de *Saint-James*. Un matin,... comme étaient, alors, les matins de mai et de juin, — avant que le soleil n'eût des taches... Où l'on avait trop chaud, où l'on traversait la chaussée pour gagner le trottoir encore plongé dans l'ombre, où les jupes longues des femmes étaient légères et leurs chapeaux perchés au sommet de la tête, sur une masse de boucles et de tulle. Les chevaux des équipages avaient leur robe lustrée; les cabs luisaient, avec leurs cochers piqués à l'arrière, en pardessus mastic ou jaquette, chapeau haut-de-forme et fleur à la boutonnière. C'était un matin de juin, à Londres, et nous avions vingt ans.

Les équipages, les cabs se rangèrent, une victoria attelée de deux chevaux (des chevaux de Ghys, brossés par John Lewis Brown), une victoria avançait, dépassant les autres. Dans cette voiture, — un équipage de la cour d'Angleterre,

les mains pures de sang, mais qu'on ne peut en fait avoir raison tout seul (ainsi que l'avait observé La Rochefoucault) et qu'il sera fatalement châtié, remis à l'alignement, par l'insurmontable force de l'opinion universelle. Je crois qu'il a tort, même au point de vue philosophique qui condamne le principe de la guerre, parce qu'il ne s'agissait plus pour nous en 1914 d'un principe, mais d'un fait : la France était attaquée, la civilisation française périssait, si ses enfants ne la défendaient pas. Pour le surplus, M. Lenormant a vu juste. Afin de nous le prouver, il a imaginé une intrigue un peu mélodramatique d'espionnage et de contre-espionnage, au terme de laquelle la lâcheté de Jacques, qui est allée jusqu'à la trahison, aboutit à le faire fusiller. Nous ne le plaignons pas, mais le spectacle de cette loque est lamentable. Il n'y en a pas moins un remarquable talent dans cet ouvrage, qui a peut-être quelques défauts, mais non point assurément celui d'être ennuyeux. M. Pitoëff est extraordinaire.

M. Sacha Guitry nous a donné un *Mozart*, avec la collaboration de M. Reynaldo Hahn. Mozart, à dix-neuf ans, vient à Paris, protégé par Grimm. Toutes les femmes l'adorent et, cette fois, elles n'ont pas le goût mauvais. Il papillonne autour de madame d'Épinay, de la Guimard, d'une jeune fille de qualité fiancée à un gentilhomme, et même d'une soubrette. Il s'éloigne et retourne à Salzbourg, pour ne pas désespérer ses rivaux. C'est tout, et c'est charmant. La musique de M. Reynaldo Hahn a paru un peu hardie de se mêler à celle du divin Mozart. Madame Yvonne Printemps représente en travesti, et adorablement, le grand musicien dans la fleur de son adolescence à la Chérubin. M. Sacha Guitry prête au baron Grimm sa malice et son expérience.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE PARIS

A GENTLE LADY. — Pendant un premier voyage à Londres, à la vingtième année, un matin d'été anglais, vert et bleu, d'aquarelle. A une époque où l'Angleterre impressionnait encore. A l'âge futile et qui avait pourtant ses douleurs, où l'on s'achetait une pendule chez Maple pour son cabinet de toilette ou son fumoir et où l'on eût traversé la Manche dans le seul but de choisir des cravates. En ce temps-là, vers 1900, il n'était point question de baisse du franc et les jeunes hommes pouvaient s'habiller dans *Bond street* ou *Regent's street* à des prix qu'on ne peut considérer de loin sans stupeur...

Quartier de *Saint-James*. Un matin,... comme étaient, alors, les matins de mai et de juin, — avant que le soleil n'eût des taches... Où l'on avait trop chaud, où l'on traversait la chaussée pour gagner le trottoir encore plongé dans l'ombre, où les jupes longues des femmes étaient légères et leurs chapeaux perchés au sommet de la tête, sur une masse de boucles et de tulle. Les chevaux des équipages avaient leur robe lustrée; les cabs luisaient, avec leurs cochers piqués à l'arrière, en pardessus mastic ou jaquette, chapeau haut-de-forme et fleur à la boutonnière. C'était un matin de juin, à Londres, et nous avions vingt ans.

Les équipages, les cabs se rangèrent, une victoria attelée de deux chevaux (des chevaux de Ghys, brossés par John Lewis Brown), une victoria avançait, dépassant les autres. Dans cette voiture, — un équipage de la cour d'Angleterre,

aux dernières années du règne de la reine Victoria, — se trouvait une dame vêtue de noir, près d'une fillette vêtue de blanc... La toilette de la dame offrait un mélange d'aisance et de simplicité indéfinissables. On ne songeait pas à la mode en la regardant. La voilette prêtait plus d'éclat au teint particulièrement éblouissant du visage. Les mains étaient jointes à la taille. Les promeneurs se précipitaient sur le bord du trottoir et saluaient profondément, avec sympathie, allégresse, avec une sorte de fierté de propriétaires, si j'ose dire. Cette femme, qui offrait au premier regard ce faîte de la grâce et du naturel dans la plus élégante image qu'un passant se puisse faire d'une altesse, était la princesse de Galles, Alexandra de Danemark, femme du futur Edouard VII. Elle traversait un quartier de Londres, à l'improviste, pour une de ces apparitions de souveraine, aimée de son peuple, de jolie femme, qui s'est trouvée présentable sur la claire prunelle de son miroir et que la joie errant dans la douceur de la matinée dorée, fraîche à la gorge comme l'eau d'une source, pousse à vouloir profiter de la vie, de la cité, du printemps se mariant à l'été, comme la plus humble de ses sujettes... Cette jeune femme, qui semblait sortir son premier né, était alors âgée de cinquante-cinq ans : le bébé était sa petite-fille...

Je n'ai jamais oublié la vision de cette jeunesse surprenante. Et l'attitude de ce peuple charmé. Pendant notre enfance, au temps des albums de Kate Greenaway, nous avions été habitués à considérer dans des *magazines*, — alors presque tous anglais, avant d'être devenus américains, — l'image de la Princesse de Galles, comme l'incarnation de ce que la majesté peut offrir de séduction dans cet isolement qui sourit au vide, à tout un peuple, à des peuples, et qui les traverse sans qu'aucun contact réel se fasse jamais, moins que pour un fleuve glacé qui franchit un lac tiède... Dans les *magazines* anglais, nous étions attirés par cette dame, qui semblait grande, qui tenait toujours les coudes rapprochés de la taille, dont les boucles ne variaient point sur le front, qui avait les cheveux tirés sur les tempes, de grands yeux clairs, le nez droit, un sourire que les photographes ne parvenaient pas à enlaidir et dont le cou élancé était encore exagéré

dans sa minceur, le soir, par ces colliers à nombreux rangs de perles maintenus par des barrettes et appelés colliers de chien...

Un jour, nous avions vu, en France, les dames désinvoltes, les jeunes messieurs qui donnaient le ton, tendre la main, se la serrer, se la baiser, en levant le coude exagérément. Et nous apprîmes que la princesse de Galles, ayant souffert d'un furoncle sous le bras, avait dû donner sa main à baiser en déplaçant ainsi l'épaule — et avec tant d'élégance que la société s'était mise à agir aussitôt comme si le furoncle eût été épidémique. Ces façons tombèrent depuis à la plus grande vulgarité, comme beaucoup de modes qui ont bien commencé...

Après la mort de la reine Victoria, celle qui semblait demeurer à jamais *Princesse de Galles*, traversait encore quelquefois Paris. Moins fréquemment que son mari. Sa dame d'honneur préférée, sa seule amie réelle dans la société, était lady de Grey, devenue depuis marquise de Rippon, pendant les dernières années de sa vie. La maison de lady de Grey était l'une des plus élégantes de Londres. On y entendait chanter le ténor ou la cantatrice en renom, qu'ils s'appelassent Jean de Reské, Patti, Melba, c'était un de ces salons où ce sont les princes qui rêvent d'être admis et où les vrais artistes sont certains d'être accueillis... Lady de Grey garda longtemps un pied-à-terre aux Champs-Élysées. On y retrouvait dans l'intimité le personnage étranger le plus marquant de passage à Paris, ou quelque artiste de race. J'ai entendu dire à la maîtresse de maison, non sans fierté, dans un de ces sourires charmants qui montent éclairer les yeux, et avec ce léger accent qui devient un charme de plus : « J'ai toujours vécu entre les rois et les ténors!... »

Lady de Grey ne quittait guère la souveraine pendant ses séjours à Paris. Un jour, je fus assister au départ, à la gare du Nord. Lady de Grey était grande et dominait presque toujours, de toute la tête, ceux qui l'entouraient. La reine d'Angleterre voyageait incognito. Mais le quai était surveillé. Lorsqu'elle y parut, lady de Grey, qui avait apporté quelques roses, s'avança pour les offrir et fit un plongeon non de cour, mais de gare, qui était un chef-d'œuvre, dans la mesure de ce qui peut être une révérence, entre des locomotives et des fourgons.

Dans le compartiment salon, la reine embrassa son amie, qui s'était inclinée et lui adressait la parole avec cette sorte de respect souriant et familier qui ne s'apprend point, et qui est évocateur, comme tout ce qui est d'une essence rare et appelé à disparaître de ce monde.

Lorsque le train s'ébranla, la souveraine vint à la vitre et fit un signe de tête, tandis que lady de Grey, redescendue sur le quai, entourée des personnes présentes, l'ambassadeur, quelques hommes tenant leur chapeau haut-de-forme à la main, plongeait derechef et plus profondément... Et la gare redevint gare : un courant d'air fumant et gris, antichambre confus des espérances et de l'anxiété.

... Au mois de mai 1905, la reine Alexandra séjournait à Venise, au Grand-Hôtel, où elle était descendue incognito, en compagnie de sa petite-fille. Ses appartements étaient au premier étage et elle avait pour habitude de sortir un peu avant le déjeuner, qu'elle prenait parfois chez Lady Layard, à l'ancien Palais Cappello, à l'angle du Grand Canal et du rio San Polo. Elle était invariablement vêtue d'une courte jaquette et d'une jupe droite de lainage ou d'alpaga gris foncé. Elle portait un chapeau qui ne compromettait point la petitesse de la tête, et la voilette à pois toujours tirée sur le visage.

Et je revois, dans son bref passage à travers le vestibule, de gros Allemands couper le chemin qu'elle avait à franchir, sans se douter de la personnalité de celle qu'ils avaient failli bousculer.

Le soir de son départ, qui avait été connu, les voyageurs se trouvaient sur la terrasse de l'hôtel, bâtie sur pilotis et qu'éclairent des globes électriques, dont le reflet s'en va sur l'eau noire accrocher le profil de quelques ondulations laissées par le sillage d'une gondole. Le cœur des plastrons blancs luisait dans l'échancrure des smokings.

La reine parut, accompagnée de sa petite-fille... Aussitôt, sur la galerie extérieure, les spectateurs furent debout. Des roses blanches avaient été offertes à la reine, qui portait le petit complet noir, le petit chapeau, la petite voilette tirée que nous lui avions vus souvent. Elle descendit les trois marches en bas desquelles attendait l'embarcation

obscure, au fil de l'eau moirée des reflets de l'électricité... En face, les portiques de la *Salute* s'étaient estompés et quelque barque chargée de lanternes et de musiciens répandait au loin ses parcelles de lumière et de chants...

La reine s'assit, svelte, légère, insaisissable. Dans la nuit, on ne vit plus que la tache claire des roses blanches sur ses genoux. Mais en quittant les fleurs, les yeux rencontraient le visage impassible et clair, comme émaillé, sans une ombre... Les spectateurs silencieux s'inclinaient... La gondole s'était détachée de la passerelle... La reine dut lever un peu la tête, pour répondre par-dessus l'eau moite au salut silencieux de ces étrangers, vêtus de noir comme elle, qui s'en allait... Elle salua de deux ou trois mouvements des paupières. Un moindre témoignage ne saurait exister. Je ne sais même si, en réalité, les paupières avaient remué. Ce fut une indication fugitive. Et ce fut parfait... Et, déjà, la gondole glissait et nous ne voyions plus dans la frêle embarcation, au ras du flot, que la tache blanche des roses... Et puis, la nuit enfouit dans sa profondeur la souveraine, les fleurs, les gondoliers.

Et c'était comme si, derrière le mur fluide mais inviolable des ténèbres, s'éloignait un cortège funèbre. La morne félicité des souverains ne nous sembla jamais si pesante...

Deux ans plus tard, au début de juin, dans le port de Naples, où nous faisions escale, pendant une croisière en Méditerranée. Notre yacht était amarré, — à distance de quarante ou cinquante mètres, mais sans autre navire entre nous, — près du *Victoria and Albert*, à bord duquel voyageait, seule à ce moment, la reine Alexandra. La coque noire du yacht royal était dorée à la proue. A toute heure du jour et de la nuit, un *steam-launch* faisait la ronde autour du grand navire isolé. A l'arrière, certains soirs, les hommes de l'équipage dansaient entre eux, aux accords d'instruments rustiques, à la sonorité de cornemuse... Puis ils marchaient, par quatre, autour de leur carré, et disparaissaient dans la cale, à l'heure où la nuit de juin se dépouille de cette dernière tunique bleue que laisse si longtemps le jour, à l'horizon des mers.

Au-dessus du pont et des passerelles, se trouvait une dunette élevée une sorte de cabine vitrée, qui, du yacht voisin, nous

semblait perdue parmi les vergues. Chaque soir, après le repas, la reine montait là, suivie d'une dame et d'un ou deux officiers qui lui tenaient compagnie pendant près d'une demi-heure. Puis, la reine demeurait seule, après que le cercle se fut retiré, seule dans cette haute cage vitrée et lumineuse, où l'on voyait les officiers s'incliner, la dame faire la révérence... J'apercevais le profil de la reine tête à tête avec la nuit, qui regardait au loin, à travers les cordages, la baie de Naples s'endormir chargée de colliers de lumière, tandis que la cornemuse et la danse qu'elle permettait à ses marins, évoquaient une cime neigeuse au delà d'un lac de Walter Scott. Au sommet du Vésuve flottait la molle respiration blanche du cratère, et tout à l'horizon, la Caprée de Tibère tachait d'une ombre droite la ligne demeurée pâle de l'horizon.

Contre la coque du grand yacht, sa proue dorée tendue vers le couchant, le canot à pétrole continuait la ronde permanente, devinée dans l'obscurité, à l'œil rouge de sa lanterne.

Le soir s'épaississait, le port devenait plus silencieux. A cent mètres, Naples s'éveillait à la sensualité de ses nuits chaudes. Je voyais le profil immobile de la reine Alexandra dans sa lumineuse cage de verre... Je songeais aux nuits pareilles, quand la flotte de Nelson reposait sur ces eaux, que Marie-Caroline recevait ses intimes au palais et que lady Hamilton venait danser pour eux, et surtout pour elle, son « pas du voile », avec le sourire charnel des bacchantes et son suave regard étoilé.

Ces pensées ne devaient point effleurer la souveraine, aux pieds de laquelle tournaient les hommes armés, dans leur coque à pétrole.

Mais il est toujours permis aux simples mortels qui en perçoivent le concert de penser que ces prisonniers d'en haut que sont les souverains, discernent le contralto du plaisir à travers les rumeurs de ce monde. Dans la dunette de cristal où ils rêvent à l'étroit, solitaires, ils ont, comme les prisonniers d'en bas, leurs nostalgies, en contemplant cette étoile du soir, la première et la plus éblouissante de toutes, mais qui ne fait que paraître et que le poids de nos désirs semble précipiter aussitôt, si follement, à la poursuite du soleil, dans les gouffres du ciel.

***

Paul Valéry. — De beaux yeux couleur de saphir du Bengale sous des paupières un peu lourdes et d'épais sourcils, qui ne sont pas exactement parallèles, ce qui ajoute à l'inquiétude de l'expression. Le sourire dans ces yeux clairs évoque l'immensité de la terre et de la vie incertaine, l'air d'un matin de printemps entre les arceaux d'un cloître — l'infini radieux et décevant, contemplé d'une prison.

Il semble que Wilde, de la mort de qui l'on célèbre le vingt-cinquième anniversaire, dut avoir dans la prunelle ce même fragment d'azur glacé. Mais Wilde disait qu'il fallait chercher son génie dans la vie qu'il s'était faite, car il n'avait mis dans ses œuvres que son talent. Le génie de M. Valéry est dans son œuvre. Il est dans presque tous ses vers, intact, — entier. Wilde dut écrire sa dangereuse bravade avant d'être incarcéré et mieux eût valu pour lui prodiguer moins de « génie » dans sa vie et réserver son ardeur à ses travaux. Une œuvre conserve à travers le temps sa magnificence, tandis que notre vie ne nous appartient pas. Wilde apprit cruellement combien nul n'est sûr du lendemain.

L'harmonie de la conscience est la vertu essentielle de Paul Valéry philosophe, de ce songeur, qui voit l'âme et le temps à nu.

> Quand sur l'abîme un soleil se repose,
> Ouvrages purs d'une éternelle cause,
> Le temps scintille et le songe est savoir.

Le monocle s'incruste sous le plus élevé des sourcils pour regarder le titre d'un volume sur une table. Mais, déjà, la main s'est emparée du disque de cristal et l'agite, le balance... La parole précipitée répond au vol à quelque idée qui passe. Peu d'hommes suggèrent une impression si vive de se plaire au milieu de certains de leurs contemporains, dans une thébaïde aussi absolue, aussi sereine, que s'ils vivaient sur une colline de verre, au seuil des sables éternels.

L'auteur d'*Eupalinos* et de *Cimetière Marin* est demeuré près de vingt ans sans pouvoir ou sans vouloir travailler. Mais quel merveilleux labeur durant ce stage silencieux!...

Après tant d'orgueil, après tant d'étrange
Oisiveté, mais pleine de pouvoir...

Je ne puis repousser l'image de Valéry, — entrant à l'Académie, à cinquante ans passés, après tant d'années muettes, un si complet et si réel dédain de la foule, un bagage réservé à un si petit nombre d'initiés, — affrontant le souvenir brillant d'Edmond Rostand, académicien à trente-huit ans, au milieu d'une rumeur qui avait des éclats de fanfare, une fortune littéraire inouïe, des citations de ses tirades dans tous les journaux, au profond de toutes les oreilles, sur les lèvres de la foule et sur celles de la plus bruyante des muses, la plus suave comme la plus guerroyeuse. Madame Sarah Bernhardt avait le don de la générosité, l'amour de son art et le sens exact de la publicité si étroitement alliés qu'on ne savait guère où trouver la sincérité, — mais elle possédait par-dessus toutes les grâces, celle de faire admettre que, seuls, la préoccupaient les buts désintéressés et sentimentaux.

Ce toit tranquille où marchent des colombes
Entre les pins, palpite, entre les tombes...

a écrit Valéry... Et rien ne semble plus doux que ces colombes dont l'emploi est si périlleux en poésie et dont l'art exquis d'un Rostand, trop visiblement destiné à séduire indistinctement tous les cœurs, a fait usage...

Un jour qu'il « travaillait » à une chronique pour le *Gaulois*, demandée par M. Arthur Meyer, — qui ne cessa jamais, avec plus ou moins de bonheur, mais avec une ténacité louable et rare, de vouloir enrichir son journal d'une collaboration heureuse, — Paul Valéry me dit que l'article était commencé depuis quinze jours, que rien ne lui était si pénible et qu'il ne savait pas encore s'il pourrait le terminer. Il lui eût été plus facile, sans doute, de parler de Platon, bien qu'il se rapproche parfois d'Aristote, et d'exprimer ce qui est indissoluble de la matière dans l'âme, l'un à l'autre si étroitement mêlés par la vie, « fondus dans une absence épaisse ».

L'Académie, qui possède plus de maréchaux que de poètes, M. Henri de Régnier et M. Jean Richepin étant, me semble-t-il, à peu près les seuls de la Maison, l'Académie n'a pas fait

attendre M. Paul Valéry. Les mânes de Mallarmé ont dû exhaler un parfum suave, car, lorsque

> L'argile rouge a bu la blanche espèce,
> Le don de vivre a passé dans les fleurs...

***

La pioche. — D'un flanc à l'autre de l'Esplanade, un passage tortueux a été ménagé, entre de basses palissades, à travers les démolitions.

Une *houzée* de neige vient de poudrer le sol et les toits. Les dernières galeries d'exposition vides, les dernières caisses remplies et clouées, prêtes à partir, sur le seuil du stand de la Suisse, aperçu par l'entre-bâillement des portes, les ouvriers assènent, enfin, les premiers coups dans l'épiderme fragile des pavillons. L'apparence rugueuse des murs dissimulait la toile et de minces épaisseurs de plâtre. Je vois un ouvrier bleu se caler, arquant les jambes sur la petite plate-forme d'un échafaudage de quatre mètres de haut. Il ramasse une forte pioche, un de ces instruments qui pourraient avoir raison d'une forteresse, et la brandit au-dessus de sa tête. Il gonfle les muscles de ses bras. La pioche s'abaisse devant lui. On devine l'homme prêt à supporter le choc du fer rencontrant la pierre. L'outil n'a pas atteint l'apparente muraille qu'un trou noir de plusieurs mètres de circonférence s'y produit, dentelé, déchiqueté, montrant des échardes effilées, une membrane fibreuse, à peine plus épaisse qu'une feuille de platane séchée. Son élan avait emporté le petit ouvrier bleu, aux mollets formant noix sous la cotte. Il est presque tombé dans ce trou si facilement ouvert devant lui. Il a reposé sa pioche et, comme pour prendre quelqu'un à témoin de l'ouvrage inhabituel auquel on l'occupe, il tourne la tête et apercevant un spectateur :

— Hein? — fait-il...

Le soleil donne plus d'intensité, par-dessus le frais tapis de neige, sous le ciel bleu pâle, aux constructions laquées de rouge des Japonais, aux appentis qui soutenaient des toiles devant des petits cafés. Les pancartes sont restées : *café turc, danses,* etc... Au delà, dans la nuée vaporeuse et blonde de

Paris, le dôme des Invalides se dore, avec des délicatesses de vieux cadre sur une de ces tapisseries d'après Boucher, qui ont pris avec le temps une pâleur alezane, un fondu rose et bleu qu'on dirait peint avec la palette de nos ciels parisiens.

Le misérable aspect des démolitions, leur côté instantanément *fortifs*, premier coup de canon de l'investissement et *Toussaint*, évoque, devant ces baraquements, costumés pendant six mois en quasi-palais, les collaborateurs modestes de la grande entreprise, ceux qui n'y auront presque rien gagné, ou rien du tout. Ils avaient le désir de participer à une manifestation qu'on leur annonçait comme urgente, nationale, nécessaire... Ils se sont dénués. Ils ont prélevé l'argent de leur entreprise sur l'entretien de la famille. La femme s'est privée d'un manteau, la fille d'une robe... On s'est saigné, — un peu plus, — pour mettre au grand jour quelque chose d'élégant, de nouveau, de battant neuf, qu'on ne croyait pas avoir été fait, déjà, qu'on espérait capable d'attirer l'attention, de causer du remue-ménage, comme dit la bonne, et de faire pleuvoir, enfin, un peu d'argent...

Enfonce ta lourde pioche, petit ouvrier bleu. Des esprits maussades ont trouvé que cette exposition n'était pas assez française. Que leur fallait-il? Je sais des artisans qui ont perdu des enfants à la guerre, des veuves qui subsistent avec quelques centaines de francs par mois et qui étaient représentés là, qui collaboraient de tout leur cœur, — de toute leur imagination, cette qualité tellement de Paris qu'il semble qu'on l'y respire.

Je connais, plus haut dans la hiérarchie du travail, des industriels ou des commerçants, intelligents et jeunes, — on est jeune tant qu'on entreprend et qu'on ose, — qui avaient économisé deux ou trois cent mille francs et qui les ont sacrifiés là, — pour l'honneur, ou, ce qui est tout aussi exact : pour le plaisir.

Cette exposition peut n'avoir rien prouvé du tout aux yeux de certaines gens qui ont le mentalité de ces maris trompés et incrédules, qui sourient finement lorsque, dans un accès de rage inutile, leur femme leur crie le nom de ses amants... Cette exposition n'était pas un aboutissement, mais une halte sur un chemin, un dur chemin, aux horizons

radieux et mensongers. Elle recommencera bientôt. On ne fera peut-être pas mieux, mais peut-être travaillera-t-on plus utilement.

Et puis certains critiques-nés, qui, sous des pseudonymes, tranchent de tout, établissent de sèches théories que ne rafraîchit le souffle d'aucun idéal, ces mercantis de la plume, ces pieds-humides de l'art, qui confondent l'attique du Parthénon et celle de la Bourse, — et se fabriquent des collections avec les toiles extorquées à leurs victimes, — peuvent écrire tant qu'ils voudront sur le travail des autres, — eux qui sont incapables de rien produire, — nous verrons une autre exposition des arts décoratifs.

... Le petit ouvrier bleu, remis de son émotion, mais prévenu et méfiant, vient de brandir à nouveau sa pioche, — mais il l'enfonce, cette fois, dans le palais éphémère, comme un couteau de bois dans du beurre...

***

Albert Marquet. — Cet ensemble homogène de gens dissemblables, qui formait jadis, l'élite désignée sous l'étiquette brève mais positive de : *la cour et la ville* (et qui nécessiterait aujourd'hui plusieurs lignes d'énumération) — s'est rendu à l'exposition des toiles de M. Albert Marquet, à la galerie Bernheim frères.

J'ai entendu comparer M. Marquet à Corot. J'ai entendu assimiler son talent à celui de M. Albert Besnard... Et, encore, d'autres rapprochements. Inexacts. Superficiels. Mondains. Ou artistes. Ce qui produit fréquemment des exagérations jumelles. M. Marquet, que... la cour et la ville semblent découvrir aujourd'hui seulement, a du talent depuis de nombreuses années, — vingt et plus, à en juger d'après les dates inscrites au catalogue, pour n'en point référer à nos seuls souvenirs. On ne sait jamais comment *voit* un peintre. Il est même à peu près certain qu'il ne *voit* que ce que le commun des hommes *voit*. On ne saurait le juger que d'après la manière dont il traduit. M. Marquet dépouille sa vision. Il supprime le détail. Il manifeste de l'attrait pour l'eau. Il peint presque exclusivement ses grandes masses fluides,

luisantes de jour. Lorsque la mer ou un cours d'eau occupent le premier plan d'une de ses toiles, et c'est presque toujours ce qui advient, le ciel ne compte pour ainsi dire plus. On ne conserve qu'accessoirement le souvenir d'un ciel de Marquet. Mais son eau, car elle est bien à lui, le reflet d'une barque ou d'un pont dans cette eau, placé d'un coup de pinceau, sans apparence d'hésitation ni de reprise, demeure inoubliable. A-t-il regardé les Japonais? Tous les peintres, depuis Whistler, ont beaucoup regardé les Japonais, — nous dit-on. Mais je crains que ce soit plutôt les critiques et les amateurs, que les peintres. Ceux qui en ont retiré quelque profit sans pastiche sont exceptionnels. Et puis, on nous ennuie avec les Japonais. Ils finiront par croire que, de Monet à Marquet, pas un de nos paysagistes n'eût existé sans eux. Ils ont pris à l'Europe le chapeau melon, le gratte-ciel et le dreadnought, mais, en échange, ils ne nous ont importé de nouveau, jusqu'ici, que M. Foujita...

M. Marquet excelle dans le gris. Il a beaucoup peint les quais de Paris et, lorsqu'il gagne Tunis et la côte de Carthage, il préfère, à l'été immuable, les journées incertaines du printemps, et se souvient, comme avec nostalgie, des brumes de la Seine. Il a représenté ainsi le vieux port de Marseille, sous bien des aspects jalousement voilés, — vu des fenêtres, je suppose, de cet hôtel Beauvau, où s'accoudait Chopin, pour regarder le soleil jouer quelque brillante polonaise sur le miroir brisé des petites vagues soulevées par la brise, ou la lune improviser, sur ces mêmes fragments d'eau mouvante à la sépia, quelque nocturne diamanté.

Lorsque M. Marquet attache une barque verte à la pierre d'un quai, sur l'eau grise, dans la lumière glaciale de certains jours d'hiver méditerranéens, il crée un enchantement. Nous avons vu, à sa présente exposition, des palmiers de la Riviera dressés dans une atmosphère semblable à celle qui enveloppe le port de Rouen. Il faut beaucoup de courage, à notre époque, pour ne pas déguiser la nature en sénégalaise. Des peintres comme M. Marquet et M. Matisse, qui appartiennent à la même génération, ont rendu l'atmosphère de la Méditerranée avec ces clartés adoucies, ces légers voiles d'Europe des côtes méridionales de la France. C'est ce courage à

ne point tricher avec la vérité, ou plutôt le réel, cette exactitude stricte, sans romantisme, comme sans naturalisme brutal, qui donne, depuis plus de vingt ans, un charme si personnel aux toiles de M. Marquet.

***

Dunoyer de Segonzac. — L'impôt sur les biens oisifs ne devant point s'appesantir sur les œuvres des peintres vivants, celles-ci prennent aux yeux jusqu'alors les moins ouverts un vif intérêt. On l'a constaté récemment, à la vente de la collection de M. Poiret, aux prix atteints par une église de la première manière de Maurice Utrillo et une toile de M. Dunoyer de Segonzac, adjugée plus de soixante mille francs. M. de Segonzac est un peintre dont la main est aussi volontairement brutale que l'œil semble involontairement délicat. On parle à son sujet de Courbet, — comme on parle de Corot pour M. Marquet. Mais il n'a point de hardiesses que dans la manière d'étaler la couleur. Il renverse ses modèles, habillés ou non, avec autant de brusquerie qu'il apporte à les peindre. Les jambes repliées permettent à peine d'apercevoir le visage. Et la terre de sienne laisse horizontalement deviner dans son ombre brûlée, avec une audace inquiète, ce que les peintres classiques pouvaient représenter tout vif impunément, dans le sens vertical. Les toiles de M. de Segonzac évoquent des sensations de soleil d'été plongeant sur la chair nue, le sommeil lourd dans l'herbe légère; ce que prennent, à la dormeuse étendue, le contrebandier, le maraudeur : un baiser furtif et plongeant comme l'assassinat au poignard... Il a exposé des paysages d'hiver, d'une douceur de peluche et d'une rugosité de bois mort. On regrette que le couteau à palette remplace trop fréquemment ses pinceaux. Mais tant d'autres se sont si mal servis du pinceau! Et quelle santé, quel bon air de France évoquent ses campagnes dépouillées par l'automne! M. Dunoyer de Segonzac a d'apparentes négligences pour ce qu'on nomme le métier, qui sont moins d'un ouvrier que d'un aristocrate, vivant à la campagne, longtemps seul, vêtu de ce gros velours brun qu'on retrouve entre ses cadres.

N'étant point critique d'art, je puis me permettre une image littéraire et me risquer à soumettre mon impression que, le soir tombé, s'il prend un livre en fumant sa pipe, il aura plus d'inclination pour Montaigne que pour Zola.

***

Souvenirs d'Opéra. — Le musée des Arts Décoratifs a entrepris, parallèlement avec l'Exposition des *Arts au Théâtre* du faubourg Saint-Honoré, une rétrospective de l'Opéra. Elle est strictement limitée au monument et à Charles Garnier, son architecte. On eût pu faire davantage et, tout en montrant les plans et maquettes principales de l'œuvre, placer devant nos yeux quelques-uns de ces personnages disparus qui l'ont dirigé ou fréquenté et tenter de reconstituer, pour un instant, l'atmosphère de la salle, entre son inauguration et le printemps de 1914.

On respirait alors, dans le velours cramoisi et la soie qui tendent les loges de l'Opéra, un air particulier, qui ne s'y retrouve plus. La guerre l'en a fait évaporer. Il subsistait là, certains soirs d'abonnement, ou à l'occasion de quelques galas, des nuances du passé, qui résistaient à la pesée de la pioche démocratique.

Le public y est le même et à peu près aussi inélégamment vêtu qu'au music-hall. Les étrangers y abordent dans les mêmes chars-à-bancs automobiles qui leur font effectuer, entre dix heures et minuit, une sorte de « tournée des grands-ducs » au centième, mais aussi dépourvue de danger que de pittoresque. On se demande même par quel phénomène de suggestion des exotiques débarquant de trois autos-cars, au nombre de soixante-quinze, et envahissant un établissement où cinquante personnes ne se logeraient qu'avec peine, peuvent éprouver, en ne se retrouvant là qu'entre soi, la plus fugitive, la plus estompée des sensations *parisiennes*.

Mais n'analysons point ce qui se refuse à toute analyse. L'Opéra n'est plus guère, comme Notre-Dame ou le Panthéon, qu'un but obligatoire de curiosité pour tournées de voyageurs ou une salle de spectacle banale pour musiciens qui viennent entendre un opéra ou un concert. Toute idée de

sélection, d'élite, d'aristocratie, tout choix, toute élimination en sont désormais exclus. C'est dommage. On pouvait voir là, — comme, dans un palmarium, les plantes pour lesquelles les températures qui descendent au-dessous de zéro deviennent mortelles, — des femmes qui ne s'étaient parées que pour s'exhiber, devant plus de spectateurs et plus divers que dans un salon, mais qui eussent été bien empêchées par leurs diadèmes et leurs traînes, la représentation terminée, de se rendre dans aucun lieu public.

Nous regretterons toujours l'air des colombes de *Salammbô* chanté par madame Rose Caron, avec quelle douloureuse et déchirante noblesse, ou celui, trop entendu depuis, de *Samson et Dalila*, que madame Héglon nuançait avec tant d'expression. On regrette toujours ses vingt ans. Mais ceux qui ont gardé le souvenir des salles d'alors peuvent évoquer pendant un entr'acte d'aujourd'hui ce qu'elles étaient... Dans la loge du centre, auréolée de diamants, dans un de ces arrangements toujours imprévus, mais toujours au service d'une grâce incomparable, avec l'aisance d'une déesse du Véronèse aux plafonds de Venise, madame Greffulhe présidait, un soir des *Grandes Auditions Musicales*, dans un nuage de tulle, au centre duquel rayonnait le velours brun du regard. Le col élancé, la taille flexible, tandis qu'ondulaient les plumes de l'éventail et brillait le sourire des dents, créaient pour l'entr'acte un spectacle charmant. Robert de Montesquiou, ganté de blanc, brandissait devant sa brune chevelure calamistrée la poignée de Sèvres de sa canne. On se montrait le comte de Castellane, qui, alors, loin de prévoir qu'il écrirait un jour *l'Art d'être Pauvre*, enseignait l'art d'être riche à tout Paris, avec les jambages de marbre rose de son palais, la poudre de ses valets, les jarrets flexibles de ses équipages, la vivacité de ses engouements et de ses ripostes, ses parties de chasse du Marais et ses illuminations du Bois de Boulogne...

Je ne sais plus lequel des amis de madame Edmond de Pourtalès, à qui l'on faisait remarquer combien elle était surprenante de jeunesse dans sa loge, disait : « Je la préférais tout de même, lorsqu'elle me surprenait moins... » Les cheveux étaient demeurés blonds, le sourire entr'ouvrait les lèvres et ombrait les joues des mêmes fossettes qui avaient donné

aux dernières années de l'Empire sa grâce amusée... Les plumes paraient les cheveux, les bracelets le poignet... L'affabilité qu'une jeune femme d'aujourd'hui ne conçoit plus, savait, d'une flèche rapide, montrer, sous les roses artificielles du corsage, la longue tige d'or d'une épingle de joaillerie.

Un essaim de princesses faisait collerette aux épaules épaisses de madame Moore. Au milieu d'elles se dressait le charmant Alexandre de Gabriac, dont l'habit était sans fraîcheur et les manières exquises et qui connaissait un nombre infini de petites histoires dont un Tallemant des Réaux eût fait un volume, — perdu à jamais...

On parlait du vieux M. Bocher, ce *doyen des abonnés*, comme si ce titre eût été gagné au péril de la vie... Tant et tant d'autres faisaient d'une salle de spectacle un salon, tandis que nous ne voyons plus guère aujourd'hui que des salons transformés en salles de spectacle.

Une femme veut pouvoir faire à l'improviste, après le théâtre, un tour dans un dancing. La musique des jazz négro-saxons a porté, sans qu'on s'en soit aperçu, un coup rude à Wagner, comme à Debussy. Les compositeurs modernes l'ont si vivement ressenti, qu'ils ont mêlé à leurs partitions les dissonnances des orchestres de maisons de nuit.

... Carpeaux se détache presque seul de l'ensemble si considérable de travaux exposé au Pavillon de Marsan. Parmi les maquettes rayonne le groupe de *la Danse*. Les quelques silhouettes massées là par le sculpteur, en ronde autour d'Apollon, dégagent une grisante joie de vivre.

Lorsque l'on considère la façade de l'Opéra, elle ne semble destinée qu'à servir de cadre à la plus célèbre des œuvres de Carpeaux. On peut voir à l'exposition présente la maquette initiale du groupe fameux, sur lequel, pendant la nuit, un envieux vint répandre de l'encre. Lorsque Carpeaux remit cette première maquette à son ami Garnier, celui-ci la refusa. Le sculpteur ne s'était pas abandonné à son génie. Il s'était contraint. Ce premier groupe est presque funèbre, lorsqu'on le compare à celui qu'il apporta, quelques semaines plus tard. Il faut rendre grâce, pour cette exigence, à la mémoire de Charles Garnier. Il fut un grand architecte, à une époque malheureusement transitoire, abâtardie, lourde de passé, non de

la pureté de ses lignes, mais du trop grand nombre de ses ornements. Garnier eut le sens du faste et de ce qu'on n'ose plus appeler le luxe, aujourd'hui où tout est catalogué sous cette épithète, les chiens comme les trains. L'Italie l'avait enivré. Mais il croyait nous rendre Palladio et Sansovino, alors qu'il créait, tout au moins par fragments, une sorte de nécropole du style de ces maîtres. Le ciel de Paris n'est celui de Venise ni de Vicence. Ce n'est pas une poussière dorée qui remplit le creux de nos chapiteaux, et des palombes couleur de sarancolin ne viennent jamais unir leurs frémissements au reflet de nos marbres. La suie imprègne la pierre et l'endeuille. Tout ornement creuse un antre boueux à l'humidité. Tel qu'il est, l'Opéra demeure le type d'un temps, c'est le dernier enfant du style Napoléon III. Il fut conçu en 1861, mais ne fut inauguré — dans une soirée fameuse où parut le lord-maire de Londres, en costume de gala, — qu'en 1875. La guerre de 70 avait passé, déjà, sur ce temple essentiellement représentatif de la paix. Une autre guerre en a chassé, pour longtemps, les dernières apparences d'une société, qui se pouvaient voir encore, quoique déjà mêlées, certains soirs d'abonnements.

L'observatoire de Nice, le Casino de Monte-Carlo sont aussi des ouvrages de Charles Garnier. Je ne saurais exprimer d'avis sur le plan de l'observatiore, exposé au Pavillon de Marsan. Mais, pour le casino, les preuves de mauvais goût qui gâtent l'Opéra s'y trouvent multipliées avec une prodigalité inouïe. Depuis Garnier, les architectes monégasques ont surenchéri sur leur glorieux protagoniste. Nulle part au monde, probablement, les hommes ne semblent s'être acharnés à faire oublier un décor, — que nous eussions peut-être eu la naïveté de croire choisi par eux exclusivement pour sa beauté.

ALBERT FLAMENT

LE NOUVEAU MINISTÈRE

ET

LE PROBLÈME FINANCIER

Le ministère Briand, constitué le 28 novembre, a pris le pouvoir dans des conditions particulièrement difficiles. Il s'est formé après une crise profonde et mouvementée. Il s'est trouvé dès le premier jour de son existence en face d'un problème de trésorerie qui était grave et qui ne souffrait aucun délai. Au bout de dix-huit mois, la politique suivie par le Cartel des Gauches a mis les affaires publiques dans l'état périlleux où elle devait fatalement les jeter. Désormais Parlement et gouvernement ont à faire un choix qui engage toute leur responsabilité : ou ils descendront jusqu'au bout la pente, au risque des aventures et des catastrophes, ou ils réagiront vigoureusement et auront la courageuse sagesse de changer de direction.

C'est dans ces circonstances que M. Briand a été appelé à prendre en main le gouvernement de la nation. Il ne le désirait pas. Il a été huit fois Président du Conseil au cours de sa carrière, et il n'est pas de ceux qui ne conçoivent pas la vie sans ministère. Ce n'était pas un secret qu'il souhaitait se consacrer tout entier à la lourde charge du département des affaires étrangères. Invité une première fois à constituer le Cabinet, dès la chute de M. Painlevé le 22 novembre, il avait rapidement décliné cette mission. Mais en quelques jours, entre le 22 et le 27, la situation politique s'est soudain aggravée. Le ministère Painlevé était tombé, comme il était inévitable

qu'il tombât, parce qu'il avait fait preuve d'une faiblesse extraordinaire à l'égard des socialistes révolutionnaires et qu'il avait présenté des projets financiers nettement inspirés par les collectivistes. La défaite de M. Painlevé aurait pu suffire à avertir le Cartel qu'il faisait fausse route et qu'il soulevait une invincible défiance. C'est le contraire qui est arrivé. Battus, les socialistes ont relevé la tête. Ils ont déclaré très haut qu'ils étaient prêts à prendre le pouvoir, et au besoin à admettre les radicaux dans des ministères secondaires, à condition de constituer un gouvernement dictatorial dont ils seraient les maîtres. Il s'agissait à la fois d'une expérience socialiste et d'une sorte de coup d'État.

Quelle était dans ces proclamations volontairement bruyantes la part d'une orgueilleuse confiance en soi? Quelle était la part de la tactique? Les socialistes n'ont point fait de confidence sur leurs véritables desseins. Il est probable que, si on les avait pris au mot, ils se seraient exécutés, et personne ne peut dire où nous aurait conduits une pareille entreprise. Mais il est plus probable encore qu'ils comptaient bien n'être pas appelés à gouverner et se retirer dans l'opposition. Depuis la chute du ministère Herriot en avril 1925, les socialistes ont abandonné la politique de soutien. Ils ne veulent plus de responsabilité dans la politique des Cabinets radicaux. M. Painlevé avait commencé par le comprendre et par se passer d'eux. Puis, au Congrès de Nice, les injonctions de M. Herriot ont fait abandonner à M. Painlevé la politique qu'il avait inaugurée. Le second ministère Painlevé n'a été qu'un essai pour reconstituer le Cartel et pour replacer toute la politique sous la direction des socialistes. Le moindre défaut de cette capitulation est qu'elle devait être vaine. Aucun programme cartelliste ne pouvait longtemps satisfaire les socialistes, qui au cours de la discussion sur les projets financiers révélaient peu à peu leur doctrine et réclamaient successivement le droit pour l'État d'être tyrannique et de ne pas tenir ses engagements, le droit d'exproprier, et le droit de faire faillite. Le plus radical des ministères ne pouvait aller jusque-là. En se montrant de plus en plus exigeants, les socialistes savaient bien ce qu'ils faisaient. Les candidats ministres croyaient qu'ils se rapprochaient du pouvoir. Les doctrinaires

savaient que tout au contraire ils s'en éloignaient. La manœuvre du parti consiste à demeurer en dehors du gouvernement et de la majorité dans une période difficile où tout gouvernement et toute majorité sont voués à ne prendre que des mesures peu agréables et souvent impopulaires. Ainsi, aux élections futures, les socialistes espèrent paraître devant les électeurs en candidats qui n'ont participé à rien de ce qui sera reproché, achever de disloquer le parti radical et lui prendre une fraction de sa clientèle.

Les radicaux, habitués à une longue collaboration et à une plus longue complaisance, n'ont pas tout de suite saisi. Par nature, ils sont peu doctrinaires et connaissent assez mal le marxisme. A vrai dire, ils ne s'en soucient pas. Ils aiment la facilité, ils aiment le pouvoir et les avantages du pouvoir, ils aiment la république des camarades. Ils n'ont jamais pris la révolution socialiste au sérieux. Pour eux, la révolution consiste surtout dans un vocabulaire un peu plus haut en couleur que celui dont ils ont coutume de se servir. Aussi, même après la démonstration un peu vive à laquelle les socialistes s'étaient livrés dans les premiers jours du ministère Painlevé, même après la démonstration plus vive encore par laquelle était réclamée un ministère dictatorial, ils n'ont pas cru à la rupture du Cartel ni à la sécession des socialistes révolutionnaires. Ils ont de bon cœur couru après leurs alliés. Ils ont tout mis en œuvre. Ils ont risqué la tentative suprême. M. Herriot, lui-même, grand chef des radicaux et grand chef du Cartel, était prêt à quitter la Présidence de la Chambre et à former le ministère. Appelé à l'Élysée, M. Herriot en sortait avec enthousiasme. Mais il y revenait quelques heures après avec mélancolie. Les socialistes, à qui il offrait de partager le pouvoir, refusaient catégoriquement. Cette fois il fallait se rendre à l'évidence. Depuis huit mois, toutes les fois que le Cartel éprouvait quelques difficultés de vivre, des radicaux bien intentionnés assuraient que tous les embarras disparaîtraient si M. Herriot devenait le chef du ministère. M. Herriot en personne venait d'essayer la résurrection du Cartel, et il échouait. Par une triste ironie des choses, le Cartel mourait entre ses bras. Mais, de ces journées agitées, il restait une inquiétude publique qui allait croissant. Les prétentions des socia-

listes, les incertitudes des radicaux, le désarroi d'une Chambre sans majorité et ingouvernable, jetaient le trouble dans l'opinion. Les changes se tendaient. La livre, qui était brusquement montée à 110 francs au lendemain du Congrès de Nice, s'élevait jusqu'à 130 francs. La crise de confiance s'aggravait.

Tels étaient les événements quand M. le président de la République, désireux de voir l'ordre et le calme se rétablir, a fait un instant appel au dévoûment de M. Briand et lui a demandé de prendre la direction du gouvernement. M. Briand n'a pas cru devoir se dérober. Il ne dissimulait pas cependant les difficultés de sa tâche, et il ne mit pas longtemps à discerner qu'elles étaient encore plus grandes qu'il n'imaginait. Il est visible que M. Briand a souhaité constituer un cabinet d'union très large, capable d'amener une détente durable qui était nécessaire après tant de querelles politiques, et d'apparaître comme une équipe neuve, au service non des partis, mais de l'intérêt public. Il ne l'a pas pu. Il a peut être constitué le moins mauvais des ministères possibles dans les circonstances données, mais ce n'est ni celui qu'on attendait ni celui qui était nécessaire. C'est que, dès le premier jour de ses démarches, M. Briand s'est heurté à la mauvaise volonté et aux rigueurs des radicaux. Des émissaires du Cartel défunt venaient lui faire connaître leurs préférences et lui signifier leurs exclusives. En quarante-huit heures, M. Briand dut modifier plusieurs fois sa combinaison, qui à chaque changement devenait plus critiquable. Il est probable qu'en d'autres temps il aurait volontiers renoncé à reprendre le pouvoir. Mais les circonstances pressaient, le chef de l'État insistait. M. Briand s'est aperçu que, au cours de cette crise mémorable et pleine d'enseignements, les radicaux n'avaient rien appris. Ils avaient cependant une magnifique occasion de faire à peu de frais un aveu nécessaire; ils avaient toutes facilités pour déclarer que les socialistes, avec lesquels ils avaient essayé de collaborer, n'étaient plus ceux qu'il avaient connus, et qu'ils désavouaient les tentatives de dictature collectiviste. Au lieu de considérer nettement et en face la situation nouvelle, ils ont préféré fermer les yeux, et continuer sans les socialistes une politique cartelliste désormais impossible. M. Briand, pour en finir, a contenté toutes leurs réclamations

touchant les personnes. Il a embarqué pêle-mêle sur le nouveau navire ministériel tous les naufragés du Cartel, les anciens membres du cabinet Herriot et ceux du ministère Painlevé, les membres de l'ancienne majorité, ministres et sous-secrétaires d'État. La composition du Cabinet a causé un profond étonnement, et une véritable déception : elle a été très mal accueillie. Était-ce avec cette équipe bigarrée et déjà usée que le gouvernement entendait faire la grande œuvre d'apaisement politique, et la grande œuvre de redressement financier qui s'imposaient?

***

Il ne restait plus à M. Briand qu'à payer de sa personne, et c'est ce qu'il a fait. Le 1er décembre, il était à Londres pour signer les accords de Locarno. Le 2, il quittait l'Angleterre le matin, il arrivait à Paris à quatre heures, il se rendait directement à la Chambre, lisait la déclaration ministérielle et demandait la discussion immédiate d'un projet financier qui devait réclamer un débat prolongé toute la nuit. C'était le signe de décisions graves. M. Briand s'en expliquait en termes mesurés et clairs. Sans pessimisme exagéré, mais sans rien atténuer ni rien dissimuler, il avouait les embarras de la Trésorerie. Les caisses de l'État étaient presque vides à la veille d'échéances importantes. Il fallait rembourser le 8 décembre les bons à court terme, s'élevant à 2 milliards et demi; il fallait payer les dépenses extraordinaires de décembre, s'élevant à cinq milliards; il fallait payer fin décembre les échéances normales du budget. Le gouvernement demandait donc le droit d'emprunter à la Banque de France sept milliards et demi, fournis par une émission nouvelle de billets; il se proposait de faire rentrer les impôts de 1925, qui ne sont pas encore payés en raison des retards extravagants du précédent budget; il réclamait en outre le vote de trois milliards d'impôts exceptionnels, qui seraient recouvrés d'ici février, et qui formeraient une sorte de contribution exceptionnelle et de majoration rétroactive des impôts de 1925. Ce projet soudain devait faire peser sur le contribuable, et en particulier sur une minorité de contribuables, une charge très lourde.

Il risquait de provoquer une baisse nouvelle du franc, une tension des changes, une hausse du prix de la vie, une crise industrielle et économique, peut-être une crise de chômage. L'héritage de la politique cartelliste était terrible : en dix-huit mois, en y ajoutant les sept milliards et demi réclamés par le gouvernement, l'inflation se trouvait être de dix-sept milliards et demi.

Si de pareils projets avaient été présentés par un autre que par M. Briand, jamais le Parlement ne les aurait votés. La Chambre, au cours d'une longue séance commencée le 2 dans l'après-midi et terminée, après toute une nuit de discussion, le 3 à midi, a hésité. Il a même paru un moment que le ministère était en minorité, et c'est après un pénible pointage qu'il a obtenu une majorité de six voix sur l'article principal relatif à l'inflation. On pouvait en effet reculer devant les conséquences de l'accroissement des billets de banque et des impôts nouveaux. On pouvait se demander s'il ne valait pas mieux risquer le tout pour le tout, et compromettre la stabilité ministérielle pour essayer d'une politique financière meilleure. Si les projets financiers seuls avaient été en jeu, s'il s'était agi intrinsèquement de les juger, il n'y a aucun doute, la Chambre les aurait rejetés. Elle a manifesté son sentiment en faisant un grand et légitime succès à l'orateur de l'opposition, M. Bokanowski, qui dans un remarquable discours a procédé à la critique complète du projet ministériel et a esquissé le plan d'une politique toute différente. Mais la science financière n'était pas seule en cause. Il y avait une question politique. Après une crise très difficile, quand un homme ayant le passé et l'habileté personnelle de M. Briand se résignait dans des circonstances sérieuses à prendre le pouvoir dont il ne voulait pas, fallait-il renoncer par avance à faire l'essai de son ministère, fallait-il abandonner dès le premier jour les chances de rétablissement qu'il peut représenter? C'est ce que beaucoup de députés se demandaient, et c'est cette considération qui a abouti, parmi les hésitations des uns et les abstentions des autres, à lui assurer une majorité.

Des sentiments pareils et plus évidents encore ont inspiré le Sénat. La Haute Assemblée est dans son ensemble hostile

à l'inflation; elle est hostile à l'exagération d'impôts directs hâtivement conçus. Elle ne l'a pas caché. Le rapport de la commission sénatoriale des finances contient un véritable réquisitoire contre le texte ministériel. Le discours lumineux de M. François-Marsal, qui a été très applaudi, a été, lui aussi, une démonstration irréfutable des dangers que présentent les projets du gouvernement. Tout le Sénat était persuadé que l'émission de sept milliards et demi de billets nouveaux était périlleuse et pouvait avoir des répercussions imprévisibles. Tout le Sénat était de même persuadé que les trois milliards d'impôts exceptionnels, réclamés dans un court délai, était de nature à causer une gêne sérieuse aux entreprises économiques et aux particuliers, et pèserait durement sur les contribuables déjà atteints par la cherté de la vie. Le gouvernement lui-même a reconnu les défauts des mesures qu'il réclamait. M. Briand a déclaré au Sénat que, s'il les proposait, c'est qu'il était dans la nécessité absolue de le faire. Il a même ajouté qu'étant donnée la situation, il avait besoin, pour être compris de l'opinion publique, de l'approbation entière du Sénat, et d'une majorité qui lui donnât l'autorité indispensable à l'accomplissement de sa tâche. Cet appel a été entendu. Beaucoup de sénateurs, en réalité opposés aux projets, ont donné leur suffrage au ministère ou se sont abstenus. La Haute Assemblée a manifesté par deux cents voix (196 dans le scrutin relatif à l'inflation, 205 dans le vote sur l'ensemble) qu'elle voulait faire confiance à la politique de M. Briand.

Ces séances ont évidemment été un grand succès personnel pour le Président du Conseil et montrent combien le Parlement compte sur lui. Mais elles ne règlent rien pour l'avenir. Elles permettent de passer des semaines difficiles. C'est tout. Bientôt le problème reparaîtra dans toute son ampleur. Au cours du rapport qu'il a rédigé pour le Sénat, M. Henry Bérenger a démontré avec la plus grande clarté combien les disponibilités de la Trésorerie demeureraient étroites, même après l'émission des nouveaux billets de banque. Le concours apporté à l'État par la Banque de France a été pour l'année 1925 de 17 milliards 700 millions. Quel emploi a été fait de cette somme? Ici il convient de citer le texte de M. Henry Bérenger :

1° Le découvert au 31 décembre 1924 était de 1 338 millions, représentant les avances des banques à la Trésorerie de l'État.

2° Les remboursements du Trésor se sont élevés ou doivent s'élever d'ici à la fin de l'année :

a) Pour la dette extérieure à	800 millions.
b) Pour la dette intérieure à	11 610 —
3° Les avances à diverses collectivités (Crédit national, chemins de fer, pensions, P. T. T., gouvernements étrangers) doivent atteindre.	3 150 —
Le total des charges extra-budgétaires de la Trésorerie est donc de	16 893 —
Par rapport aux avances autorisées de . . .	17 700 —
Il restera seulement une marge disponible de	802 millions.

Mais la trésorerie, en sus de sa tâche proprement extra-budgétaire, devra encore donner son concours au budget.

Il est certain que, par suite des moins-values constatées dans le recouvrement des impôts au cours des derniers mois, le budget de 1925, dans le cadre suivant lequel il a été établi, sera en déficit, et ce déficit se fera sentir dès avant la fin de l'année.

En outre, des dépenses insuffisamment prévues au budget, et sur lesquelles nous n'avons pas encore de renseignements exacts, ont dû être engagées, tant au Maroc qu'en Syrie, et continuent à nous imposer de lourdes charges.

D'autre part, les remboursements de bons de la Défense Nationale continuent à être supérieurs aux émissions.

Enfin, le déficit d'exploitation des grands réseaux (plus de 700 millions) nécessitera des avances de l'État au fonds commun.

Il résulte de ces chiffres que les 17 700 millions d'avances de la Banque à l'État, dans lesquels entrent les 6 milliards demandés dans le présent projet, loin d'être exagérés, sont insuffisants, pour doter la trésorerie des ressources nécessaires.

Il faut donc combler la différence, prendre des mesures destinées à hâter le recouvrement des impôts directs de 1925 et voter dès maintenant de nouvelles ressources d'impôts.

Sont-ce les impôts exceptionnels de trois milliards votés par le Parlement qui remédieront à cette situation? Personne ne le pense. Ces impôts exceptionnels forment une contre-partie qui peut avoir son importance psychologique et politique, mais qui n'est pas une solution financière. Bref, le Parlement a voté une inflation fiduciaire et une masse de prélèvements fiscaux, dispositions grosses de répercussions inconnues, pour parer au plus pressé. Le problème de l'avenir demeure entier. C'est

ce que M. Briand a reconnu avec franchise au Sénat, et il a annoncé que le gouvernement ferait connaître prochainement son plan financier.

***

Quel sera ce plan? C'est sur ce sujet que se concentre désormais toute l'attention. Ce que vient de proposer le gouvernement et ce que vient de voter le Parlement, malgré toutes les critiques qu'on peut formuler, et toutes les conséquences qu'on peut craindre, est déjà du passé. Le grand problème est celui de demain. Il est à la fois financier et politique.

S'il y a une vérité reconnue par tous au cours des discussions de la Chambre et du Sénat, c'est que la condition indispensable pour sortir d'embarras est le rétablissement de la confiance. Elle a été proclamée éloquemment par M. Bokanowski, par M. François Marsal, par M. Millerand, à la tribune. Elle a été de même invoquée en termes émouvants par M. le président du Conseil. Depuis la guerre, et par l'effet de la carence de l'Allemagne, le Trésor est devenu une immense banque de dépôts. Les épargnants et les spéculateurs ont placé leurs économies ou leurs disponibilités dans cette banque de dépôts. Ils les ont retirés lorsque leur confiance dans la gestion a diminué. Tant que le mouvement des placements a été régulier, tant que les dépôts ont équilibré les demandes de remboursement, il n'y a pas eu de problème. Mais les dépôts ont diminué le jour où les épargnants ont été troublés dans leur foi, le jour où des paroles de menace, des projets radicaux, ont été publiés. La politique socialiste a porté un coup terrible au crédit de l'État. En déclarant que l'État n'est pas obligé de faire honneur à sa signature, en déclarant sa volonté de poursuivre le capital sous toutes ses formes, travail ou héritage, en avouant qu'elle considérait la faillite comme un droit et l'appropriation du bien d'autrui comme un devoir, elle a inquiété la masse des petits porteurs, toute une population laborieuse, toutes les classes moyennes, qui jouent un si grand rôle dans la stabilité sociale de notre pays et qui avaient, au milieu de toutes les bourrasques, conservé intacte leur foi dans les valeurs d'État. Que n'a-t-on

pas entendu depuis dix-huit mois? Consolidation des bons, amputation des rentes, établissement d'hypothèques sur les terres, participation de l'État dans les affaires privées, rien n'a manqué de ce qui pouvait inspirer de la crainte aux Français et les détourner de faire confiance à l'État. Le résultat, c'est que, depuis le 11 mai 1924, rien n'a été fait pour améliorer notre situation financière, tout a été annoncé de ce qui pouvait l'aggraver. Les dirigeants ont agi comme si, étant maîtres du pouvoir, ils étaient maîtres aussi de gouverner l'économie nationale, les échanges, les placements, et jusqu'aux sentiments du public. Tous les régimes autoritaires ont eu cette illusion. Ils ne l'ont pas gardée longtemps quand ils étaient intelligents. On dit dans les mémoires de Mollien le curieux récit de l'entrevue qu'eut ce financier avec le Premier Consul. Bonaparte était par tempérament disposé à croire à la vertu de l'autorité en matière de crédit. Mollien passa des heures à lui montrer qu'il se trompait complètement, et il finit par le persuader que, quand il s'agit de crédit, ce qui compte ce n'est pas le pouvoir matériel dont on dispose, c'est la confiance qu'on inspire.

La conclusion des débats qui viennent d'avoir lieu à la Chambre et au Sénat est qu'au fond du cœur les parlementaires, même radicaux, savent parfaitement qu'à l'heure présente il n'y a rien à attendre de la doctrine financière du Cartel, que la prolongation et l'aggravation de nos maux. M. Bokanowski à la Chambre et M. François Marsal au Sénat, ont été écoutés avec attention par leurs adversaires même. Pourquoi? Parce qu'à la politique abstraite et systématique suivie depuis dix-huit mois environ et condamnée par les faits ils opposaient une politique expérimentale, des mesures de salut, des dispositions efficaces pour arriver à un assainissement véritable. Ils réclamaient des économies sensibles, un régime d'impôts qui ne soit pas destiné à écraser une partie des contribuables, le recours aux impôts indirects, l'utilisation des richesses de l'État, la cession de certains monopoles mal exploités ou ruineux, la fin du gaspillage étatiste, les garanties de libre expansion pour la production, les changes, le commerce intérieur et extérieur. Ils exposaient un programme libérateur, qui délivrerait la nation de la tentative révolutionnaire orga-

nisée audacieusement et qui permettrait à la confiance de renaître rapidement. La politique pratiquée depuis dix-huit mois a abouti à la défiance, à l'inquiétude, à l'évasion des capitaux, et à une grave crise de trésorerie. Après une telle expérience, et à l'approche du péril, le Parlement est-il prêt à une politique nouvelle? C'est toute la question.

Il suffit de lire les discours prononcés par M. Briand pour se convaincre qu'il a le sentiment de ce devoir politique. Mais, avec le Cabinet qu'il a dû constituer, et avec la majorité de la Chambre, pourra-t-il faire ce qui s'impose? Ce n'est pas une détente d'un jour, un répit précaire et menacé qui suffirait à rétablir la confiance. Après la tourmente qui s'est déchaînée, après les proclamations des socialistes et les capitulations des radicaux, le public ne sera pas rassuré en un instant. Il gardera la méfiance secrète du lendemain aussi longtemps qu'il ne sentira pas une direction nouvelle et ferme dans le gouvernement et dans le Parlement, aussi longtemps qu'il ne constatera pas une renonciation sérieuse aux erreurs du passé. M. Briand a eu, durant sa carrière gouvernementale, bien des œuvres difficiles à accomplir. Il n'en a peut-être jamais eu de plus compliquée, de plus délicate et de plus urgente, que d'amener une majorité déraisonnable à une politique raisonnable et de substituer à une doctrine de parti les actes réclamés par l'intérêt public.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Propriétaire, par **John Galsworthy**.
Traduction Camille MAYRAN.

Si l'on excepte *la Fleur sombre*, les romans de M. John Galsworthy qui ont été traduits jusqu'à ce jour évoquent les aspects divers d'un même drame : le conflit de l'amour et des conventions mondaines. Les représentants des classes possédantes se conforment, leur vie durant, à un certain nombre de préceptes et de règles que les bénéficiaires (ou les victimes) de l'amour-passion tentent de dynamiter. Velléités destructives qui, dans les œuvres de M. Galsworthy, ne sont point couronnées de succès. Voyez *le Patricien*, un jeune lord y est follement épris d'une femme qui n'appartient pas à son milieu; s'il l'épouse il devra renoncer à la vie politique à laquelle son éducation et son rang le destinaient, il devra répudier les principes de sa caste. Un tel sacrifice lui semble trop grand : c'est à la femme qu'il renonce. Dans *le Domaine*, le fils d'un grand propriétaire foncier porte un trouble profond dans toute sa famille, en se lançant dans une aventure amoureuse, qui ne peut aboutir à un mariage acceptable. Si George Pendyce continuait dans cette voie, le sort de l'héritage, du domaine, serait compromis. Cette considération ramène l'enfant prodigue au foyer. Dans *Fraternité* l'amour contre lequel le groupe (des bourgeois libéraux, cette fois) doit combattre est d'un autre ordre : c'est l'esprit de fraternité, la noble pitié qui pousse des riches à soutenir des pauvres, à se mêler à leur vie. Échec complet. Pauvres et riches pâtissent également de ces bonnes intentions... Il semble en somme qu'à l'intérieur de chaque groupe une force jalouse lutte pour la conservation du *statu quo*.

Le Propriétaire, un des chefs-d'œuvre de M. Galsworthy, est, en dépit de son titre, le roman d'une famille plutôt que d'un homme. On y retrouvera sous une nouvelle forme le thème indiqué plus haut. Tous les membres de la famille Forsyte, avoués, hommes d'affaires, présidents de conseils d'administration, ont un trait commun : la passion de la propriété. Le désir d'acquérir et celui de conserver : voilà les deux ressorts essentiels de leur activité, qui est grande, car ils sont entreprenants, énergiques et obstinés. Qu'il s'agisse de défendre des droits de pêche ou des droits conjugaux, on les trouve pareillement combatifs et têtus... C'est par là qu'ils peu-

vent déplaire : le fait de posséder les intéresse plus que ce qu'ils possèdent : s'ils ont des tableaux ou des porcelaines, — et ils en ont, car ils sont riches, — ils se préoccupent de leur prix plutôt que de leur beauté; ils ont des maisons élégantes et croient aimer l'art, mais ils sont bien certains de ne pas aimer les artistes, gens dénués de toute fixité sociale. Hors la fièvre propriétaire, il n'y a en eux qu'une inclination puissante : le sentiment de la famille; ils s'entr'aident, se soutiennent et se surveillent : ils font bloc.

Aussi allons-nous voir l'aventure dramatique d'un Forsyte bouleverser toute sa parenté, jeunes ménages, célibataires et vieilles filles. L'émotion est déjà générale et les commentaires infinis, lorsqu'on apprend que le vieux Jolyon, le chef de la tribu, a permis à sa petite-fille June, qui vit avec lui, de se fiancer avec un architecte, Bosinney, homme sans fortune, qui par la fantaisie et l'originalité de ses idées choque tous les Forsyte, les uns après les autres. Mais voici un coup d'un autre genre : Soames Forsyte, l'avoué, charge Bosinney de lui construire une maison de campagne. Les questions immobilières étant considérées par tous les Forsyte comme d'une importance exceptionnelle, la curiosité excitée par la nouvelle demeure est inapaisable : jeunes et vieux, tous vont, se cachant les uns des autres, contempler l'œuvre entreprise par ce « brigand » de Bosinney. En général elle les étonne, Bosinney qui est un artiste et même un grand artiste poursuivant, avant tout, un but esthétique qui leur échappe. Soames est marié à une femme d'une rare beauté Irène; Bosinney s'éprend d'elle. Mille indices décèlent cette passion, et, par petites ondes, la réprobation se propage dans le clan. La brutalité de Soames, qui intente un procès à Bosinney, parce que celui-ci, trop soucieux de la beauté de la demeure, a dépassé les crédits qui lui étaient alloués pour sa construction, précipite les choses. Irène, qui n'est pas une Forsyte d'origine et a connu, jeune fille, la pauvreté, est dégoûtée par l'attitude de son mari, et devient la maîtresse de Bosinney. Amour irrésistible, qui évolue très vite vers le drame. Bosinney vient de perdre son procès et va se trouver sans un sou, lorsqu'il apprend que Soames, usant, dans un nouveau domaine, de ses droits de propriétaire, a forcé la porte de la chambre de sa femme et mis fin à certaine séparation conjugale qui lui pesait lourdement. Tant de malheurs accablent Bosinney qui erre comme un fou, une nuit entière, dans les rues de Londres. A l'aube il se fait écraser par un autobus. Irène, qui était partie à sa recherche, rentre, hébétée de douleur, au foyer conjugal, bête traquée qui ne sait où se réfugier et n'attend que la mort. L'amant et la « femme nue », tous deux pauvres, tous deux sans « situation sociale », tous deux indifférents aux problèmes de la « vie pratique » (nous ne les connaissons qu'artistes et amoureux) ont été vaincus par ceux que Bataille appelait « les vêtus »... Ce n'est pas par le seul intermédiaire d'Irène que l'amour vient

troubler la tranquillité des Forsyte. Le fils de Jolyon s'est jadis séparé de son père pour épouser une femme pauvre qu'il aimait et, pendant tout le roman, nous voyons le vieux Jolyon, dont les principes rigoristes perdent, avec l'âge, beaucoup de leur vigueur, manœuvrer pour se rapprocher de ce Forsyte « dissident »... Il y a aussi June, la petite-fille de Jolyon, qui est tenacement éprise de Bosinney, son volage fiancé...

Tel est le drame dont nous suivons la progression tantôt directement tantôt en écoutant les propos qu'il fait naître dans telle ou telle réunion familiale. Par un véritable miracle d'habileté, l'auteur parvient en effet à nous promener incessamment au milieu des Forsyte, sans ralentir l'allure d'une intrigue qui ne les intéresse pas tous directement.

Au milieu de ces « men of property », l'amante, Irène, app raît revêtue d'un inoubliable charme. M. Galsworthy excelle à créer de ces touchantes figures féminimes. A quoi tient exactement leur attrait ? Je serais embarrassé de le dire. Elles sont ardeur et silence, force inexprimable. Incertaines, hésitantes, tout en élans confus, elles sont admirablement femmes et l'on pourrait assez curieusement les opposer à la Lucienne d'un Jules Romains, si implacablement, si intelligemment aussi, homme... Irène Forsyte, ajoutons-le pour ceux que son sort intéresse, ne restera pas chez son *propriétaire*. Les lecteurs de la *Revue de Paris* qui ont lu *le Dernier été* se souviennent qu'elle quitte définitivement son mari... Réduite à une demi-misère, elle viendra souvent voir le vieux Jolyon Forsyte, dont elle illuminera les derniers jours...

Dans une préface qu'il a écrite spécialement pour cette traduction, M. Galsworthy nous indique la leçon qu'il entendait tirer du *Propriétaire* (Noter que ce roman a été écrit il y a quelque vingt ans déjà). A la fin de la période victorienne, l'Angleterre poussait trop loin son attachement à la convention et à la propriété. Le devoir de l'artiste était de dénoncer cet excès. Aujourd'hui l'erreur est d'un ordre différent : le pays néglige ce qu'il révérait trop hier... ; s'il fallait écrire une nouvelle satire, elle devrait changer de destinataires. D'ailleurs M. Galsworthy, n'a jamais détesté les Forsyte : il les a trouvés un peu ridicules, voilà tout. Mais c'est la plus solide moitié de l'Angleterre, dit-il lui-même, et celle qui fait la force de la nation.

Le Docteur invraisemblable, par **Ramon Gomez de la Serna.**
Traduction de Marcelle AUCLAIR.

Plusieurs critiques français voient en M. Ramon Gomez de la Serna un des plus grands écrivains espagnols vivants. Cette opinion, qui provoque quelque surprise de l'autre côté des Pyrénées, pourra

être bientôt sanctionnée ou revisée, en toute connaissance de cause, par le public français, à qui l'on va offrir quelques nouvelles traductions des livres de M. de la Serna. Ceux-ci sont déjà très nombreux: souhaitons qu'on profite de la latitude qu'offre cette abondance même pour opérer un choix rigoureux. M. de la Serna a eu la rare bonne fortune d'être adopté et présenté aux Français par M. Valery Larbaud, qui a traduit ses *Échantillons*. Ce patronage, entre tous éclairé, nuirait sans doute à M. de la Serna, s'il déterminait nos hispanisants à entreprendre une traduction in extenso de ses œuvres.

Le Docteur invraisemblable nous semble de celles qui ne méritaient pas l'exportation. Ce que nous lui reprochons, ce n'est pas de révéler chez son auteur un certain manque de goût : le goût, produit d'habitudes psychologiques anciennes, peut, doit être renouvelé, et tels auteurs étrangers qui nous choquent tout d'abord contribueront peut-être, de ce point de vue, à élargir nos conceptions; non, ce *Docteur* est affligé d'un vice autrement grave : il est ennuyeux.

Il s'agit d'un médecin qui, méprisant la quinine et l'ipéca, soigne le cerveau de ses clients. Il n'y a rien à dire contre la méthode, qui a fait ses preuves, parfois miraculeuses, et l'on admet très bien aussi — ce qui est la grande théorie du docteur — que les objets qui entourent les neurasthéniques puissent exercer sur leur santé une réelle influence. Depuis longtemps les médecins recommandent le voyage à ces déprimés... Ce qu'il y a d'accablant dans le récit des quelque cent cures, où le docteur triompha, c'est la similitude des cas « observés ». Nous ne trouvons que monotonie là où l'on nous laissait espérer les écarts d'une imagination presque folle. Tout d'abord, nous avions accepté sans difficulté l'histoire d'un homme que ses vieux gants rendaient malade. Un romancier peut se permettre ces exagérations. Mais, lorsque après l'homme aux gants nous voyons apparaître la vieille fille que sa natte postiche empoisonne, l'enfant qu'intoxique la subonradance de ses jouets, le quadragénaire qu'étouffe son caoutchouc et celui qu'assassinent ses lunettes, le vieillard qui est en danger de mort parce qu'il laisse pousser sa barbe, le veuf qui succombe du hoquet « rentré » de sa femme, nous commençons à trouver ce genre de plaisanteries fastidieux.

On pourra nous dire que c'est très espagnol et que ces *greguerias* ravissent les promeneurs de l'*Espolon* et de la *Calle de Alcala*, nous demeurerons sceptiques. Il n'y a même pas là cette atmosphère de mystère que le titre du livre laisse espérer. D'ailleurs comment espérer que la répétition mécanique d'un même procédé puisse faire longtemps rire ou frissonner? M. Cassou lui-même, qui n'est pas suspect de partialité, puisqu'il a traduit un autre recueil de M. de la Serna, *Seins*, admire dans la préface qu'il a écrite pour le *Docteur invraisemblable* l'intrépidité de mademoiselle Auclair qui n'a pas cru pouvoir faire de suppressions dans cet ouvrage...

M. de la Serna peut avoir du talent, mais il en a fait, en l'espèce, un emploi parcimonieux. Quels regrets, pourtant, ne nous donne pas certaine page où, renonçant à écrire l'histoire de l'homme asphyxié par ses vieilles pipes et celle de la femme brune qui agonise pour s'être teinte en blonde, il décrit la vision d'un mourant qui se croit veillé par Adrénaline, l'adrénaline devenue femme et représentée telle que sa saveur et ses effets physiologiques permettent, par association d'idées, de la concevoir!... En ces quelques lignes M. de la Serna nous montre, bien mieux que dans tout le reste de ce pesant volume, à quel degré de séduisante fantaisie peut s'élever son esprit...

L'Agonie du Christianisme, par **Miguel de Unamuno.**
Traduction de Jean Cassou.

Les livres de M. Unamuno ne sont pas d'une lecture très aisée. La logique de cet écrivain n'est pas tout à fait la nôtre, ses méthodes de raisonnement nous déroutent. Ce n'est pas qu'il manque de clarté, mais il n'a pas *notre* clarté : s'il poursuit une démonstration, ce n'est pas le long des lignes directrices qu'un Français eût choisies. Sa pensée s'exprime toujours sous une forme extraordinairement ramassée. Il néglige les explications intermédiaires et saute, si l'on veut, de cimes en cimes : je ne garantirais pas d'ailleurs qu'il ne finisse quelquefois dans les nuages. Quoi qu'il en soit, ses livres valent toujours d'être médités : il est impossible de n'y pas recueillir quelque pensée d'une originalité saisissante; aucun esprit ne se tient plus facilement que le sien éloigné des sentiers battus. Il ne ressemble à personne, il nous séduit..., et nous inquiète parfois, si vive est l'impression qu'il nous donne de passer sans effort de vérités fécondes aux plus étranges paradoxes. Impossible de demeurer indifférent en le lisant : on est entraîné ou l'on proteste avec passion. Au total il est étonnamment vivant et l'on ne peut pas ne pas l'aimer.

L'agonie du christianisme, que M. Jean Cassou a excellemment traduit, est une suite de méditations sur le christianisme, méditations qui ne semblent pas toutes fortement liées les unes aux autres. D'après M. Unamuno il n'y a pas de christianisme social, mais seulement un christianisme individuel. (Il est vrai qu'il dit quelque part qu'il n'y a rien de plus universel que l'individualité.) En chacun de nous le christianisme agonise, c'est-à-dire — au sens étymologique — combat. Le christianisme véritable ne peut vivre qu'en agonie.

Contre quoi lutte-t-il? Si j'ai bien compris M. Unamuno, le christianisme lutte contre lui-même. Autrement dit, nous cherchons notre équilibre religieux. D'autre part le christianisme lutte parce qu'il regarde l'avenir et que l'avenir est doute. Donc il lutte contre le doute. Pour être un véritable chrétien, un chrétien agonique, il faut ne pas

connaître une foi inébranlable ou tout au moins ne pas être inaccessible aux doutes que le raisonnement peut inspirer.

De ce point de vue, Pascal serait le type même du chrétien agonique. M. Unamuno écrit de lui : « Il ne s'est jamais convaincu de ce dont il était intimement persuadé. Ce fut là sa tragédie intime. » Il a lutté contre les jésuites parce qu'ils représentaient la soumission et que la soumission tue l'agonie.

Il est superflu de rappeler qu'il s'agit ici du christianisme et non pas du catholicisme, ce qui n'est pas évidemment la même chose. Mais il est bien malaisé de savoir exactement ce qu'est le christianisme et M. Unamuno, s'étant posé la question, ne fournit pas de réponse bien précise. A quel stade de son développement faudra-t-il saisir le christianisme et, l'immobilisant, lui donner rang de christianisme canonique? Ces deux mots sont antinomiques. Le christianisme conçu agoniquement est trop vivant pour pouvoir être codifié.

M. Unamuno remarque que le christianisme du Christ était apocalyptique, le Christ croyant à la résurrection prochaine *des corps*. (D'ailleurs M. Unamuno note subtilement que le Christ n'était pas chrétien, mais Christ). Aux contemporains du Christ ont succédé les Pauliniens et bien des passages du livre de M. Unamuno nous donnent à penser qu'il considère saint Paul comme un des premiers grands chrétiens agoniques, mystiques. Saint Paul serait même l'inventeur de deux agonies nouvelles : le conflit entre l'espérance de la résurrection charnelle et l'immortalité de l'âme, le conflit entre le dogme et le verbe. Le premier se comprend aisément; voici l'explication du second : pour saint Paul, l'Évangile est dogme et, en lui, ce dogme déjà mort, ce dogme-lettre, lutte contre la parole vivante du Christ. Le conflit de la lettre et de l'esprit serait aussi, par la suite, un des traits essentiels de la Réforme : Luther, Calvin ont eu le souci de la lettre. Mais, comme rien n'est simple, elle les a, à son tour, ramenés au verbe.

En somme les premières générations chrétiennes ne nous fournissent pas plus que les suivantes un type de christianisme aisément définissable. Et il est clair que M. Unamuno ne compte pas beaucoup sur l'histoire pour éclairer la question [1]. Il considère d'ailleurs qu'un personnage historique est créé par son histoire, un général par ses batailles, Cervantès par don Quichotte. Ainsi le Christ est créé par tous les chrétiens et nous revenons à notre point de départ : il n'y a de christianisme qu'individuel, ce qui n'est pas une définition...

Finalement je crois que, lorsque M. Unamuno parle du christianisme, il entend les convictions mystiques que chaque chrétien a sur le christianisme, la religion individuelle. M. Unamuno, en matière

1. Ses idées sur l'histoire M. Unamuno les a exposées par ailleurs dans un magnifique ouvrage : *En torno el casticismo*, traduit sous le titre de *L'essence de l'Espagne*.

de religion, n'estime pleinement que la connaissance mystique, celle qui crée, engendre (il écrit : connaître, c'est se mêler) et dans une zone où les mots n'ont plus cours : c'est l'élan, c'est l'amour, le nirvana, qui appartient à toutes les religions et ne subit l'étreinte d'aucun dogme...

Un chapitre est consacré à l'examen de cette question : la foi est-elle fille de virilité? Pour y répondre, M. Unamuno recourt à la linguistique espagnole. Il explique que le désir — gana — est à l'origine de la *désenvie* — desgana —, que le fait de ne pas désirer conduit au néant, à rien — nada — Ainsi la virilité engendrerait le nadisme, (nihilisme espagnol), nadisme qui pointe chez un Jean de la Croix, un Molinos. Mais, avant de mener à ce néant, la virilité inspirerait l'envie de croire, *la volonté de croire*. La foi, elle, serait fille de la grâce, elle serait féminine... Si nous *cherchons* Dieu avec l'espoir, l'*envie* de revivre *en chair*, nous sommes dans le domaine de la virilité. Les croisades, relevant du libre arbitre et non de la grâce, sont des actes de virilité et ce sont aussi par excellence des actes agoniques, car le croisé cherche le miracle, il l'attend et, s'il l'attend, c'est qu'il doute...

On voit que les raisonnements de M. Unamuno ont quelquefois des apparences spécieuses. Certaines propositions sur lesquelles il prend appui nous surprennent; nous aimerions à les voir développer, afin que fussent multipliées nos chances de les comprendre. Mais M. Unamuno dédaigne de s'attarder. Le suivra qui pourra! De son point de vue, il est logique, mais il nous plonge à notre tour dans le doute et nous voilà en agonie, cette agonie étymologique et unamunienne, qui heureusement n'est pas la mort...

A bord du « Finlandia », par madame **Virginie Hériot.**

Les yachtmen exercent sur l'imagination une vive séduction. Eux seuls demeurent propriétaires d'un luxe qu'aucune firme n'a pu encore distribuer en série. Ils ont à leur disposition des paysages sans casinos et sans guinguettes et la possibilité de vagabondages indéfinis. On peut se les représenter poètes passionnés ou amateurs désabusés... On rêve d'un Barnabooth marin. Ultime avantage d'une grosse fortune : elle permet de vous séparer de tous ceux qui vous l'envient... Qui n'a été séduit par cet étrange prince Lubimoff, le héros des *Ennemis de la femme* de Blasco Ibañez? Dégoûté de tout et ne trouvant plus rien à désirer, il vivait sur son yacht et errait sur les océans au hasard. Sous les tropiques, la nuit, un orchestre de virtuoses lui jouait du Ravel ou de l'Albeniz pour lui tout seul...

Madame Hériot, dans le recueil de souvenirs qu'elle vient de publier, nous fournit sur la psychologie des amateurs de yachting un document de prix. Ce qu'elle aime le plus sur son *Finlandia*, ce sont ses

rudes marins bretons, qu'elle sait droits, qu'elle sent dévoués. Elle a écrit « pour les chanter », eux, ses humbles amis, « sa grande famille ». Elle nous conte leurs histoires, qui sont souvent de grands drames, et publie quelques lettres qu'elle a reçues d'eux, bien touchantes... Pour leur terre aussi, madame Hériot a une ardente prédilection. La plupart de ses descriptions — charmants poèmes en prose — évoquent les côtes de l'Armorique.

Te voir sourire..., par **Gabriel Maurière.**

C'est le lecteur, je crois, que M. Maurière désire voir sourire. Il nous explique, dans sa préface, que la Fée de la Pitié fit cadeau du sourire à Adam et à sa compagne, alors que, tout penauds, ils entendaient la porte du Paradis se fermer bruyamment derrière eux. Ainsi M. Maurière veut nous conduire au milieu des infortunes et des méchancetés humaines, en nous incitant à conserver un sourire indulgent et amusé. On peut sans trop de peine se conformer à ce programme, quand il s'agit des malheurs des autres. D'ailleurs, pour ne pas nous induire en tentation, M. Maurière ne nous conte que de tout petits malheurs ou des aventures burlesques : comment deux ouvriers, après avoir failli s'entre-tuer pour la possession d'un trésor qu'ils avaient découvert, apprirent qu'il n'avait aucune valeur; comment un sous-préfet consultait son canard lorsqu'une grave affaire l'embarrassait (un *coin* pour oui, deux *coins* pour non); comment on rappela de Salonique par T. S. F. un simple soldat, à qui son général voulait faire rempailler une chaise, etc. Il y a dans toutes ces petites historiettes — un peu minces évidemment — une aimable facilité et une saine gaîté...

MARCEL THIÉBAUT

CORRESPONDANCE

Nous recevons d'un de nos abonnés une lettre relative à l'article de M. André Germain : *Promenades d'automne au pays de Sylvie*, paru dans notre livraison du 1er décembre. Notre correspondant nous fait connaître que les renseignements donnés sur les anciens propriétaires du château de Valgenceuse sont inexacts.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE 1925

		Pages.
★ ★ ★	Où va la Politique française	
LAMARTINE	Lettres à Aimé Martin (*fin*)	15
H. DE PEYERIMHOFF	Le Problème houiller	51
COMTESSE DE NOAILLES	Poèmes	75
HENRY JAMES	L'Autel des Morts	83
MAURICE GENEVOIX	Raboliot — III	126
VALENTIN MANDELSTAMM	Hollywood (*fin*)	169
JEAN RICHEPIN	Les Lettres : Le Monument Heredia	193
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	197
A. ALBERT-PETIT	Les Lettres : Les Livres d'histoire	212
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Traités de Locarno	227

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1925

★ ★ ★	Où va le Parlementarisme	241
H. BERTHÉLEMY	Questions d'Écoles	248
PIERRE BENOIT	La Ronde de nuit	257
L. DELARUE-MARDRUS	Œuvre, vie, amours d'Edgar Poe. — I	270
HENRY LEMONNIER	Les Tuileries inconnues (1664-1670)	302
MAURICE GENEVOIX	Raboliot. — IV	322
ERNEST LAGARDE	La France et les Pétroles mexicains	356
J. DESSAINT	Souvenirs d'un Proportionnaliste	381
GEORGE GROSLIER	La Reprise des Arts khmèrs	395
GUSTAVE RUDLER	« La Véritable histoire d'Ellénore »	423
HENRY BIDOU	La Vie littéraire : Parmi les Livres	433
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Crise ministérielle	449

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE 1925

		Pages
★★★	Révolution et Parlement	481
ANDRÉ CORTHIS	La Belle et la Bête. — I	485
GÉNÉRAL NIESSEL	Lénine et l'avènement du Bolchévisme en Russie	522
JEAN MISTLER	Lettres inédites de madame de Staël. — I	549
L. DELARUE-MARDRUS	Œuvre, vie, amours d'Edgar Poe (*fin*)	578
MAURICE GENEVOIX	Raboliot (*fin*)	601
A. GERMAIN	Promenades d'automne au Pays de Sylvie	637
C. PHOTIADÈS	Dans l'Ermitage musical de M. Francis Planté	656
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	686
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Crise ministérielle et Finances	702

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1925

COLETTE	La Fin de Chéri. — I	721
AUGUSTE LAUGEL	M. Thiers et les Princes d'Orléans. — I	752
VICTOR BÉRARD	L'Épos homérique	781
ANDRÉ CORTHIS	La Belle et la Bête. — II	807
MADAME DE STAËL	Lettres inédites au comte O'Donnell. — II	839
E. D'HAUTERIVE	L'Impôt sur le Capital sous le Directoire	872
COMTE DE FELS	Le Gisement de potasse alsacien	883
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	903
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	912
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	923
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Nouveau Ministère et Problème financier	940

CHRONOLOGIE DE LA QUINZAINE

Novembre. — A la Chambre, intervention du président du Conseil dans la discussion des projets financiers. — A l'Académie française, élection de MM. Louis Bertrand, le duc de la Force et Paul Valéry. — Les ministres des États allemands examinent le pacte de Locarno et décident de soumettre au Reichstag le projet de ratification et de demander l'autorisation, pour le gouvernement, de faire les démarches nécessaires en vue de l'entrée de l'Allemagne dans la S. D. N. — A Londres, M. de Jouvenel confère avec les ministres britanniques sur la question de Syrie.

— La Chambre décide de passer à la discussion des articles des projets financiers. — La Commission militaire de Contrôle interallié annonce la réduction prochaine de son personnel. — Entrevue de M. Steeg avec le général Primo de Rivera. — Mort de la reine Alexandra, mère du roi d'Angleterre.

— La Chambre adopte les deux premiers articles des projets financiers. — La Cour permanente de Justice de la Haye décide que le Conseil de la S. D. N. a qualité pour régler définitivement l'attribution de Mossoul et que sa décision sera obligatoire. — En Allemagne, le Conseil d'Empire vote la ratification du pacte de Locarno par 46 voix contre 24. — Le maréchal Joffre est reçu à Liége.

— Le Cabinet Painlevé mis en minorité à propos de l'article 5 de son projet financier démissionne.

— M. Doumergue fait appel à M. Briand pour former le nouveau Cabinet. — La Chambre et le Sénat votent un projet d'émission de 1 500 millions. — M. de Jouvenel quitte Paris pour rejoindre son poste de Haut Commissaire en Syrie. — Le Reichstag commence le débat sur la ratification des accords de Locarno. — Le maréchal Joffre est reçu à Bruxelles. — Vive agitation dans l'Ulster.

— L'attitude des socialistes oblige M. Briand à renoncer à former le Cabinet; M. Doumergue fait appel à M. Doumer.

— M. Doumer ayant échoué, le Président de la République fait appel à M. Herriot. Des délibérations très animées ont lieu entre les groupes du Cartel. — Célébration du Cinquantenaire de l'Université catholique de Paris. — L'état de siège est proclamé dans la région de Damas.

— M. Herriot ayant dû renoncer à son tour à former le Cabinet, le Président de la République fait de nouveau appel à M. Briand. — Entretiens entre le ministre des Affaires étrangères et M. Tchitchérine. — Célébration du Thanksgiving Day. — Le prix Lasserre de Littérature est décerné à M. Edmond Pilon. — La Commission d'enquête sur le conflit gréco-bulgare a terminé ses travaux. — Interruption des négociations commerciales anglo-allemandes.

— Funérailles de la reine Alexandra. — Le Reichstag vote définitivement les accords de Locarno par 300 voix contre 174 et l'entrée dans la S. D. N. par 218 voix contre 183. Le gouvernement turc aurait chargé le ministre des Affaires étrangères de se rendre à Genève pour signifier qu'il n'accepte pas la décision de la Cour permanente de La Haye au sujet de Mossoul.

— Le nouveau Cabinet Briand est constitué. — Séance de rentrée de l'Université de Paris. — le Président Hindenburg signe la loi ratifiant le pacte de Locarno.

29. — Les membres du nouveau Cabinet commencent l'élaboration de la déclaration ministérielle; une conférence spéciale a lieu au sujet des projets financiers de M. Loucheur. — Commémoration du centenaire du cardinal Lavigerie. — Une scission définitive dans le parti libéral anglais semble probable à la suite des nouveaux dissentiments provoqués par le plan de réforme agraire de M. Lloyd George.

30. — M. Briand part pour Londres en vue d'assister à la cérémonie de signature des accords de Locarno. — M. de Monzie, ministre des Travaux publics, va étudier dans la Sarre les conditions d'exploitation des Mines domaniales.

1er décembre. — Le ministre des Finances procède à de nouvelles études en vue d'une reprise des négociations pour le règlement de la dette envers les États-Unis. — Un manifeste socialiste définit et explique l'attitude du parti dans la dernière crise politique. — A Londres, signature solennelle des accords de Locarno. — On signale des mouvements de troupes à la frontière de l'Ulster. — M. de Jouvenel quitte l'Egypte où il a eu des conversations avec les chefs de l'opposition syrienne.

2. — Aussitôt après la lecture de la déclaration ministérielle, et à la demande de M. Briand, la Chambre examine dans une séance de nuit les projets financiers du Cabinet. — La Commission de législation de la Chambre achève l'examen des nouveaux projets de loi sur les loyers. — A Londres, après la signature des accords de Locarno, des conversations ont lieu entre les représentants des divers États signataires. — M. de Jouvenel débarque à Beyrouth; la situation demeure grave à Damas. — Le Directoire espagnol disparaît pour faire place à un ministère d'apparence normale présidé par le général Primo de Rivera.

3. — L'ensemble du projet financier de M. Loucheur, comportant notamment une inflation de 7 milliards et demi, est voté à la Chambre des députés par 257 voix contre 229; la Commission des finances du Sénat, à la demande du président du Conseil, décide de n'y apporter aucun remaniement et de le soumettre tel quel à la ratification de l'assemblée. — Arrivée à Paris de M. Lounatcharsky, commissaire du peuple à l'Instruction publique du gouvernement des Soviets. — Deuxième assemblée générale du Groupement universitaire pour la Société des Nations. — Publication du rapport de la Commission d'enquête sur l'incident gréco-bulgare : la Commission conclut au versement par la Grèce d'une indemnité de 30 millions à la Bulgarie. — En Irlande, l'accord s'est fait entre Belfast et Dublin au sujet de la délimitation des frontières. — Le nouveau Cabinet espagnol comprend 6 ministres civils et 4 militaires dont ceux de l'Intérieur et des Affaires étrangères. — Au cours d'une revue des troupes à Beyrouth, M. Henry de Jouvenel décore le général Gamelin de la Croix de guerre et prononce un discours qui contient l'exposé de son programme.

4. — Le Sénat vote le projet financier par 205 voix contre 26. — Par arrêté du préfet de police, la Bourse sera fermée les samedis de décembre. — La Commission du Suffrage universel de la Chambre élit pour son président M. Renaudel, partisan de la représentation proportionnelle.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »
Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie :	115 »	60 »	32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1903-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.